Psychanalyse au Débotté,

volume 4

MÖBIUS JAZZ BAND

La constitution d'une identité sexuée chez un être humain ne dépend pas de son sexe biologique ni de son « genre », mais des identifications qui se déroulent dans l'inconscient, et de pas mal d'autres choses qui ne sont pas de l'identification, comme : la demande de l'Autre, la castration symbolique, le désir inconscient lié à un objet qui le cause, etc.

Pour nous en tenir à titre humoristique au champ de l'identification, qui a le mérite qu'avaient au bon vieux temps les images pieuses distribuées par les curés à leurs ouailles méritantes, qui est d'être une réponse simple à des questions compliquées, nous reprendrons l'exemple de la petite fourmi sur sa bande de papier. Il est clair que la petite fourmi ne sait pas qu'elle est sur la surface d'une bande à deux faces si elle se déplace sur le cylindre, de même qu'elle ignore se déplacer sur une bande de Möbius, laquelle n'a qu'une seule face. Il lui faudrait beaucoup d'astuce pour y parvenir. Supposons que la petite fourmi a pris un selfie et l'a accroché au mur de sa chambre, ou l'a envoyé à son amant ou à sa meilleure amie; alors, si elle revient un peu plus tard à la même place devant son Skype favori, après avoir fait un tour de plus, elle constate avec perplexité que son bras droit est devenu son bras gauche par rapport à la photo… Devant un tel fait, elle

est prise d'une crise d'angoisse, un signal d'alarme sur la géométrie de son univers, et elle se précipite chez un psychanalyste, vraiment pas le genre de type qu'il faut pour ça, qui va lui proposer de faire un Deuxième Petit Tour en sa compagnie, en sorte qu'à la fin, sa main droite est bien redevenue sa main droite : les miracles de la guérison en psychanalyse.

Toutefois, les choses ne sont pas toujours aussi simples.

Un brave garçon sorti de sa campagne arrive dans la belle ville-lumière, et là, trouve le moyen de tomber amoureux d'une nana habituée par sa bonne éducation à rouler les mecs dans la farine depuis longtemps, grâce à ses origines de caste et aux bons soins de l'éducation anglaise, dont le prix fut assuré par l'héritage du grand père maffieux. Le pauvre garçon, qui sortait de son hachéléme, tomba raide dingue de la greluche, qui, fort amusée de la situation, vu qu'elle était habituée à des voyous autrement plus coriaces, décida de s'amuser un peu de la situation, en sorte que le pauvre gars ne se rendit pas compte que l'amour qu'il éprouvait ne provenait de rien autre que d'une identification à la demande de sa mère, faite à un amant un peu évanescent, qui, échaudé par un mariage, deux gosses, et une mère, décida d'émigrer partout ailleurs, afin de se débarrasser des récriminations de toutes ses femmes.

Comme ce pauvre garçon vivait avec sa mère, il n'eut donc durant toute son enfance que la demande de sa mère à se

mettre sous la dent, et celle-ci lui servit de prototype à la construction de son désir, si l'on ajoute que ce garçon n'avait peut-être pas plus de goût que cela pour l'affirmation de la franche camaraderie virile de l'identification à un homme et de l'affichage de son droit de conquête auprès des filles.

Nous apercevons clairement dans ce cas que le désir sexué de ce garçon pour les filles résulte en fait d'une identification à la demande de la mère, et que la véritable adresse de cette demande n'est nullement sa maîtresse présumée, mais son père, auquel il déclare, à la place de sa mère, son amour et son désir de sa présence, alors qu'il ne saurait bien sûr qu'être absent. Nous constatons qu'il n'y a dans tout cela rien qui ait le moindre lien avec le sexe…

Comme nous l'avons assez étudié, nous savons que, dans le choix d'objet narcissique, le sujet aime et désire selon une identification de l'enfant d'une mère supposée l'avoir aimé. Il n'est pourtant pas difficile, lorsqu'on écoute ces personnes dans le champ de l'inconscient, de s'apercevoir que ces personnes parlent surtout comme leur mère, mais quelqu'une qui en réalité ne les aurait guère aimé, en sorte que, devant ce défaut, il faut à la personne reconstituer une mère qui aimerait, et trouver un objet cause du désir dans l'autre, objet d'amour, sous la forme de l'objet que la mère n'a pas supporté de recevoir du père comme Autre, un phallus qui eût causé leur désir. Il n'est donc pas rare, sinon habituel, que ces personnes, dans le cas des hommes, manifestent leur désir sous la forme d'un complexe d'Œdipe

« inversé », se manifestant par un amour prononcé, même sous la forme d'un reproche de ne pas avoir été aimé de lui, du père, tandis que la mère peut être reléguée au second plan voire détestée pour ses insuffisances à avoir aimé. Je ne parlerai que du cas de l'homosexualité chez l'homme, non pas que celle des femmes en diffère, mais elle présente des traits particuliers qui exigent d'être traités à part.

La question est bien sûr de savoir ce qu'on rencontre lorsqu'on trouve son image dans un miroir. En réalité, on n'y trouve guère que l'image de l'autre, à moins que l'on n'arrive à discerner, dans l'obscurité, la figure d'une Autre, qui assiste à la scène et lui donne sa validité, en permettant à l'être qui découvre son identité sexuée dans ce miroir, de constater que cette identité est bien assez valable pour aller la présenter *sub rosa* à d'autres, en sorte qu'on puisse la mettre à l'épreuve.

Il y a pourtant quelques cas où l'embrouille sur la situation du désir est telle, que l'image dans le miroir est prise pour la réalité, et, fait plus grave, persuade au sujet que les Nornes se sont trompé d'adresse, en glissant une âme de femme dans un corps d'homme. En réalité, comme l'avait bien perçu l'un de ces dépositaires d'une lettre qui ne lui était pas adressée, ce n'est pas à soi-même que l'habillage de l'image s'adresse, mais à une autre qui tire les ficelles de la situation.

S’étant en effet aperçue que le garçon utilisait ses vêtements, cette mère, après avoir pris à partie son fils, eut cette phrase définitive qui pourrait être gravée au fronton du Panthéon de la connerie humaine : *« Tout me sert ! »*. On ne peut mieux dire que, pour cette femme, qui ignorait manifestement tout du désir, le but d’un enfant était de servir à sa mère. Elle ajouta dans une conversation adressée au père putatif, que l’enfant entendit pas une porte mal close : « Il sera comme son oncle », frère de la mère, signe que cet enfant avait déjà reçu son destin par courrier recommandé, qui consistait à être la réplique du frère de la mère, afin que celle-ci puisse proroger les délices de la relation narcissique qu’elle avait entretenue avec ce frère, et toute la lyre des relations avec les parents que l’on devine là-derrière. Il va de soi qu’il faut un peu plus qu’une image au miroir pour dénouer ces fils du destin, et que seules les conversations secrètes permettent d’y accéder, si le sujet, toutefois, a la force d’âme suffisante pour y prétendre, ce qui est rarement le cas.

On devine alors que les jolis selfies envoyés à la cantonade par ces sujets, sont une manière de tenter de joindre un père improbable, puisque ces selfies se transforment aussitôt en femme monstrueusement munie d’un organe où réside encore le désir, mais de laquelle il n’y a pas de réponse à attendre, la place étant déjà prise et le sujet en étant chassé par le monstre.

ENTORSE

GT

ENTORSE

Dans la nuit du24 au 25 Décembre 1993, ce que les Anglais appellent « the night before X'mas », je regarde Orphée de Monteverdi à la télévision. Puis je descends ma poubelle , --et je me retrouve enfermé hors de chez moi. Je n'ai pas pris ma clef. Sans rien sur le dos, pas un centime en poche, je pique un sprint à Saint-Mandé, où je réveille ma mère. Je peux alors rentrer chez moi.

Le mardi suivant, sans doute, je descends à nouveau ma poubelle et me fais une entorse magnifique. A. est absente , partie à la montagne. Annie est chez sa mère. Pourtant le lendemain je vais avec Catherine E. voir une exposition à l'Orangerie. Mon entorse embellit peu à peu.

Le vendredi 31, réveillon chez X, amie de Catherine. Sur le coup de minuit arrive une splendide rousse tout de vert vêtue. Je m'exclame en la voyant : Une rousse aux yeux verts ! Merci Père Noël ! (A.est rousse). La rousse me raccompagne en voiture dans sa Mini et n'en souhaite pas plus. Elle est apparemment toujours très occupée, m'a-t-on dit, ce qui lui évite de penser aux choses sérieuses, me dis-je.

Le samedi 1er Janvier mon pied a pris de splendides nuances comprises entre le noir et le vert. Plus qu'inquiet je me précipite , ce matin de Nouvel An, aux urgences de Saint-Antoine, où je passe quelques heures, tandis que l'on taille à la chaîne dans les alcooliques déglingués en voiture. Rien de cassé.

Le dimanche 2, rendez-vous avec A. Je lui raconte mes malheurs et l'histoire d'Orphée. Elle aussi, me dit-elle, est chassée de chez elle par la musique de son mari. Je feins de ne rien entendre, surtout pour moi-même.

Le vendredi 7 Janvier 1994 (7.1.94) , dernière séance de travail avant l'exposé avec A., sur Hamlet, le mercredi. A la sortie du groupe, A. me propose d'aller dîner dans l'île (de la Jatte). Là, vers la fin du dîner, elle me dit que je ne l'ai jamais appelée par son nom et me demande ce que je pense d'elle.

Moralité, j'aurais mieux fait de me casser une jambe.

15.7.07

KIND HEARTS AND CORONETS

UN FIL ROUGE INATTENDU DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

Une femme de la meilleure société, du moins de celle qui se considère comme telle, en raison des propensions de l'espèce humaine à adopter les comportements de dominance que l'on retrouve chez ses cousins primates et bien au-delà, --cette femme s'est mésalliée avec un saltimbanque avec qui elle file un parfait amour jusqu'à la mort de cet homme, puis à la sienne. Elle n'est donc plus reçue dans le monde et en particulier pas dans sa famille.

Un fils est né de cette union, qui, à la mort de sa mère, se jure qu'il retrouvera le titre qui lui est dû malgré la famille qui lui en barre l'accès. Pour cela, une seule solution, qui est d'exterminer les uns après les autres les membres de la famille qui détiennent ce titre de noblesse, ce afin de venger sa mère des humiliations subies.

La **vengeance** devient ainsi le seul accomplissement possible du fonctionnement psychique de cet homme, et la destruction des autres qui lui barrent le chemin de son droit à reconstituer l'honneur de sa mère et la dette qu'il s'est ainsi créée, le seul moyen de parvenir à la satisfaction de cette promesse.

On se souvient alors que ce schéma est exactement celui que suit l'homme aux Rats et de façon plus générale, le névrosé obsessionnel.

Ce sujet a décidé de son chef qu'il avait une dette à payer et surtout à faire payer, et que le problème de l'accomplissement de ce désir est la *destruction de l'autre* qui lui barre le chemin à l'accomplissement de cette promesse.

Au cœur de la névrose obsessionnelle, il y a une promesse oubliée et refoulée qui revient au sujet sous la forme d'une injonction se présentant à lui comme compulsion impossible à satisfaire. Mais en fait, cette injonction n'est que la trace de la promesse inconsciente qu'il s'est faite, et la substitution de la vengeance à l'amour et au désir dans son fonctionnement psychique est le moyen de parvenir à la satisfaction de ce désir.

On voit que le désir dans la névrose obsessionnelle ne consiste pas tant dans un désir sexuel, que dans un vœu de restituer sa mère dans ses droit et la promesse que se fait l'enfant, fille ou garçon, de parvenir à cette fin en détruisant les autres qui sont la cause de cette déchéance et l'obstacle qui empêche cet accomplissement.

On comprendra alors mieux pourquoi la vengeance devient un mode de fonctionnement psychique central chez ces sujets, au prix que l'amour et toute forme de complaisance au désir amoureux sont de peu de poids au regard de la promesse inconsciente que le sujet s'est faite il y a de cela bien longtemps.

I need you to carry out a heroic enterprise.

Une voiture passe devant nous dans un bruit infernal, malgré la douceur de l'été, nous savons qu'elle annonce le destin.

Madame de Merteuil accueille Valmont, alors que Cécile de Volanges et sa mère vont prendre congé.

Merteuil fait alors à Valmont une déclaration : Elle a besoin de lui pour mener à bien une entreprise difficile. Elle a en effet été quittée par un de ses amants il y a peu, et elle vient d'apprendre que Cécile est promise à cet homme : il s'agit de le cocufier avant la date du mariage, et Valmont est chargé de l'épreuve. Celui-ci refuse, devant la trop grande facilité de la tâche.

Valmont cependant n'est pas venu pour rien. Il annonce qu'il va se rendre à la campagne chez sa tante, où il compte séduire une femme dont la vertu est au dessus de tout soupçon, afin de réussir l'impossible : faire céder une dame vertueuse à son propre désir.

Merteuil accepte de cautionner ce défi, mais à la condition que la preuve lui en soit donnée par écrit.

L’affaire est conclue, et Cécile fait partie du marché, en juste retour de politesse.

Si nous prenons ce texte à sa valeur faciale, nous sommes devant un exemple parfait de la perversité que l’on attribue aux libertins, auxquels la révolution française donnera la place qui leur revient : la guillotine. Ce sera la fin d’une époque. Mais nous avons d’autres vues sur ce texte.

Nous constatons que cette conversation, qui fait suite à un rendez-vous convenu dont l’impromptu n’est que d’apparence, consiste à conclure deux paris et deux défis, touchant tous deux au désir amoureux, mais surtout au « narcissisme » des personnages, comme s’il s’agissait pour eux uniquement de défis et de vengeance, d’affrontement et de défaites, --une corrida, en quelque sorte !

Le premier défi se formulerait ainsi : Séduire une jeune fille afin de venger l’honneur blessé d’une autre femme.

Le second consisterait à passer outre la vertu d’une femme sans qu’elle la perde pour autant, afin de déclencher chez elle des sentiments amoureux qu’elle n’a de toute évidence jamais connus.

Nous sommes frappés, comme nous l’avons été ensemble autrefois, à la lecture des liaisons dangereuses, par le fait que les pères sont absents, et que les maris, supposés incarner le choix d’objet par étayage, le sont aussi. C’est dans cet interlude que Valmont trouve à se glisser, mais pourquoi

faire ? Il est non moins remarquable que Merteuil l'aide en somme à se faufiler dans cet intervalle, mais qu'elle non plus, elle ne peut concevoir d'autre relation amoureuse que de type rivalitaire, où Valmont lui sert de double, comme Harry Potter sert en réalité de faire-valoir à la merveilleuse Hermione Granger.

Le jeu a donc lieu sur une scène où le choix d'objet par étayage est absent, les fonctions qui relient les humains sont remplacées par des paris et des conversations sur les données des paris.

Quelqu'un a remarqué au cours de notre travail que Cécile a en somme, l'âge d'être la fille de Valmont, qui est lui-même à la limite de fraîcheur de sa profession : c'est son dernier pari. Mais il en va de même pour Madame de Tourvel, qui est tout autant délaissée, sans parents, sans appui, sans confidente, manifestement restée en marge de sa constitution comme femme. Nous sommes confrontés entre autre à une remarquable absence de père. Nous pourrions donc penser que Valmont va exploiter cette absence, mais ce n'est pas l'objet du débat. En réalité, Valmont va tenter, dans ces configurations, de recréer de la fonction paternelle avec les moyens du bord, lui pour qui cette fonction a manifestement aussi fait défaut. Merteuil compte sur son aide pour tenter de constituer sa propre position en tant que femme, mais sans se rendre compte que Valmont ne peut bien sûr pas l'aider à cela, puisque lui-même est resté en marge de ce chemin ;

nous voyons se dessiner à l'horizon les relations de Louis de Bavière et de Sissi, dans un contexte homosexué plus poussé.

Mais en fait, que constitue cette conversation ? Pourquoi Valmont est-il passé saluer Merteuil, alors que sa venue n'était pas annoncée ? Pourquoi Merteuil lui propose-t-elle ce défi ?

Merteuil, comme l'a fort bien repéré Frears est amoureuse de Valmont, qui n'en a cure, et tente par tous les moyens d'avoir son aveu en ce sens. Elle n'a trouvé qu'une solution pour parvenir à un aveu de Valmont, le faire sortir de ses gonds en le poussant à la limite de son narcissisme.

Le coup qu'elle tente est de faire de Cécile un objet cause de désir pour Valmont, d'autant que cet objet vient à la place de soi-même dans le jeu des défis, au regard du souvenir de son amant, qu'elle n'a jamais aimé. Si Cécile peut être désirée, alors, Merteuil peut être aimée au-delà de ce désir, et entre ainsi dans le jeu amoureux dont elle ignore tout. Elle s'identifie à Cécile pour accéder au désir et à son au-delà, l'amour. Son coup échoue, Valmont décline l'offre, elle restera en marge du désir et de l'amour, quelle que soit l'action de Valmont, qui lui annonce donc qu'il n'entend pas la constituer comme aimée au-delà de Cécile, même s'il veut bien jouer la scène.

Mais Valmont n'est pas venu les mains vides, lui non plus.

Par delà l'annonce de son séjour à la campagne, qui rend la lettre nécessaire, il est venu pour annoncer son pari, et surtout, demander à Merteuil l'autorisation de le commettre, puisque, si elle accepte, alors elle deviendra le tiers en présence de la relation que Valmont tente, et permettra en fait que quelqu'un soit témoin de l'amour dont il ne sait pas qu'il est déjà saisi, pour Madame de Tourvel.

Bref, personne, dans ce jeu, n'ose avouer ses sentiments, puisque de surcroît, ils ne sont pas adressés aux bonnes personnes, mais qu'ils ont besoin d'un témoin pour se mettre en acte : Nous sommes devant la structure du transfert et de l'amour, nous verrons cela plus tard. Merteuil, qui a entendu le message, attend donc que les faits lui soient annoncés par écrit, l'écrit consistant en la seule modalité du désir possible pour ces deux êtres qui se sont coupés de la possibilité de construire le désir et l'amour autrement que par la présence d'un tiers qui autorise et témoigne.

Suite au prochain numéro.

UN DÉJEÛNER SUR L'HERBE

GérômeTaillandier

L'art de James Tissot souffre de très graves défauts ; le premier d'entre eux, c'est qu'il est parfait.

Tissot a parfaitement compris le sens de l'impressionisme, mais aussi de la peinture préraphaélite.

Ce déjeûner sur l'herbe est évidemment une leçon de peinture destinée à Manet. Mais Tissot est plus malin qu'il n'y paraît.

Ce qu'on oublie toujours dans une œuvre, c'est qu'elle a un créateur, qui s'efforce de se faire oublier dans l'œuvre. J'ai déjà dit que, pourtant, l'œuvre est là comme représentant, dans la représentation, du sujet de la création.

Le spectateur est donc soumis à un trompe-couillon, comme dit une de mes amies, qui lui laisse ignorer où le peintre veut l'entraîner. Si vous voulez savoir où, la première chose à faire est de suivre la perspective de l'œuvre, car c'est là qu'a dû se situer le regard du peintre.

Le tableau de Tissot nous présente plusieurs couples ; et l'on s'aperçoit après inventaire, que le point de fuite principal, le regard du peintre, est celui d'une femme située à l'horizon et à peine visible. Au premier plan un couple charmant nous abuse sur le sens de l'œuvre, par son charme même.

Le couple situé à l'horizon, déjà utilisé par Monet, ne nous apprend rien, sinon à fixer le point de fuite de l'œuvre, --et peut-être le centre d'intérêt du peintre !

Une vieille dame n'en est pas moins courtisée par un homme de son aage, surveillant discrètement toute cette jeunesse, cependant qu'une petite fille est attentive à sa mère grand, qui lui enseigne mine de rien les secrets de la vie.

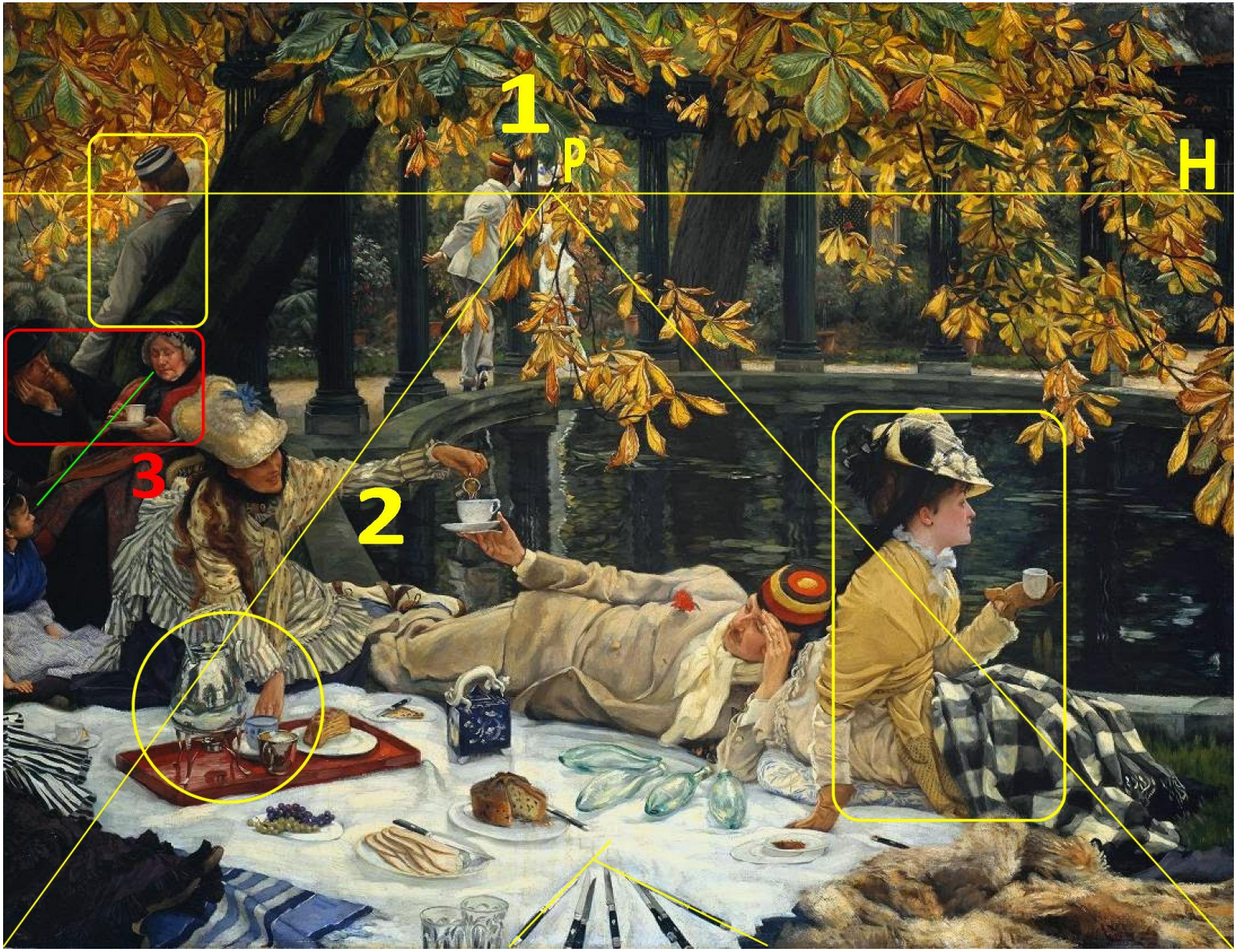
Nous en resterions là pour nos frais, n'était la théière, qui n'est pas sur la table, mais devant le jeune couple amoureux. Déjà, notre attention a été attirée par une étrange série de couteaux qui n'ont rien à faire là, puisqu'ils semblent être aux mains du peintre ! Mais contre qui sont-ils pointés. Et qu'est cette curieuse série de flacons amassés devant le jeune étudiant belge ?

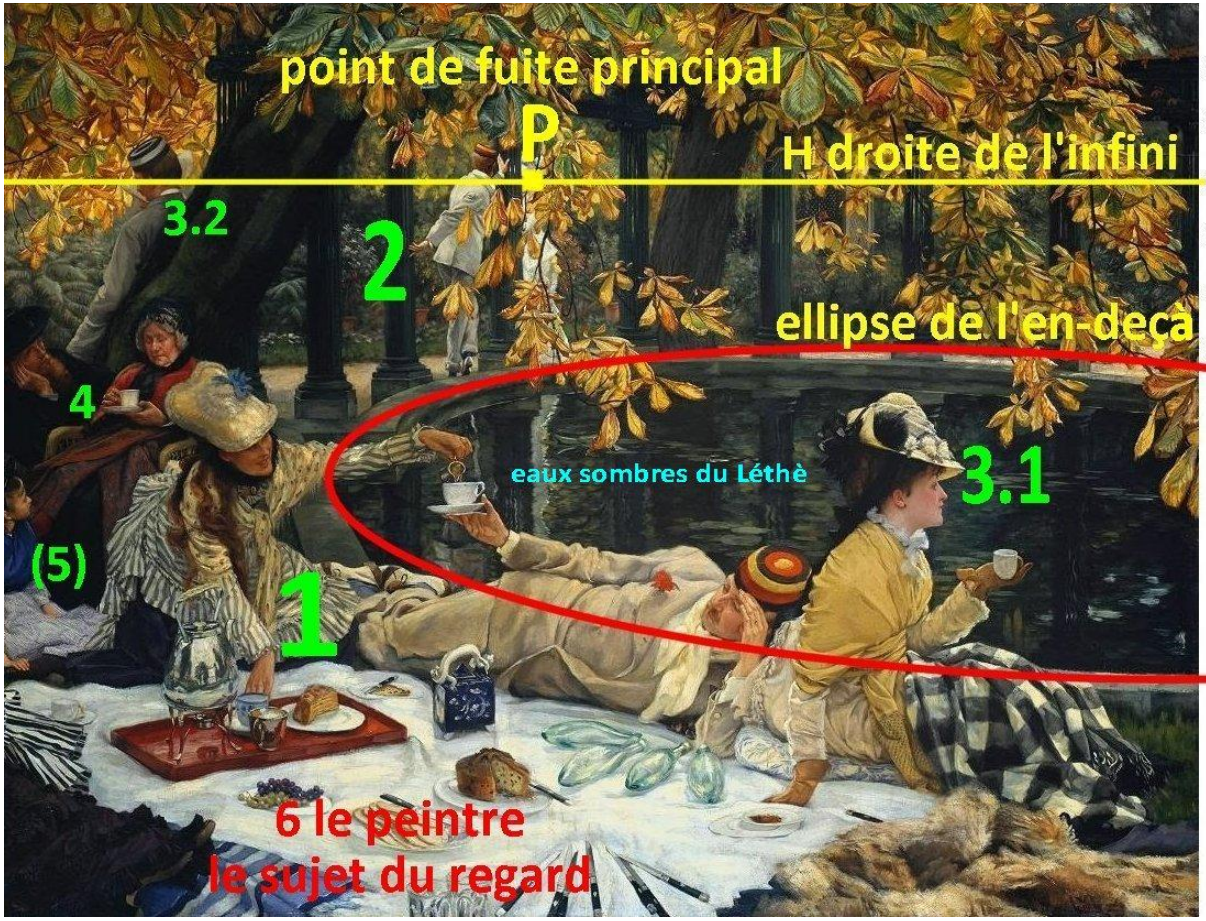
Nous saisissons alors un discord dans la scène : la jeune femme assise à droite regarde dans le vide, tandis qu'un étudiant est adossé contre un arbre, rêveur ou éconduit ?

Manifestement, quelque chose cloche dans la merveilleuse rencontre de cette fin d'été, mois de septembre commençant.

Mais au fait, où est donc le peintre. Heureusement, la théière nous l'apprend : entre deux colonnes, une figure se reflète dans l'œil impavide du thé, debout, sans doute le peintre, réduit à l'état de trace sombre et méditante sur le lac qui lui fait face. On croit deviner que son identification dans la scène serait celle de l'homme au dos tourné. Il reste dans la théière un petit mystère, un objet bas, à côté du peintre, son chevalet ? Ou quoi encore ?

Demandez donc à la branche fanée qui pend devant nous et nous dissimule la jeune femme qui fait l'objet de l'attention du peintre.


1
P
H
2
3



Les âges de l'amour:
le couple 2 est à l'infini
le couple 4 a fait le plus dur...
la fillette prend sa place dans la file
les trois couples sont le même:
divers moments de la vie

GT 2017.3

SUR LES POINTS À L'INFINI

Considérez une ellipse, située à distance finie, et une droite, dont nous poserons que tous ses points sont situés *à l'infini*.

SI notre ellipse est parfaitement distincte de la droite, c'est une *ellipse* vraie.

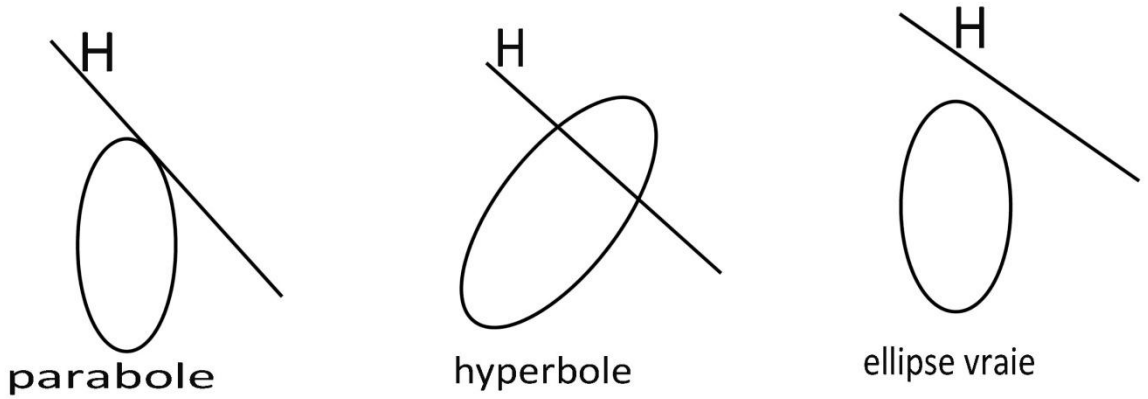
Si notre ellipse a un point double de contact avec la droite de l'infini, c'est une *parabole*.

SI elle a deux points distincts d'intersection avec cette droite, il s'agit d'une *hyperbole*, dont les deux points sont le point courant de chaque branche, courant vers l'infini.

Ainsi en peinture, le point à l'infini est le **point de fuite principal,** mais rien ne vous interdit de dire que les autres points de la droite des points de fuite, la **ligne d'horizon**, est la droite de l'infini.

Naturellement, cela n'est vrai que pour la perspective linéaire, celle ordinairement utilisée par les peintres.

GT



parabole hyperbole ellipse vraie

Tout ce qu'il faut savoir sur la géométrie projective et que vous n'avez jamais osé demander. *GT 2017.3*

L’IDEAL DU MOI

Un homme qui se dit lui-même gay souhaite éclairer les rapports qu’il entretient avec sa famille.

Il a toujours été clairement orienté dans ses choix vers les hommes, mais il constate que ses rapports avec son père sont difficiles et il voudrait y remédier. Dernier-né de la famille, il est un homme d’une intelligence et d’une finesse rares, et analyse merveilleusement les liens qui le relient en particulier avec sa mère. Celle-ci appartient à une communauté très fermée sur elle-même et dans laquelle une femme n’a pas d’autre choix que de procréer afin de reproduire la communauté, dans le respect absolu des lois du groupe. Or cette femme n’a de toute évidence jamais souhaité se marier, prise en particulier dans un sentiment de revendication en tant que femme, de toutes les insatisfactions liées à son sexe. De son côté le père est un homme assez falot, pas plus porté à aller au service que sa femme, à laquelle on l’a marié afin qu’il remplisse son rôle sans qu’il ait trouvé à y faire objection. Ces deux personnes qui n’ont rien à se dire accompliront comme il le faut leur service, dont notre sujet est le petit dernier. Le seul point notable chez le père est qu’il est d’un conformisme absolu aux rites de la communauté, qu’il impose à toute la famille, sans autre raison que *c’est la*

loi. Il est clair que ce conformisme lui évite de penser, et de mettre en cause le sort qu'on lui a choisi. Notre sujet, dernier des frères, est de toute évidence de trop. Il n'a pas vraiment sa place dans le destin familial, la mère en a fait *un de trop*, elle est allée au-delà de son devoir, sans que le père soit plus intéressé au résultat.

Notre sujet est donc un en-trop, il n'a pas sa place dans le règlement relatif à la définition sexuelle des hommes, la mère est excédée d'enfants, il tombe dans un trou psychique.

Cet homme étant une sorte d'Oliver Twist de la vie, trouve une issue dans le choix d'objet des hommes, comme une protection contre cet enfer de quatre sous, avec beaucoup d'entrain et une volonté de vivre heureux qui fait plaisir à voir. J'ai rarement rencontré un homme aussi heureux de vivre sa vie pleinement malgré les difficultés liées à son choix.

Sa place psychique devient alors claire pour lui : il est l'agent chargé de transmettre les demandes maternelles de revendications insatisfaites, il est en somme la tête chercheuse qui prendra la place des envies de la mère, tâche à laquelle il se dévoue depuis petit, alors qu'il collait à sa mère quand celle-ci de toute évidence, n'en avait trop rien à faire.

*

Un homme névrosé appartient à une famille de riches négociants qui autrefois, trafiquaient le bois d'ébène, dans le

commerce triangulaire. Cette famille en s'appauvrissant a acquis des idéaux de gauche, sort ordinaire des grandes fortunes reconverties en pouvoir social. Le père sera une incarnation parfaite de ces idéaux, tandis que la mère, mariée par convention, digère comme elle le peut d'être un utérus familial, son mari ayant depuis longtemps trouvé maîtresse à son goût, laquelle donne des conseils éducatifs à la mère et au fils tandis que son amant défend les grandes causes de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Notre sujet, devenu adulte, n'aura de cesse d'adopter les idéaux de son père, qui le tuent chaque jour que Dieu fait, et rachètera la faute familiale en épousant une femme originaire des îles, afin de faire pardonner la famille, femme avec laquelle il lui fut à jamais impossible de bander correctement, et pour cause, puisqu'il ne l'aimait pas, et qu'elle n'était que l'incarnation de la Faute des Ancêtres.

*

Un homme, névrosé grand teint, est le fils unique d'une femme qui était elle-même la sixième et dernière d'une famille ouvrière de six enfants. Cette femme se mit toute sa vie en marge des idéaux de la famille. Un peu de résistance dans les vingt ans, un amant rencontré dans ce milieu, avec lequel elle eut un enfant, alors que le mari était marié dans une petite ville de province où tout le monde connaissait l'origine de l'enfant. Comme cette femme aurait eu des ambitions d'études qui lui furent refusées, car les filles se mariaient, seuls les garçons ayant droit d'étudier, elle se mit

en marge de la famille tout en restant attachée à la figure de son père interdicteur, et dans la dépendance factuelle de sa mère, afin de montrer à celle-ci tout le malheur qui résultait de sa naissance, en particulier en refusant d'embrasser la foi catholique de sa mère, et en se montrant tout à fait anticléricale à une époque où cela n'était pas sans effet.

Elle se cantonna toute sa vie dans des emplois subalternes ou même ingrats de femme de ménage et autres travaux épuisants, afin de payer on ne sait quelle dette, et en vivant dans une sorte de misère banale, y entraînant son enfant, tandis que les sœurs de la mère, suivant les conventions, réussissaient le destin ordinaire des filles d'ouvrier.

Le fils de cette femme ne sut jamais faire autre chose que de suivre le destin social que sa mère lui avait prescrit sans le savoir, en ne lui fixant jamais d'autre objet que rester l'objet de sa mère, avec un père héroïque sans doute, mais un peu absent.

On se demandera peut-être à quoi rime cette énumération. Elle ne manifeste pourtant rien autre que la structure de **l'Idéal du moi**.

L'Idéal du moi est le résidu « incorporé » par l'enfant des demandes de la mère auxquelles il a dû satisfaire pour trouver une place à sa propre demande. Il s'agit bien d'une affaire de demande, et pas de désir. Le désir, heureusement,

peut s’exprimer ailleurs comme un résidu du processus de construction psychique, solution de l’équation qui consiste à conjuguer la demande de l’Autre et la demande à l’Autre.

Ce qui reste de l’impasse maternelle, exprimée dans les vindications et rages de la mère, ou au contraire ce qui ne s’y exprime pas alors que cela devrait être le cas, cela est le matériel symbolique avec lequel l’enfant cherche sa solution, en empruntant ces signifiants de la mère et de la manière particulière dont elle a conjugué sa métaphore paternelle. Ce sont ces signifiants qui sont le discours de l’Autre qui donnent la structure de l’inconscient de l’enfant. Cet enfant, pour trouver une place dans le plaisir d’exister, a dû trouver une manière de complaire à la mère telle qu’il imagine sa demande, et, pour se faire, se calque sur le discours de la mère, au prix de perdre sa tête, sa foi, son désir ou sa vie.

La tâche parfois impossible de l’analyse est d’exhumer de tout ce marécage les restes et cadavres du désir inconscient de l’enfant, noyés depuis longtemps dans les sables mouvants de la demande de l’Autre, auquel le Moi idéal est fait pour répondre. Une bonne discordance de l’Idéal du moi et du Moi idéal, sous forme de symptômes névrotiques, peut être un point d’attaque excellent pour un analyste un peu teigneux muni de ses banderilles.

Ce texte a été écrit grâce aux questions de Philippe Cros, qui n’est pas obligé de jouer les taureaux pour autant.

PÉNULTIÈME AMOUR

Gérôme Taillandier

Le narrateur, qui n'est pas l'autoresse, pas plus que celle de Harry Potter n'est identique au narrateur du livre, dont le héros est un garçon, alors que le seul personnage qui émerge de ce livre, venant à sa rencontre, est la merveilleuse Emma, pour qui le livre était écrit, mais qui servait d'identifiant masculin à l'autoresse de ce livre, --le narrateur est un boulanger ancien cadre supérieur converti à la chasteté.

Tout se passerait dans le meilleur des mondes n'était l'arrivée en Normandie d'une anglaise qui ne veut pas plus que cela s'installer sur le continent, mais qui suit son mari, anglais, perdue dans son monde de femme du monde bien éduquée, et qui va servir à l'autoresse à mettre en scène ce qui arrive à une femme du monde lorsqu'elle rencontre le narrateur de ses rêves, dont elle ignore tout.

Toutefois, ne vous en faites pas pour les femmes du monde réelles ; elles se raccrochent toujours aux branches d'une manière ou d'une autre. Nous faisons de la fiction, avec l'autoresse.

Le narrateur a ses rêves, que l'autoresse lui insuffle, puisqu'il est là pour cela. Son rêve est de rencontrer une femme et de la sortir de son rêve pour la faire accéder au désir par son amour. On comprend vite que c'est là le rêve de l'autoresse, qui traite la

question à la Shakespeare, en abyme : qui me sortira de mon songe en me faisant rencontrer une femme, à l'occasion celle que je suis ?

Cela tombe bien, l'anglaise se prénomme Gemma ; de ce premier nom au second, Bovery, il n'y a qu'un pas pour que le narrateur, qui garde dans ses songes des souvenirs qu'il a refoulés définitivement grâce à la boulange et à sa femme, tombe dans le Scylla de s'énamourer d'une femme que tout éloigne de l'amour alors qu'elle y est prête de pied en cap.

Nous nous trouvons dans une configuration à la Flaubert que nous connaissons bien où celui-ci s'identifie à Emma B., afin de mettre en scène le désir que l'écrivain ne saurait rencontrer en raison de sa structure.

Ici, c'est une femme qui parle, l'autoresse, et qui parle par le biais d'un narrateur, nous manifestant ce dont Proust nous a si fermement prévenu : le narrateur n'est jamais l'auteur mais son identité secondaire résultant de sa tentative de résoudre sa métaphore paternelle.

Ici le narrateur est le porte-voix de l'autoresse, mais l' «objet » d'amour de l'autoresse est cette anglaise débarquée de frais, et il s'agit de savoir comment approcher de cet amour qui est celui qu'elle demande elle-même, par le biais de cette autre femme que l'on ne peut qu'aimer lorsqu'on la voit. Nous connaissons bien cette petite musique de Luberon où, malgré mes origines de caste,

celle des mégissiers, il m'est arrivé de pénétrer par incident en m'y immisçant sans y être vraiment invité.

De toute évidence, le narrateur ne peut être l'amant de la belle, il a été choisi pour cela, il ne lui reste que l'amour et le sens du destin, celui qu'il rêve lui-même dans son fournil : Premier Amour, Anna Karénine, Emma B., un rêve de jeune homme qui pour un temps semble rejoindre celui d'une femme. Mais cela ne durera qu'un moment, et dit-elle, c'est ce qui fait que cela est si fort. On a compris que la mise en scène de ce moment est celui qu'une femme s'accorde afin de devenir une femme, et où l'amant n'a que le poids de permettre l'émergence du désir chez elle, puis bonsoir jeune homme !

C'était la deuxième strophe de la chanson.

Le narrateur, qui est le représentant, dans la représentation, (Vorstellungsrepräsentanz), de l'autoresse, ou plutôt de la femme que celle-ci est, a nécessité de quelques autres arguments pour que la scène s'accomplisse. Il y faut en effet une incarnation du désir du narrateur, mais surtout, une raison de faire surgir sur la scène le désir de la femme, hors tout contexte de couple et de beau monde. Cela tombe bien le narrateur, se souvenant d'Emma, trouve le châtelain d'à côté, charmant jeune homme de bonne famille, -car on ne saurait tout de même déchoir au palefrenier-, qui incarnera un Cupidon un peu abîmé par son amante afin que Maman s'aperçoive que son fils passe son temps à des activités que le Complexe d'Œdipe réprouve. Comme de rigueur, l'interdit viendra de Maman, et le jeune homme sera

chargé de la rupture, selon un rite qui est constant, car la Belle a annoncé depuis longtemps déjà la suite du conte : il n'aura qu'un temps, et l'on ne va pas faire tourner le désir et la rencontre amoureuse au mariage et aux couches-bébé.

Si cette issue est bien connue, il est amusant que les femmes entendent que ce soit toujours l'homme qui annonce la rupture.

Reprenons notre affaire.

Rodolphe est le représentant du désir du narrateur, à qui l'âge et la décence interdisent de se manifester. On se trouve devant une position assez semblable à celle d'Alcibiade au Banquet, lorsqu'il sert de représentant du désir de Platon dans le récit, ce dernier étant assez malin pour s'apercevoir que l'aveu d'un tel désir serait assez ridicule et qu'il vaut mieux avancer masqué.

Mais le narrateur est lui-même le représentant du désir de l'autoresse, et permet à une femme de manifester sous le masque son désir, puisque Rodolphe le suscite, et lui permet de faire l'aveu, certes romanesque, du désir que Gemma représente et en laquelle l'autoresse trouve à manifester sa demande d'être aimée et son activité dans le désir, mise en scène sous la jolie forme dont les femmes sont très capables, du bon usage qu'on peut faire d'un imperméable par beau temps si l'on n'est pas obsessionnel. On ne saurait trouver de meilleure illustration de la manière dont l'autoresse met en scène le désir d'une femme par le moyen d'une autre, en la faisant saisir par un « homme de

paille » délibérément choisi pour son insuffisance à poursuivre l'affaire plus loin.

En effet, tout se passe comme si ce genre d'événement, dans la vie des femmes, était un surgissement qui est organisé de façon à créer une émergence désirante chez elles, l'affaire étant déjà finie avant même de commencer, pourvu que le désir n'ait qu'un temps.

Gemma, substitut de l'autoresse, ayant vécu son émergence au désir, reprend alors les rênes de la situation en main, une fois la déception organisée par le narrateur, et, derrière son masque, par l'autoresse.

Elle va pouvoir maintenant, ayant quitté le monde distingué de ses rêves de femme du monde décoratrice à la mode, revoir sa verte Angleterre et ses bus rouges, retrouver l'amant avec lequel elle a choisi de vivre, sans que le désir amoureux y ait la moindre place, et plus si affinité.

Ici, l'autoresse, dont l'intelligence et l'humour sont surchauffés, va jouer un coup fabuleux, en transformant le destin somme toute assez bête d'Emma Bovary selon Flaubert, d'une façon telle que le personnage féminin meure, en quelque sorte assassiné par les trois hommes qui ont tenté de l'accaparer par leur amour, manifestant que la liberté du personnage ne se trouvera certes pas dans l'amour qu'un homme, quel qu'il soit, et lui plût-elle, lui porterait et par lequel il essaierait de se la garder pour le meilleur et surtout pour le pire. Elle a déjà donné.

L'affaire pourrait s'arrêter là, somme toute assez tristement, à la Flaubert, mais l'autoresse nous réserve une petite surprise.

Une fois passé le temps du doeuil, qui est ici une farce, notre boulanger doit retourner à ses songes, pétrissant le corps de femmes de fiction dans son fournil.

Mais son fils, qui est un petit con adolescent archétypique, et qui joue parfaitement bien son rôle, montre qu'il a tout compris du désir de son père et décide de le piéger pour révéler au spectateur le sens de la farce.

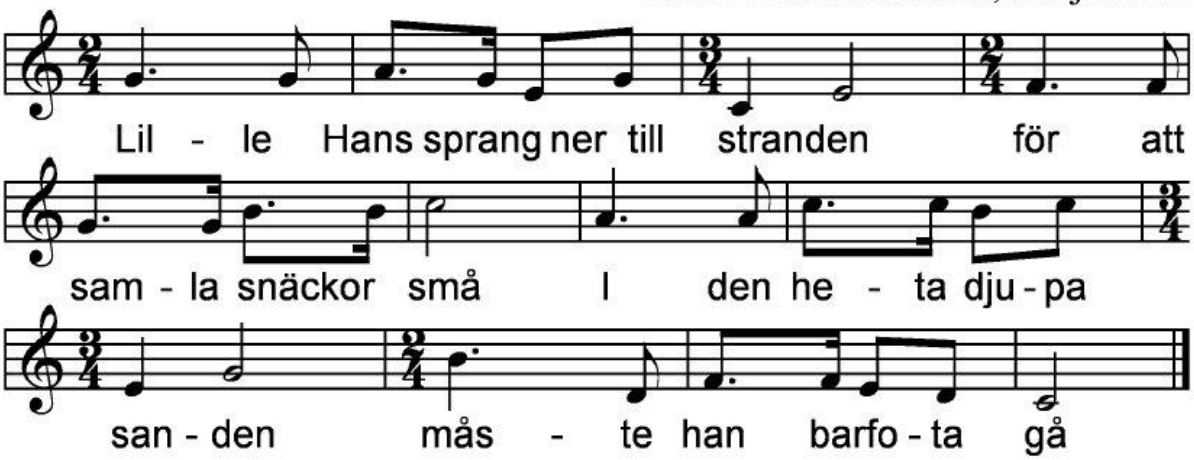
Une merveilleuse dame aux cheveux blonds comme les blés, et descendant tout droit des Vikings qui voulaient revoir leur Normandie, vient s'installer dans la maison-même de Gemma. Le fils raconte alors à son père que cette dame est russe, qu'elle s'appelle quelque chose comme Karénine, ou peut être Kalinine, et que la pauvre petite semble bien seule. Notre boulanger sent que les affaires reprennent et se précipite chez Anna Karénine pour lui proposer ses services et lui éviter le suicide. Le fils apprend alors à sa mère en notre présence que cette jolie dame s'appelle Meunier et qu'elle est de Rouen, et pas russe du tout.

Papa s'est fait rouler dans la farine mais nous aussi, car nous ne voyons pas vraiment que cette blondeur représente la nouvelle femme derrière laquelle l'autoresse se cache pour se révéler, dans, qui sait, un Anna Karénine à venir, ou un Trois Sœurs, ou un Premier Amour, que nous espérons comme narrateur, avec impatience.

LILLE HANNS LE PETIT HANS

Lille Hans

efter Erika Johansson, Härjedalen



Noterad och utskriven av Stefan Lindén 100913

1 Lille Hanns sprang ner till stranden
för att samla snäckor små
I den heta djupa sanden
måste han barfota gå

2 Tåren glänste i hans ögon,
han så trött och hungrig var
Emot solens strålar föga
skyler trasorna han bar

3 Där i låga fiskarkojan
modern sitter med de små
Svårt att bära tunga bojor
Fattigdomen tränger på

4 Gud, han beder sig förbarma
Far han drunknade i går
Giv åt mamma, giv oss arma
bröd, o Gud, o Fader vår!

5 Lille Hanns i bittra sorgen
blev ej lämnad eller glömd
Där bland musslorna i korgen
låg en dyrbar pärla gömd

6 Snäckans gåva den beskärde
både penningar och bröd
Lille Hanns sig därav lärde
att Gud hjälper i all nöd

LE PETIT HANS

Le petit Hans court au rivage
Ramasser de petits coquillages
Dans le profond sable chaud
C'est pieds nus qu'il doit aller

Les larmes brillaient dans ses yeux
De fatigue et de faim
Et de peu ses haillons
Des rayons du soleil le protégeaient

Dans la cabane du pêcheur là
Se tient la mère avec les petits
Ses lourdes chaînes de pauvreté
Pénétrant dans le cœur de Dieu

Seigneur ayez grâce mon père

Hier s'est noyé en mer

Donnez à maman un pauvre pain

Ô Dieu notre Père

Dans sa douleur amère Petit Hans

N'a pas été oublié

Car sous les moules dans son panier

Est un riche joyau caché

Sous la récolte de la plage

Sont à la fois richesse et pain

Petit Hans nous apprend

Que Dieu pourvoit à tout besoin

Traduction GT

*Les amateurs d'énigme de quatre-sous ont bien sûr remarqué que *Gradiva* désigne la marcheuse, revenue à la vie, *rediviva*, *Zoe*, la Vie, *Bertgang* étant très proche de *Wertgang*, chemin de valeurs, en mathématiques parcours d'une variable ou d'une fonction. De sorte que ce nom désigne *le chemin de la vie, revenue à la marcheuse*, ou *la marcheuse désignant le chemin de la vie*.

Un peu plus fort sera de calculer la formule :

$$\mathrm{Grad}(\mathrm{Div}\ \mathbf{V}_a)$$

des deux opérateurs différentiels gradient et divergence d'un champ de vecteurs, et d'en voir le résultat.

Si l'on veut pousser l'affaire encore plus loin, on pourra conjecturer que *Rediviva* sera la formule

$$\mathrm{Rot}(\mathrm{Div}\ \mathbf{V}_a),$$

qui est identiquement nulle.

De sorte que, si l'on admet que ce nom est le produit de ces formules, alors il est égal à zéro, ou a :

Zé(r)o.

Jolie formule pour signifier que *Gradiva* n'est qu'un fantôme sous le soleil.

LES
LIAISONS DANGEREUSES

DEUX SÉANCES

D'UN GROUPE DE TRAVAIL

RÉUNISSANT DES PERSONNES D'UNE SOCIÉTÉ

- LES LIAISONS DANGEREUSES - (3)

INTRODUCTION : LES CONDITIONS DE LA TRAGEDIE

Ce que j'ai écrit ne tient pas directement aux «Liaisons dangereuses» ; ça porte sur les conditions de la tragédie. Vous savez qu'il existe un texte de Jacques Lacan qui porte sur la tragédie, son Séminaire VII sur l'éthique de la psychanalyse, dans lequel il étudie en particulier la tragédie d'Antigone. J'estime que ce texte permet de comprendre quelque chose à la tragédie et surtout de comprendre à quoi sert la tragédie dans le fonctionnement humain. Il me semble que le texte auquel nous avons à faire est une tragédie. Il me semblait qu'une tragédie avait un certain nombre de conditions dont certaines proviennent de ce qu'a dit Lacan et d'autres pas, mais ça n'a qu'une importance moyenne ; il y a pour la tragédie plusieurs conditions.

L'une qui est très connue c'est que toute tragédie suppose ce qu'on appelle de divers noms, la prédestination, le destin, la généalogie, l'hérédité au sens généalogique du terme. La figure la plus vulgaire de cela étant bien sûr les familles grecques, les grecs ayant donné à cette figure du destin la forme généalogique de la famille mais cela ne s'impose absolument pas, rien n'impose que la famille soit le lieu unique et actif de l'action tragique. On peut aussi appeler cela le Dieu caché. Ce que nous pouvons dire c'est que le sujet ou comme dirait Jacques Lacan dans son parler spécial, l'as/sujet de la tragédie, a une dette à payer. C'est le point de départ vraiment crucial de l'affaire. Ce terme de dette s'il ne vous plaît pas, remplacez-le par autre chose, mais moi je l'aime bien parce qu'il est commode à manier. Le sujet tragique sait assurément qu'il a cette dette à payer ou du moins il en connaît la provenance mais il ne sait pas en quoi la dette le cause, lui. Du reste la révélation de la dette pour le sujet tragique n'est jamais antérieure à l'action, elle procède de l'action tragique elle-même c'est à dire que cette révélation vient après coup. Le mouvement tragique c'est à dire la nécessité d'une action tragique étant le mouvement par lequel la révélation de la dette se fait au sujet de la tragédie lui-même.

Cependant, il me semble que l'existence de cette prédestination, de ce destin dans la tragédie ne suffit pas. Il faut d'autres conditions dont l'une de ces conditions supplémentaires est qu'il faut un événement dont le degré de nécessité reste à discuter, c'est à dire cet événement, est-il contingent, est-il nécessaire, est-il fictif, autrement dit la tragédie se serait-elle déclenchée si l'événement n'avait pas eu lieu ; en tout cas il faut un événement et cet événement déclenche l'action tragique. Cet événement on pourrait le baptiser de termes, vous m'excuserez de beaucoup citer les termes de Jacques Lacan qui ne sont d'ailleurs pas inventés par lui, cet événement tient à une rencontre. L'événement qui déclenche l'action tragique est une rencontre. Cette rencontre se présente toujours comme étant de pur hasard, et est contingente, aurait fort bien pu ne pas avoir lieu. On peut se demander si dans l'hypothèse où un tel événement ou une telle rencontre n'avait pas eu lieu, il y aurait eu une tragédie, rien n'est moins sûr. Peut-être y aurait-il simplement eu une absence d'événement. A partir du moment où cette rencontre a eu lieu, l'action tragique s'enclenche et devient irréversible. L'irréversibilité dont nous avons vu depuis quelque temps l'importance dans le fonctionnement tragique.

Cette rencontre doit bien avoir une nature spéciale pour qu'elle puisse déclencher l'action tragique. Là encore on pourrait essayer de cerner la nature de cette rencontre, en l'appelant d'un terme un peu

bizarre d'*erreur inévitable*, du reste le terme d'erreur rejoint le terme grec d'até, terme autour duquel J. Lacan a beaucoup brodé. Il faut une erreur et une erreur qui pour le sujet de l'action tragique est inévitable. Le sujet de l'action tragique, en quoi consiste son erreur ? En ceci que son être est menacé et qu'il doit pour lutter contre cette menace exister sur le mode du désir. Le désir est probablement la modalité d'existence inévitable à laquelle le sujet de l'action tragique est condamné ou porté en raison même de la menace qui pèse sur son être. Désirer, dans ce contexte particulier, c'est instaurer de la part du sujet en question, la part de vie à laquelle il a droit, mais l'instaurer dans la dimension de l'irréversible, c'est à dire que la vie, à partir du moment où l'action tragique s'enclenche par le fait de cette rencontre, la vie est déjà perdue, mais il s'agit d'éterniser cette perte comme commémoration. La vie devient l'élément d'un enjeu où ce dont il s'agit n'est plus tellement de la vie elle-même, mais de l'éternisation de la perte et je le rappelle dans la dimension de la commémoration ; il y a quelque chose à commémorer.
Comme il y a une rencontre tragique c'est donc qu'il y a un autre. Il me semble puisque j'ai parlé en terme de désir, que dans la rencontre tragique le sujet a cette perception sans doute erronée mais cette perception néanmoins que seul le maintien de son désir dans l'autre de la tragédie, peut assurer l'éternisation, la pérennisation du souvenir de ce qui bien autrefois et bien auparavant a amené à la dette tragique. L'autre de la tragédie n'est pas forcément quelque chose de très compliqué à trouver, dans le cas d'Antigone c'est Créon, Créon que nous pourrions prendre comme un personnage accessoire parce qu'odieux mais qui en fait est très capitalement celui en qui Antigone doit éterniser son désir. S'agirait-il d'une forme d'Oedipe féminin ? Par cette erreur inévitable qui consiste à maintenir le désir sur ce mode si particulier, on peut dire que la dette initiale n'est en aucun cas annulée mais qu'elle est remémorée comme non annulable. Elle est remémorée comme non annulable exactement comme dans le Moïse de Freud la position du peuple juif est de refuser d'annuler la dette contractée par le meurtre du père. C'est cette remémoration de la dette qui en accomplit la transmutation en désir. Le désir est ici la forme sublimée de la dette. Il n'y a probablement pas d'autre sens à la sublimation. Il me parait que dans notre texte « Les liaisons dangereuses « puisqu'il me semble que c'est une tragédie, l'amour n'a pas d'autre structure que celle de l'action tragique, comment, c'est ce qui nous reste à préciser. J'aurais envie d'user des formules déjà reçues en suggérant quelques phrases approximatives en disant que le sujet tragique donne ce qu'il n'a pas. Il paye sa dette. Autrement dit, il jouit dans l'amour, puisqu'on nous l'a appris, prenons le pour l'instant comme une ritournelle. Le sujet donne ce qu'il n'a pas, il manque. Que reçoit-il en échange de ce don ? Il reçoit la perte qu'instaure en lui l'amour. L'instauration de l'amour et la rencontre tragique me paraissent avoir au fond les mêmes structures et il faudra approfondir dans notre texte comment ce qui paraît être une histoire d'amour un peu compliquée instaure pour les sujets en présence, une action tragique par l'intermédiaire de rencontres dont nous avons à analyser les modalités, pour apprendre du nouveau sur l'amour.

Claude Grosberg

" Tu as dit quelque chose qui pose discussion tout de même. Je trouve que ça ne va pas de soi que pour lutter contre la menace... Le cadre c'est : il faut une rencontre. Enfin ce hasard en question c'est cette rencontre qui crée l'irréversibilité de l'action. Donc il y a quelque chose d'une erreur, d'une erreur qui crée la menace mais ce que tu dis c'est qu'il doit, pour lutter contre cette menace, désirer. Ca je trouve que ça pose question. "

Oui, ça ne va tellement de soi mais je ne sais pas bien où est le passage. Je dirais par illustration pour l'instant que dans le cas d'Antigone, ce qui est clair, c'est qu'il faut absolument qu'Antigone désire c'est à dire en particulier, qu'elle enterre ses frères. C'est un acte de désir puisque ça revient à les restituer comme des êtres humains. Donc, initialement, il faut d'abord qu'elle désire et qu'elle maintienne ce désir envers et contre tout, y compris contre la loi de Créon. Pour des raisons qui ne me sont pas forcément très claires mais qui tiennent certainement à la généalogie incestueuse d'Antigone, il lui faut à tout prix désirer et en particulier enterrer ses frères, quelque soit le prix à payer. Voilà déjà l'exemple.

Claude G.

" Donc ce n'est pas Créon qui est cause de son désir."

Ce serait à voir de plus près avec l'histoire d'être aimé mais je ne suis pas très au clair sur ce sujet là. Après tout nous sommes en milieu grec et il n'est pas certain qu'en milieu grec antique on puisse traiter de l'amour d'un père pour sa fille. Mais si on cherchait bien, peut-être s'apercevrait-on que Créon est très important pour la condition du maintien du désir chez Antigone. Antigone n'est pas sa fille mais qui dit que nous ne sommes pas là devant une histoire d'Oedipe féminin. On le sait déjà, mais Créon est peut-être plus important qu'on ne croit dans l'événement tragique.

Claude G.

" Le désir ne serait pas tant d'enterrer ses frères mais d'avoir quel que chose à voir avec s'affronter avec Créon. "

Frédérique Margerin

" Il y a un rapport à loi aussi dans cette histoire. "

La loi d'enterrer les morts doit être respectée à tout prix. On rencontre nécessairement Créon puisque Créon lui veut que les corps restent exposés. En tout cas ils sont déjà trois, pour aimer il faut être trois, n'est-ce pas ? Même quand c'est des cadavres, il faut être trois, ils sont déjà trois. Je n'oserais peut-être pas faire plus allusion que cela à un film que l'on m'a fait connaître, mais pourquoi pas, et qui s'appelle en français, " Les épices de la passion ", tiré de " Como Agna para Chocolate " de Laura Esquibel. Vous pourriez peut-être voir dans ce film comment les sujets croient devoir maintenir leur désir à tout prix sur un mode certainement erroné.
Je reconnais que le passage n'est pas forcément très clair.

Frédérique M.

" Ce qui me posait question c'est le début, l'hypothèse qui consiste à dire qu'on connaît la provenance de la dette. "

On la connaît mais j'ai ajouté et c'est une correction qui met un peu de sauce dans l'affaire, on la connaît mais après coup dans l'action tragique. On connaît la provenance de la dette c'est à dire qu'Antigone doit quand même bien savoir que du fait qu'elle a un père incestueux, ça doit lui causer quelques en-

nuis. De la même manière qu'Oedipe connaît la provenance de la dette, il sait déjà qu'il est condamné à tuer son père et à coucher avec sa mère. Si cet idiot laissait les choses là où elles sont, il n'en saurait pas plus mais il commet l'erreur de vouloir en savoir plus.

???

" Sauf que c'est la conséquence de la faute du père."

Donc il connaît l'origine de la dette. Il y a bien un coin de sa petite mémoire où il sait qu'il y a une dette à payer.

Frédérique M.

" Dans la modalité de la dette, il y a plusieurs natures et notamment le fait que on ne sait pas des fois à qui on doit payer la dette, on ne connaît pas forcément l'origine de la dette, et on ne connaît pas toujours la nature de la dette. Selon ces trois modalités, on a des conséquences, et il faudrait savoir où situer la tragédie. Par ailleurs, vous avez fait allusion à la modalité du peuple juif qui est complètement anti tragique, dans son option. "

Je n'ai pas dit que c'était tragique, j'ai simplement dit que c'était un maintien du désir. C'est sous cet aspect là que je l'ai pris. Nuance...

Frédérique M.

" Je pose la question c'est juste pour éclaircir... "

J'ai simplement dit que c'était le maintien des conditions du désir. Je n'ai même pas fait allusion au fait que c'était tragique. Je ne l'ai absolument pas dit. J'ai dit que la dette était remémorée comme non annulable. Ce qui est important, ce qui fait l'exception juive pour Freud, c'est que le peuple juif refuse de faire comme si c'était passé. Voir là-dessus le « Moïse «, sur lequel Patrick Hochart a fait cette année un cours à l'Université Paris VII.

****

Il nous faut une Cécile Volanges...

Claude G.

" On pourrait peut-être rappeler qu'on en était resté à la question de la virginité chez Volanges et chez Merteuil. Une des questions qui étaient sous-jacentes dans la dernière lettre me faisait penser à comment la question de la virginité était abordée chez Cécile Volanges d'une part et chez Merteuil d'autre part. "

Ce qui est sûr c'est que Cécile est dans un état d'excitation pour reprendre un terme que tu as souligné et Merteuil est elle même effrayée, elle a une crainte .

Catherine Victor

" Elle a une crainte qu'elle suppose que n'ont pas les hommes. "

Elle sait très bien que les hommes l'ont mais elle provoque Valmont en lui suggérant qu'il pourrait ne pas l'avoir afin qu'il passât aux actes, tout en sachant fort bien qu'ainsi elle dissimule le fait de sa propre crainte à elle en la lui imputant.

Catherine V. " Elle a quelque chose d'homosexuel qui motive sa crainte."

Je ne sais pas de quelle crainte il peut s'agir, peut-être celle d'entrer dans le champ du désir pour une femme. Comment est-ce que cela concerne Merteuil ? De la même manière que Dora instaure Madame K dans une position qu'on pourrait appeler une fonction Madame K c'est à dire de lire dans Madame K « son propre mystè- re «, nous sommes ici devant quelque chose qui pour l'instant paraît un peu comparable, Merteuil trouve dans Cécile, une fonction Madame K c'est à dire qu'elle trouve en elle sa virginité.

??? " Est-ce qu'elle n'y voit pas plutôt un outil, un instrument par rapport à Valmont ? "

L'aspect instrumental me paraît extrêmement suggéré par le texte et c'est ce dont nous devons nous méfier ; comme précisément ces lettres se veulent perverses et ne le sont pas, si nous les prenons par le biais de l'instrument, nous sommes sûrs de nous perdre. Donc nous ferions bien de faire attention au fait qu'en essayant d'attirer Valmont sur le terrain de la séduction, elle dissimule ce qui fait le véritable enjeu pour elle c'est à dire qu'il s'agit d'une autre femme. Dans l'hypothèse même où ce serait un instrument, ce serait un instrument de quoi ? Ce serait un instrument qui dans la perspective où nous sommes, serait une manière de ranimer la flamme, de ramener Valmont vers quelque chose comme un amour. Le problème de Merteuil ce n'est pas qu'elle aime tellement mais c'est qu'elle ranime une flamme.
Il faut une Cécile...

Rachid Aït Siselmi " Ca court pas les rues..."

Lecture de la lettre 3
Cécile Volanges à Sophie Carnay

Autrement dit, à la différence du " Banquet " où Agathon dont on nous dit qu'Alcibiade est censé être amoureux - c'est Socrate qui nous le dit - ne parle pas beaucoup, et on ne demande pas au Bien de parler, Cécile, elle, parle. Ca va certainement avoir des conséquences pour l'action tragique. Cécile parle beaucoup. Alors comment parle-t-elle ?

Claude G. " Elle a deux positions. Une position extrêmement excitée, les hommes, sa joliesse et puis cette affirmation à plusieurs reprises que tout ceci est bien ennuyeux."

Alain Stecher " Ennuyeux par rapport au fait que comme elle le dit:" c'est moins amusant que nous ne l'imaginions "

Louisa De Bernardi (?) " Les fantasmes étaient plus excitants que la réalité "

Je ne pense pas. Je pense que l'ennui est lié à ce qui se passe, au fait qu'on a soupé et que dans ce souper on a rencontré des gens, et il s'agirait de savoir qui. L'ennui est lié à cela. Qui a-t-on rencontré au cours de ce dîner ?

Colette (?) " Madame de Merteuil, c'est la seule avec laquelle elle ne s'ennuie pas puisqu'elle lui parle... "

Ca ne prouve pas qu'elle ne s'ennuie pas.

Frédérique M. " Ca l'a déçue puisque là elle est venue pour voir quelle était la tête de son mari. "

Tout à fait, et que c'est une femme qui lui saute dessus.

Claude G. " Oui, tu crois que c'est cela qui l'ennuie. J'avais une autre hypothèse. C'est d'apprendre que ce ne sera que dans quatre mois. " Il faut laisser mûrir cela, nous verrons cet hiver. " ; " C'est peut-être celui-là qui doit m'épouser ; mais alors ce ne serait donc *que* dans quatre mois ! " "

L'hypothèse c'est que ça va encore durer quatre mois et que c'est bien long.

Frédérique M. " Déjà elle n'est pas fixée de savoir qui est son mari et le peu sur quoi elle est fixée c'est que ça va encore durer quatre mois. "

Claude G. " Toi, tu penses que c'est la rencontre avec Merteuil qui crée l'ennui."

F ? " Ca la sort de l'ennui là, le reste du temps elle s'est ennuyée. "

Claude G. " Elle s'est ennuyée... Elle a bien profité de ce que tout le monde a dit. Elle avait les oreilles bien ouvertes. "

Colette Hochart " Position apparemment passive mais complètement active en fait."

F ? " Sauf quand elle dort. "

Ca ce n'est pas si sûr. Et alors le monsieur qui dit qu'elle est jolie ou plus exactement qu'on va se la réserver pour cet hiver, à votre avis ça peut être qui ? Ca ne peut surtout pas être Valmont. Mais ce qui est intéressant c'est que Frears a interprété que c'était lui. Je ne dis pas que ça doit être lui, mais Frears qui a éprouvé précisément le besoin de couper a interprété la première scène comme un jeu de cartes où Valmont s'annonce et est reçu. Je ne dis donc pas que Valmont était là puisque qu'il ne le pouvait apparemment être là pour des raisons géométriques, mais c'est un homme du style de Valmont. Donc le séducteur est déjà présent et attend l'hiver.

Claude G. " Il y a déjà une annonce de sa séduction. Elle sera séduite. "

Même si elle ne sait pas que c'est cela parce qu'elle feint de penser que ça doit être un mari qui parle comme cela, alors qu'un mari ne parlera pas comme cela, elle est déjà dans la position d'être séduite. et d'y être par conséquent active sur le mode d'être passive.

Claude G. " Je disais qu'elle est offerte, pleinement offerte."

Tout à fait, offerte.

Frédérique M. " Le sommeil c'est n'être qu'un corps aussi. Etre là à table et endormie..."

N'être qu'un corps, vous exagérez peut-être. Je ne sais pas ce qu'on peut en dire. Voyez la Marquise d'O, filmée par Eric Rohmer (K7 VHS), il n'est pas certain qu'être endormie ce ne soit qu'être un corps.

Claude G. " Il y a du rêve. "

??? " Est-ce que ça lui fait peur à Cécile d'être offerte comme cela puisque du coup elle s'ennuie. "

C'est une hypothèse qui n'est pas idiote. Pourquoi est-ce qu'elle s'ennuie, est-ce parce qu'elle a peur ?

Catherine ? " Je pensais qu'elle était presque angoissée à la limite. L'ennui est comme une défense. Il y a quelque chose qui la dépasse beaucoup et elle finit par s'endormir pour trouver sa place. Il n'y a que la Merteuil qui lui donne où se retrouver un petit peu, il n'y a qu'elle qui lui a parlé. Ce n'est pas facile de ne pas avoir de parole. Elle écrit mais c'est une soirée où elle est peut-être active par certains côtés mais par d'autres, elle n'a pas de parole. Elle n'est pas encore introduite dans les échanges de la parole qui peuvent avoir lieu au cours de cette soirée ; on note des sensations épidermiques, le regard des autres, le rougissement, tel propos, tout cela est fragmenté. Ca frise presque l'angoisse, mais une angoisse qu'elle ne saurait pas."

C'est ce qu'on appelle un effroi. Non ? J'ai le droit d'exagérer, si j'exagère vous le dites.

??? " C'est un peu fort. "

Catherine ? " Peut-être mais malgré elle."

H ? " C'est la première soirée où il se passe quelque chose. C'est pour elle quelque chose de neuf. Elle est introduite dans un monde qui est nouveau. "

F ? " Mais alors sa curiosité devrait faire qu'elle s'ennuie pas."

Je crois que l'idée qui se dégage un peu de votre point de vue c'est que manifestement cet ennui et cet endormissement sont destinés à la protéger de trop d'excitation, de quelque chose qui frise l'angoisse, le trouble.

Colette H. " Qu'est-ce que l'ennui chez les adolescents ? "

Claude G. " L'ennui permet souvent de sortir de la situation, là elle s'en sort encore plus puisqu'elle s'endort."

M. Gaugain " Qu'est-ce que cela produit quand deux adultes disent, " Il est grand pour son âge " devant un enfant qui est là ; il s'absente. A part Merteuil, tous les autres parlent de Cécile comme cela. "

??? " On parle d'elle mais pas à elle, sauf Merteuil. "

Claude G. " Merteuil aussi parle d'elle, elle dit qu'elle est *gauche* et immédiatement elle lui donne la forme de sa gaucherie, elle s'endort. Le texte c'est : " J'ai entendu bien distinctement celui de *gauche* et il faut que cela soit bien vrai, car la femme qui le disait est parente et amie de ma mère ;..." et beaucoup plus bas elle dit : " Je veux pourtant encore te raconter une de mes *gaucheries*. Oh ! Je crois que cette dame a raison." Et là, elle raconte qu'elle s'est endormie. "

??? " Elle est parlée aussi par Merteuil. "

Elle est parlée. Elle est d'autant plus parlée que ce que nous savons nous déjà, mais peut-être a-t-on tort de le savoir, c'est que Merteuil n'est pas sans penser la place que Cécile doit occuper et peut-être qu'elle sent que cette soudaine amitié n'est pas de l'amitié.

F ? " Tu la crois si fine que cela ? "

Je pose simplement l'existence de l'inconscient c'est à dire du discours de l'autre.

Alain S. " En fait elle est quand même inquiète puisqu'elle dit :" Ce qui m'inquiétait le plus, était de ne pas savoir ce que l'on pensait sur mon compte. " "

Frédérique M. " C'est cela qui la trouble."

Qu'est-ce qui la trouble ?

Frédérique M. " J'ai parlé de cette histoire de corps tout à l'heure, de cet endormissement. Il est sûr qu'il y a du rêve mais ça c'est une perception intime. Pour les autres qui la voient dormir et pour les autres qui l'ont regardée tout au long de la soirée, ce qu'elle a ressenti c'est que personne ne s'intéressait à elle. "

S'intéresser en quel sens ?

Frédérique M. " Essayer de la rencontrer (Claude) "

Ana Bedouelle ? " Laissons mûrir cela "

C'est un objet.

Chandra Covindassamy ? " En s'endormant, elle joue son rôle d'objet."

C'est un objet cause du désir.

Frédérique M. " C'est en même temps une défense et en même temps elle répond tout à fait. Le sommeil c'est aussi le fait d'échapper à l'ennui parce que l'ennui ça veut dire qu'en étant au milieu de beaucoup de gens qui ont des relations, une connivence dans la quelle elle n'est pas, elle est complètement solitaire et, seule dans son ennui, elle trouve

peut-être ce sentiment d'angoisse ; voulant y échapper elle s'endort. "

M. Gaugain " Mais l'ennui ce n'est pas comme le sommeil une façon d'être là tout en étant pas là, d'être très présente sous le regard des autres, mais en même temps ne pas être là. L'adolescent c'est souvent cela, il est très pris et en même temps il s'absente. Dans Pierrot le fou, " qu'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire."

Catherine " C'est dans la dimension de l'embarras qui est liminaire à l'angoisse. "

Rachid A. " Elle est empêchée d'agir comme si elle ne pouvait agir. "

Colette H. " Au contraire, il y a des choses inconscientes qui doivent lui venir et donc elle s'endort pour se protéger de ses pensées inconscientes. "

H ? " Mais en même temps, elle s'expose. "

Un éclat de rire la réveille.

Frédérique M. " C'est une situation difficile dans la mesure où elle doit donner une image d'elle qu'elle n'a pas les moyens de donner encore. "

Colette H. " Tout à fait c'est l'image qui permet aux autres de croire qu'ils ne s'ennuient pas. Les femmes ont du rouge aux joues qui leur évite d'être dans l'embarras quand on leur parle. " Elle dit : "...ou bien c'est le rouge qu'elles mettent qui, empêche de voir celui que l'embarras leur cause ;..." "

Frédérique M. " D'ailleurs le film de Frears commence par une superbe scène de maquillage. C'est fascinant..."

Il reste donc qu'elle est tout de même très active. Colette a raison de souligner cela. Ce serait, je crois une erreur de croire qu'elle n'est qu'un objet exposé. Elle se fait objet et je dirais même qu'elle en fait un maximum dans ce contexte car après tout rien ne l'empêchait d'aller se coucher plus tôt. Elle se fait objet car est très active, la pensée inconsciente qui l'amène à se mettre à l'épreuve de cette position. De sorte qu'en réalité on ferait bien de faire attention au fait que Madame de Merteuil est en train de se faire piéger sans le savoir. Rien ne dit qu'en se faisant objet comme elle le fait, elle n'est pas dans la position où une femme peut venir vers elle pour précisément croire qu'elle est manipulable.

F ? " C'est la Madame K de Cécile. "

F ? " C'est plus dans la logique de celle qui sait. "

"Je ne sais encore rien ma bonne amie."
Elle ne sait rien, il faudrait savoir ce qu'elle ne sait pas...

Alain S. " Il y a quand même une différence entre la première phrase et la dernière; " Je ne sais encore rien " et ça se termine par " Je t'assure que le monde n'est pas aussi amusant que nous l'imaginions. "

Frédérique M. " Ce qu'elle veut dire par je ne sais encore rien c'est qu'elle a fait tout un tas de tentatives pour savoir au cours de cette soirée sûrement. "

Elle a fait des tentatives sur le mode particulier d'avoir l'air de rien.

Ana B. " Ce n'est pas avoir l'air de rien ; elle a promené ses beautés en espérant impressionner tout le monde et en fait on a parlé de *cela qui devait mûrir encore* et que c'était joli. Ce n'est pas avoir l'air de rien ! "

Ce qui est quand même intéressant dans cette histoire c'est qu'elle n'est pas un objet. Elle promène ses beautés aussi. Non seulement elle a les oreilles grande ouvertes pour savoir de quoi il s'agit, non seulement elle a des pensées qui ont lieu sur le séducteur et sur pas mal d'autres choses mais en plus elle promène ses beautés.

H ? " Et elle réussit sa sortie quand même ! "

Ana B.

C'est à dire ?

Frédérique M. " Pour le coup, elle a attiré l'attention. "

Par l'endormissement ?

" Par le réveil (...inaudible...) "

Alain S. " Elle attire par la gaucherie, elle attire Merteuil entre autres par sa gaucherie. Son endormissement, elle le nomme comme une gaucherie qui attire Merteuil qui se dit " il y a quelque chose à faire ", tout comme les autres hommes disent " il faut attendre qu'elle mûrisse ". Elle est peut-être objet mais un objet qu'on peut façonner, qu'on peut accompagner, qui attire."

Frédérique M. " Donc elle est autant séduite que séductrice."

Alain S. " Je pense qu'elle est plus séductrice. "

Nicole Zaoui " Elle ne triche pas bien. Elle n'est pas dans le semblant, un jeu qu'elle ne joue pas très bien, le fard... "

Il faut dire qu'elle n'en a pas besoin.

Claude G. " Ce terme de " gauche " c'est ce que Merteuil disait dans la lettre précédente à Valmont. C'est le mot clé de son point d'accroche. "

Elle la trouve gauche et ça manifestement elle n'en peut plus.

Ana B. " D'ailleurs Merteuil l'appelle *cela*, cela n'a que quinze ans, gauche à la vérité."

Claude G. " C'est gauche à ravir. "

M. Gaugain " C'est quoi gauche ? Ni droite ni gauche, ni femme ni homme... "

Alain S. " Gauche ça fait naturel comme une planche qui est gauchie ; maladroit c'est une erreur. Gauche, on peut redresser, on peut oeuvrer dessus."

Colette H. " En fait elle se débrouille pour savoir un peu qui elle est, elle est active en fin de compte. "

Elle est ouverte à entendre ce qui se passe, ce qui se dit.

Alain S. " Mais en même temps, elle induit. Par rapport à la dernière phrase on peut se demander ce qu'elles imaginaient pour induire de cette façon là."

F ? " Elles imaginaient la vie hors du couvent beaucoup plus gaie que ce qui se passe là. Elle est la seule de son âge, elle n'est qu'avec des vieux croûtons."

Francine Casanova " Et pourtant elle se sent femme parce qu'elle dit "..j'ai remarqué que quand on regardait les autres femmes..", elle aurait pu dire les femmes tout simplement. "

Là, elle prend son rang. Et même elle leur envoie une pique avec cette histoire de rouge. Elle se met en position de rivaliser en prenant son rang.

H - Chandra ? " Ce rouge c'est aussi une protection qu'elle regrette de ne pas avoir. "

Ana B. " Cette soirée elle est faite pour la présenter. Elle est vraiment l'objet de la soirée, pour que les autres la voient et elle est au centre des regards. "

Alain S. " Ca pose aussi la question de la position de la mère par rapport à sa fille. Elle présente sa fille à un certain nombre de personnes qu'on ne nomme pas. "

Ca paraît être une cérémonie assez banale, une entrée dans le monde. Le problème c'est que Cécile n'a pas envie que ce soit banal parce qu'elle est dans la position d'être au centre des regards.

(Protestation générale des dames et de quelques messieurs)

Ana B. " Ce n'est pas banal l'entrée dans le monde. Avoir quinze ans et être invitée dans une soirée où il y a des hommes. "

Frédérique M. " Il y a le fait qu'elle suppose que peut-être parmi ces hommes il y a son futur mari. C'est drôlement gênant car rien ne se définit. C'est très inquiétant comme situation."

Claude G. " Elle examine tous les hommes : " Malgré l'intérêt que j'avais à examiner, les hommes surtout, je me suis fort ennuyée." "

H ? " Un certain regard langoureux, ça fait allusion à cette soirée. "

Frédérique M. " Quand vous parlez du regard langoureux, vous supposez que la lettre de Madame de Merteuil a été écrite après la soirée ? "

Ana B. " Elle est datée du même jour. "

Claude G. " Et d'emblée; elle a organisé un autre souper où sont conviés et Volanges, sa mère, et Valmont. "

F ? " Elle a déjà son idée derrière la tête. "

Claude G. " L'ordre des lettres est tel que Volanges raconte la soirée à laquelle Merteuil fait allusion. "

F ? " On aurait pu changer l'ordre et mettre la lettre 3 en position 2. Ca aurait mis la réponse de Valmont juste derrière. "

Quel est l'intérêt de cette interversion ? Le texte est bourré d'interversions de lettres.

Claude G. " De prévoir les pièges avant que le gibier ne s'exprime. "

Oui, c'est ça, sûrement. Je crois que c'est une dimension importante.

Pablo " Le lecteur est dans le secret. Il sait non seulement qui est Madame de Merteuil et ce qu'elle veut faire mais il sait aussi qui est le mari. Cécile est en position de choix, son désir est titillé par tous ces hommes qu'elle a devant elle et elle n'a plus qu'à " choisir " entre guillemets. C'est curieux comme situation."

Ca me paraît important mais je dégage mal l'idée. Vous ne pouvez pas essayer de préciser ?

Pablo " Au sujet du désir, du choix ? "

Je ne sais pas. Sur l'interversion, vous avez une idée intéressante, mais je n'arrive pas à la cerner.

Pablo " Le lecteur a les deux éléments qui manquent à Cécile. "

Le lecteur a l'impression qu'il a le jeu en main avec Madame de Merteuil, impression qu'il n'aurait pas eue si Cécile avait parlé d'abord. On met le lecteur dans la position de croire qu'il a le jeu en main.

Louisa D. " Il y a un personnage de plus dans cette histoire. Ils sont nombreux à croire qu'il tiennent le jeu. Beaucoup de personnages pensent tenir le jeu dont le lecteur. Petit à petit, on va se conforter dans cette idée dans laquelle on va se faire piéger."

Moyennant quoi nous croyons que c'est un texte pervers. Mais nous voyons que c'est une simple interversion de lettres.

Louisa D.

" Mais qui est responsable de l'interversion de lettres ? Pourquoi ce choix de nous mettre dans cette position là, nous lecteurs ? "

M. Gaugain

" C'est drôle d'ailleurs d'employer le mot d'interversion. Il y a un ordre. "

Oui, de fait c'est exact. Il y a un ordre choisi. Ce n'est pas une interversion. L'autre ordre aurait fait...

Claude G.

" Ca aurait fait qu'on l'aurait cru plus naïve cette jeune fille. "

Ou plus portée sur ses pensées inconscientes comme le disait Colette, ou plus naïve ou plus active, en quelque sorte. Nous aurions pu nous engager sur une voie freudienne. Pour l'instant, on nous la refuse. Non ? C'est plus littéraire parce que ça nous met en position de croire que nous avons le jeu en main.

Pablo

" C'est le plaisir de la lettre aussi justement. La lettre serait moins plaisante pour le lecteur si elle précédait. Là c'est presque une position, j'allais dire sadique... Elle ne sait rien, on a presque un pouvoir sur elle, et on prend plaisir à ce pouvoir. "

On est dans la dimension du plaisir sadique de croire qu'on tient le jeu en main. On a du plaisir à cela. Nous pourrions même croire que c'est ça notre plaisir d'être introduits dans ce texte. C'est ça qui nous est tendu, de sorte qu'en fait nous sommes piégés car nous sommes dans la position de Cécile, et que nous ne le voyons pas.

Catherine

" C'est parce qu'il y a une réticence à lire ce texte souvent. "

En vérité l'intérêt du texte, c'est de nous laisser ignorer que notre position subjective est celle de Cécile.

Claude G.

" Pourquoi on dirait cela que notre position subjective est celle de Cécile ? "

Celle d'être toute ouïe sur toutes les choses qui se passent autour de nous, autour du sexuel, de la soirée d'introduction au rituel qui n'est pas banale.

M. Gaugain

" Et on n'est pas mis en avant, il n'y a pas le côté de l'ennui donc on ne s'endort pas."

F ?

" Quand on lit la lettre de Cécile on est déjà prévenu qu'il se trame quelque chose, que Merteuil est en train de tramer quelque chose à son propos, elle le dit explicitement. "

Comme on est prévenu, on croit qu'on est du côté de celui ou celle qui est prévenu. Le plus malin.

Ana B.

" Il y a une chose que j'aimerais discuter c'est de savoir si Gercourt ne serait pas dans cette soirée..."

Ca ne peut pas être Gercourt...

Frédérique M. " Il est en Corse. "

Ana B. " Il est en Corse ? "

Oui, et on peut même se poser la question de pourquoi il est en Corse.

Frédérique M. " Laclos y a été."

C'est en rapport avec tout un tas de choses et n'oublions pas que c'est la période où la France vient premièrement d'acheter la Corse et de - comme on dit - la pacifier. On apprend qu'en Corse tout est calme c'est à dire que la révolte de Paoli est terminée. Tout cela est extrêmement précis dans la description des événements.

Ana B. " Est-ce qu'on l'a appris avant qu'il était en Corse ? En tout cas il l'a vue, Cécile."

Il sait qu'elle est blonde.

Ana B. " C'est tout. Et qu'elle sort du couvent."

C'est tout ce qu'il veut, qu'elle soit blonde.

Claude G. " On s'aperçoit plus tard qu'il y a une histoire de biens. Mme de Volanges dit que comme elle est riche, elle n'aurait pas tant besoin que sa fille épouse quelqu'un de riche. Au fond, Cécile pourrait épouser le Chevalier Danceny qui est pauvre. Il y a donc une histoire d'association de biens de même niveau. Quand même cette petite Volanges pour le Comte de Gercourt, elle est blonde, elle sort du couvent **et** elle est riche."

F ? " Là on est dans la même position que Cécile, on ne sait pas que Gercourt n'est pas à la soirée. Elle le cherche."

Claude cite la lettre sur la prévention de Gercourt en faveur de la " retenue des blondes ".

Francine C. " On ne sait pas si Gercourt le pense. C'est ce que dit la marquise. Mais je n'en suis pas si sûre. Est-ce qu'elle est brune, la marquise ? "

Frédérique M. " On sait que Gercourt veut une femme blonde, riche et qui sort du couvent mais lorsque Cécile entends :" Laissons mûrir cela, nous verrons cet hiver ", elle suppose que le mari s'intéresse à bien autre chose. "

Elle a quelques illusions sur le mariage.

Claude G. " C'est quand même les quatre mois qui rendent les choses moins drôles. "

Qu'est-ce qu'on a appris en somme au point où on en est ?

Francine C. " Elle nous a apparemment séduites Cécile. "

Cécile nous a séduits, nous sommes séduits. Et en plus, nous croyons que nous avons le jeu en main. C'est d'ailleurs peut-être pour ça que nous sommes séduits. Tu n'es pas séduite ? (à Nicole Zaoui) Bon, alors qu'est-ce qui s'est passé ?

Nicole Z. " Elle ne me séduit pas tellement parce que quand le monsieur dit qu'il y a quatre mois à attendre, elle prend ça à la lettre, elle attend. Elle s'endort. Elle pourrait dire autre chose. Vu qu'elle est gauche, elle dit ça. "

Francine C. " Elle n'a que quinze ans et elle sort du couvent. "

(Discussion sur la gaucherie des filles de quinze ans.)

Frédérique M. " Ce qui me touche dans cette lettre c'est l'enfant qui est là. Elle s'est endormie sur sa mère et c'est ce qui la gêne car elle qui voulait tellement être perçue comme une femme et justement tenir son rang, c'est un petit enfant. C'est émouvant."

Louisa D. " C'est peut-être les deux aspects de cette jeune-fille, à la fois son côté très enfant, elle s'endort sur sa maman, elle dit sa "maman" et puis elle est embarrassée, proche, elle se réfugie pour se protéger, et à la fois on la sent presque femme, ça pointe. Ce qui est touchant c'est qu'on est bien dans le lieu du passage. "

Frédérique M. " Tout à l'heure quelqu'un a parlé de ni enfant, ni femme, ni homme, ni femme, d'indéterminé et de cette douleur qui est attachée à cette double position qu'elle vit et que je ressens quand je lis ça. "

H - Chandra ? " Sur la question du passage on est mis dans la position de ceux qui regardent, qui voient l'émergence, l'affleurement de quelque chose. Pour elle c'est tout à fait clair, apparemment il se disait des choses au couvent et tout ce qui se passe là est vraiment décevant, ennuyeux. L'ennui étant l'affect du désir d'autre chose par rapport à ce qui pouvait se raconter entre elles. C'est vraiment un pâle reflet. "

Rachid A. " Au couvent, il se passait autre chose qu'on s'imagine qu'il se passe. Elle devait bien s'amuser au couvent. Non ? "

F ? " Si on met Cécile trop du côté de l'enfance, le piège - puisqu'on parlait tout à l'heure de piège et du fait qu'on était du côté du piégeur - piéger un enfant ce n'est pas pareil que piéger un adulte."

Chandra C. " Mais ce sont les parents qui pensent que les enfants doivent croire au Père Noël, qui ont besoin de cela. On est dans cette position là, de voir l'enfant qu'on n'est plus. "

Alain S. " Et c'est ce en quoi elle est attirante. "

Catherine

" Le jeu est trop réglé donc ennuyeux, elle en est déçue, donc elle va être prête à tomber dans les bras de Valmont pour échapper à ce jeu, vivre. On sent qu'elle est peut-être naïve mais qu'elle a envie d'en sortir. "

Pablo

" Elle en sort aussi par l'écriture. Ca paraît important le fait qu'elle soit gauche mais cette gaucherie est corrigée par l'écriture. Raconter une gaucherie, c'est une façon de se remémorer ce qu'elle a fait et de se corriger. C'est pour ça qu'elle écrit. "

Voilà la place de l'écriture clairement marquée dans le texte.

Rachid A.

" Est-ce que c'est vraiment une gaucherie que de s'endormir ? "

M. Gaugain

" Elle écrit à quelqu'un, elle n'est plus dans la même position que son amie "

C'est une question de transition. L'autre est encore une petite fille et elle n'y est plus. Elle est en train de changer de monde. on voit que la fonction de la lettre est tout à fait importante, ce n'est parce qu'on fait un roman. Ce qui nous amènera, à nous interroger sur la fonction de l'écriture pour les divers personnages en jeu. Pour Cécile, c'est sortir, reprendre, corriger sa gaucherie.

Colette H.

" C'est différent du journal intime. "

Ca n'est pas un journal intime, c'est adressé à un autre.

Pablo

" Peut-être apprend-on quelque chose sur le roman. Dans l'interversion des lettres, la chronologie n'est pas droite ça veut dire qu'on se trouve dans un roman plutôt analytique que vraiment dans une analyse sur quelque chose. Ce qui est intéressant n'est pas l'action mais l'analyse qu'on en fait. "

L'action est truffée de ce qui se passe dans l'action et qui n'y est pas. Cette interversion porte donc sur l'analyse de ce qui n'est pas dans l'action, de ce qui est dans l'acte. De ce qui précisément doit trancher du sujet dans l'action. C'est à peu près ce que tu voulais dire ? J'espère...

Transcription : **Frédérique Margerin**
Mise en forme : **Alain Stecher**

LES LIAISONS DANGEREUSES (4)

INTRODUCTION : " L'étroit chemin d'amour " (Extrait)

L'idée proposée par Jacques Lacan dans le séminaire sur le transfert est que pour aimer il faut être trois. Si on essaie d'exploiter cette idée, on pourrait commencer, parce que c'est utile d'avoir de mauvaises idées, par se faire une mauvaise idée en matière d'amour et penser qu'aimer consisterait à chercher dans l'autre ce qui nous manque et dont on pourrait espérer qu'il nous le donnerait. Cette conception que je serais assez porté à avoir spontanément, ne m'en paraît pour autant pas moins fausse à partir de plusieurs remarques.

La première est qu'il semble que J.Lacan ait proposé une conception originale de l'amour en proposant qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas. Si c'est le cas, l'amour est plutôt construit par lui dans la dimension du don, certes du don de ce qu'on n'a pas mais du don quand même, et pas du tout comme je le proposais à l'instant comme la recherche dans l'autre de ce qui nous manque. Il paraît là y avoir une autre dimension dans l'idée qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas et non pas le recevoir de l'autre. A cette première objection à ma conception spontanée en vient une autre, c'est que ce n'est pas parce qu'on cherche qu'on trouve et ce n'est pas parce qu'on cherche dans l'autre ce qu'on n'a pas qu'on va évidemment le trouver. Donc il est clair que si on part de l'idée que ce qu'on cherche et ce qu'on trouve, c'est la même chose, cette conception ne peut pas tenir debout. La plus grave objection qu'on puisse faire à cette idée de l'amour c'est que cette conception reste au fond très narcissique en ce sens que tout se passe dans une telle définition comme si on cherchait dans l'autre plutôt du complément à ce qui nous manque, complément que du reste on ne trouvera pas, ce complément qui n'est pas sans évoquer un certain aspect de la conception de l'amour proposée par Platon dans le «Banquet», dans le discours sauf erreur d'Aristophane, l'idée selon laquelle chacun de nous chercherait la moitié qui lui manque depuis longtemps. Cette conception narcissique de l'amour qui fait que l'on chercherait le complément dans l'autre, est manifestement une conception qui ne tient pas la route. Le narcissisme au sens banal du terme, au sens de la complémentation par l'autre n'est pas une définition satisfaisante de l'amour. Beaucoup de questions restent en suspens à partir de là et cette conception spontanée doit être laissée parmi les idées spontanées, rien de plus.
Des questions peuvent venir ; par exemple, en quoi consiste le fait même de l'amour. Finalement, en y réfléchissant, on s'aperçoit avec grande surprise que la description de l'amour -j'ai trouvé une analogie - est aussi vague et imprécise que celle de l'angoisse. Je n'ai pas besoin de vous rappeler à quel point il n'existe pas de phénoménologie satisfaisante de l'angoisse, beaucoup de gens ont essayé, on n'arrive pas à grand chose de bien sérieux. Pour l'amour, c'est exactement du même ordre, une description sérieuse du fait amoureux ne nous a jamais menés bien loin. Il est intéressant de réfléchir à la manière dont la psychanalyse a déplacé le problème de l'angoisse. Comment la psychanalyse a-t-elle déplacé le problème de l'angoisse ? De diverses manières dont la plus simple a été de passer par l'objet. Au fond, le point d'appui du levier que Freud a trouvé pour parler de l'angoisse en psychanalyse et pour sortir de la phénoménologie de l'angoisse, a consisté à parler de l'angoisse par l'objet, l'objet cause de l'angoisse. A partir du moment où on se pose la question de l'objet cause de l'angoisse, par exemple de l'objet phobique dans le cas du petit Hans, il devient possible d'élaborer une conception de l'angoisse quand on s'interroge sur les diverses caractéristiques de cet objet. Je n'ai pas besoin de vous rappeler à quel point l'objet phobique a de multiples caractéristiques entre le père Barbichu qui veut castrer son fils, la mère qui est un grand cheval qui traîne la petite fille dans le ventre... Donc le passage par l'objet semble rendre manipulable le "concept de l'angoisse" comme disait Kierkegaard.
Au fond, peut-être que pour l'amour il faudrait procéder de même et que passer par l'objet de l'amour nous ferait progresser. Le problème est de savoir quel est l'objet de l'amour car il est loin d'être aussi facile à cerner que l'objet de l'angoisse. Pour l'objet de l'angoisse nous avons une structure particulière qui nous l'indique, qui est la phobie ; malheureusement il n'y a pas de maladie d'amour, sauf l'hystérie. Justement là l'objet n'est pas si facile à cerner. Alors je me suis dit que sur ce point Platon avait peut-être ouvert une voie

nouvelle en nous proposant la fameuse fonction. Platon a ouvert quelque chose d'assez nouveau concernant l'amour dans la mesure où il a introduit cette idée qu'il fallait en faire l'éloge. Cette fonction de l'éloge qui est très importante dans le " Banquet " puisque tous les convives présents ont à en faire l'éloge y compris Alcibiade et on s'aperçoit que l'éloge de l'amour est une *fonction* d'ailleurs très connue dans le discours grec ; l'éloge semble être pour Platon la démarche originelle qu'il a trouvée pour constituer l'amour comme objet. On va laisser cette question mais il mériterait réflexion de reprendre ce phénomène de l'éloge et sa définition dans le " Banquet ". Comment cerner le fait de l'amour ? Réponse : passer par l'amour comme objet, et remarquez bien que je n'ai pas dit : l'objet d'amour mais plutôt par l'amour comme objet. De la même manière que nous pouvons dire qu'il y a un discours phobique sur l'objet phobique, il y a un discours amoureux sur l'amour comme objet et c'est l'éloge ou l'aveu. IL y a donc probablement dans l'éloge et dans l'aveu une dimension structurelle à laquelle il faudrait réfléchir. Cela pour la question en quoi consiste le phénomène de l'amour.
Autre question : Pourquoi l'amour a-t-il lieu ? Pourquoi est-ce que cela commence ? Il doit bien y avoir à l'amour un commencement et un commencement non circulaire. Puisque pour aimer il faut être trois, il faut bien être au moins deux. Il faut qu'il y ait au sein des personnages en présence, un commencement qui ne soit pas circulaire c'est à dire qu'on ne puisse pas dire qu'X aime Y parce qu'Y aime X. Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui commence quelque part qui fasse qu'on sorte d'une circularité et surtout de toute réciprocité puisque l'amour est évidemment quelque chose dont on sait qu'il ne fonctionne pas comme réciproque même quand il est " commun ". L'idée que j'ai extraite du séminaire sur le transfert est la suivante : se demander ce qui rend quelqu'un ou quelqu'une *amant* que je mets au sens lacanien du terme de désirant. L'idée que j'ai extraite à partir de ce qui arrive à Alcibiade c'est à dire à partir du fait que Socrate a été celui qui l'a aimé lui, Alcibiade, c'est qu'on est constitué comme amant par le fait d'avoir été aimé. Vous me direz le premier qui a aimé, qu'est-ce que c'était ? Laissons cette difficulté de côté. On ne devient amant, désirant, que parce que quelqu'un d'autre, d'abord, nous a aimés. On devient amant par le fait d'avoir aperçu cet amour dans l'autre amant, le premier, celui ou celle qui nous a premièrement aimés. C'est le premier mouvement de l'affaire. Le deuxième mouvement que nous proposent Alcibiade et J.Lacan et Platon bien entendu, c'est d'ajouter que ce premier amour, l'amour premier qui a fondé le fait que l'amant devienne amant, ce premier amour a subi une transformation très particulière, il s'est retiré. Je n'ai pas dit qu'il avait disparu ou qu'il s'était annulé, j'ai seulement dit qu'il avait subi un retrait. Tout se passe comme si le premier à avoir aimé ne pouvait plus pour une raison X manifester cet amour et qu'il devait maintenir cet amour dans un état de retrait en sorte que ...

Catherine Victor :

" Il est réveillé par le fait qu'il lui est demandé de manifester. "

Par qui ?

Le deuxième temps est que la personne qui devient amant par le fait d'avoir été aimé, est soumise à une épreuve c'est que le premier amant, la personne qui l'a aimé en premier est soumise à ceci : son amour se retire. Plus exactement, tout se passe comme si l'amour de ce premier amant se retirait du jeu ou plus exactement de la possibilité de s'exprimer. Il en procède une conséquence qui serait pour ainsi dire le troisième temps de ce mouvement c'est que cet amant, le premier, qui s'est ainsi retiré au coeur de ce "premier amant", devient la cause du désir de ce nouvel amant. Autrement dit pour m'exprimer en terme de personnages, Socrate a aimé Alcibiade puis pour des raisons X, Socrate n'a pas pu continuer à faire l'aveu et la manifestation de cet amour. Cet amour s'est retiré sans pour autant cesser, j'ai bien précisé. Du coup, Socrate restant amant mais sur ce mode particulier, et c'est en tant qu'il est amant, devient pour cela même la cause du désir d'Alcibiade. Alcibiade devient amant de Socrate parce que Socrate est amant de lui, mais sur ce mode particulier du retrait de l'amour initial. Pour reprendre alors une conception proposée par Patrice Jaucourt et des personnes appartenant à notre module sur le transfert, Patrice Jaucourt dont je regrette l'absence ici et par Marie-Christine Aguirre, tout se passe comme si le rôle d'Alcibiade était désormais d'avoir à rendre manifeste le fait que Socrate est désirant mais qu'il ne peut pas l'avouer. Alcibiade prend la place de rendre manifeste ce désir en devenant lui, le désirant qui si j'ose dire fait l'aveu de son

propre désir. En somme Alcibiade rend manifeste ce que Socrate garde caché en son coeur, en tant qu'amant. Tout se passe comme si dans ce couple, je dis bien couple, les choses étaient ainsi faites que le premier amant aime sur le mode du retrait et de ne pas pouvoir manifester, tandis que le deuxième a pour mission, tâche et devoir d'amour de rendre manifeste que le premier amant était bien amant et l'est toujours. Sa tâche amoureuse est de rendre manifeste l'amour de l'autre en soulignant l'existence de cet amour.

Catherine V. :

" Quand tu disais, pour des raisons X il y a retrait de l'amour, est-ce que dans le texte de Platon il n'apparaît pas que l'insistance d'Alcibiade auprès de Socrate pourrait aussi jouer un rôle dans ce retrait ? "

Je ne sais pas quel est le facteur déterminant, j'ai dit raisons X point. Je veux bien que ce soit l'une des causes possibles du retrait mais je n'ai pas d'explication sur le sujet. Je constate le fait. Qu'est-ce qui provoquerait le retrait de Socrate dans les manifestations d'Alcibiade ?

Catherine V. :

" Il insiste lourdement sur les poursuites dont il était l'objet, lui Socrate, et que ça l'affolait littéralement. "

La cause n'est donc pas la poursuite d'Alcibiade mais l'affolement qu'il éprouvait.

Catherine V. :

" Cet affolement étant énigmatique. Tu avais cherché aussi dans la direction de la position qu'il avait par rapport à Diotime. "

Effectivement, pourquoi diable Socrate est-il affolé par les déclarations et les poursuites d'Alcibiade ?

Dans ce que je vous ai proposé il y a au minimum une question qui n'est pas posée c'est ce que j'ai appelé le premier amant et je n'ai pas expliqué pourquoi le premier amant, lui, a aimé justement. De sorte qu'il s'agirait d'expliquer pourquoi néanmoins ce commencement n'est pas circulaire puisque je dis d'un côté que quelqu'un est rendu amant par le fait d'avoir été aimé et pourtant j'ai introduit qu'il y a une dissymétrie fondamentale d'entre les deux puisqu'il y a eu un premier amant d'abord. Or il est clair qu'il y a un commencement sur lequel je n'ai rien dit et qui fait partie du deuxième point que je n'ai fait que suggérer et qui paraît extrêmement curieux parce que ça n'est évidemment pas dans le « Banquet « de Platon, sauf si on introduit Diotime, c'est qu'il faut supposer que le premier amant absolu c'est toujours une femme c'est à dire la mère. Finalement que ce soit pour Socrate, Alcibiade ou n'importe qui d'entre nous, homosexuel ou pas, initialement il a fallu qu'une femme aime et c'est cela si j'ose dire le commencement non circulaire qui fait qu'il y a des amants possibles. Pourquoi une femme dans ces conditions peut-elle aimer ?

Rachid Aït Siselmi :

" Ce serait pour cela que Socrate ne parle pas de l'amour mais donne la parole à Diotime ? "

Probablement. Là je n'ai pas la connexion. Il semble qu'effectivement donner la parole à Diotime - et on observe là entre le " Banquet " et le petit Hans d'étranges parallèles, Diotime, c'est après tout une femme - c'est faire qu'une femme, au départ, a conditionné ces nouvelles conceptions en matière d'amour. Il y a bien quelque chose de non circulaire dans le fait que ce soit une femme à qui soit attribué le discours présumé pertinent sur l'amour.

Lecture de la lettre 4

Le vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil
à Paris le 5 août

Evidemment, c'est moins marrant que les dames qui parlaient auparavant.

C. V. " Lui, il est très entier. "

F.? " Il donne des jalons intéressants du fait qu'ils ont eu une liaison, qu'il espère s'unir de nouveau à cette marquise. "

Voyons ces jalons...

F.? " Il dit cela d'une manière un peu ironique : "donner avec vous un exemple de constance au monde" Ca veut bien dire une liaison qui perdurerait dans la fidélité."

Pourquoi est-ce ironique et en quoi ça l'est ?

H.? " Parce que ce sont des gens inconstants. "

Est-ce parce qu'ils sont inconstants ou au contraire parce qu'ils sont constants.

A.S. " J'ai l'impression qu'au contraire c'est quelque chose qui les lie et en même temps juste après il dit : " conquérir est notre destin ". Le désir est peut-être d'être ensemble mais le destin en a jugé autrement. "

Ils ont un destin qui est de conquérir.

H.? " Si le désir était aussi grand, ils seraient ensemble. "

Si à chaque fois qu'on désire, on était ensemble avec la personne qu'on désire...

C. V. " Conquérir est notre destin, pourquoi...(suite inaudible) Tu te souviens de la note ? "

En tout cas, ils ont été l'Un avec l'autre, ils ont un destin qui les sépare, qui est de conquérir. Néanmoins, nous dit-il, *j'aimerais bien donner au monde avec vous un exemple de constance.* Leur carrière fait qu'ils sont séparés mais que peut-être ils se rencontreront encore. Prenons d'abord les métaphores. Ils ont été ensemble à la même école, le même couvent ou le même séminaire. Un séminaire c'est quelque chose qui sert à disséminer comme le dit fort bien Jacques Derrida. C'est un endroit où l'on forme des germes pour ensuite les emmener se promener sur le monde. Donc ces deux personnes ont été au même séminaire et comme tout séminariste qui se respecte, ils ont une tâche religieuse car la métaphore évidemment prosélyte ou religieuse est très présente, ils ont à conquérir c'est à dire qu'ils sont des propagateurs de la foi. Ils ont une foi à propager. Ce n'est pas dans le style de ce que disait Merteuil, mais c'est dans le style humoristique ou ironique - et pourquoi l'est-il - que nous propose Valmont. Ils ont une carrière qui les attend et ils doivent par conséquent se séparer car leur carrière, leur destin l'exige.

F.? " Ce n'est plus une carrière qui les attend, c'est une carrière qu'ils ont déjà bien entreprise. "

Ils sont amenés à prêcher la foi. Cette foi est une "mission d'amour". Ils sont en mission, en terre de mission.

H.? " *Pour le bonheur du monde*, c'est dit. "

En vérité dans cette histoire il n'est pas question de leur bonheur à eux mais du bonheur du monde.

A.S. " C'est altruiste."

C'est à dire que d'ores et déjà, la dimension de la renonciation ou de la perte de leur bonheur est inscrite dans leur destin. Ils ont à faire à un Dieu qui comme l'autre, "juge sur les oeuvres". Le fait est que ce sont des *apôtres (Rachid)* chargés de propager la mission d'amour.

P.CROSS ? " Il est possible de dire là que ce qui les a réuni c'est le fait qu'ils étaient abandonnés. "

A.S. " Ils s'attachèrent l'Un à l'autre. "

On sait ce qui les a réunis mais pas ce qui les a séparés. Sauf si on suppose que c'est parce qu'ils ont une mission et que toute mission suppose qu'on se sépare. Ce n'est pas clair, ça suppose une certaine perspective néoplatonicienne où l'Un doit se diviser en êtres dispersés par rapport à l'Un. C'est une explication qui n'est pas très satisfaisante.

Chandra Covindassamy " Là où il est question de la mission et de ce qu'ils ont à propager, il y a peut-être déjà indiqué dans ce projet Madame de Tourvel qui est elle-même une dévote. IL prend des propos homogènes. "

Il prend des propos homogènes à son objet. Chose étrange c'est finalement l'occasion de se servir de l'objet par la manière de l'éloge. Ne le prenons pas comme une démarque ironique de la position de Madame de Tourvel. Il prend un langage homogène à la nature de l'objet.

ChandraC. " Et de ce qui l'attire lui. "

Et de ce qui l'attire lui. Il a d'ores et déjà cesser de rigoler.

ChandraC. " Il est amoureux. "

Il est amoureux. On va y aller doucement car il s'agirait un peu de savoir de quoi. Qu'est-ce qu'il nous décrit comme la nature de l'objet. Le petit Hans quand il voit son cheval qui tombe dit : " j'ai peur que le cheval ne tombe et ne fasse du charivari..." Il y a une phrase phobique. Il va nous falloir cerner la nature de cet objet. On n'a pas de réponse à la question de ce qui les sépare, il faut qu'on se garde cette question là, mais on peut dire la chose suivante - est-ce que ça va les séparer ou les réunir, Dieu seul le sait - quelque chose l'attire d'une manière irrépressible, c'est cet objet particulier qui s'appelle Tourvel et qui est de nature mystique. Ils se séparent pour le bonheur du monde mais pas pour le leur. On ne sait pas pourquoi, on ne sait pas ce qui les sépare et ils sont partis prêcher la foi chacun de leur côté. Prêcher la foi dans une "mission d'amour".

H.? "C'est aussi la réponse à la Marquise de Merteuil, il ne peut pas revenir."

A.S. " C'est désobéir même, c'était un ordre."
" Vos ordres sont charmants. "

Luc Godevais " Vous feriez chérir le despotisme ... "

Donc elle est à la place de ce qui donne des ordres voire des commandements comme on dirait chez certains dont en particulier chez " Hamlet " et aussi chez J.Lacan dans le séminaire sur l'éthique et même dans le séminaire VIII où il est parlé du commandement qu'Alcibiade reçoit par le fait d'aimer Socrate. Il est certain que Merteuil donne des ordres auxquels néanmoins Valmont désobéit. La question est : est-ce qu'on peut désobéir aux commandements de l'autre ? Parce qu'il y a quelque chose à quoi il ne va pas désobéir là.

A.S. " Il tente. "

Il peut tenter de désobéir... Comment est-ce prononcé ? " Mais depuis huit jours, je n'entends, je n'en parle pas d'autre ; et c'est pour m'y perfectionner, que je me **vois forcé** de vous désobéir. " Attention, on tombe d'un commandement dans l'autre.

F.? " Il est pris dans un ordre encore plus contraignant. "

Il y a un commandement plus impératif que le commandement de Merteuil. On ne sort pas du registre des commandements.
Au fond pour rester fidèle à ce commandement par delà même les caprices de Merteuil.

Francine Casanova ? " Il va choisir un objet encore plus difficile."

Ce n'est peut-être pas plus difficile mais pour rester fidèle à Merteuil et à la tâche qu'ils ont en commun, il y a un objet auquel il doit obéir plus qu'à elle.

Francine C. ? " Plus difficile dans le sens où Cécile Volanges, vingt autres que lui peuvent y réussir."

Plus difficile que Cécile. Cécile est un objet qui lui paraît facile mais c'est l'objet qui lui paraît facile ce n'est pas le commandement.

ChandraC. " Il y a une chose qui me frappe c'est que la Marquise de Merteuil est dépositaire de tous ses secrets. "

Luc Godevais " (...), il se met à sa merci. "

F.? " Il dit dépositaire de tous les secrets de mon coeur comme si depuis très longtemps, elle était dépositaire. "

Elle est la dépositaire des secrets de son coeur, c'est sa structure.

A.S. " On peut imaginer depuis qu'ils se sont trouvés attachés l'Un à l'autre par leur abandon. "

Position de Merteuil pour Valmont, elle est ce qu'on appellerait dans l'hystérie sa confidente, sa Madame K, elle est la dépositaire des secrets de son coeur. Du reste elle nous l'a elle-même annoncé puisqu'elle nous a dit que plus tard elle écrirait ses Mémoires à lui. Il y a sur ce point une sorte de pacte. Elle a à écrire ses Mémoires à lui et par conséquent elle est la dépositaire des secrets de son coeur.

A.S. " La gardienne. "

Avant de dire adieu provisoirement à ce passage, il y a cette histoire d'exemple de constance à donner au monde et non à eux-mêmes et ironie ou pas, Valmont nous dit que peut-être au bout de la carrière *nous rencontrerons-nous encore* ; on ne sait pourquoi il dit cela, est-ce pour lui faire plaisir à elle, est-ce parce qu'il y croit, on ne sait pas, c'est une phrase très mystérieuse. Est-ce un fait qu'ils vont se rencontrer encore ? Est-ce qu'il y a un point oméga, pour parler Teilhard de Chardin, où ils se sont déjà-toujours rencontrés et où ils se rencontreront nécessairement encore ? Quel est le mode particulier de cette rencontre qui aura lieu peut-être. On sent bien que Merteuil et Valmont gardent depuis toujours et garderont toujours une rencontre qui ne cédera jamais malgré ce qui arrive avec Madame de Tourvel. Par delà l'amour.

C.V. " Qu'est-ce qui les enchaîne l'Un à l'autre ? Quelque chose de quasiment transcendant. "

Vous sentez bien à quel point il serait facile de faire déraper ce texte, comme j'en ai d'ailleurs la tentation, sur un versant néoplatonisant où elle et lui seraient complémentaires, seraient dans un monde qui ne serait pas loin de l'intellect agent... Néanmoins si on veut éviter cela...

C.V. " Est-ce que ce ne serait pas le mythe sur le mode de la dérision de cela, justement ? "

Dérision de quoi ?

C.V. " De ce modèle amoureux là. "

Certainement. D'ailleurs, on parle de mission donc on est sur un versant plutôt chrétien et non pas platonisant.

C.V. " Ce n'est même pas cela. Ils seraient eux même au-dessus de toutes ces lois divines qu'ils s'amusent à..."

H.? " transgresser ? "

C.V. " Une dérision..."

Je ne vois pas sur quoi elle porte. Je ne suis qu'à moitié d'accord avec l'idée que vous émettez de dérision et de transgression. Je ne trouve pas qu'ils transgressent grand chose. Ils tombent d'un commandement dans l'autre. Tout cela ne m'évoque pas tellement l'idée d'une transgression.

C.V. " Comme une insulte au monde, et une rencontre à ce moment là"

H.? " J'ai l'impression qu'en tombant amoureux, il transgresse le pacte qu'ils ont entre eux. "

Ca d'accord. Mais leur relation n'est pas d'ordre transgressif.

Luc G. " Tout le langage qu'il tient est tout à fait nouveau, ce n'est pas du tout un langage qu'il emploie avec elle. "

Qui est celui de l'objet. (Tourvel)

ChandraC. " Il y a une petite phrase aussi un peu tendancieuse, quand il dit " Ma très belle Marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal. ". Dans le texte que vous aviez préparé, vous discutiez sur la différence d'âge qu'il y a

entre eux, est-ce qu'il n'y a pas là un peu la question de la mort qui se profile ? Dans l'humour plus que la dérision, il y a une espèce de notation qui va évidemment tout à fait du côté mystique, quelque chose qui les dépasse complètement. "

C'est quelque chose qui est effectivement au-delà de la vie, qui est de l'ordre de la pulsion.

ChandraC. " Il est plus âgé qu'elle mais elle aussi elle vieillit. "

A.S. " En même temps, cette phrase là renvoie à *conquérir est notre destin.* Ils sont là-dedans. "

ChandraC. " Il y a une notation qui peut faire penser que ça va encore très au-delà de leur vie à tous les deux. "

F.? " Est-ce que ce ne serait pas d'un pas égal dans le libertinage ? "

Bien sûr qu'il faudrait réfléchir au rapport entre le narcissisme et la pulsion de mort. Il y a en effet cette dimension du libertinage, ce n'est pas la question. La question c'est de savoir à quoi le libertinage sert de masque. Si on lit " Les Liaisons dangereuses " et qu'on s'engage sur le versant du libertinage, ce n'est même pas la peine de les lire. Je n'ai rien contre le libertinage. La question n'est pas là, la question c'est le désir et la pulsion de mort et c'est ça qu'on suit. On n'a pas beaucoup réfléchi à son refus de Cécile comme objet. Alors que vous avez remarqué à quel point Cécile a beaucoup suscité de réflexions de la part des dames présentes. Vous avez vu que cette petite Cécile qui paraît d'abord comme une petite idiote sans cervelle dans l'idée qu'on s'en fait spontanément, n'est pas du tout cela dans la structure du texte. Donc, celui qui pour l'instant semble juger de Cécile en ces termes, c'est Valmont. On a vu que pour ce qui est de Merteuil ce n'est pas du tout cela, elle la juge plutôt par la fascination qu'exerce sur elle sa virginité. Lui, pour des raisons qui nous échappent un peu, semble la situer dans cette dimension du " elle ne fait pas le poids ".

H.? " Elle est à Paris. "

De plus elle est à Paris et il faudrait qu'il rentre.

Louisa Debernardi " Il est accaparé. Est-ce qu'il y a de la place pour quelqu'un d'autre ? "

Dans la version de Frears c'est magnifiquement bien montré parce qu'il y a des silences qui se passent pendant un certain temps. La question est de savoir si on doit prendre l'interprétation de Frears comme " la bonne " - ça ne veut rien dire - mais est-ce qu'il la rebute simplement pour ne pas dire qu'il est accaparé. Chez Frears c'est comme cela que la chose est présentée. On sent bien que Merteuil n'est pas convaincue et qu'elle attend qu'il mange le morceau. Ce discours sur cette jeune-fille qui ne fait pas le poids, est-ce une manière de ne pas parler - même si ça le démange d'en parler - de l'objet de son amour ? Puisque l'objet d'amour, il faut le manifester ! De la même manière qu'Alcibiade doit absolument dire qu'il aime Socrate parce que Socrate l'aime. Ca le démange d'en parler, comment va-t-il s'y prendre pour pouvoir en parler enfin.

Béatrice Rabeau ? " Il y a une progression, il en parle d'une façon assez distante au début, l'ennemi qu'il attaque et il finit en parlant de passion, du fait qu'il est amoureux."

Vous voyez bien que Valmont parle toujours sur un mode très narcissique au sens commun du terme c'est à dire sur un mode de défi, de conquête. Des rapports extrêmement rivalitaires avec tant Merteuil que les femmes en général. On s'aperçoit que derrière ce parler rivalitaire, ce n'est pas du tout cela. Il est amoureux et ça l'embête bien.

F.? " Parce que c'est ridicule... "

Oui mais si on dit ça, ça veut dire qu'on considère que ce qui l'embête, c'est uniquement son narcissisme. Puisque c'est ridicule, ça veut dire que c'est son narcissisme qui lui reproche cela. Exactement comme Alcibiade est honteux d'aimer Socrate. Ce n'est pas une explication suffisante. Elle est vraie mais insuffisante. Il doit y avoir autre chose qui l'embête dans le fait d'être amoureux.

Catherinr V. " Peut-être que la relation qu'il a avec la Merteuil le protégerait à son insu de ce vers quoi l'embarquerait l'amour. "

Je crois que c'est un point très important. Effectivement, la relation "narcissique" qu'il entretient avec Merteuil est une relation de protection contre les risques de l'amour.

Catherinr V. " Il fait semblant d'emprunter un langage parce qu'il l'entend à tel point qu'il prétend ne faire qu'emprunter un langage en parlant de mystique sans savoir que c'est une autre langue qu'il est en train de parler. Il y est pour quelque chose, lui, c'est une autre langue qu'il se met à parler à son insu. "

Francine C. " Il y a une question que je me pose peut-être bizarrement, c'est : est-il amoureux ? "

Catherinr V. " Est-il déjà amoureux ? "

Alors est-il amoureux premièrement, est-il déjà amoureux deuxièmement.

Francine C. " Et pourquoi le lui dit-il ? "

Catherinr V. " Il présente cela comme un exploit, encore l'aspect narcissique. "

C'est encore un exploit mais attention ce n'est pas tout à fait vrai car il ajoute qu'il est quand même amoureux et c'est bien embêtant. Il dit qu'il est amoureux mais effectivement la question est : est-il amoureux ou l'est-il *déjà* ? Ce n'est pas du tout pareil. Et pourquoi le lui dit-il ? Il ne faut pas oublier que, exactement comme le fameux rêve de la jeune homosexuelle dont on ne sait jamais si effectivement c'est cela ou si c'est au contraire un mensonge, ou si Freud n'est pas en train de se planter en interprétant comme un mensonge. En tout cas le problème qui nous est posé est du même ordre à savoir que Valmont nous donne l'impression de jouer une carte, mais on ne sait pas si c'est la bonne, parce que tout cela est pris dans une historicité où avancer une carte, ça peut être tromper, se tromper, être trompé... Alors comment vous répondriez à ces trois question. Pour l'instant il n'est pas certain qu'on puisse y répondre. Vous souhaitiez qu'il soit amoureux manifestement.

Francine C. " Il y a un style qui est dans sa lettre qui n'est pas dans les autres qui fait que je ne sais jamais où il est quand il parle. Il est ironique, il ne l'est pas, il se moque d'elle, il se moque de qui ; et là, il est amoureux, il ne l'est pas, il a un type de langage curieux."

Va-t-il sortir un jour de cela ?

Colette Hochart " Il y sera plus tard dans l'authenticité. Je crois qu'il n'y est pas encore. "

Catherinr V. " Beaucoup plus tard mais d'une manière sacrificielle. "

De fait on ne sait pas où il est quand il parle. Comme on ne sait pas où il est, on doit d'autant plus coller au texte, sans savoir ce que le texte dit, c'est à dire que pour l'instant tout ce qu'on sait, c'est que - je ne sais pas comment on pourrait appeler cela en termes littéraires - on nous fait l'exposition de la situation et de l'objet, on nous décrit l'objet. L'objet en question n'est pas forcément très enthousiasmant. Quelles sont donc les caractéristiques de l'objet, qui semblent susciter son discours sur l'amour. " Vous connaissez la Présidente Tourvel " c'est bien dire qu'on nous met en scène l'objet exactement comme Alcibiade nous met en scène Socrate dans son éloge. " Vous connaissez la Présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; ... ". On irait tirer ailleurs...

A.S. " Non, pas quand notre destin c'est de conquérir. "

Alors évidemment si notre destin est de conquérir, c'est une bonne carte. Si notre destin c'est de conquérir voilà le plus difficile à prendre, on y va.

Luc G. " Peut-être surtout n'a-t-il pas envie de revenir. Dans l'autre lettre, Merteuil lui disait " revenez " et il dit au début de la lettre : " ce n'est pas la première fois que je ne rentre pas ", il n'a pas du tout envie de rentrer. "

C'est bien en effet une des hypothèses. Si effectivement, elle et lui sont menacés d'inceste, il essaie d'échapper à l'inceste mais c'est notre interprétation.

Louisa D. " On ne sais pas où il est aussi parce qu'il donne des messages très contradictoires. Quand il dit " notre destin est de conquérir " ça veut bien dire qu'il ne peut pas être amoureux parce que l'objet de ses conquêtes, *il s'en fiche*(G.T.). C'est conquérir pour conquérir quelque soit l'objet donc il ne peut pas y avoir d'objet dont il est amoureux. C'est pourquoi on a du mal à savoir d'où il parle et qu'on a presque envie de le traiter de menteur."

Comme tout hystérique qui se respecte car il est clair qu'il est hystérique. Menteur à condition d'ajouter que lui même ne sait pas s'il ment. De sorte que quand il dit : " je suis amoureux ", on ne peut pas y croire et lui même sans doute n'y croit pas, pas vraiment. D'où l'importance du *déjà*, mais le *déjà* on n'y est pas encore.

A.S. " Sauf que cette lettre a une fonction qui est de dire "non" à Merteuil. Il dit *non* et ensuite il justifie avec des trucs qui sont à multiples facettes mais l'objectif principal c'est de dire *non* pour l'instant. "

Je ne sais pas si c'est l'objectif principal, mais c'est certainement un des objectifs importants. Faisons de la fiction, supprimons Tourvel, mettons une autre nana à la place qui ne serait pas trop vertueuse mais quand même un peu difficile. On se trouverait simplement devant une échelle de la difficulté. Il pourrait très bien dire non à Cécile et dire : " celle-là je la veux ". Or, ce n'est pas ce qui se passe. Manifestement un des objectifs est bien de dire non à Merteuil avec toutes les résonances des raisons pour lesquelles il lui dit non mais l'objet Tourvel est quand même là et donc il y a autre chose qui se passe. Que se passe-t-il avec Tourvel ?

A.S. " C'est là qu'il y a les deux aspects. "

Je ne sais pas si ça ne fait que deux mais il y a un aspect de plus. Cette nana décrite comme elle l'est, on n'a vraiment pas envie de la tirer. C'est de l'apostolat pur.

Louisa D. " Ca existe... On pourrait dire aussi que par rapport à Merteuil, c'est le sentiment que j'ai en lisant cette lettre, on pourrait la considérer comme son alter ego, elle n'étant pas forcément femme ni lui homme. Donc, elle peut être dépositaire de tous ses secrets et faire des Mémoires sur tout ce qu'il peut faire. Tout cela n'a pas de sexe. "

H.? " Quelqu'un disait c'est une relation fraternelle. "

Louisa D. " Presque le même, une identification du même au même. Donc je le vois plus comme cela que de dire non à Merteuil. Dire non à Merteuil, il y a une relation qui pourrait être sexuée dans " dire non ". Là l'alter ego ce n'est pas sexué. "

Luc G. " Je ne suis pas tout à fait d'accord, pour une seule raison c'est qu'au début il dit : " ...je regrette de ne plus être votre esclave..." "

Esclave ce n'est pas une relation sexuée. C'est une relation de domination, très narcissique.

A.S. " Ce serait plus rivalitaire "

C'est une relation rivalitaire. Ce n'est pas sexué. *Elle* lui dira non une seule fois et à ce moment là ils vont se sexuer mais alors en franchissant carrément la barrière.

Luc G. " Quand il était son esclave, il était bien sexué. "

Non ça ne prouve rien. Ca prouve simplement qu'ils entretenaient des relations d'ordre et de commandement. Ils faisaient joujou à la conquête. Que ce soit des châteaux forts avec des boules de neige ou que ce soit des nanas ça revient au même. C'est une relation qui est tout à fait prégénitale. Pour nous exprimer grossièrement. C'est une relation où il n'y a pas d'autre, il y a juste des amusements. C'est bien ce qui va lui pendre au nez, c'est que là du coup, il est en train de se passer quelque chose qui est en train de le sexuer. Et ce con il croit qu'il peut encore faire mumuse. Il dit : " je suis amoureux ". Papa est à la campagne, le Président est parti. C'est curieux cela, pourquoi faut-il que le Président soit parti pour qu'il s'occupe d'elle. Comme le faisait remarquer Frédérique Margerin, si le Président était là, ça régulerait la situation. Or, effectivement, d'abord le mari de Merteuil est mort, Cécile n'est pas mariée, Volanges est veuve, le Président est à la campagne, Gercourt veut sa petite mais il est en Corse... On ne peut pas dire que les pères potentiels soient très présents dans tout cela. D'où vont tomber les fonctions paternelles, c'est aussi une question.
Tourvel prie, se promène, a de pieux entretiens... " Mon bon ange m'a conduit ici pour son bonheur et pour le mien.", est-ce du sarcasme ou pas ? " Heureusement il faut être quatre pour jouer au Wisk ..." Il n'y a pas que pour jouer au wisk qu'il faut être quatre, il n'a pas lu J.Lacan. Et la tatie qui l'a pressé de lui sacrifier quelques jours. Parce que cette Madame de Rosemonde qui est une personne finalement très attachante, on n'en parle pas beaucoup de tout ce qu'elle fait. Pourquoi diable l'a-t-elle pressé de lui sacrifier quelques jours alors que Madame de Tourvel était là ? Connaissant son neveu qui comme chacun sait est le diable incarné. Qu'est-ce qu'elle a deviné ?

Louisa D. " Elle a envie de se divertir. "

Madame de Rosemonde ne se divertit pas tellement dans le texte.

Catherinr V. " Elle a une sagesse sur le cours de l'amour, une fonction initiatrice."

Louisa D. " Elle vit l'amour par procuration. "

Elle a peut-être envie qu'il se passe quelque chose pour lui. Elle a peut-être envie que son neveu sorte de son merdier. Elle lui fait une thérapie. " Elle ne se doute pas de la divinité que j'y adore ", on va voir qu'elle s'en doute très bien.

ChandraC. " Il ne trompe personne. "

Sauf soi-même.

Rachid A. " Il est dans la méconnaissance. "

Il est dans la méconnaissance la plus complète. On revient à la structure narcissique de la méconnaissance. Plus il va se tromper, plus il va s'enferrer jusqu'au point tragique qu'on aura à identifier. Il s'enferre vers le point où il y a du désir pour lui. " Me voilà donc depuis quatre jours livré à une passion forte. " " Vous savez si je désire vivement ", c'est de la rigolade, c'est complètement outré, ce n'est pas du désir, ce n'est pas sexué. " Ce que vous ignorez c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du désir ", c'est toujours le registre de la rigolade. " Je n'ai plus qu'une idée, j'y pense le jour, j'y rêve la nuit. ", bien sûr c'est de la dérision, croit-il.
" J'ai bien besoin d'avoir cette femme pour me sauver du ridicule d'en être amoureux." ; là par contre on a un aveu dans la dimension de la honte à savoir qu'il est amoureux et qu'il en a honte. Certes son narcissisme est atteint mais on ne peux pas se satisfaire de cela parce qu'il faut quand même se souvenir que la pudeur est une dimension importante. Dans le séminaire sur le transfert, J.Lacan parle de Dalio montrant son orgue de Barbarie et rougissant en s'effaçant devant son objet, c'est ça la structure de l'aveu de l'amour, c'est de rougir devant la présentation de l'objet, cause du désir. Je n'essaie pas de plaquer Lacan sur ça mais, le fait est qu'être amoureux ça embête bien Valmont.

Luc G. " Est-ce que ça l'embête totalement ou est-ce qu'il a envie aussi de faire un peu mal à Merteuil ? "

Tant qu'à faire. Pour l'instant on est encore dans le narcissisme, on va en sortir y compris pour Merteuil.

Louisa D " Donc Madame de Rosemonde le considère comme un enfant, et elle a envie qu'il se casse un peu le nez sur des choses sérieuses. Parce que fatalement il ne peut que se casser le nez, surtout que Tourvel est mariée. "

Catherine V. " Je pense le contraire, elle pense qu'il va en triompher. "

Triompher pour quoi faire ? Elle pense qu'il va en triompher, de quoi ? Qu'est-ce que le fait de triompher de Tourvel apporte au jeu ?

F.? " Je crois qu'elle a envie qu'il se risque à aimer vraiment. Peut-être Tourvel est quelqu'un qui peut lui donner cette occasion. "

Louisa D. " Qu'il aille au-delà de l'échec."

Pour l'instant il ne fait que des échecs. Il fait des réussites à rien du tout.

Louisa D. " Socialement, ça ne peut être qu'un échec, on ne parle pas sur ce plan là, mais Tourvel est mariée donc c'est impossible que cette relation aille au-delà. Donc elle envisage que cet échec lui soit bénéfique."

Il aura franchi un seuil dans sa vie.

Rachid A. " Il sera tombé amoureux. "

Louisa D. " Il aura franchi le seuil du prégénital. "

Qu'il passe à l'interdit de l'inceste. Je ne peux pas m'empêcher de penser à autre chose car j'insiste sur le fait que si elle dit cela c'est que Madame de Tourvel, je crois qu'elle a aussi pensé qu'à Madame de Tourvel, ça lui ferait du bien. Son neveu a peut-être des choses à lui apprendre à Madame de Tourvel. Quand elle va lui parler beaucoup plus tard à Madame de Tourvel, elle ne va pas être vache avec elle, au contraire. Elle ne la sacrifie pas. Je crois qu'elle pense tout autant au bienfait que Madame de Tourvel avec sa bigoterie est susceptible de recevoir de cette confrontation.

Catherine V. "C'est une initiatrice. "

C'est une initiatrice parce que les petits malins, Merteuil et Valmont croient qu'ils vont initier Cécile ; il y a ce thème de l'initiation de la jeune-fille qui est très important pour eux. En vérité, on s'aperçoit que ce sont eux qui font l'objet d'une véritable initiation.

Louisa D. " Avec des rites de passage. "

A savoir devenir homme et femme, alors qu'ils s'imaginent qu'il s'agit simplement de séduire les petits gamins pour leur montrer comment on fait. Madame de Rosemonde est un personnage très important parce que c'est elle qui les met en présence très certainement parce qu'elle en attend beaucoup pour tous les deux. Là encore, faisons toujours du texte fiction, supprimez Madame de Rosemonde et le séjour à la campagne et il n'y a plus de texte. On voit que si on retire certaines chevilles dont on ne voit pas qu'elles sont ouvrières, il se passe des choses bizarres.

F.? " Ce qui est plus difficile à comprendre c'est : "Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! Nous ne serions auprès d'elle que de timides esclaves." "

Il y a un aspect sommaire qui est que si elles se défendaient un petit peu, on serait à leur pied et on ne pourrait plus en bouger. L'aspect le plus élémentaire c'est l'aspect rivalitaire. Heureusement qu'elles ne se défendent pas grâce à quoi on n'est pas esclave, on les quitte. C'est l'aspect simple.

A.S. " Sauf qu'il dit cela après avoir dit qu'il était ridicule d'en être amoureux."

Il ne se rend pas compte qu'il dit le contraire de ce qu'il vient de raconter. Ce n'est pas qu'il soit esclave puisqu'être esclave c'est une relation prégénitale, en vérité il est amoureux ce qui

n'est pas prégénital.

Catherine V. " Il est caché, l'objet. "

Il est vachement caché, l'objet, parce qu'on ne sait toujours pas pourquoi il veut la tirer. Qu'est-ce qui dans cette bigote peut bien le rendre amoureux ? On ne comprend pas. Entre autres, les attributs de cet objet, pour l'instant on ne comprend pas pourquoi il en est amoureux. Néanmoins c'est cela qui nous est présenté comme les caractéristiques de l'objet. Alors ?

Chandra C. " Je dirais que c'est peut-être parce qu'il est *seul* face à cet objet. "

C'est sûrement très important. Il est seul au sens subjectif du terme.

Catherine V. " Il sort d'un cercle où il était ... "

F.? " Il n'est plus à Paris. "

Il est coupé du monde, il est seul.

Chandra C. " Il fait une retraite. "

C'est une retraite spirituelle. C'est quasiment quelque chose qui fait que comme tout apôtre qui se respecte, après avoir fait son travail de mission, néanmoins il est en retraite pour récupérer ses forces. En retraite devant l'objet.

Louisa D. " Si on reprend les rites de passage, l'individu qui a lieu de les faire, est seul. Il est seul confronté à des épreuves. Il n'a plus le soutien de sa famille. Il est face à lui-même et soit ça se passe la nuit... Ce point de solitude est important. Quand il a passé l'épreuve il peut éventuellement réintégrer l'ordre social (G. T.) mais tant qu'il ne l'a pas fait, non. C'est vraiment un moment très particulier. "

Francine C. " Je trouve cette lettre lourde. Quand on éclate de rire à la fin, sur cette pique qu'il lui envoie, ça nous soulage de quelque chose. Je ne saurais dire de quel ordre. C'est difficile de dire pourquoi. "

C'est angoissant ce que Valmont raconte. Je ne sais pas si c'est votre idée.
Je ne sais pas non plus.

Chandra C. "Il ne sait pas bien ce qui lui arrive non plus."

D'abord, il n'a jamais su et en plus maintenant il ne sait pas non plus.

Francine C. " D'apparence, le style est assez léger et enjoué."

Luc G. " Ou il est amoureux ou il ne l'est pas, s'il l'est ça a une signification, s'il ne l'est pas on en une autre. Ce que dans le film puisqu'il y a eu film, j'ai trouvé dommageable c'est que chaque fois la Présidente est une très belle femme. Ce qui aurait été étonnant c'est qu'elle ne soit pas belle. "
(...)

Fin de bande

Transcription, Frédérique Margerin
Mise en forme, Alain Stecher

La spirituelle patiente

Une étude sur l'hystérie et le désir

De l'Autre

Gérôme Taillandier

GÉRÔME TAILLANDIER

SUR LE « RÊVE DE SAUMON FUMÉ »

Cet ensemble de texte est la somme des travaux que j'ai consacrés à ce rêve mémorable

1

LA « *SPIRITUELLE PATIENTE* », REVISITÉ

Un homme, au passage de la quarantaine, se réveillant du temps déjà passé, se demande que faire en la vie, et rencontre comme par hasard à ce moment une femme plus jeune qui lui propose l'aventure. Cet homme tombe amoureux de cette femme, et croit que sa vie renaît de ses cendres, parti pour un nouvel amour incomparable avec tout autre. Cet homme et cette femme entretiennent alors une liaison secrète et clandestine, car bien sûr cet homme est marié et cette femme aussi. La relation amoureuse, loin d'être empêchée par ces interdits, semble au contraire décuplée par eux, et tant l'un que l'autre avouent qu'ils sont frappés d'un éternel amour dont ils ne soupçonnaient pas l'ampleur possible.

Etrangement, le mari de cette femme, qui connaît un peu cet homme, semble étranger aux bouleversements ressentis chez elle, comme s'il s'était retiré de l'affaire. Toutefois, cette situation inquiète bien sûr notre amant, qui se demande si cet interdit est levé ou non. Pour prendre les choses sur un mode comique, le mari est chasseur, et l'amant n'a aucune envie de finir en lapin chasseur.

Les rencontres amoureuses entre cet homme et cette femme sont d'une intensité qui sidère l'homme, qui n'a jamais connu rien de tel.

Mais bientôt survient un nouveau fait : Son amante commence à évoquer les difficultés psychiques que la situation lui impose dans la relation de fidélité jurée en son for intérieur à son mari. Alors, tandis que l'amant est toujours éperdu d'amour et de désir pour elle, les impasses s'accumulent, et bientôt, la dame se met, d'un instant à l'autre, à devenir d'une dureté cassante avec l'amant, lui refusant l'amour, sous aucun prétexte discernable.

Au bout d'un temps marqué par ces étranges alternances, l'amant devine que quelque chose se prépare dont il sera exclu, et, étrangement, le mari revient au premier plan non seulement du fait de la dame, mais comme si la situation rendait à nouveau possible la prévalence du lien conjugal sur tout autre. Les choses rentrent dans l'ordre, l'amant est obligé de rompre, et la dame repart avec son mari vers de nouvelles aventures où elle s'efforce de donner à voir que son destin de femme est d'être amoureuse de son mari et rien d'autre.

Les personnes de sexe masculin qui auront lu ce passage ne manqueront pas d'y reconnaître des expériences vécues, et ne savent sans doute pas que la dame qui s'est ainsi aventurée dans cette relation est, la plupart du temps, hystérique. Le fait est signé en particulier par le fait qu'elle a déjà engagé sans en prévenir son amant, une nouvelle aventure du même type, et qu'elle manifeste une froideur et une indifférence parfaite à son ancien amant.

Alain Stecher m'a fait remarquer cette étrange alternance du rôle du conjoint dans ce jeu.

Pourquoi le mari a-t-il laissé sa femme s'engager dans cette aventure sans rien dire, pourquoi les choses rentrent-elle dans l'ordre si aisément ?

Une première hypothèse serait qu'on pourrait soupçonner une relation homosexuelle inconsciente entre le mari et l'amant, passant par la femme, dont les personnages de Jules et Jim sont une parfaite illustration, lorsque l'un d'eux avoue à l'autre que, faisant l'amour avec Hélène, il a l'impression de le faire avec son coéquipier. C'est un aspect de la situation assez comique et que la dame ne manque jamais de rappeler à son amant, oubliant ainsi la poutre qu'elle a dans l'œil. Toutefois cette version des faits est un peu légère et demande à être approfondie à la lumière de ce que nous savons de l'hystérie. Si en effet, les chaînes du mariage sont si lourdes qu'il faut souvent être trois

pour les porter, celles de l'hystérie exigent l'action conjuguée de quatre personnes pour être rendues supportables.

Cette situation ne manque pas de nous rappeler le contexte du rêve de saumon fumé. On se souvient que la dame, en compagnie de son mari, arrive au restaurant où un peintre fait du charme à son mari pour obtenir qu'il lui permette de faire son portrait, et que ce dernier refuse, en suggérant au peintre de s'occuper plutôt des fesses d'une jolie fille, encore qu'il ne propose pas sa femme pour cela.

Il reste alors à savoir comment le rêve de saumon fumé répond à cet événement de la vie pour la femme de cet homme.

Les deux situations évoquées paraissent s'opposer en tout. Dans l'une, une relation homosexuelle inconsciente passe par l'intermédiaire d'une femme de l'un d'eux : dans l'autre, la relation homosexuée présumée est défléchie par un *pun* du mari.

Mais à y bien réfléchir, ces deux situation révèlent un fond commun.

La question se pose de savoir comment en particulier la femme hystérique se trouve désirer s'engager dans le type de relation amoureuse que nous avons décrite. Il est clair que, si les hommes dont nous parlons sont dans une situation propice à ce type de déclenchement, il faut bien qu'ils offrent les signes qui permettent à une femme de s'y immiscer sur le mode défini.

A quel jeu joue donc la dame ?

Il y a fort à parier que notre artiste peintre était en réalité intéressé par la dame du mari, et que la tentative qu'il a faite auprès de celui-ci était une manière d'approcher la dame. Il se trouve que le mari n'était pas d'humeur à y satisfaire, mais nous avons vu que, marié à une hystérique, notre homme a eu le temps de s'entraîner avec elle pour régler la mise en scène de ce genre de situation. Autrement dit, le mari a un long entraînement aux autorisations qu'il doit donner à sa femme de tomber amoureuse, et celle-ci connaît la voix de son maître.

Je ne reprendrai pas ici le cas Dora et le schéma L qui nous permet de comprendre les échanges dans l'hystérie, mais il est clair qu'un jeu de cette nature est en cause dans les deux situations évoquées.

Toutefois, comment la dame y répond-elle ?

Le mystère commence là et la personne qui parviendra à pénétrer dans la chambre de l'hystérique et à en ressortir en comprenant ce qui s'y passe n'est pas encore née.

Avec le rêve de saumon fumé, nous en avons un aperçu. La dame est témoin d'une invite faite à son mari, mais elle s'identifie à lui et met en scène dans le rêve sa propre réponse à ce type d'invite : elle n'a pas de quoi offrir à dîner et il ne lui reste qu'un peu de saumon fumé.

Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'équivoquer plus sur le saumon fumé pour comprendre que la dame perçoit son sexe psychique comme insuffisant et défaillant à répondre à une telle invite.

Mais pourquoi en est-il ainsi ? La dame est une *« young accomplished woman* », comme on le lui dit assez souvent. Pourtant, ce statut la désole et provoque ses pleurs et une tristesse incontrôlable devant les demandes de son amant. Si l'on ne se précipite pas sur le complexe de castration, on doit seulement constater que dans sa sexuation, l'hystérique a raté une marche dont on ne lui a pas signalé la présence, la nécessité de trouver dans la mère les moyens de se constituer comme femme, puisque par ailleurs elle refuse ce que sa mère lui offre à voir sur ce sujet. Du fait de cette impasse, l'hystérique est obligée de recourir à une quarte personne, une autre femme, à qui elle accorde les droit d'être femme, pourvu qu'elle y soit soustraite et que celle-ci accomplisse les devoir de la charge à sa place. Ainsi, elle laisse la responsabilité du désir à une autre, et se trouve contrainte de laisser désirants et insatisfaits les hommes qu'elle trouve sur son chemin pour accomplir sa comédie.

2

LA SPIRITUELLE PATIENTE, suite

Dans la situation du rêve, nous pouvons nous demander si nous sommes en mesure de repérer le cristal hystérique correspondant aux échanges intenses qui président aux désirs. D'une part, nous avons la scène du peintre, mais il n'y a que trois personnages, le peintre, le mari et la patiente. Si nous tentons de construire la séquence suivante, de l'invitation de l'amie, là encore, nous n'avons que trois personnages, la patiente, son amie et son mari. Nous constatons avec surprise que le cristal hystérique manque ! Il nous vient alors à l'idée que c'est uniquement avec Dora que Freud pourra construire ce cristal, et que, en 1899, il n'en dispose pas encore. En fait, à cette date, tout indique que Freud est encore sujet à une représentation proche de l'échange généralisé, avec un jeu de substitutions entre les désirs des deux femmes. Ce jeu existe bien sûr, mais il ne peut pas être symétrique, ne l'est d'ailleurs pas, mais on ne sait pas comment sortir des substitutions. Est-il possible de reconstruire dans cette situation un cristal du schéma L, dans lequel les personnages seraient en place ?

Nous ne pouvons tout de même pas compter sur le saumon fumé pour être un quart personnage, et nous ne pourrions nous en tirer que si nous devinions que, à travers le saumon fumé, (*Räucherlachs*), transparaît le visage du Docteur Freud dans la fumée de son cigare, riant, (*geräuchte Lachen, Lächeln*).

Comme nous voulons épargner au Docteur les difficultés du transfert, nous devons nous débrouiller autrement.

Un quart personnage serait bien sûr aisé à introduire, le mari de l'amie, ou un de ses amis proches. Mais la patiente nous a avertis : son homme ne veut pas entendre parler de quart terme masculin, comme elle nous en a prévenus avec l'incident du peintre. Cette dame, qui ne peut donc être qu'en début d'analyse et qui y restera, n'a donc pas les circonstances qui permettraient à sa structure

de cristalliser, et rien ne dit que le degré de souffrance nécessaire pour y parvenir sera atteint par elle, puisqu'elle est très amoureuse de son mari.

Nous pouvons maintenant dégager les successives couches du désir dans cette séquence.

Lorsque Freud commence son travail, il dégage très vite avec Elisabeth que le symptôme hystérique est une *identification au père impuissant*, préoccupé qu'il est par la fonction du père dans le fonctionnement psychique. Il s'agit sans doute de l'aspect le plus visible du symptôme hystérique : L'identification non pas au désir de l'Autre, mais à son manque dans le désir, ce qui laisse l'enfant à désirer chez un père réduit à l'impuissance après les belles années où cette fillette pouvait adorer son père.

Mais avec sa patiente si vive d'esprit, Freud découvre du nouveau : Le premier pas est celui du désir refusé (*versagt*), du désir que la patiente elle-même se refuse à satisfaire, non pas pour renoncer, mais au contraire pour maintenir vive la place et la fonction du désir. Bien sûr, il s'agit là d'un moment tout à fait pathognomonique de l'hystérie. Il suffit de s'être lancé un jour dans l'aventure de faire l'amour à une hystérique pour mesurer l'ampleur de la tâche : Il existe toujours un désir particulier qui doit ne pas être accompli, sans que les raisons en soient jamais connues. Ce n'est qu'à la faveur d'une phrase inachevée lancée par inadvertance qu'on devine dans quelques cas l'enjeu psychique de ce refus.

La spirituelle patiente et son amie se rencontrent sur un point qui est d'ailleurs celui par lequel elles ont à échanger : Un désir refusé qui les lie pour la vie.

Bien sûr, comme il s'agit pour la patiente, de caviar refusé à sa demande par son mari, il n'est pas difficile de deviner que ce refus est aussi une façon de refuser l'acte de fellation, ce qui arrange tout le monde, et surtout elle, dans la mesure où la position orale de l'hystérique l'amène à ce refus. L'hystérique a compris depuis longtemps à la différence de certains psychanalystes que la bouche sert, non pas tant à manger qu'à parler, et malgré le caractère symbolique de la fellation et de la répétition qu'elle constitue du sein maternel, il est nécessaire, pour parler, que la bouche soit vide, non pas tant de

nourriture que d'un phallus un peu encombrant, encore qu'il participe du rite de l'ouverture de la bouche dans le retour de l'Osiris à la vie.

Pour prendre le style de Greenaway nous sommes donc dans le chapitre du *désir refusé pour maintenir le désir*.

Mais ce disant et sans nous en rendre compte, nous sommes entrés dans un nouveau domaine, celui où règnent les fruits de mer, caviar, saumon et leur odeur iodée qui se distingue très bien de celle de la triméthylamine.

Nous sommes en effet entrés dans *l'échange entre femmes*, où les hommes ne servent que de prétexte. En effet, la patiente a échangé avec son amie l'objet de son refus, le saumon fumé. Elle s'identifie donc maintenant à une femme et non plus à un père, mais, chose encore plus remarquable, si nous suivons Freud, elle s'identifie à quelqu'une avec qui un rapport sexuel (*sexuall Verkehr*) est en question. Est-ce à dire que la patiente serait amoureuse de son amie ? C'est sans doute aller un peu vite en besogne.

Le premier pas est que la patiente a en somme adopté l'enseigne de son amie, *vexillum*, une sorte de *In Hoc Signo Vinces*, où le signe du poisson est présent dans l'acronyme de ce signe de victoire. Elle triomphe du phallus et de la place que celui-ci risquerait d'occuper si d'aventure elle se laissait aller à désirer.

Un nouveau mode du désir a émergé : *L'identification à l'amie, mais surtout, au signe du refus de l'amie*. Le désir est ici désir du signe de manque de l'amie. La patiente s'identifie au signe de ce désir refusé, mais aussi au manque de l'amie en tant qu'elle manque, à son vœu, de cet objet. L'identification devient une procédure pour faire valoir le manque de l'amie comme signe de l'existence au désir, et surtout, du fait que cette amie manque du fait de son vœu même, ce qui rappelle que le désir n'est un manque que pour autant qu'il suppose qu'un sujet décide de le constituer comme tel. C'est ici que *l'identification au manque de la mère en tant que faisant signe de ce qui lui manque* bat son plein.

Il serait erroné de croire que notre affaire s'arrête là.

Nous laisserons de côté les déductions de Freud sur le fait que l'amie risquerait, en mangeant trop bien de plaire au mari de la patiente. Certes cette couche existe, mais elle est fort secondaire si l'on n'oublie que, ce qui importe à la patiente, c'est avant tout d'introduire elle-même son amie dans le jeu, et

d'abord en en parlant à Freud. Celui-ci, encore imbu des vertus viriles, s'imagine que la patiente tient à ce point au désir de l'homme qu'elle en ferait le pivot de son action. Il n'en est bien sûr rien, et il faudra à Freud la rencontre avec Dora et la place que celle-ci donne à Mme K pour que Freud comprenne enfin la vraie nature de l'hystérie : Son homosexualité où le mâle ne sert que d'amer pour régler la navigation en milieu hostile.

Remarquons donc bien que la patiente elle-même a introduit son amie dans le jeu de la séance, et que cela se fait en contraste et en réponse à l'apologue du peintre, où l'on remarque que la patiente est absente. En réalité, ce qu'elle nous conte, est que son mari ne lui a pas donné place pour qu'elle puisse ouvrir le jeu dans cette rencontre, qu'elle décide donc de refermer en usant des propos de son mari, afin de faire comprendre à Freud que c'est bien elle qui doit mener le jeu, et qui doit donc introduire son amie dans le jeu avant d'y faire intervenir à toutes fins utiles son mari comme celui à qui l'amie plaît. Mais cette remarque sur le plaisir sous estime que, ce qui compte pour la patiente n'est pas que l'amie plaise à son mari ni même à Freud, mais qu'elle puisse, par cet intermédiaire, jouer ses propres cartes.

3

FIN

La spirituelle patiente, après avoir évolué de belle bouchère en spirituelle bouchère, évoluera sans doute encore si l'on remarque que *witzige Patientin* signifie plutôt femme très vive et pleine de répartie. Nous n'épiloguerons donc pas sur l'intéressante question de savoir si Lacan enfant, allait chez le boucher chercher son steak quotidien pour le seul plaisir d'apercevoir les rondeurs de la bouchère de la rue de la Pompe où d'ailleurs.

Pour revenir une fois encore à notre spirituelle hystérique, nous avons dû constater une difficulté : le cas ne semblait pas nous permettre de trouver la

formation du cristal hystérique par évaporation des anecdotes du cas. Il m'a fallu un temps pour apercevoir que Freud, même s'il n'est pas encore *aware* du fait de l'existence de ce cristal qu'il ne découvrira que cinq ans plus tard, nous a laissé tout ce qu'il faut pour le reconstruire. Nous allons à cette occasion nous apercevoir que le transfert obéit au même processus que l'amour, ce qui n'étonnera personne.

Deux indices s'offrent à nous. Le premier est l'identification de la patiente à son amie, par le biais du *saumon fumé*. Il faut rappeler à cet égard que, dans l'amour, il n'y a pas d'objet. Si donc l'amour n'est pas une affaire d'objet, de quoi est-il question ? Ici même nous avons la réponse : de la chaîne des trois fonctions plus une auprès de laquelle ces fonctions servent d'index pointé. En fait, le saumon fumé est un signifiant, au sens inventé par Lacan. Comme tout signifiant, il ne fait signe que du désir, en particulier du désir de la patiente de s'identifier au désir de son amie, qui elle-même trouve son désir dans le fait de refuser le saumon fumé que pourtant elle adore. Le saumon fumé ne peut donc pas devenir un objet d'amour, mais un signifiant du désir. Il faut ajouter que la patiente elle-même met ainsi les points sur les i en faisant valoir qu'elle ne sera elle-même pas objet d'amour, puisqu'elle met entre ce statut et un désirant éventuel, les arêtes de ce poisson dont celui-ci devra se contenter…

Toutefois il nous manque un pas pour progresser. Ce pas nous est offert par Freud, qui nous dit d'une phrase à peine prononcée que cette amie de la patiente est quelqu'une qu'il connaît par ailleurs. Comme il n'y a pas loin de la coupe aux lèvres, il est aisé de deviner que cette phrase clef nous dit que cette amie est, soit une autre patiente de Freud, soit plus probablement une amie de la famille. Dans tous les cas de figure, Freud est impliqué dans l'histoire et est censé avoir un « investissement libidinal », comme on dit élégamment à la campagne, sur cette amie.

Ainsi, la patiente embarque Freud dans son histoire et celui-ci est prié de satisfaire à la demande de la patiente. Mais les choses vont plus loin. Nous venons de constater que, en tant que moi, la patiente a introduit une agalma dans le jeu. Freud est alors sollicité d'en être le désirant, mais à quelle place la patiente entend-elle se mettre ? Non pas bien sûr seulement en tant qu'aimée, dont l'amie serait l'agalma, mais surtout en tant qu'agalma, dont la tierce personne, l'amie, sera l'aimée. Autrement dit, *la patiente a introduit entre*

Freud et soi une tierce personne, une autre femme qui devient l'aimée que Freud est prié d'aimer, tandis que la patiente se soustrait à cette demande éventuelle en se faisant agalma, s'identifiant à l'amie par le signifiant du désir de son refus. Si Freud avait la moindre idée qu'une invite de sa part puisse être formulée, le voilà prévenu : sa demande, ou plutôt son *invite*, sera refusée de la même manière que le mari a su refuser une invite homosexuée dans laquelle la patiente s'identifie, en détournant vers une autre femme le désir éventuel du peintre. Ainsi, la patiente n'entre pas dans l'histoire de la psychanalyse autrement que comme spirituelle, et Freud n'aura plus qu'à écrire l'histoire de son rêve, si d'aventure l'idée lui était venue d'en écrire une autre. Naturellement, cela se passe sous regard de Madame Freud, qui veille au grain et évite que son petit mari n'aille perdre son temps avec de petites évaporées de la bonne société viennoise dont il ne fera jamais partie, comme il tenta de le faire en jouant les brésiliens de Paris au temps de sa folle jeunesse.

Il est inutile de vous dire que l'auteur de ce texticule connaît à fond toutes ces ficelles, qu'on lui a apprises au cours des siècles.

4

LA SPIRITUELLE BOUCHÈRE

Commentaire d'après-Lacan du « Rêve de Saumon Fumé »

Ce texte est la transcription presque littérale par Brigitte Vançon-Mytnick, de deux séances de notre groupe de travail sur les Concepts Majeurs de Jacques Lacan, en dates des 18 juin 1991 et 9 juillet 1991.

Je n'ai pas rappelé le nom des participants, qui ne souhaitent peut-être plus être mentionnés dans mon travail. GT

1 — SEANCE DU 18 JUIN 1991

Ce rêve est très connu il a été commenté par LACAN dans "la direction de la cure et les principes de son pouvoir. On peut considérer que c'est grâce à ce commentaire de Lacan que ce rêve a pris place dans la littérature analytique : on s'en sert beaucoup comme illustration de toutes sortes de choses. Ce commentaire a été repris ensuite par divers auteurs au moins deux, dont le premier s'appelle Jean FLORENCE dans un livre : l'identification dans la théorie Freudienne, où il reprend le commentaire de Lacan, lui ajoute quelques détails importants, et je crois que le mec qui a écrit un bouquin qui s'appelle "que veut la femme", Serge André, aurait à son tour repris le commentaire de ce rêve dans son livre. Alors je n'ai pas vérifié la dernière référence car je ne veux pas me laisser noyer sous la littérature.

RICHARD : Je l'ai lu ce livre, c'est un gros livre, mais je ne me souviens pas qu'il en parle, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y est pas je ne me souviens pas.

GEROME : En tout cas Florence c'est certain. Alors, parler de ce rêve présente toutes sortes d'intérêts, d'abord parce que Lacan nous a déblayé le terrain ; donc de ce fait ça nous

facilite la lecture, c'est une des raisons qui font que je prends celui là plutôt que d'autres. L'intérêt de ce rêve est d'abord sa remarquable clarté, concernant la structure du rêve, sa brièveté, c'est un rêve court et le fait qu'il a relativement, - tu veux quelque chose ?

CLAUDE : Mon bon cahier, j'ai pas le bon !

GEROME : Ton bon cahier : Ah t'as pas le bon ! tu veux du papier non t'as du papier ?

CLAUDE : Regarde sous le bouguin...

GEROME : Là il y a un autre livre.

CLAUDE : non. j'ai du papier.

GEROME : Donc ce rêve peut être commenté de diverses manières, mais son intérêt c'est sa clarté, sa brièveté. Le fait qu'il est analysé d'une manière qu'on pourra qualifier de complète, si on veut, enfin ça veut pas dire grand chose. Enfin on y comprend à peu près quelque chose c'est-à.dire qu'on n'a pas besoin d'arrière-plan pour voir comment il est foutu et enfin ce rêve il a pour principal mérite technique de nous illustrer aussi bien qu'il est possible la théorie du désir dans le rêve et spécialement du fonctionnement du désir dans l'hystérie. Je crois que c'est l'intérêt tout spécial de ce rêve. Tout le problème est d'arriver à dégager ça : comment fonctionne le désir hystérique ; je crois que c'est ça le principal pour nous dans ce commentaire et c'est ce qu'on va essayer de mettre en évidence sans commentaires préalables sur l'hystérie ce qui

fait la difficulté de l'exposé, parce que comme je ne suis pas chauffé, je ne sais pas si je vais arriver à sortir des trucs importants. Bon nous allons entrer dans ce rêve dans la traduction française, dont nous verrons, grâce à Jean Florence qu'elle n'est pas bonne et nous allons reprendre le récit du rêve parce qu'on va être obligé de le désosser. Moi je travaille toujours sur un tableau noir quand j'enseigne et c'est très utile, là il n'y a pas de tableau noir, donc il va falloir que je vous dicte pour bien vous faire comprendre quelque chose.

D'abord le contexte, non pas de la belle bouchère comme dit Lacan mais d'une "spirituelle malade". Lacan parle quelque part du rêve de la belle bouchère mais en vérité ce n'est pas du tout le qualificatif, elle est simplement qualifiée de spirituelle. C'est un petit détail en passant et le contexte, c'est que nous sommes aux alentours de 1900 et même avant, que Freud est au tout début de sa démarche, à une époque où il a essentiellement besoin de se convaincre de ce qu'il raconte. Il ne faut pas oublier cet aspect des choses, c'est très important pour la compréhension du démarrage du rêve. Il a besoin de se convaincre de ce qu'il raconte, alors il est obligé de convaincre les autres car la seule manière de se convaincre de quelque chose, c'est de convaincre les autres, voir le temps logique. Il a besoin de convaincre ses malades que ce qu'il dit est exact or, la théorie de Freud,

dont Freud essaye de se convaincre, c'est que le rêve est un accomplissement de désir, voilà si on veut le topique proposé en début de rêve sur quoi bien sûr notre dame, qui est très clairement hystérique comme on va le voir, ne manque pas comme toute hystérique de faire ce qui convient dans un pareil contexte, c'est-à-dire de résister et de lui prouver le contraire de ce qu'il raconte, c'est de bonne guerre!.

Donc puisque Freud nous dit que le rêve est un accomplissement de désir, notre patiente hystérique va se faire un plaisir de démontrer au docteur que son savoir est mis en défaut et que sa théorie est fausse ou en tout cas, qu'il y a une exception à cette théorie et c'est ce qu'elle lui raconte. Si le rêve est un accomplissement de désir, notre patiente va rêver que voilà un rêve où le désir est représenté comme non accomplissable. Voilà docteur qu'en pensez-vous ? La charge de la preuve étant bien sur laissée au docteur d'avoir à prouver qu'il a bien raison, ce que Freud va évidemment s'empresser de faire, c'est-à-dire de lui démontrer que ça ne fait rien, il a raison quand même ! La conviction est un facteur déterminant dans la situation. Voilà le contexte très humoristique de ce début de rêve ; il faut effectivement lire les textes là où ils sont, en voyant bien le côté humoristique de ce démarrage, sinon c'est pas la peine,c'est pas drôle.

Alors: "vous dites qu'un rêve est un désir réalisé je vais vous raconter un rêve qui est tout le contraire d'un

désir réalisé; comment accordez-vous cela avec votre théorie?" Voici le rêve, alors je le relis mais en vous le désossant.

ALAIN : Est-ce que c'est cette phrase là qui en quelque sorte nous indique qu'elle est hystérique ?

GEROME :Y a ça qui est déjà pas mal, mais t'en fais pas, y a la suite qui est pas triste non plus. Alors première phrase du rêve : "je veux donner un dîner" et si j'avais un tableau noir je vous montrerais comment faire, mais vous mettez ça avec un premier point à la ligne en décalé pour souligner le balancement du style :

- "Mais je n'ai pour toute provision qu'un peu de saumon fumé". Le saumon va avoir aussi son importance. Deuxièmement à la ligne :

- "Je voudrais aller faire des achats" en décalé :

"Mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées"

Troisièmement :

"je veux téléphoner à quelque fournisseur", en décalé :

"mais le téléphone est détraqué".

Vous voyez le côté extraordinairement logique de cette construction de ce rêve, c'est évidemment pas tous les jours qu'on rencontre des rêves comme ça. Conclusion : donc, on tire un trait, et dessous on met une conclusion à ces trois propositions préliminaires n'est-ce pas ! conclusion : "je dois donc renoncer au désir de donner un dîner". On voit bien

comme ça la structure logique du rêve ; nous avons trois (il y aurait sans doute des tas de commentaires à faire à ce sujet mais je les ferai pas tous parce qu'ils ne me viennent pas forcément), il y a 3 voeux qui sont exprimés, - je laisse délibérément le mot voeu. Nous allons voir qu'il faut en changer rapidement -, 3 voeux qui sont exprimés : je voudrais donner un dîner, c'est ça mon voeu, mais ; je veux ...Mais; je veux... Mais...; je dois donc renoncer à mon voeu. Conclusion: "votre théorie est fausse puisque mon rêve représente un désir non accompli ; Docteur Freud démerdez-vous!". Comme évidemment Freud (alors là on va pas faire de théorie Freudienne car elle est acquise) ne confond jamais le récit manifeste et le contenu latent, bien évidemment la première phrase qu'il dit, c'est : "je réponds naturellement que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve" c'est pas parce qu'on veut me conter fleurette avec des histoires de désir non réalisé que bien sûr on va s'arrêter là. Le Docteur Freud part à la charge ; il a affaire à une hystérique, une vraie, qui résiste, donc il y va gaiement tag à dac! tag à dac! il est tout content, parce qu'en voilà enfin une qui résiste, il est ravi, il commence à saliver, ça l'intéresse là, ça l'intéresse quand elles commencent à résister c'est-à-dire quand il est confronté lui en particulier, à leur caractère phallique. Et là bien sûr quand les hystériques sont en train de manifester leur caractère phallique, le docteur Freud est tout content

parce qu'il aime bien que les femmes soient phalliques. Il est tout ravi d'en avoir une qui lui fait le coup, voilà, donc du coup on va analyser.

Donc chaque phrase est pleine de sous-entendus touchant à la position subjective du partenaire : la petite phrase "je réponds que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve", ça veut donc dire en fait "d'abord moi Freud j'ai raison... donc j'en ai un plus gros", deuxièmement il est quand même bien content d'avoir affaire en face de lui à une femme dans sa dimension phallique puisque c'est ça qui l'intéresse, il aime bien Freud que les hystériques aient une dimension phallique, il est content, il en a une, donc attention ça va chauffer ! tout le tour est joué.

"/...

ALAIN : C'est bien l'analyse et non pas l'analyste qui va décider. C'est quand même plus astucieux.

GEROME : "L'analyse c'est moi", l'analyse c'est Freud à l'époque !

CLAUDE : Il n'a pas encore découvert le concept (...).

BRIGITTE : Il veut peut-être même vouloir dire : de toute façon c'est vous qui allez vous-même changer d'avis et dire comme moi.

GEROME : Oui mais de toute façon "j'aurai raison et vous direz comme moi" ! ... enfin je crois qu'il y a quand même de ça dans l'histoire. Bon alors "j'accorde toutefois qu'il paraît peut être raisonnable et cohérent (parce que bien sur Freud aime bien faire des concessions) et paraît tout le contraire de l'accomplissement d'un désir". Bien sûr la méthode reprend le dessus : "mais de quel matériel provient ce rêve ? Vous savez que les motifs d'un rêve se trouvent toujours dans les faits des jours précédents". On commence par appliquer la méthode analytique : qu'est ce qui s'est passé les jours précédents puisqu'on va procéder à une régression dans le matériel avec la patiente . Ici, nous ouvrons une parenthèse puisque nous allons voir se confirmer l'importance des termes pour remarquer que dans ce rêve, le mot désir n'apparaît qu'une fois : "je dois donc renoncer au désir de donner un dîner. Dans les trois propositions initiales que nous avons prononcées nous avons le mot "veux" : "je veux", je n'ai pas

pris le texte Allemand, mais je pense que c'est WILL ou quelque chose comme ça, non pas "Wunsch" qui veut dire le voeu. Les trois phrases qui sont censées nous donner ce qui serait le voeu de la patiente avec les conséquences subordonnées, sont en fait des volontés et non pas des désirs, c'est de l'ordre de la volonté et non du désir et c'est uniquement quand il est question de renoncer, mais ça uniquement dans la dernière phrase : "je dois renoncer au désir de donner un dîner". il est évident que la patiente en fait, nous a déjà obligés à faire une distinction qui est la distinction de la volonté et du désir, il est clair qu'elle nous floue ou elle se floue en croyant que c'est la même chose, en disant, "je veux et je dois renoncer au désir", comme si c'était pareil. Il est clair que ça n'est pas pareil pour nous, et qu'il s'agit justement de progresser dans cette distinction tout au long de l'analyse du rêve.

BRIGITTE : - et ça peut devenir un désir, seulement quand c'est impossible.

GEROME : - tout à fait et justement pour elle exactement, et ça c'est déjà un trait de plus dans le sens de l'hystérie, pour elle dans la mesure ou elle est névrosée et pour nous on va le voir, pour l'hystérique, ça ne peut devenir un désir que pour autant que c'est comme tu dis, impossible ou nous dirons plutôt pour l'hystérique, insatisfait, c'est-à-dire pour

autant que son désir ne peut pas être satisfait, voilà sous quelle condition ça peut être un désir.

BRIGITTE : Donc si elle avait réussi à donner un dîner ça n'aurait pas pu combler quelque désir que ce soit ?

GEROME : En aucun cas.

ALAIN : Elle n'a pas eu de désir ça aurait été de la volonté.

GEROME : Ah, où est son désir ? Elle n'a pas eu de désir, elle a seulement eu des volontés voilà dirons-nous, la solution névrotique au problème du désir : avoir des volontés au lieu du désir. Il va falloir qu'on voit l'articulation, assez complexe du jeu de la volonté et du désir dans tout ce rêve.

Analyse : chaque mot mériterait un commentaire et je ne suis pas certain d'arriver à vous dire tout - Analyse :

"Le mari de la malade est boucher en gros, c'est un brave homme très actif. Il lui a dit quelques jours auparavant qu'il engraissait trop et voulait faire une cure d'amaigrissement. Il se lèverait de bonne heure, ferait de l'exercice, s'en tiendrait à une diète sévère et n'accepterait plus d'invitation à dîner". Invitation à dîner bien sûr fait aussitôt tilt. Bref notre dame est mariée, elle a un mari qu'apparemment elle aime bien, ce qui ne l'empêche pas elle , d'être hystérique, donc ce sont des choses différentes ! mais ce mari dont on ne voit pas ce qu'il vient faire là, n'oublions pas que nous sommes dans le champ de l'inconscient, on ne voit pas du tout pourquoi le mari est évoqué ici, sauf

que le mari a un voeu : le voeu de maigrir et par conséquent de ne plus accepter d'invitation à dîner.

Alors, le mari est boucher, ça nous renvoie à toutes sortes de choses, on va les voir se dessiner peu à peu à l'horizon, ça nous renvoie à la viande, éventuellement au corps morcelé, ça nous renvoie à des choses qui se mangent et il est question de maigrir, donc de se mettre à la diète et voilà la signature hystérique ; ici nous sommes devant une signature hystérique de la névrose : la position orale de l'hystérique. Pour l'hystérique refuser dans la dimension orale, c'est vraiment, je crois une signature de cette structure. C'est-à-dire que la position phallique-orale de l'hystérie, ici on a pas encore parlé de phallique mais on en parlera soyez tranquilles, la position phallique-orale de l'hystérique est vraiment la signature de la position subjective de l'hystérique avec toutes les conséquences qu'on voit régulièrement : des aphonies, la voix blanche, la toux chez Dora, tout ce que vous pouvez imaginer dans la dimension de la voix en tant que c'est une voix inhibée, empêchée et en même temps jouissante, c'est-à-dire c'est une dimension qui fait jouir l'hystérique, la voix et qui en même temps se connecte à la dimension orale (ici il faudrait parler de l'oralité dans tous ses sens). Donc, qui se connecte à la dimension orale comme dimension de refus, l'hystérique se situant sur un versant de refus de l'oralité justement parce

que au fond elle confond mais en même temps nous oblige à distinguer tout ce qui passe par l'oral, c'est à dire que par la bouche non seulement on mange mais que aussi on parle. Si l'hystérique au fond refuse de manger ou de donner à dîner, c'est dans la mesure où il s'agit pour elle de faire place à la question de la voix tant que cette voix est pour elle, un instrument phallique. Je dis des choses abrégées parce que j'ai pas envie de me lancer là-dessus mais c'est le fait que nous sommes devant la connexion d'un refus touchant au manger, et à la dimension sociale du manger : l'invitation à dîner voilà vraiment une bonne signature de la position subjective de l'hystérique. Là vraiment c'est qu'on a affaire à une hystérique et que c'est pas par exemple un obsessionnel ou une obsessionelle.

CLAUDE : Pour faire place à la question de la voix comme tu dis ?

GEROME : En tant je pense que pour une hystérique la voix est une dimension phallique, ce qui fait que la voix est elle-même inhibée, frappée de refus, voix blanche, toux, aphonie, qui sont des symptômes ordinaires de l'hystérie en tant que l'hystérique est confrontée à une impossibilité de parler, mais en même temps parce que cette impossibilité de parler fait sa jouissance, c'est là qu'elle jouit. Elle jouit phallique-oralement en quelque sorte et il faudrait développer le sens de cette notion de la position phallique-orale.

En tout cas nous sommes devant une signature à savoir, plus d'invitation à dîner. Nous sommes devant ce que nous appelerons et je regrette de l'appeler maintenant parce que c'est un thème qui va nous obscurcir les méninges mais tant pis, nous sommes devant un processus d'identification, c'est à dire qu'elle est en train de produire une identification à son mari en tant que refusant une invitation à dîner.

Mais ça pour l'instant on a prononcé un terme trop précoce d'identification. En fait c'est un de nos problèmes dans le texte, c'est de savoir ce que c'est qu'une identification. Il est intéressant de constater qu'en préliminaire du rêve comme en exergue d'un livre où il est censé donner au fond le sens du livre au lecteur, eh bien ! de la même manière, nous sommes devant l'exergue du rêve, on est en train de nous dire autour de quoi tourne tout ce rêve, à savoir d'une identification à son mari, d'une identification virile, et ceci n'est pas sans importance. Nous constatons avec amusement que, au cours des associations de notre patiente, dont nous allons supposer qu'elles sont ordonnées d'une façon qui n'est pas neutre, nous constatons que la première identification, la toute première au sens spontané du terme, c'est une identification à son mari en tant que voulant maigrir et refusant les invitations à dîner. Voilà le premier point qu'on peut souligner dans ce rêve: l'identification

virile présentée comme l'exergue du texte. Nous allons laisser de côté le "trop engraisser" que nous allons retrouver plus loin, on le retrouvera. Elle continue à associer, elle raconte encore en riant que son mari a fait, à la table des habitués du restaurant où il prend souvent ses repas, la connaissance d'un peintre qui voulait à tout prix faire son portrait (à lui, au mari) parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Je continue... Mais son mari avait répondu avec sa rudesse ordinaire, qu'il le remerciait, le peintre, très vivement, mais était persuadé que le peintre préfèrerait à toute sa figure un morceau du derrière d'une belle jeune fille.

BRIGITTE : ça c'est passé en vrai ça ?

GEROME : Oui, ça c'est passé en vrai, c'est une association sur des souvenirs récents, "Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse" on va revenir là-dessus.

ALAIN : ça c'est passé en vrai mais c'est elle qui rapporte ça et qui associe.

GEROME : ça fait partie des associations, ça c'est passé en vrai, mais maintenant ça fait partie du contexte inconscient ; donc la question est de savoir pour nous, ce que ça raconte ça, on voit pas très bien ce que ça raconte, ça arrive là comme un cheveu sur la soupe, ça fait partie des choses qui dans l'analyse, paraissent complètement contingentes et

dépourvues de sens. On raconte des petites histoires à l'analyste, qu'est-ce que ça vient faire là ? Alors déjà ça nous donne un petit aperçu sur la personnalité du mari, ce qui n'est pas inintéressant : un homme manifestement énergique genre boucher, n'oublions pas que c'est un boucher en gros, non seulement c'est un boucher, bien vulgaire avec plein de sous-entendus j'oserai dire saignants mais en plus, en gros, l'homme d'affaires genre les Halles on voit très bien le personnage. Evidemment, la petite hystérique distinguée qui se promène avec ce monsieur, ça fait un contraste tout à fait amusant. Comme par hasard, cette hystérique avec toute sa réserve touchant à la bouche, a choisi un homme comme ça, ça n'est évidemment pas indifférent, on peut voir ici une certaine complémentarité de style dans les personnages. Au fond, elle a été chercher un mari qui doit bien la soulager de sa névrose sur ce terrain là, mais un mari aussi un peu problématique quand ça touche à son symptôme, un mari qui peut tout aussi bien évoquer des dimensions de viol qui ne sont pas du tout à exclure dans l'affaire, des fantasmes de viol pour autant que ce mari boucher en gros et manifestement assez énergique, ne doit pas... alors ça c'est de mon invention à moi, vous n'êtes pas obligés de prendre ça pour argent comptant. Mais je vous le suggère comme un aspect de la personnalité qui peut titiller cette dame qui est hystérique et qui par conséquent ne peut pas ne pas être intéressée aux

fantasmes de séduction, revenons au texte. Il bouffe, une fois de plus, on est dans un contexte de bouffe, il prend ses repas et là il rencontre un peintre qui bien sûr cherche des têtes et qui trouve qu'il a vraiment une tête vraiment bien, donc il lui fait du plat. Le peintre fait des propositions au mari à savoir : Monsieur, ou mon cher, ou mon très cher, est-ce que tu voudrais pas que je te tire le portrait ? donc on est entré dans un champ de la proposition, de l'invitation, je prononce ce terme délibérement car nous allons y revenir constamment, grâce à Jean FLORENCE, qui a repéré ce problème, qui a enfin donné une bonne traduction du texte, de la phrase - d'un autre passage très important où le mot invitation le mot "Einladung" qui veut dire en Allemand(1) : invitation ou invite et je prononce tout de suite ce terme, car c'est un des mots clefs de ce rêve, le peintre fait une invite au mari, nous allons devoir revenir de manière constante sur le problème de l'invite donc de l'invitation ... invitation à dîner... invite ... Vous voyez bien l'équivoque qui existe en Allemand puisque tout le rêve est fait autour de cette équivoque.

Le peintre fait du plat au mari, nous sommes devant une scène homosexuée et ceci est également très important et tellement typiquement hystérique. Finalement nous savons, même si nous n'avons pas approfondi la question que la position

---

1 - Voir ma note en fin de texte. Ce n'est pas EINLADUNG qui compte, mais AUFFORDERUNG.

subjective de l'hystérique est une position homosexuelle inconsciemment. Je dis ça en première approche, je ne développe pas maintenant parce qu'il faudrait savoir ce que veut dire l'homosexualité hystérique, y en a pour longtemps ; j'en sais rien, on fait comme si on savait. En tout cas nous sommes devant une position homosexuée pour ne pas dire homosexuelle où un homme fait une invite homosexuée au mari. Cette invite homosexuée, on va la retrouver plus loin. Mais avec un autre sexe. Seulement quel est le sexe quand il s'agit d'homosexualité ? Mais en même temps il faut marquer les points capitaux, à savoir, qu'effectivement tout le problème de l'hystérique c'est comme le dit FREUD à propos de Dora, son attachement homosexuel pour Mme K, eh bien ! ici nous voyons notre hystérique poser le problème homosexuel concernant son mari, à savoir un peintre faisant une invite à son mari dans une dimension homosexuelle, ce qui veut dire que nous sommes encore dans l'exergue, donc que cette invite homosexuelle, on va la retrouver plus loin, autrement dit nous voyons que l'identification virile sert en fait à mettre en scène l'invitation homosexuelle, et elle sert d'autant plus à la mettre en scène que, comme par hasard, et c'est ce qui fait que ce rêve est magnifique, c'est un peintre qui a fait du plat au mari c'est-à-dire quelqu'un qui est chargé de la représentation, autrement dit il nous est clairement désigné que nous sommes dans le champ de la mise en scène, de la

représentation comme condition d'accès au désir. Sous quelles conditions le désir est-il représentable ou pas ? Réponse: il est représentable sous la forme d'une invite, une invite à se voir peindre le portrait, peindre une figure, et voilà comment on pourrait cerner, ce qu'on pourrait appeler la clef initiale qui caractérise, qui nous donne une fois de plus une signature tellement typique de l'hystérie. On voit que ce passage qui nous paraissait comme un cheveu sur la soupe, est vraiment la clef qui démarre la partition.

RICHARD : - J'ai pas compris là est-ce que le fait que tu viens d'évoquer c'est un retour à l'identification ou l'invite homosexuée ou est-ce que c'est ce que tu as mis en (...)?

GEROME : - C'est les trois c'est à dire l'invitation homosexuée, la question de la représentation de l'invite et du personnage du mari et la question de l'identification,ça c'est peut être pas typiquement hystérique; ce qui est typiquement hystérique c'est la position homosexuée de l'invitation. Le peintre est important en ceci qu'il nous fait signe que la question est une question de mise en scène de la question du désir et même si ce n'est pas tout à fait typique, c'est typiquement névrotique de poser la question de savoir comment on peut représenter l'accès au désir ; si on peut représenter l'accès au désir, autrement dit : y a t'il une voie spéculaire de mise en scène du désir ? Mais cette idée de représenter le

point où le désir serait accessible est quand même très marqué dans l'hystérie.

Cette question de : comment mettre en scène le désir, c'est un problème majeur de l'hystérie, c'est les hystériques qui nous font ça d'une manière très spéciale. Donc même si c'est pas uniquement hystérique cette question de la représentation du désir, de la mise en scène du désir, c'est très accentué dans l'hystérie. Je continue :

Le mari refuse. Alors on peut répondre : il refuse parce qu'il n'est pas pd c'est une première explication, c'est probable, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse. Il y aura sûrement des commentaires à faire sur le refus du mari. Finalement il explique au peintre que ça n'est qu'un sale pd*, premièrement et deuxièmement, s'il était un homme normalement constitué, il peindrait plutôt le derrière d'une jeune fille, et qu'en tout cas, le mari, lui, ce qui l'intéresse c'est le derrière des jeunes filles et en particulier celui de sa femme. Nous sommes ici devant un problème qui est le refus opposé à une invite, nous voyons que nous approfondissons l'exergue de notre rêve. Il y a une invite homosexuée et cette invite est refusée de la part du personnage qui sert à la mise en scène, le mari. Nous allons voir que le refus de l'invite est bien sûr le thème constant de ce rêve, un refus opposé à

* Je ne partage pas forcément ce point de vue! Il s'agit

l'invitation. Il est évident que cette histoire du morceau du derrière d'une belle jeune fille a aussi son importance bouchère, c'est-à-dire que les jeunes filles, c'est des morceaux, mais des morceaux pour qui ? C'est la question, peut être pour le mari mais c'est peut-être pour elle aussi : Enfin la question peut se poser de savoir ce que ça peut être pour elle. Comme on ne sait pas ce que c'est pour elle pour l'instant, elle va nous répondre en se servant des mots du mari : on se trouve dans la poursuite de l'identification virile, c'est à dire qu'à défaut de trouver une réponse qui serait féminine pour l'instant à la question, nous allons lui trouver une réponse par identification virile. On va se contenter de la réponse virile : "le morceau de derrière d'une belle jeune fille", un morceau donc un objet partiel ; voilà à quoi se réduiraient dans le champ de la représentation, les belles jeunes filles. Il y a le côté boucher, il y a aussi quelque chose qui n'est pas sans intérêt je pense qui est le fait que...

RICHARD : - c'est une métonymie !

GEROME : - oui, c'est une métonymie exactement c'est un objet métonymique. C'est un objet qu'on appelera objet petit a. Il y a ici quelque chose qui est très intéressant c'est ce que le mari pointe du doigt en disant : "morceau de derrière d'une belle jeune fille". Voilà l'objet intéressant, l'objet métonymique qui est en cause. Où ? Alors là je ne sais pas

quoi vous répondre, disons l'objet qui pourrait servir à la mise en scène. Mais est-ce que cela va suffire ? car il est évident que si une belle jeune fille, ça se réduit à un morceau de derrière, qu'est-ce que la belle jeune fille peut en penser ? Il n'est pas certain qu'elle soit d'accord, il se pourrait qu'elle refuse l'invitation à dîner très spéciale qui est l'invitation chez les cannibales ; on peut inviter les gens à dîner de plusieurs manières chez les cannibales, il y en a une qui est peut être celle qui est proposée à notre charmante bouchère, dont on ne sait pas si elle est charmante mais c'est possible.

BRIGITTE : - Où est-ce qu'elle se situerait la charmante bouchère ? est-ce qu'elle se situerait dans la belle jeune fille, ou est-ce qu'elle se situerait dans la femme désirant un morceau de la belle jeune fille ?

GEROME : - Oui ça c'est en effet une question tout à fait judicieuse.

BRIGITTE : - Est-ce qu'on le sait à la fin ?

GEROME : - Est-ce qu'on le sait à la fin, je ne sais pas, mais ça vaut la peine de garder la question. Moi je ne sais pas quoi répondre, mais ça vaut la peine d'y penser. Après tout peut être qu'elle aussi elle a envie d'un morceau on ne sait pas au fond, c'est une question intéressante. Alors si elle est invitée chez les cannibales, il est certain que ça peut présenter diverses objections de conscience, on peut être

amené à refuser la partialisation du corps, c'est une voie possible, on est amené à refuser la partialisation du corps qui est en jeu dans l'invite proposée, je ne peux pas en dire plus. Il y aurait sûrement mille choses à explorer, en particulier la question de Brigitte. Voilà quelques points d'interrogation sur ce sujet.

En tout cas notre exergue, il est ponctué, il y a de quoi faire déjà. Nous avons notre exergue, nous avons le commentaire de mise en scène de ce qui va être toute la suite du rêve et nous l'avons sur le mode de l'identification virile et tout cela va vite changer, nous allons essayer d'autres solutions plus subtiles. "Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse" bon, Freud entend ça et alors ? "Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar". Freud tombe sur son cul : qu'est-ce que c'est que cette histoire ? qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

ALAIN : - C'est Freud qui dit que la patiente est très amoureuse de son mari et qu'elle le taquine tout le temps ?

GEROME : - Oui, mais on croit comprendre de la manière dont c'est écrit que c'est du style indirect, il nous dit : ma malade est actuellement très éprise de son mari, elle le taquine sans cesse on croît comprendre que c'est quasiment sa phrase ou en tout cas "en ce moment mon mari et moi ça marche bien, j'aime bien le taquiner et je lui ai récemment demandé de ne pas me donner de caviar".

CLAUDE : - (...) c'est que c'est l'inverse de l'histoire du morceau de caviar parce que ça fait bizarrerie quand même, ça fait grosse plaisanterie de fin de dîner, donc elle aussi, elle taquine comme le mari taquine le peintre.

GEROME : - Ah c'est intéressant.

BRIGITTE : - c'est pendant le restaurant qu'elle lui a demandé de ne pas lui donner de caviar ou c'est en général ?

RICHARD : - c'est la situation telle qu'elle se présente ?

GEROME : - oui tout à fait.

CLAUDE : - ça fait partie des associations d'idées.

GEROME : - mais ça n'a rien à voir avec le restaurant, alors la remarque de Claude est intéressante, j'y avais pas pensé comme quoi on peut toujours enrichir ce commentaire sans fin, tu veux redire ?

CLAUDE : - la taquinerie de la femme viendrait en inversion de la grasse plaisanterie du mari en fin de dîner vis à vis du peintre.

GEROME : - plaisanterie assez appuyée, tout à fait.

CLAUDE : - ça serait une association d'idées de la bouchère, de la patiente de Freud en fonction de ce qu'elle vient de dire.

GEROME : - oui, il y a quelque chose d'intéressant que je n'avais pas vu : comme par contraste avec le côté morceau de derrière. Alors effectivement on va se situer maintenant sur le terrain du caviar et du refus du caviar ce qui

effectivement fait plutôt contraste avec le morceau de derrière. Il est intéressant de voir une réponse je dirai féminine à la partialisation du derrière des belles jeunes filles, je crois que c'est très intéressant de voir ça.

ALAIN : - en gros : tu me parles du cul, je te parle de caviar?

GEROME : - non seulement je t'en parle mais je te demande de me le refuser ; n'oublions pas l'astuce. Elle lui a demandé, elle, à lui, de ne pas lui donner de caviar. C'est elle qui demande qu'on lui refuse quelque chose à elle. Ça accentue l'opposition à la trivialité du morceau de derrière, on change de registre ; on était dans le morceau de derrière, on parle maintenant de caviar avec toutes les oppositions que Claude a tout à fait raison de souligner mais que je n'avais pas vues.

CLAUDE : - comme ça dans la situation analytique on le voit pas ; c'est après quand on fait une analyse de texte qu'on le voit, qu'on peut l'associer.

GEROME : - oui c'est ça ou alors il faut prendre mot à mot les séances, ce qui est très difficile, ce qui fait vraiment chier. Moi je le fais plus mais quand on le fait ça se voit.

BRIGITTE : - faut y passer la nuit.

GEROME : - ben oui, tout à fait...

On continue !

Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Effectivement Freud est assis sur son cul. Alors le côté rigolard du morceau de

derrière s'imposait dans l'exergue, ici nous sommes devant quelque chose qui finalement sidère Freud, je crois qu'on peut le dire, il ne comprend pas vraiment ce que c'est que cette histoire de caviar. Ce qui est amusant c'est que le morceau de derrière de la belle jeune fille ça, ça va, il a compris. Mais le refus, la demande faite au mari de lui refuser du caviar alors ça il ne comprend pas ! car c'est une demande de la patiente, alors effectivement y a de quoi être un peu surpris. Donc après la partie avec le boucher, nous changeons de champ et voilà le caviar qui vient comme objet d'une demande refusée pourrait-on dire, mais avec toutes les inversions subtiles que Claude nous a pointées.

Commentaire, la patiente continue à parler. Mais de toute façon c'est toujours au style indirect : "elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse cette dépense", c'est une petite dame économe. Vous pensez bien que vue la richesse du mari, qui ne peut qu'être riche si c'est un boucher en gros, c'est évidemment pas le problème, la dépense. Alors il faudrait essayer de savoir quel est le terme Allemand... "Naturellement elle aurait aussitôt le caviar si elle en parlait à son mari, mais elle l'a prié au contraire de ne pas le lui donner de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela". C'est là toute la subtilité de la démarche hystérique. Le problème c'est pas : "je veux mon caviar tous les matins", c'est : "je n'en veux

pas parce que grâce à ça, je vais pouvoir te taquiner : le matin au réveil, "alors quand est-ce que tu me l'apportes mon caviar" et le mari doit répondre : "non tu n'auras pas ton caviar". Ca doit prêter à quelques conséquences je suppose, puisque le mari sait déjà que de toute façon il doit lui refuser le caviar, donc s'il joue bien le jeu de sa petite femme qui est hystérique, en bonne logique, il ne dois pas lui apporter de caviar. C'est d'ailleurs ce qui se passe. Nous sommes devant quelque chose de très typiquement féminin, sans doute, et hystérique d'autre part, ce qui n'est pas pareil quand même !

Ce qui est intéressant c'est qu'elle a une demande et en plus, elle demande qu'on la lui refuse, cette demande. Nous sommes dans un champ où on commence à voir apparaître le désir avec cette demande refusée, mais en plus, cette demande refusée, ou plus exactement cette demande dont elle demande qu'on la lui refuse : c'est vraiment le jeu assez sportif, il est clair que, il y a anguille sous roche, y a quelque chose qui se passe.

Alors dans la suite de ce que nous a dit Claude et dans ce que moi j'ai aperçu et qu'on va voir se dégager avec le saumon et le caviar c'est qu'on a aussi changé d'objet. Tout à l'heure on était dans la boucherie ; Maintenant nous sommes aux fruits de mer, nous sommes au caviar. L'expression "fruits de mer" qui tombe bien en Français doit être prise

dans tous les sens ; nous sommes passé d'un champ je dirai viril à un champ féminin.

BRIGITTE : - C'est ce que je pensais en me demandant ce que ça pouvait représenter les oeufs, justement.

GEROME : - Oui les oeufs féminins et aussi ce que représentent tous les fruits de mer, l'odeur du sexe féminin et tout ce que ça représente, quelque chose qui est d'ordre maternel ou féminin. Nous sommes entrés dans le champ d'objets qui appartiennent au corps de la mère, nous allons changer de clef, "caviar" donc "fruits de mer" ce qui veut dire que nous allons changer de discours malgré l'exergue que nous avions.

CLAUDE : - Le saumon et le caviar, je ne sais pas si c'est le cas en Autriche, mais ils représentent des mets extrêmement raffinés.

GEROME : - Voilà, ça c'est un aspect complémentaire de celui-ci, se sont des mets raffinés par opposition aux pièces de boucherie du mari. Nous sommes entrés dans le champ des objets raffinés, des objets de luxe, des objets futiles et chers, futiles au sens où c'est là que la vie devient intéressante n'est-ce pas ; ils n'ont pas de pain à manger, donnez-leurs de la brioche ; finalement la vie devient marrante uniquement quand on peut manger du caviar, ou ne peut pas en manger peu importe, mais de toute façon c'est sur ce terrain-là que les choses deviennent intéressantes, dans le champ de l'excès, de l'objet qui n'a pas de prix, qui n'est plus l'objet de

consommation, de besoin, on a quitté le terrain du besoin pour entrer dans un autre champ qui est celui du raffinement.

ALAIN : - de plus ?...

GEROME : ... ou du moins ce qui revient au même, mais en tout cas du désir, nous sommes entrés dans le champ du désir, ou du désirable. Donc elle le taquine, on est ici dans un champ nouveau et Freud fait une parenthèse - c'est lui qui parle - Freud n'est pas richissime, Freud le caviar et le saumon, à mon avis, c'était pas son truc ; je pense pas qu'il crachait dessus, mais je ne vois pas Freud invitant des dames a dîner, leur offrant du caviar.

CLAUDE : - C'est plutôt des oeufs de carpe.

GEROME : Voilà, c'est plutôt des oeufs de carpes et du gefilte Fisch. C'est pas du tout la même chose. Le gefilte Fisch, c'est la carpe farcie, le mets central de la table juive.

CLAUDE : - et maintenant c'est vraiment le symbole du mets juif.

RICHARD : - la carpe est un poisson de pauvre.

GEROME : comme chacun le sait le gefilte Fisch c'est vraiment dégueulasse(*2).

RICHARD : - c'est parce que t'en a jamais mangé de bon.

GEROME : j'en ai mangé, mais je sais que ta mère ou ta grand-mère en fait un qui est bien meilleur que les autres (quelqu'un s'y reconnaitra !)

(*) - Jugement qui n'engage que moi. G.T.

(Suit un débat passionnant difficile à retranscrire car tout le monde parle sur les façons de manger la carpe et qui en a mangé, comment c'était et où, etc...)

GEROME : - Alors Freud nous fait une parenthèse avec son côté pas tellement caviar..."cela me paraît tiré par les cheveux"; lui Freud le caviar ça ne lui dit rien du tout, le caviar il en a rien à secouer, ce qui l'intéresse c'est l'hystérie, "ça me paraît tiré par le cheveux,... ces sortes de renseignements insuffisants cachent pour l'ordinaire des motifs que l'on n'exprime pas", ça Freud : caviar, rien à secouer ! qu'est ce que vous êtes en train de dire là ? "Songeons à la manière dont les hypnotisés de BERNHEIM accomplissant une mission posthyptnotique, l'expliquent quand on leur en demande la raison, par un motif visiblement insuffisant au lieu de répondre : je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela". Là on est dans un passage extrêmement compliqué auquel je ne comprends rien, donc je ne comprends rien ! Mais je vous le dis on ne voit vraiment pas ce que vient faire l'allusion à Bernheim ici, enfin on comprend rien. Je vais pas vous le commenter mais je suis sûr qu'il y a anguille sous roche, - en tout cas saumon. Alors l'idée de Freud en fait : cette histoire de caviar c'est un motif mais c'est pas la vraie raison et je pense qu'on peut trouver plus. "Le caviar de ma malade sera un motif de ce genre". Autrement dit, c'est du blabla tout ça, donc, interprétation de derrière les fagots. Freud lance la

cavalerie, il y va gaiement et bloum dans les gencives : "je lui fait remarquer qu'elle est obligée de se créer dans sa vie un désir insatisfait". - Il continue - je vais revenir à cette phrase -"son rêve lui montre ce désir comme réellement non comblé ; mais pourquoi lui fallait-il un tel désir ?" "Mais Madame pourquoi avez-vous besoin d'un désir comme ça?" Je relis.

"Je lui fait remarquer... insatisfait" et voilà là super signature hystérique, le désir insatisfait : interprétation de Freud qui est tout content de pouvoir lui flanquer dans les gencives que lui a raison : son rêve lui montre ce désir comme réellement non comblé, il est content il a gagné.

Mais heureusement Freud ne s'arrête pas là, il n'est pas uniquement content d'avoir défoncé la résistance : "Mais pourquoi lui fallait-il un tel désir" donc Freud après avoir été tout content de son coup resitue la question là où elle doit se poser : la question du désir.

BRIGITTE : - Il lui a posé la question directement ?

GEROME : - on peut le supposer parce que "Mais pourquoi y avait-il un tel désir?" et elle va continuer à parler donc il est très probable qu'il lui a balancé come ça.

Jusqu'ici, nous sommes arrivés au point d'un désir d'avoir un désir insatisfait. Voilà le premier acquis de notre démarche, il y a un premier désir accompli par le rêve : le

désir d'avoir un désir non comblé, voilà un premier gain, nous avons obtenu un premier désir, dans ce rêve, on va peut être en avoir d'autres. Et comme selon la notion freudienne de régression dans le matériel, plus les désirs sont anciens, plus ils sont indestructibles et plus importants, ce premier désir qui est lié aux restes diurnes ne peut être qu'un désir relativement superficiel, utilisons la métaphore de la superficialité, même si elle n'est pas très bonne. Ce qui veut dire qu'il y a d'autres désirs qui sont plus importants que celui-là. Que l'hystérique ait besoin de se créer un désir insatisfait et que ce soit ça la position de son désir, certes, c'est important, mais si on s'en tient là, c'est pas suffisant, il faut poser la question à la dame : pourquoi lui faut-il un tel désir ? Il faut essayer de comprendre pourquoi la position subjective de l'hystérique consiste en ceci, on va être obligé de continuer. Freud pense qu'il doit y avoir autre chose, qu'on doit aller plus loin sur la question du désir.

"Ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pu servir à interpréter le rêve" ça c'est Freud qui le dit : "j'insiste, alors ça vient, ces associations ? à quoi pensez-vous Madame ? - Non je ne pense à rien - Mais si vous pensez à quelque chose. - Non d'ailleurs, il fait beau - Mais si!"... C'est ça Freud et puis si ça suffit pas, on met la main sur le front et puis on voit que ça vient. C'était la bonne vieille

époque héroïque..."J'insiste". Alors évidemment ça résiste puisqu'il insiste.

"Au bout d'un moment, comme il convient lorsqu'on doit surmonter une résistance... elle me dit qu'elle a rendu visite hier à l'une de ses amies". Voilà , nous sommes enfin au féminin, maintenant on va laisser de côté l'identification virile et on va enfin parler des amies, on va pouvoir parler des femmes et puisque nous avons affaire à une hystérique, il faut parler des femmes et de la relation homosexuelle aux autres femmes puisque c'est là que sont les questions importantes. Allons-y gaiement.

"Elle a rendu visite à une de ses amies, elle en est fort jalouse". Ca c'est toujours pareil, les hystériques ont besoin de rivales pour des tas de raisons essentielles mais difficiles à comprendre; faire comme si c'était simple pour nous ce soir. Elles ont absolument besoin de rivales, donc quand elles en n'ont pas, elles vont leur rendre visite de façon à être sûres qu'il y en une. Ou alors s'il y en a pas, elles les inventent, mais de toute façon il en faut une, c'est capital, la fonction de la rivale dans l'hystérie. Donc si par hasard la rivale se dégonfle un peu, on va leur rendre visite histoire de la regonfler. Elle en est fort jalouse, mais ça fait rien elle y va quand même, parce que son mari en dit beaucoup de bien, c'est une rivale voilà ouf on est contente. Alors pourquoi faut-il une rivale à l'hystérique, question

complexe qu'on pourrait résumer en disant que cela permet de reconstituer un triangle oedipien.
Mais on pourait chercher des choses un peu plus subtiles aussi.

"Fort heureusement l'amie est mince et maigre et son mari aime les formes pleines"....C'est une rivale mais on est sûre que ça marchera pas ; on prend une rivale mais on s'assure que le mari ne pourra pas la désirer parce que c'est une vraie planche à pain. Son mari aime bien les gros morceaux, et nous voilà une fois de plus sur le terrain oral : mince, maigre, formes pleines. Dans ces conditions, "de quoi parlait donc cette personne maigre?" là c'est Freud qui cause, il fait des jeux de mots mauvais. "Naturellement de son désir d'engraisser". Deuxièmement l'amie lui a aussi demandé : "quand nous inviterez-vous à nouveau ? On mange toujours si bien chez vous".

Là on est sur le terrain comique mais on voit qu'apparaît un nouveau désir : le désir d'engraisser. Donc nous avons eu à propos du mari des désirs divers et en particulier le désir de maigrir, nous avons eu des invites, à savoir l'invite du peintre, nous avons eu l'histoire du caviar qui pour l'instant reste un point d'interrogation ; eh bien! nous avons ici l'expression d'un nouveau désir, le désir de l'amie d'engraisser, nous voilà avec un désir mis en scène ; le désir d'engraisser de son amie, et deuxièmement nous avons

GEROME : - certainement, alors c'est une question : où est-il caché et pourquoi n'y a t'elle pas accès ? C'est la question posée par Freud, le problème que l'on va voir, c'est pourquoi son désir ne peut apparaître que sous la forme d'un objet refusé, insatisfaisant : C'est tout le problème de l'hystérique.

RICHARD :-parce que là, on a deux données : - l'identification au désir du petit autre et le désir insatisfait.

GEROME : - tu as raison, le désir insatisfait, on l'a vu apparaître à propos du caviar. Mais le fait est que l'explication n'est pas donnée, tu as tout à fait raison. J'avais pas repéré ça. C'est un point important que tu as raison de souligner, finalement on a d'un côté l'identification au désir de l'autre et deuxièmement le désir insatisfait. Mais tu as raison de souligner qu'on n'a pas encore fait la jonction, on a: l'invite refusée, on a l'identification au désir de l'autre, on a le désir insatisfait, on a un troisième terme qui est dans un coin, qui est l'invite refusée, on l'a vue trois fois à propos du peintre, du caviar et on va le voir maintenant bien sûr, mais le fait est que pour l'instant on a pas fait la jonction logique entre les deux.

BRIGITTE : - mais dans le rêve elle y est !

GEROME : - tout ce qu'il y a dans le rêve c'est une invite refusée, oui il y a un désir refusé.

BRIGITTE : - le désir de la femme de manger, le désir de l'homme de ne pas manger, son désir à elle de faire manger, mais de ne pas pouvoir. On retrouve tout.

GEROME : - c'est pas faux, on retrouve tout, mais on ne le retrouve pas bien logiquement articulé. La seule chose qu'on remarque, c'est que c'est la demande de l'autre qui est refusée : le peintre qui se voit refuser sa demande, elle qui se voit refuser sa demande par son mari, et l'amie qui va se voir refuser l'invitation.. Mais son désir insatisfait à elle, on ne sait pas encore exactement pourquoi ça se passe comme ça. Il y a un saut logique qui n'est pas effectivement donné ; je crois qu'on doit bien repérer la distinction.

ALAIN : - c'est elle qui demande qu'on lui refuse. Le mari accède à sa demande de refuser en lui refusant, il ne refuse pas, au contraire.

GEROME : - oui effectivement c'est sûr par certains côtés mais l'astuce c'est quand même qu'il y ait quelqu'un qui vienne lui dire : "non t'auras pas ton caviar".

RICHARD : Sinon il n'y aurait pas taquinerie ; s'il n'obéit pas à sa demande, il n'y a plus rien, on n'en parle plus.

GEROME : - tout le problème c'est d'en parler, RICHARD? : - ça continue, il faut que chaque matin ça se réitère c'est que, qu'elle ait demandé qu'on le lui refuse, ne clôt pas l'affaire.

GEROME : - Voilà exactement.

X : - c'est que chaque matin elle revient avec sa demande. RICHARD?

RICHARD : la demande de refus n'abolit pas la demande de caviar, sinon tu ferais sauter tout le problème.

GEROME : c'est vrai que c'est assez vicelard. L'important c'est que l'autre puisse refuser,... enfin que la demande de l'autre soit ... enfin c'est assez complexe, bon je m'en sors pas, continuons. Effectivement il faut bien dissocier tous ces termes. Le problème c'est qu'on est porté à faire comme l'hystérique c'est-à-dire à tout instant à squizzer les éléments logiques, à trouver l'évidence des formulations; on a envie de trouver la réponse, et ce qu'il faut c'est justement pas la trouver trop vite. Parce que sinon on voit plus où est le problème. A chaque étape on a envie de se laisser piéger et ça c'est tout le problème de l'hystérie en analyse: l'hystérique propose des pièges à con du genre de celui là où on a envie de donner des réponses évidentes, c'est constant ça. Et le problème est de ne pas se laisser piéger. Quand je dis : se laisser piéger, en vérité c'est l'hystérique qui est piégée, et qui piège les autres avec. Donc il s'agit de ne pas se laisser piéger pour la dépiéger.

Alors Freud est tout content : "le sens du rêve est clair maintenant", il triomphe il a son interprétation complète, elle est démontée, son hystérique, elle est démontée de bout en bout, il est ravi, il a défoncé les résistances de tous les côtés, il a tout ce qu'il veut, il a des désirs dans tous les coins, "le sens du rêve est clair maintenant, je peux

dire à ma malade "c'est exactement comme si vous lui aviez répondu mentalement...". - nous voici devant un joli texte qu'il faudrait lire en Allemand - "oui da! je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari ! J'aimerais ne plus donner de dîner de ma vie". Voilà une interprétation robuste, rustique et qui nous situe enfin sur le terrain sexuel, puisque c'est quand même le point important et sur le terrain du désir : "tu pourrais plaire à mon mari, il pourrait te désirer, pour peu que tu engraisses en venant chez moi, c'est exactement ce qui va se passer, tu peux toujours compter là-dessus". Nous voici devant le désir du rêve : il n'est pas question de la rendre plus belle, et nous voilà devant une interprétation apparemment réussie, Freud est tout content, "le rêve vous dit que vous ne pourrez pas donner de dîner, il accomplit ainsi votre voeu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie". Il nous manque ici le texte allemand et on le sortira la prochaine fois parce que Jean Florence a lui bien vu que cette traduction est mauvaise et que dans ce texte que je vous lis, mais j'arrive plus à me souvenir où, il est question justement d'une invitation refusée; "il accomplit ainsi votre voeu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie. La résolution prise par votre mari pour ne plus engraisser vous avait indiqué que les dîners dans le monde engraissent," - identification au mari - vous l'avez mis en exergue et du coup

vous vous êtes identifiée à lui, mais en ceci qu'il n'est pas question que vous répondiez à l'invite de notre amie, donc nous voici devant le refus de l'invite homosexuelle apparemment tournée vers un refus que l'autre puisse plaire au mari. Mais en vérité tout cela est encore un peu simple, d'où la suite : "il ne manque plus qu'une concordance qui confirmerait la solution", car nous n'avons pas encore parlé de caviar ni de saumon fumé, on ne sait encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve. Donc l'objet métonymique pour reprendre l'expression qui effectivement s'impose ici, l'objet métonymique saumon fumé qui est présent dans le récit manifeste du rêve n'a toujours pas reçu d'explication et nous ne savons toujours pas pourquoi il a été tout à l'heure parlé de caviar. Caviar, saumon fumé, nous sommes toujours devant le problème.

BRIGITTE : - le saumon, c'est quand même la seule chose qu'elle a dans le rêve.

GEROME : Elle n'en a plus qu'un peu.

CLAUDE : - on peut peut-être lire ça quand même il reste plus que deux lignes.

GEROME : - il faut voir la métaphore, il faut voir pourquoi elle passe du saumon fumé au caviar, il faut voir la liaison avec l'identification au signifiant du manque du désir de l'autre. On ne sait pas encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve. Question de Freud "d'où vient que vous évoquez dans le

rêve le saumon fumé"? "C'est répond-elle, le plat de prédilection de mon amie". Evidemment là c'est très simple, "par hasard je connais aussi cette dame et je sais qu'elle a vis-à-vis du saumon la même conduite que ma malade vis à vis du caviar" et nous revoici avec une identification au second degré : la copine aimerait manger du saumon fumé mais elle aussi se refuse le saumon fumé parce que c'est plus drôle comme ça. C'est une autre hystérique, toutes des hystériques ! Ma patiente s'est identifiée à sa copine, identification au petit autre, substitution du saumon fumé au caviar, et apparemment nous sommes contents.

Mais en fait nous ne sommes pas contents, parce qu'il faut qu'on continue quand même, il faut qu'on voie ce que Freud appelle la théorie de l'identification. On va le voir d'un point de vue théorique, mais ça va permettre d'affiner l'histoire du signe de cette identification et de :

- qu'est-ce que le rapport saumon/caviar dans le rêve, rapport au désir de l'autre ?

Là nous avons répondu grossièrement en terme d'identification à l'amie, mais il nous manque quand même pas mal de choses, il nous manque la liaison entre l'amie et l'objet métonymique, et on aimerait comprendre ce qui se passe entre caviar, saumon fumé, l'amie et elle.

BRIGITTE : - Est-ce que, quand elle demande au mari de ne pas lui donner de caviar, tu disais tout à l'heure que c'était

plus des représentations féminines, caviar... - est-ce qu'elle, dans son désir homosexuel inconscient en fait, elle ne demanderait pas au mari : si jamais ça ne marche plus (c'est à dire qu'elle n'y accède pas à ce désir là apparemment), de demander au mari de l'aider à ne pas y arriver ; c'est à dire: ne m'en donne pas. Si vraiment mon système de défense ne marche pas trop bien, toi tu vas m'aider à ce que de toute façon ça ne passe pas ! ce désir homosexuel.

GEROME : - oui, je crois que c'est intéressant, Cette manière de voir.

BRIGITTE : - elle lui demande de l'aider à renforcer ses défenses.

GEROME : - la protéger de son désir en fait ! tout à fait, exactement ... Ce qui effectivement constitue un des problèmes thérapeutiques assez délicats de l'hystérie puisque, à chaque fois qu'elle trouve un homme elle est toute contente, elle est rassurée. Mais en vérité ça la protège de son désir. C'est ça le gros problème et c'est qu'une fois qu'on en est là, est-ce qu'il y a moyen de la décoincer, qu'elle puisse accéder à ce désir sans pour autant se croire menacée par cette relation dite homosexuelle.

C'est sûr que ça la rassure tellement qu'ensuite elle n'a plus très envie de bouger. Je crois que c'est bien vu cette manière de voir l'intervention de la demande au mari. Ce qui va bien dans ton sens, c'est que par rapport à la situation

homosexuelle du mari, le peintre etc... Le mari répond hétérosexuellement par le morceau de derrière d'une belle jeune fille, ce qui revient à rétablir l'ordre en somme, des choses dans le même sens. Le mari protège sa femme de la débauche... de son désir homosexuel !

Vous voyez que ce rêve, on est loin d'avoir fini de le commenter. Vous voyez que ce rêve apparemment usé si on se donne la peine de le lire ligne par ligne devient très riche.

CLAUDE : - Et là le signifiant du manque est porté par des objets métonymiques.

GEROME : - Oui. Ce qui se passe dans cette histoire c'est que les objets métonymiques ne sont pas des objets ; ce sont des mots et qu'est-ce qui leur arrive à ces mots, ce qui leur arrive. c'est délicat de savoir comment joue la substitution, mais on peut dire que saumon fumé est substitué à caviar. Est-ce que c'est le contraire qui est vrai, c'est une question délicate mais enfin il y a une substitution. Autrement dit il y a une métaphore. Pour nous qui avons appris à repérer la substitution comme métaphore, nous avons quelque chose comme : saumon fumé/caviar.

Si cette substitution amène un effet de sens, alors ça amène à des commentaires comme: le symptôme de l'hystérique est une métaphore comme Lacan nous le dit dans le séminaire sur la Relation d'Objet. En tout cas pour nous, c'est une métaphore, donc c'est de l'ordre du signifiant au sens

Lacanien du terme. Le problème majeur n'est pas tellement qu'elle s'identifie à l'amie en tant que celle-ci à le même problème qu'elle. Autrement dit à l'amie en tant qu'elle a avec le saumon le même comportement qu'elle même avec le caviar. Quel est ce comportement ? Se voir refuser un désir. Pour le formuler en termes freudiens, se créer un désir insatisfait et ce qui est intéressant, c'est qu'elle pourrait s'en tenir là. Mais justement, il faut quand même qu'elle substitue le trait de comportement de son amie au sien. Le fait de se créer un désir insatisfait n'est pas une explication suffisante de sa position, il faut pousser la chose pour ainsi dire au second degré en s'identifiant au comportement de l'amie.

Quel est donc ce comportement ? Alors nous allons lui donner un terme que j'ai peut être trouvé dans les Formations de l'Inconscient, que je crois à peu près valable c'est : à quoi elle s'identifie. Elle ne s'identifie pas non plus au désir de l'amie, mais comme nous le montre la substitution, elle s'identifie au signifiant du manque de l'amie. D'où la formule résultante terminale de l'identification qui est une formule fort complexe à laquelle je ne comprends rien, mais ça ne fait rien, c'est pas grave de ne pas comprendre quelque chose, l'important c'est que les formules puissent nous servir à avancer plus tard. Le processus d'identification dans l'hystérie au moins, c'est peut-être dans toutes les

identifications mais on va pas le postuler - le processus est une identification au signifiant du manque de l'autre.

RICHARD : - cette formule on la voit avec un grand A.

GEROME : - L'hystérique fait feu de/ but bois, elle prend des petits autres dans tous les coins, elle prend le mari, elle prend l'amie, mais, et ce n'est pas pour rien qu'on a affaire à des objets du corps maternel, il serait bien évident que si on continuait la régression, et malheureusement l'analyse s'arrête là, on trouverait à l'horizon le manque de l'Autre grand A, le manque de la mère mais on ne l'a pas et pour cause c'est que Freud ne parle jamais de la mère dans l'hystérie, vous le savez bien, c'est/ un des problèmes majeurs de la démarche freudienne. Si l'interprétation avait continué, si on avait parlé de la mère, il ne fait aucune doute que nos histoires de saumon et caviar auraient abouti à un signifiant du manque du grand Autre, du manque de la mère qu'on n'a pas dans le contexte mais on devine que c'est pas loin. D'où l'idée que le saumon fumé, c'est un phallus, c'est ce que dit Lacan dans son commentaire, le phallus en tant que signifiant, apparaît comme substitué ; notre histoire de caviar, c'est un signifiant phallus en tant que le phallus est le signifiant du désir de l'Autre en tant qu'il manque, en tant qu'il est cause du désir de l'Autre c'est ce que nous exprimions tout à l'heure en disant que nous aurions affaire à des mets raffinés, nous sommes dans une dimension du luxe donc du phallus en tant que dimension du désir.

SEANCE 2

DU 9 JUILLET 1991

GEROME : Ce qui est frappant dans ce rêve c'est sa structure étonnemment logique en particulier dans ce processus curieux qui est la scansion des "je voudrais mais je ne peux pas", dont on a eu l'échelonnement la dernière fois. Quand on le relit et qu'on voit la décomposition logique qu'on peut en proposer on se dit qu'il y a bien des choses qui restent inexpliquées dans le récit manifeste, par exemple "je voudrais aller faire des achats, mais c'est dimanche", on ne sait rien là-dessus, aucune association n'a été produite à ce sujet, "je veux téléphoner mais le téléphone est détraqué", même chose aucune association, sauf une association que relève Lacan qui est : le téléphone comme métaphore de la demande, mais à cette exception ces deux dernières propositions restent tout à fait inexpliquées dans les associations de la patiente et dans l'analyse qu'en propose Freud. Ce rêve garde largement sa part d'inconnu. Dans l'analyse il y a quelque chose qui est frappant c'est l'enchaînement des désirs, des voeux, - appelez ca comme vous voudrez, je vous laisse le soin de réfléchir sur la nuance entre les deux termes - en particulier dans cette sorte d'exergue, le mari qui est boucher en gros et l'identification au mari.

Ensuite première identification virile de la patiente à son mari, le mari venant en exergue à la question de l'invite refusée du peintre qui lui propose de faire son portrait et le fait que le mari l'envoie se faire foutre ailleurs, lui

suggère de peindre le morceau de derrière d'une belle jeune fille. On a cette première identification qui vient donner la clef du morceau. Venait ensuite l'histoire du désir comme réellement non comblé : elle est obligée de se créer un désir insatisfait. Freud ouvrant ainsi pour la patiente la question de sa position hystérique : Pourquoi a t'elle besoin de se créer un désir insatisfait, quelle est la raison d'être de sa position hystérique. Donc, deuxième désir, puisque le premier désir c'était qu'apparaissait en liaison avec, l'invite homosexuelle du peintre et le défléchissement de cette invite du côté de la belle jeune fille.

Apparition d'un deuxième champ à propos du caviar qui ici donne le nouveau terme, la nouvelle clef à la portée, le mot caviar qui va venir comme élément, je dis comme élément pour ne pas trop entrer dans la théorie puisque la théorie va venir à la fin, on nous dit : c'est du caviar et on va nous dire : le caviar, je souhaiterais en avoir, mais je prie mon mari de me refuser de satisfaire la demande que je lui fais de m'offrir chaque matin une tartine de caviar. Position de la question du désir, comme réellement non comblé, deuxième point. Alors apparaît là-dessus à la question de Freud, la résistance que nous avons vue, page 135 en haut : ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pas pu servir à interpréter le rêve, "j'insiste", là Freud met en évidence l'aspect résistance, il faut surmonter la résistance comme il

dit à sa facon : apparaît enfin ce qui va être le coeur du problème et en même temps un des points les moins éclairés du texte, à savoir que son amie, ce personnage fondamentalement homosexuel qui, spécifie la position de l'hystérique et fait que l'attachement de l'hystérique est avant tout homosexuel en un sens qui demande à être précisé. Son amie lui dit : Alors quand est-ce que tu nous invites à la maison ?" et on apprend que l'amie en question est maigre, que si elle vient à la maison, elle va engraisser, donc que, si elle engraisse, elle va plaire au mari de la patiente, puisque le mari, ce que j'oublie de dire, aime bien les femmes bien en chair. Evidemment à cette invite de l'amie, la patiente répond en refusant cette demande.

Freud s'engage dans une interprétation qui vaut ce qu'elle vaut, à certains égards, pas grand chose, qui est de dire : "oui je vais t'inviter pour que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari", ca c'est l'interprétation style Dora, au sens ou Freud cherche à précipiter les choses du côté de la rivalité, au sens de plaire à l'homme, alors qu'en vérité, le problème n'est pas là, ce problème serait de savoir quel rapport ambigu elle entretenait avec la demande de l'amie non pas simplement de la rivalité, mais de cet attachement homosexuel à l'amie. Arrive pour Freud, puisque on arrive à cette sorte d'interprétation terminale du rêve, apparition d'un autre désir : le voeu de refuser à l'amie la

satisfaction. Mais il reste encore quelque chose, car nous ne sommes pour l'instant que dans l'apparition sous forme négative du voeu : nous avons des désirs qui ne se satisfont pas. Mais Freud aime bien qu'il y ait des choses plus concordantes, et reste alors quelque chose qui apparaît comme un des éléments qui remonte à la surface dans les associations libres de Freud, qui est : "mais le saumon fumé qu'est ce que ca vient faire dans le rêve?" Freud s'intéresse aux objets métonymiques : "le saumon fumé qu'est ce que c'est que cela".

Nous arrivons à un quatrième plan au moins : "c'est le plat de prédilection de mon amie", et, on apprend que comme par hasard, cette dame a, à l'endroit du saumon fumé, la même conduite que la patiente vis à vis du caviar, ici on quitte le plan de l'interprétation: la rivalité par rapport au mari, on quitte ce plan pour entrer dans autre chose, on est sur un autre terrain qui est l'identification à l'amie. Il s'agit de savoir pourquoi elle s'identifie à cette amie, pourquoi elle a éprouvé le besoin de substituer le saumon fumé au caviar dans son rêve et nous avons souligné la dernière fois que nous avions affaire à une substitution que nous pourrions écrire comme dans le mot d'esprit famillionnaire, ou dans la métaphore paternelle, de Lacan :

$$\frac{\text{saumon fumé}}{\text{caviar}} \times \frac{\text{Caviar}}{X} \longrightarrow \text{phallus}$$

Puis on pourrait améliorer en mettant : multiplié par caviar sur x puis on aurait la production du phallus. Nous avons une substitution, une métaphore au sens que nous avons dégagé, il y a dans ce rêve une métaphore et il s'agit de savoir pourquoi. Nous arrivons à un quatrième plan qui est que dans ce désir non comblé, l'histoire du sandwich au caviar, elle substitue le voeu (et dieu sait pourquoi c'est ce qu'il s'agit d'éclairer). Elle souhaite en effet que le désir de son amie ne soit pas accompli certes ; mais au lieu de cela, elle-même rêve qu'elle voit un de ses désirs non accompli.

Ce que je voulais faire ce soir c'est reprendre la succession des points du rêve puis terminer sur une formule amusante qu'on pourrait essayer de construire à partir de ça P. 135 en bas : "nous savons qu'à l'époque de son rêve du désir non comblé, notre malade s'efforçait dans la réalité de refuser de combler un de ses désirs ; l'amie avait aussi exprimé un voeu, celui d'engraisser et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que notre malade eût rêvé qu'un souhait de son amie ne s'accomplît pas". Mais heureusement Freud ne s'en tient pas là : il va engager la concession : "elle souhaite bien en effet que le désir de son amie ne soit pas accompli", c'est l'interprétation qui vient de lui arriver qui est un peu sommaire, qui nous laisse sur le terrain de la rivalité. Si Freud s'en tenait là ça serait vraiment cul-cul. Heureusement il ne s'en tient pas là.

"Mais au lieu de cela, elle rêve qu'elle a elle-même un désir non accompli". Le vrai mystère n'est pas qu'elle rêve que l'amie ait un désir non accompli, c'est de bonne guerre : le problème c'est, comment se fait-il qu'elle même voie un de ses désirs non accompli ?

La réponse, que Freud va donner à la question qu'il pose, Freud développe cette idée : le rêve acquiert un sens nouveau maintenant que l'on entre dans ce quatrième champ qu'on a essayé de dégager, "le rêve acquiert un sens nouveau" - A quelle condition... "s'il n'y est pas question d'elle mais de son amie, si elle s'estime à la place de celle-ci où en d'autres termes si elle s'est identifiée avec elle". Voilà ce que Freud nous laisse dans les mains il faut avouer que c'est à la fois passionnant et obscur.

Au-delà de ce qu'il peut nous proposer concernant les désirs banals qui apparaissent dans ce rêve, il y a quelque chose de plus important, c'est que, si elle rêve qu'un de ses désirs ne s'est pas accompli, c'est parce qu'elle s'est identifiée avec son amie. Ca demande réflexion parce que ça nous donne vraiment la structure de l'hystérie. "Je pense que c'est là ce qu'elle fait et que le signe de cette identification est qu'elle s'est donné dans la vie réelle un désir qu'elle se refuse de combler". Ce qui témoigne de l'identification à son amie et c'est un signe, il y en a un signe, et ce signe, est qu'elle s'est donné dans la vie réelle

un désir qu'elle se refuse de combler. Je crois que c'est un passage sublime. Finalement le secret pour Freud de l'hystérie c'est que l'hystérique s'oblige à avoir des désirs non comblés, parce qu'elle s'est identifiée avec son amie ça c'est sublime ! La clef du coincage de l'hystérique serait qu'en raison de l'identification avec l'amie, elle est obligée de se refuser un désir : ce n'est pas à elle qu'elle le refuse, c'est à l'amie au fond. Parce que ne parlons pas de névrose en général mais de l'hystérie, si vous avez l'expérience soit personnelle soit de vos patients, mais ce qui est frappant quand on entend une hystérique c'est vraiment l'élément majeur de l'hystérique à l'état brut, c'est : "je ne suis pas satisfaite, tout ce que je fait rate, mes amies ça marche, moi ça ne marche jamais, mes amies elles arrivent à avoir des copains, moi pas". C'est tout le temps comme ça.

Finalement ce désir non accompli, non satisfait comme le dit le texte, c'est vraiment la clef du fonctionnement de l'hystérique mais pourquoi ? Freud nous propose une explication : c'est lié au fait qu'elle s'est identifiée avec ses amies. Ce que serait l'explication majeure de la raison d'être de ce refus du désir : du fait qu'elle s'est identifiée avec son amie elle doit créer un désir insatisfait.

Si nous prenons l'hypothèse que dans l'identification le moi c'est l'autre au sens spéculaire, il n'y a pas de raison de dire que l'amie est différente d'elle. Prenons les

concepts au sérieux, n'est-ce pas ! Si l'amie c'est elle au sens spéculaire, il n'y a pas de possibilité de distinguer un moi de l'autre.

RICHARD : Mais tu les distingues quand même quand tu dis que le désir c'est à elle qu'elle le refuse.

GEROME : A partir du moment où on parle de désir on ne parle plus de moi, on parle d'autre chose; ta remarque est très juste mais je veux dire par là que le désir, ce qui paraît logique, le désir nous situe sur un terrain qui n'est pas sur le terrain du moi spéculaire dans cette mesure ta question n'est plus une question. Dans la mesure où l'hystérique pour des raisons x s'est située sur un terrain d'identification imaginaire, elle ne peut pas poser sur ce terrain la question de sa différence ; et si elle doit la poser quelque part, ça sera comme pour tout le monde sur le champ du désir, donc sur un terrain qui n'est pas spéculaire. Mais à la condition (et c'est peut être ca la solution qu'elle est obligée de donner), à condition que ce désir lui soit refusé, où qu'il soit plus exactement non accompli pour prendre l'expression de Freud.

La seule chose que je voulais vous dire pour terminer c'était la chose suivante.

Je ne suis pas foutu de savoir où se trouve (ni même si c'est de Lacan d'ailleurs) la formule que l'identification consiste en particulier dans l'hystérie, à s'identifier au signifiant du manque de l'autre. Cette formule qui traîne sans

doute dans le volume sur l'identification où j'ai l'honneur de faire une préface, vous la trouverez dedans, d'autant plus que j'ai fait un index à la fin et avec la pagination. Donc en principe on devrait pouvoir retrouver ca. Donc définition de l'identification en général : S'identifier c'est s'identifier au signifiant du manque de l'autre. C'est une définition de l'identification. Il peut y en avoir d'autres, par exemple on pourrait produire la théorie qui est produite je crois par SAFOUAN, peut-être aussi par Lacan, on pourrait dire : s'identifier c'est s'identifier à l'objet perdu. Attention ces formules sont des éclairages particuliers de l'identification, il n'y en a pas qu'un, il y en a plusieurs. Nasio se sert beaucoup de cette dernière formule il s'en est servi récemment pour expliquer l'oedipe féminin. Je voulais me proposer d'éclairer la première formule : s'identifier c'est s'identifier au signifiant du manque de l'autre et pas : au manque de l'autre. On peut produire à propos de l'identification hystérique des formules successives comme si on précisait la netteté du champ du microscope. On peut dire en première approche : l'identification c'est s'identifier à l'autre. Voilà la première formule la plus grossière ca plaît à tout le monde y compris à moi, c'est commode on comprend. Tout le problème c'est à partir du moment ou on essaye de comprendre ce que veut dire s'identifier à l'autre. On peut dire : l'identification hystérique, c'est une identification

imaginaire Lacan le dit, c'est dans la Direction de la Cure sauf erreur, imaginaire ou spéculaire ce qui est à peu près pareil, je crois me souvenir que Lacan utilise l'idée que dans l'hystérie, l'identification se fait au petit autre.

Alors on commence à mieux s'apercevoir ce dont il s'agit à partir du moment où on s'apercoit comme ca nous est clairement attesté, que l'identification ne se fait pas à l'autre, mais en fait au manque_ de l'autre. En vérité notre bouchère ne s'identifie pas à son amie. Elle s'identifie à son amie en tant que son amie manque de quelque chose, en particulier de Saumon fumé.

BRIGITTE : Ce n'est pas un hasard si dans le rêve, la seule chose dont elle dispose c'est de saumon fumé. Donner un dîner, c'est vouloir faire plaisir à des gens mais, ne pas pouvoir le faire ! la seule chose qu'elle serait capable de faire, c'est faire plaisir à cette amie: elle "possède" ce qui manque à son amie à savoir le saumon fumé, n'est-ce pas en quelque sorte la "preuve" qu'elle s'identifie au signifiant du manque de cette amie ? Elle a le désir de son amie, pour les autres elle n'a rien.

GEROME : Je crois que c'est intéressant ce que tu dis, la seule personne a qui elle pourrait faire plaisir ca serait son amie éventuellement. Mais pour les autres ele n'a rien.

BRIGITTE : Parce qu'elle, elle a des désirs homosexuels, elle demande à son mari de les lui éviter puisqu'elle lui dit : tu

ne me donneras pas de caviar même si j'en veux. Parce qu'elle sait très bien au fond qu'elle en veut et qu'elle a ce désir là !

GEROME : Là, c'est intéressant aussi. On voit comment la demande de non satisfaction au mari est en fin de compte une protection contre, disons, l'inceste avec la mère, en tout cas de la relation homosexuelle avec l'amie. C'est intéressant aussi de voir ca.

BRIGITTE : Est-ce que ne pas pouvoir donner un dîner, ca ne serait pas une façon de respecter le désir de son amie dans sa forme complète ? Je m'explique. Elle a de quoi satisfaire son amie, à savoir le saumon fumé, son mets de prédilection. Celui-ci étant le symbole du manque ou du désir de l'amie en quelque sorte. Mais nous savons que l'amie a à l'égard du saumon fumé la même attitude que la patiente à l'égard du caviar, à savoir se refuser ce désir, celui-ci ne doit pas s'accomplir pour rester un désir. Donc la patiente bien que possédant (ou s'identifiant au) le complément, le signifiant du manque de son amie, ne lui offre pas (ne peut donner un dîner, "renonce au désir de donner un dîner"), le faisant le désir de l'amie dans sa complexité est respecté. On pourrait dire que son rêve semble correspondre ou répondre le plus exactement possible au désir de l'amie. La bouchère aurait donc bien dans ce rêve accompli un désir personnel, celui de satisfaire à celui de son amie.

RICHARD : Le saumon c'est ce par quoi, si l'amie en prenait, elle grossirait et pourait devenir désirable pour le mari. Aller au saumon, c'est aller à la question: qu'est-ce qui fait que l'amie pourrait être désirable pour cet homme ?

GEROME : Ca, c'est un autre aspect tout à fait important comment, est-ce qu'une femme pourrait être désirable pour un homme ?

RICHARD : donc il y a cette interrogation là. La question est de voir pourquoi il faut cette circulation en fait parce que le désir est par essence insatisfait. L'hystérie, c'est se créer un désir insatisfait. L'identification à l'amie renvoie à : comment une femme serait désirable pour l'homme ?

GEROME : Ca c'est une interprétation. On voit qu'il y a une pile d'interprétations, alors ce qui est intéressant, je ne sais pas si vous remarquez quand même (il faut bien se servir de ce que les uns et les autres apportent) c'est la nuance qu'il y a entre ce que vous avez dit tous les deux : Brigitte qui est une femme a bien repéré l'aspect de la satisfaction possible de l'amie et de l'interdiction qu'elle s'impose grâce à son mari.

BRIGITTE : Enfin "grâce"...!

GEROME : Enfin grâce à, quand même, alors que nous en tant qu'hommes, on verra it plutôt la question comment plaire à un homme ? On a déjà posé le problème de l'oedipe féminin. C'est à dire : comment plaire au Père ? C'est amusant il faut aussi

faire travailler nos ressources. C'est pas que ton interprétation soit fausse, c'est que c'est une dans la pile de la constitution du sujet.

CLAUDE : Avec la question: Comment passer de la mère au père ?

GEROME : Voilà comment passe t'on de la mère au père, ce qui est bien le ratage, la difficulté spécifique de l'hystérique : j'y va t'y j'y va t'y pas ?

De toute facon effectivement, elle n'a qu'un peu de saumon fumé donc elle ne pourra pas faire plaisir à l'amie, on est tranquille en quelque sorte, alors le peu, Lacan a souligné autrefois qu'avoir un peu, c'était la dimension de ce qu'il appelait le peu de réalité, ce qu'il rebaptisera plus tard l'objet métonymique, l'objet cause du désir: un peu de saumon fumé, ca laisse à désirer.

BRIGITTE : C'est marrant j'aurais plutôt pensé que justement l'objet cause du désir (en l'occurence le saumon fumé objet cause du désir de l'amie), la patiente en avait un peu justement pour souligner qu'elle en a pour une personne juste et seulement pour son amie. Ca irait peut-être pour une personne et non pour plusieurs (pas pour donner un dîner). Je pensais plutôt qu'elle en avait assez pour l'amie, qu'elle a, dans son désir à elle, de quoi combler l'amie, ne pas le faire (ne pas donner un dîner) la mettant à l'abri d'une réalisation tant de son désir que de celui de l'amie puisqu'il est important chez l'hystérique que le désir ne se réalise pas).

GEROME : Le peu de saumon est important, la modalité de la quantité, ce n'est pas une quantité, c'est une modalité du saumon, c'est une modalité de ce qu'on peut offrir. Alors notre saumon fumé doit renvoyer un tant soit peu au sexe féminin. La question serait de savoir quels rapports on a eu ou pas avec la mère. Sur ces histoires d'objets métonymiques, la dernière fois j'avais beaucoup insisté sur l'aspect fruits de mer : c'est pas vraiment fruits de mer, mais enfin sur le côté maternel quand même qu'avaient les dits objets qui se trouvent dans le corps de la mère. Mais ca n'exclut pas d'autres aspects... phalliques.

Je voudrais terminer ma formule. La fin de la formule serait à peu près celui-ci : nous savons maintenant que l'identification serait l'identification au manque de l'autre, néanmoins, le manque, on sait pas trop à quoi ca ressemble. Tout le travail de cette année a pas mal tourné autour de cette notion de manque, puisque, qu'il s'agisse de privation frustration castration nous avons passé notre temps à éclairer les catégories du manque. On aimerait pouvoir spécifier ce manque dans cette histoire. On ne va pas se demander si c'est de la privation, de la frustration ou de la castration parce que ce n'est pas le contexte, mais dans la formule que j'ai proposée, il y a un mot qui manque, c'est le mot signifiant et c'est là-dessus que je voudrais finir : signifiant du manque de l'autre.

Si nous cherchons dans le texte de Freud ce que

ça pourrait vouloir dire "le signifiant du manque de l'autre", Freud prononce lui-même le terme : "Je pense que c'est là ce qu'elle fait à propos de son identification avec l'amie et que le signe de cette identification est qu'elle s'est donné, dans la vie réelle, un désir qu'elle se refuse de combler". En l'occurence, Freud fait porter la notion de signe pas tout à fait où je la ferais porter et puis on va pas discuter pour savoir si Freud avait lu SAUSSURE ou pas, mais la question c'est une question de signe. L'identification, ça donne des signes. Il y a un signe de l'identification, il faut que ça donne du signe.

Dans notre formule, signifiant du manque de l'autre, où serait pour nous la modalisation particulière de la notion de signifiant ou plus précisément du manque de l'autre ? Eh bien ! Précisément dans la métaphore : $\frac{\text{Saumon fumé}}{\text{Caviar}}$

c'est une métaphore. Nous avons substitué un signifiant à l'autre. Un signifiant au sens LACAN bien sûr pas au sens SAUSSURE, et nous pourrions dire que au fond, le signifiant c'est la substitution elle-même. Le signifiant, c'est pas tellement saumon fumé, c'est même pas tellement caviar c'est au fond la substitution de l'un à l'autre. S'il y a du signifiant dans l'histoire c'est dans cette substitution de saumon fumé à caviar et si je peux me permettre de substituer nos formules de tout à l'heure, je disais que nous pouvions

voir dans le saumon fumé, le caviar, les objets qui apparaissent, des objets pulsionnels qui étaient découpés par le circuit de la demande dans tout le rêve, eh bien ! ça commence par une pièce de boucherie et ça finit par saumon fumé, caviar, ces objets métonymiques sont des objets découpés par le parcours de la pulsion, c'est-à-dire de l'invite successive, l'invite faite par le peintre, puis l'invite faite par l'amie, ces invites sont des circuits pulsionnels qui découpent les objets selon les schémas de la pulsion.

Saumon fumé, caviar, ne sont pas uniquement des objets au sens pulsionnel. Ce sont aussi des signifiants dans la mesure où ils sont substitués, ce sont des mots, ce sont des manières de dire. Alors nous commençons à mieux comprendre la modalisation particulière du manque dans le manque de l'autre. Ce dont il s'agit, c'est d'un signifiant; l'hystérique ne s'identifie même pas au manque de l'autre, mais au signifiant du manque de l'autre, elle s'identifie au saumon fumé en tant que signifiant du manque de l'amie, l'amie se refusant le désir de ceci et cela. Voyons ceci, c'est que le fameux caractère symbolique du symptôme hystérique, fait que la paralysie de la jambe, l'aphonie, la toux, renvoient à l'absence de Mr K. à la jambe bandée du père dans le cas d'Elisabeth Von R, ou tout ce que vous voudrez à chaque fois qu'on a affaire à un symptôme hystérique, le caractère symbolique du symptôme hystérique veut dire que ce symptôme

n'est pas uniquement un signe, ce n'est même pas une identification au manque de l'autre, c'est une identification à un signifiant, à quelque chose qui est substitué au titre de ce qui vient à la place, de ce qui efface, mais de ce qui en même temps, produit l'objet métonymique cause du désir.

Nous sommes dans le champ du signifiant ; en fait le symptôme hystérique en tant qu'il est symbolique, qu'il est conversion au sens des Etudes sur l'Hystérie est une substitution, c'est une métaphore, ça Lacan n'a pas cessé de le dire, c'est le signifiant du manque de l'autre.

Alors le mystère devant lequel nous sommes, il ne faut pas cacher ce problème, c'est pourquoi diable l'hystérique procède t'elle comme elle le fait ? et je crois que c'est une question qu'on doit absolument garder. Pourquoi au fond a t-elle besoin de faire ce processus bizarre que Freud a décrit en disant : "elle rêve qu'elle même voit un de ses désirs non accompli, le rêve acquiert un sens nouveau, ici il n'y est point question d'elle mais de son amie, c'est qu'elle s'est identifiée avec elle".

CLAUDE : Quand tu dis s'identifier au signifiant de l'autre, l'autre tu le mets avec un petit a ?

GEROME : J'aime pas trop m'aventurer sur les terrains glissants ! C'est évidemment un petit autre puisque c'est une amie, mais il faut pas oublier que l'Amie, c'est une femme, donc si c'est une femme, ça veut dire que ça vient en

substitut d'elle-même qui est une femme. Par conséquent il doit bien y avoir une histoire de complexe d'oedipe féminin et en particulier de relation avec la mère.

Donc ça pourrait à l'horizon être un grand Autre. Le grand Autre est quand même caché dans un coin du paysage. Mais disons qu'en première approche cette sorte de labilité de l'hystérique qui fait qu'elle est prête à sauter sur n'importe quelle identification, c'est un petit autre. Restant à trouver le grand Autre qui est caché dans le panneau.

Vous remarquerez que j'ai dans ma lecture fait attention de ne surtout pas engager de débat théorique. C'est délibéré parce que après ça, il faudrait sortir toute la cavalerie et il n'est pas du tout certain qu'on y gagnerait grand chose. J'ai voulu dans ce commentaire marquer les points importants et ceux qui prêtent à aussi peu de discussion que possible. Le reste il y a de quoi faire !

CLAUDE : La grosse cavalerie c'est quoi ? C'est le repérage des objets pulsionnels ?.

GEROME : La grosse cavalerie ça serait : qu'est-ce que le désir dans le rêve, enfin surtout: pourquoi l'hystérique a-t'elle besoin de cette curieuse démarche. Ce serait la question de la fonction du phallus, du saumon fumé comme signifiant phallique, ce serait la structure de l'hystérie au fond. Ça engage tout l'oedipe féminin.

BRIGITTE : D'une certaine facon son mari se pose comme un rival avec elle dans la scène si on considère son homosexualité, on peut voir ça comme ça.

GEROME : Il y a aussi ça effectivement.

Vous voyez que c'est un texte vraiment très riche et le commentaire n'en finit pas. Ce qui m'a donné envie d'en parler, c'est le bouquin de Florence qui a en particulier souligné l'ambiguité du mot Allemand dans la traduction Invitation, Invite, qui est tout à fait importante parce que sinon on ne comprend rien dans la traduction Française (N).

Le mot allemand important n'est pas EINLADUNG, comme je l'ai dit à la légère, mais AUFFORDERUNG, qui comporte cette nuance d'invite, voire de demande instante qui exige qu'on s'y oppose. Voir la traduction que FLORENCE propose du passage en question.

Wenn ich einen Psychoneurotiker in analytische Behandlung nehme, werden seine Träume regelmäßig, wie bereits erwähnt, zum Thema unserer Besprechungen. Ich muß ihm dabei alle die psychologischen Aufklärungen geben, mit deren Hilfe ich selbst zum Verständnis seiner Symptome gelangt bin, und erfahre dabei eine unerbittliche Kritik, wie ich sie von den Fachgenossen wohl nicht schärfer zu erwarten habe. Ganz regelmäßig erhebt sich der Widerspruch meiner Patienten gegen den Satz, daß die Träume sämtlich Wunscherfüllungen seien. Hier einige Beispiele von dem Material an Träumen, welche mir als Gegenbeweise vorgehalten werden.

„Sie sagen immer, der Traum ist ein erfüllter Wunsch", beginnt eine witzige Patientin. „Nun will ich Ihnen einen Traum erzählen, dessen Inhalt ganz im Gegenteil dahin geht, daß mir ein Wunsch nicht erfüllt wird. Wie vereinen Sie das mit Ihrer Theorie? Der Traum lautet wie folgt:

„Ich will ein Souper geben, habe aber nichts vorrätig als etwas geräucherten Lachs. Ich denke daran, einkaufen zu gehen, erinnere mich aber, daß es Sonntag Nachmittag ist, wo alle Läden gesperrt sind. Ich will nun einigen Lieferanten telephonieren, aber das Telephon ist gestört. So muß ich auf den Wunsch, ein Souper zu geben, verzichten."

Ich antwortete natürlich, daß über den Sinn dieses Traumes nur die Analyse entscheiden kann, wenngleich ich zugebe, daß er für den ersten Anblick vernünftig und zusammenhängend erscheint und dem Gegenteil einer Wunscherfüllung ähnlich sieht. „Aus welchem Material ist aber dieser Traum hervorgegangen? Sie wissen, daß die Anregung zu einem Traum jedesmal in den Erlebnissen des letzten Tages liegt."

Analyse: Der Mann der Patientin, ein biederer und tüchtiger Großfleischhauer, hat ihr Tags vorher erklärt, er werde zu dick und wolle darum eine Entfettungskur beginnen. Er werde früh aufstehen, Bewegung machen, strenge Diät halten, und vor allem

keine Einladungen zu Soupers mehr annehmen. — Von dem Manne erzählt sie lachend weiter, er habe am Stammtisch die Bekanntschaft eines Malers gemacht, der ihn durchaus abkonterfeien wolle, weil er einen so ausdrucksvollen Kopf noch nicht gefunden habe. Ihr Mann habe aber in seiner derben Manier erwidert, er bedanke sich schön und er sei ganz überzeugt, ein Stück vom Hintern eines schönen jungen Mädchens sei dem Maler lieber als sein ganzes Gesicht.[1] Sie sei jetzt sehr verliebt in ihren Mann und necke sich mit ihm herum. Sie hat ihn auch gebeten, ihr keinen Kaviar zu schenken. — Was soll das heißen?

Sie wünscht es sich nämlich schon lange, jeden Vormittag eine Kaviarsemmel essen zu können, gönnt sich aber die Ausgabe nicht. Natürlich bekäme sie den Kaviar sofort von ihrem Mann, wenn sie ihn darum bitten würde. Aber sie hat ihn im Gegenteil gebeten, ihr keinen Kaviar zu schenken, damit sie ihn länger damit necken kann.

(Diese Begründung erscheint mir fadenscheinig. Hinter solchen unbefriedigenden Auskünften pflegen sich uneingestandene Motive zu verbergen. Man denke an die Hypnotisierten Bernheims, die einen posthypnotischen Auftrag ausführen, und, nach ihren Motiven befragt, nicht etwa antworten: Ich weiß nicht, warum ich das getan habe, sondern eine offenbar unzureichende Begründung erfinden müssen. So ähnlich wird es wohl mit dem Kaviar meiner Patientin sein. Ich merke, sie ist genötigt, sich im Leben einen unerfüllten Wunsch zu schaffen. Ihr Traum zeigt ihr auch die Wunschverweigerung als eingetroffen. Wozu braucht sie aber einen unerfüllten Wunsch?)

Die bisherigen Einfälle haben zur Deutung des Traumes nicht ausgereicht. Ich dringe nach Weiterem. Nach einer kurzen Pause, wie sie eben der Überwindung eines Widerstandes entspricht,

[1]) Dem Maler sitzen.

Goethe: Und wenn er keinen Hintern hat,
Wie kann der Edle sitzen?

berichtet sie ferner, daß sie gestern einen Besuch bei einer Freundin gemacht, auf die sie eigentlich eifersüchtig ist, weil ihr Mann diese Frau immer so sehr lobt. Zum Glück ist diese Freundin sehr dürr und mager, und ihr Mann ist ein Liebhaber voller Körperformen. Wovon sprach nun diese magere Freundin? Natürlich von ihrem Wunsch, etwas stärker zu werden. Sie fragte sie auch: „Wann laden Sie uns wieder einmal ein? Man ißt immer so gut bei Ihnen."

Nun ist der Sinn des Traumes klar. Ich kann der Patientin sagen: „Es ist gerade so, als ob Sie sich bei der Aufforderung gedacht hätten: Dich werde ich natürlich einladen, damit du dich bei mir anessen, dick werden und meinem Mann noch besser gefallen kannst. Lieber geb' ich kein Souper mehr. Der Traum sagt Ihnen dann, daß Sie kein Souper geben können, erfüllt also Ihren Wunsch, zur Abrundung der Körperformen Ihrer Freundin nichts beizutragen. Daß man von den Dingen, die man in Gesellschaften vorgesetzt bekommt, dick wird, lehrt Sie ja der Vorsatz Ihres Mannes, im Interesse seiner Entfettung Soupereinladungen nicht mehr anzunehmen." Es fehlt jetzt nur noch irgendein Zusammentreffen, welches die Lösung bestätigt. Es ist auch der geräucherte Lachs im Traum inhalt noch nicht abgeleitet. „Wie kommen Sie zu dem im Traum erwähnten Lachs?" „Geräucherter Lachs ist die Lieblingsspeise dieser Freundin", antwortet sie. Zufällig kenne ich die Dame auch und kann bestätigen, daß sie sich den Lachs ebensowenig vergönnt wie meine Patientin den Kaviar.

Derselbe Traum läßt auch noch eine andere und feinere Deutung zu, die durch einen Nebenumstand selbst notwendig gemacht wird. Die beiden Deutungen widersprechen einander nicht, sondern überdecken einander und ergeben ein schönes Beispiel für die gewöhnliche Doppelsinnigkeit der Träume wie aller anderen psychopathologischen Bildungen. Wir haben gehört, daß die Patientin gleichzeitig mit ihrem Traum von der Wunschver-

1

2

3

Identifizierung

weigerung bemüht war, sich einen versagten Wunsch im Realen zu verschaffen (die Kaviarsemmel). Auch die Freundin hatte einen Wunsch geäußert, nämlich dicker zu werden, und es würde uns nicht wundern, wenn unsere Dame geträumt hätte, der Freundin gehe ein Wunsch nicht in Erfüllung. Es ist nämlich ihr eigener Wunsch, daß der Freundin ein Wunsch — nämlich der nach Körperzunahme — nicht in Erfüllung gehe. Anstatt dessen träumt sie aber, daß ihr selbst ein Wunsch nicht erfüllt wird. Der Traum erhält eine neue Deutung, wenn sie im Traum nicht sich, sondern die Freundin meint, wenn sie sich an die Stelle der Freundin gesetzt oder, wie wir sagen können, sich mit ihr identifiziert hat.

Ich meine, dies hat sie wirklich getan, und als Anzeichen dieser Identifizierung hat sie sich den versagten Wunsch im Realen geschaffen. Was hat aber die hysterische Identifizierung für Sinn? Das aufzuklären bedarf einer eingehenderen Darstellung. Die Identifizierung ist ein für den Mechanismus der hysterischen Symptome höchst wichtiges Moment; auf diesem Wege bringen es die Kranken zustande, die Erlebnisse einer großen Reihe von Personen, nicht nur die eigenen, in ihren Symptomen auszudrücken, gleichsam für einen ganzen Menschenhaufen zu leiden und alle Rollen eines Schauspiels allein mit ihren persönlichen Mitteln darzustellen. Man wird mir einwenden, dies sei die bekannte hysterische Imitation, die Fähigkeit Hysterischer, alle Symptome, die ihnen bei anderen Eindruck machen, nachzuahmen, gleichsam ein zur Reproduktion gesteigertes Mitleiden. Damit ist aber nur der Weg bezeichnet, auf dem der psychische Vorgang bei der hysterischen Imitation abläuft; etwas anderes ist der Weg, und der seelische Akt, der diesen Weg geht. Letzterer ist um ein Geringes komplizierter, als man sich die Imitation der Hysterischen vorzustellen liebt; er entspricht einem unbewußten Schlußprozeß, wie ein Beispiel klarstellen wird. Der Arzt, welcher eine Kranke mit einer bestimmten Art von Zuckungen unter

anderen Kranken auf demselben Zimmer im Krankenhause hat, zeigt sich nicht erstaunt, wenn er eines Morgens erfährt, daß dieser besondere hysterische Anfall Nachahmung gefunden hat. Er sagt sich einfach: Die anderen haben ihn gesehen und nachgemacht; das ist psychische Infektion. Ja, aber die psychische Infektion geht etwa auf folgende Weise zu. Die Kranken wissen in der Regel mehr voneinander als der Arzt über jede von ihnen, und sie kümmern sich um einander, wenn die ärztliche Visite vorüber ist. Die eine bekomme heute ihren Anfall; es wird alsbald den anderen bekannt, daß ein Brief von Hause, Auffrischung des Liebeskummers u. dgl. davon die Ursache ist. Ihr Mitgefühl wird rege, es vollzieht sich in ihnen folgender, nicht zum Bewußtsein gelangender Schluß: Wenn man von solcher Ursache solche Anfälle haben kann, so kann ich auch solche Anfälle bekommen, denn ich habe dieselben Anlässe. Wäre dies ein des Bewußtseins fähiger Schluß, so würde er vielleicht in die Angst ausmünden, den gleichen Anfall zu bekommen; er vollzieht sich aber auf einem anderen psychischen Terrain, endet daher in der Realisierung des gefürchteten Symptoms. Die Identifizierung ist also nicht simple Imitation, sondern Aneignung auf Grund des gleichen ätiologischen Anspruches; sie drückt ein „gleichwie" aus und bezieht sich auf ein im Unbewußten verbleibendes Gemeinsames.

Die Identifizierung wird in der Hysterie am häufigsten benützt zum Ausdruck einer sexuellen Gemeinsamkeit. Die Hysterika identifiziert sich in ihren Symptomen am ehesten — wenn auch nicht ausschließlich — mit solchen Personen, mit denen sie im sexuellen Verkehr gestanden hat, oder welche mit den nämlichen Personen wie sie selbst sexuell verkehren. Die Sprache trägt einer solchen Auffassung gleichfalls Rechnung. Zwei Liebende sind „Eines". In der hysterischen Phantasie wie im Traum genügt es für die Identifizierung, daß man an sexuelle Beziehungen denkt, ohne daß sie darum als real gelten müssen. Die Patientin

folgt also bloß den Regeln der hysterischen Denkvorgänge, wenn sie ihrer Eifersucht gegen die Freundin (die sie als unberechtigt übrigens selbst erkennt) Ausdruck gibt, indem sie sich im Traum an ihre Stelle setzt und sich durch die Schaffung eines Symptoms (des versagten Wunsches) mit ihr identifiziert. Man möchte den Vorgang noch sprachlich in folgender Weise erläutern: Sie setzt sich an die Stelle der Freundin im Traum, weil diese sich bei ihrem Mann an ihre Stelle setzt, weil sie deren Platz in der Wertschätzung ihres Mannes einnehmen möchte.[1]

In einfacherer Weise und doch auch nach dem Schema, daß die Nichterfüllung des einen Wunsches die Erfüllung eines anderen bedeutet, löste sich der Widerspruch gegen meine Traumlehre bei einer anderen Patientin, der witzigsten unter all meinen Träumerinnen. Ich hatte ihr an einem Tage auseinandergesetzt, daß der Traum eine Wunscherfüllung sei; am nächsten Tage brachte sie mir einen Traum, daß sie mit ihrer Schwiegermutter nach dem gemeinsamen Landaufenthalt fahre. Nun wußte ich, daß sie sich heftig gesträubt hatte, den Sommer in der Nähe der Schwiegermutter zu verbringen, wußte auch, daß sie der von ihr gefürchteten Gemeinschaft in den letzten Tagen durch die Miete eines vom Sitz der Schwiegermutter weit entfernten Landaufenthaltes glücklich ausgewichen war. Jetzt machte der Traum diese erwünschte Lösung rückgängig; war das nicht der schärfste Gegensatz zu meiner Lehre von der Wunscherfüllung durch den Traum? Gewiß, man brauchte nur die Konsequenz aus diesem Traum zu ziehen, um seine Deutung zu haben. Nach diesem Traum hatte ich Unrecht; es war also ihr Wunsch, daß ich Unrecht haben sollte, und diesen zeigte ihr der Traum erfüllt. Der Wunsch, daß ich Unrecht haben sollte, der sich an

1) Ich bedaure selbst die Einschaltung solcher Stücke aus der Psychopathologie der Hysterie, welche, infolge ihrer fragmentarischen Darstellung und aus allem Zusammenhang gerissen, doch nicht sehr aufklärend wirken können. Wenn sie auf die innigen Beziehungen des Themas vom Traume zu den Psychoneurosen hinzuweisen vermögen, so haben sie die Absicht erfüllt, in der ich sie aufgenommen habe.

LA SPIRITUELLE PATIENTE, FIN

La spirituelle patiente, après avoir évolué de belle bouchère en spirituelle bouchère, évoluera sans doute encore si l'on remarque que *witzige Patientin* signifie plutôt femme très vive et pleine de répartie. Nous n'épiloguerons donc pas sur l'intéressante question de savoir si Lacan enfant, allait chez le boucher chercher son steak quotidien pour le seul plaisir d'apercevoir les rondeurs de la bouchère de la rue de la Pompe où d'ailleurs.

Pour revenir une fois encore à notre spirituelle hystérique, nous avons dû constater une difficulté : le cas ne semblait pas nous permettre de trouver la formation du cristal hystérique par évaporation des anecdotes du cas. Il m'a fallu un temps pour apercevoir que Freud, même s'il n'est pas encore *aware* du fait de l'existence de ce cristal qu'il ne découvrira que cinq ans plus tard, nous a laissé tout ce qu'il faut pour le reconstruire. Nous allons à cette occasion nous apercevoir que le transfert obéit au même processus que l'amour, ce qui n'étonnera personne.

Deux indices s'offrent à nous. Le premier est l'identification de la patiente à son amie, par le biais du *saumon fumé*. Il faut rappeler à cet égard que, dans l'amour, il n'y a pas d'objet. Si donc l'amour n'est pas une affaire d'objet, de quoi est-il question ? Ici même nous avons la réponse : de la chaîne des trois fonctions plus une auprès de laquelle ces fonctions servent d'index pointé. En fait, le saumon fumé est un signifiant, au sens inventé par Lacan. Comme tout signifiant, il ne fait signe que du désir, en particulier du désir de la patiente de s'identifier au désir de son amie, qui elle-même trouve son désir dans le fait de refuser le saumon fumé que pourtant elle adore. Le saumon fumé ne peut donc pas devenir un objet d'amour, mais un signifiant du désir. Il faut ajouter que la patiente elle-même met ainsi les points sur les i en faisant valoir qu'elle ne sera elle-même pas objet d'amour, puisqu'elle met entre ce statut et un désirant éventuel, les arêtes de ce poisson dont celui-ci devra se contenter…

Toutefois il nous manque un pas pour progresser. Ce pas nous est offert par Freud, qui nous dit d'une phrase à peine prononcée que cette amie de la patiente est quelqu'une qu'il connaît par ailleurs. Comme il n'y a pas loin de la

coupe aux lèvres, il est aisé de deviner que cette phrase clef nous dit que cette amie est, soit une autre patiente de Freud, soit plus probablement une amie de la famille. Dans tous les cas de figure, Freud est impliqué dans l'histoire et est censé avoir un « investissement libidinal », comme on dit élégamment à la campagne, sur cette amie.

Ainsi, la patiente embarque Freud dans son histoire et celui-ci est prié de satisfaire à la demande de la patiente. Mais les choses vont plus loin. Nous venons de constater que, en tant que moi, la patiente a introduit une agalma dans le jeu. Freud est alors sollicité d'en être le désirant, mais à quelle place la patiente entend-elle se mettre ? Non pas bien sûr seulement en tant qu'aimée, dont l'amie serait l'agalma, mais surtout en tant qu'agalma, dont la tierce personne, l'amie, sera l'aimée. Autrement dit, *la patiente a introduit entre Freud et soi une tierce personne*, une autre femme qui devient l'aimée que Freud est prié d'aimer, tandis que la patiente se soustrait à cette demande éventuelle en se faisant agalma, s'identifiant à l'amie par le signifiant du désir de son refus. Si Freud avait la moindre idée qu'une invite de sa part puisse être formulée, le voilà prévenu : sa demande, ou plutôt son *invite*, sera refusée de la même manière que le mari a su refuser une invite homosexuée dans laquelle la patiente s'identifie, en détournant vers une autre femme le désir éventuel du peintre. Ainsi, la patiente n'entre pas dans l'histoire de la psychanalyse autrement que comme spirituelle, et Freud n'aura plus qu'à écrire l'histoire de son rêve, si d'aventure l'idée lui était venue d'en écrire une autre. Naturellement, cela se passe sous regard de Madame Freud, qui veille au grain et évite que son petit mari n'aille perdre son temps avec de petites évaporées de la bonne société viennoise dont il ne fera jamais partie, comme il tenta de le faire en jouant les brésiliens de Paris au temps de sa folle jeunesse.

Il est inutile de vous dire que l'auteur de ce texticule connaît à fond toutes ces ficelles, qu'on lui a apprises au cours des siècles.

LA PILE DES MOIS

Une spirituelle patiente, selon le terme de Freud, vient et lui raconte un rêve, en disant *Je* : c'est bien sûr le moi qui parle et pense maîtriser la réalité : « Je voudrais inviter une amie à dîner, mais je m'aperçois que je n'ai plus de saumon fumé… » Je ne vais pas reprendre une analyse déjà faite de nombreuses fois, sinon pour remarquer une fois de plus que le saumon fumé est peut être bien un saumon souriant (*Lachs, lachen*), ou mieux un saumon enfumé, comme la patiente elle-même par les cigares de Freud… On n'épiloguera pas non plus sur le fait que la carpe farcie se dit *gefillte Fisch*, ce qui n'est pas très loin de *gefüllte Fisch*, un poisson satisfait de sa *Wunscherfüllung*. Mais je m'amuse !

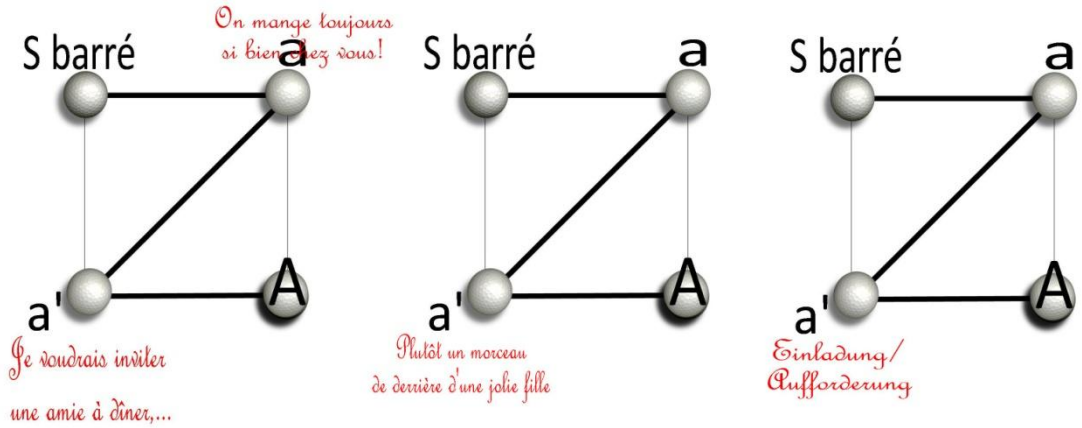
On entend alors une amie de la patiente lui dire : « On mange toujours si bien chez vous ! » comme en écho au propos de la dame. La situation de ce propos sur le schéma est assez arbitraire, mais c'est un jeu.

Mais un autre moi, en allusion au propos de la patiente se fait entendre, qui vient prendre son rang dans la pile des mois, celui de son mari qui suggère à un peintre de rencontre d'aller se payer un morceau de derrière d'une jolie fille. Je néglige le moi du peintre, qui n'est pourtant pas sans intérêt, mais on ne saurait suffire à tout… Nous n'irons tout de même pas jusqu'à suggérer que la remarque du mari au peintre

pourrait être une allusion adressée à Freud pour l'intérêt vif qu'il porte à une patiente si spirituelle…

Enfin, le moi de Freud pointe tout de même le bout du nez, sous la forme d'une transformation du propos de la patiente, très voulue et soulignée par Freud, du terme *Einladen*, invite, en *Aufforderung*, intimation d'un ordre, dans lequel Freud entend bien que la patiente accepte son interprétation concernant la satisfaction des vœux dans le rêve, le *gefüllte Wunsch*…

Si l'on avait des doutes sur la passe d'armes auquel ce rêve prête, que l'on sache que je n'ai pas cédé ma place dans la chaîne des prétendants à la Belle, comme ce texte le prouve, puisque je me saisis de ce rêve pour commencer à construire les dimensions de l'amour et du désir dans le sujet de l'inconscient.



Le rêve de Saumon Fumé

LES MERVEILLES DE SAINT GERMAIN

Je me promène à Saint Germain et j'entre dans une petite librairie proche de la rue des Saints Pères. Je trouve soudain un recueil des dessins de Franz von Bayros, que bien sûr j'achète. Le vendeur me dit, alors que je suis à la caisse : « C'est merveilleux, n'est-ce pas ? », à quoi j'acquiesce. Quelques pas plus loin, je me demande pourquoi cette phrase et je m'aperçois que le vendeur, qui semble plutôt porté sur les hommes que sur les dames, vient de marquer un but : Il s'agissait de trouver le désir d'un homme.

On sait que le milieu de la mode est animé pour une large part par des hommes dont les attirances sont plutôt du côté des hommes que des femmes. C'est un mystère que je ne parviens guère à comprendre. Il est vrai que, dans le cas ordinaire où l'on aime les femmes, on est plus porté à les habiller pour pouvoir ensuite les déshabiller, ce qui explique que l'on soit trop pressé pour prendre le temps de les habiller soi-même.

Pour ma part, ayant longuement réfléchi à la question, je me sui rendu à cette évidence que je serais plutôt porté à déshabiller les femmes pour avoir le plaisir de les habiller ensuite.

On peut revenir à la question initiale et se demander pourquoi cette propension à habiller les femmes chez les hommes dont le choix d'objet d'amour est si clairement narcissique. Une première réponse simple serait bien sûr que c'est une façon de jeter un voile et plutôt deux sur la castration maternelle, mais cela ne nous mènera pas loin. Une autre piste serait que, comme le disait Frédérique Margerin, ces hommes ont été si près du corps de la mère et de son fonctionnement mental qu'ils en sont restés marqués. Ce n'est pas forcément faux, mais cela suggère un phénomène d'empreinte qui ne me paraît pas une bonne idée pour avance dans la question. Ce qui est sûr, est que ces hommes ont dû faire le sacrifice d'une partie de leur être sur la demande de la mère, et que cela se paie et se rédime d'une autre manière.

Que voulait donc au juste ce jeune homme qui me vendit ce livre ? -Avoir l'aveu du désir d'un homme pour les femmes. Mais en quoi cela pouvait-il l'intéresser ?

Je suggère que, si ce désir peut être créé par lui, alors il a sa place dans le jeu comme *go-between* et de ce fait une place dans le désir tout court. L'action qui consiste à habiller les femmes est donc au fond une manière de trouver une place dans le champ du désir de la mère, ce qui me paraît bien manquer dans leur cas, quoiqu'on dise à ce sujet.

Mais il y a plus : Si un homme répond à cette proposition, alors cet homme, supposé qu'il ait quelque désir pour cette femme, manifeste l'existence de la fonction phallique par l'érection suscitée par cette femme et occupe ainsi une fonction paternelle de substitution qui est bien ce qui a le plus manqué à ces garçons victimes de la dépression de leur mère et de la revendication non éteinte qui fut la leur à l'encontre des contraintes où elles se laissèrent couler dans les rets de la dette symbolique auxquels elles n'eurent pas la force d'échapper.

Ainsi, en suscitant le désir pour une femme, cet homme se situe en tant qu'aimé dans la partie de cartes du désir, et , s'il n'est pas l'amant de cette femme, il est du moins celui de la fonction paternelle manquante qui lui permet de trouver une place dans le jeu par l'apologie de l'agalma donnée à cette femme ainsi parée et donc promise au cycle marchand du mariage auquel les femmes ont, on le sait, une propension marquée.

LA LIGNE EST EN DERANGEMENT

Vendredi soir, jour de canicule. Un train de banlieue de plus. Le train est retardé, une fois de plus. Le soleil donne en plein sur la cocotte-minute, la vapeur fuse par les fenêtres ouvertes, les poulets cuisent doucement dans leur sauce en attendant de devenir des êtres humains en partance pour on ne sait quel camp : HLMstadt par exemple.

Près de moi, une jeune femme dont la grâce va au-delà de la beauté, donc insignifiante. Elle s'adresse à moi et je fais un peu de cirque histoire de mettre de l'ambiance dans l'espèce humaine qui m'entoure. On appelle cela un état maniaque, mais chez moi, l'état maniaque est naturel, c'est juste que l'espèce humaine ordinaire m'emmerde et que j'ai dû supporter de ne pas être moi-même trop longtemps. Alors que les échéances se rapprochent, j'ai décidé de prendre l'espèce humaine pour ce qu'elle est, un accident de l'évolution sans grande importance. Elle n'aime pas ça, l'espèce humaine.

A ma gare attendant un moyen de translation quelconque, la jeune femme s'approche de moi, roulant sa clope me demande si je travaille dans la forêt. Elle est guide dans un domaine plutôt difficile dont je ne parlerai pas.

Elle vient voir sa mère, qui va mourir sous peu. Elle a décidé qu'elle devait être là pour pouvoir faire son doeuil, car elle sait que, si elle ne le fait pas, elle le paiera toute sa vie. Pleurant à demi. Je la prends par le bras puis je l'embrasse tandis qu'elle fond en larmes cachées.

Un peu plus loin elle descend près de l'hôpital où sans doute sa mère va mourir. Je me lève à nouveau et je l'embrasse encore tandis que ses larmes sont présentes.

Encore sur les marches du bus, elle se retourne et me dit : « J'ai compris le message », me regardant dans les yeux. Le bus repart.

Je n'ai toujours pas compris le message.

ALCHIMIE DE LA CONSTITUTION SEXUELLE DES FEMMES

Chez les petites bêtes de la nature, comme nous le montrent d'innombrables documentaires animaliers, la vie se résume à trois choses très simples: manger, se reproduire en fourguant ses gènes à une copine, et se faire manger.

L'être humain, avec son innommable néocortex, a inventé un truc en plus, qui est le désir.

De sorte que l'activité naturelle qui consisterait à déférer à l'appel du sexe reproducteur chez la première venue, consiste, pour celle-ci, à transmuter, comme on transmute le plomb en or, le simple mobile reproducteur en désir d'enfant.

La suite est bien connue, et le transmetteur de gènes Y est alors remercié, comme c'est le cas dans la nature, et prié d'aller à la guerre, ou fumer sa clope assis sur le banc du village, tandis que les femelles transportent sur leur dos les vingt kilos de fardeau mangeatoire, et le gosse nouveau-né empaqueté sur le dos ou sur le ventre, selon le nombre de places restant.

L'un des plus remarquables théorèmes produits en psychanalyse tient en peu de mots:

La perte de l'objet se transpose en identification.

La difficulté de cette formule tient d'abord dans le terme : *objet*.

On entend en effet par-là l'objet d'amour, et non pas celui de la pulsion, or ces deux termes sont très distincts.

De surcroît, la notion d'objet d'amour est confuse.

On est censé aimer un objet; mais en fait, ce qu'on aime est un Autre, l'Autre de la parole, statistiquement la mère, lorsqu'il y en a une et qu'elle veut bien remplir son rôle.

Toutefois, ce qui paraît être l'"objet" d'amour, est en fait l'image de l'autre que l'on a épinglée sur l'Autre de la parole, et non l'Autre.

En sorte que l'on s'aperçoit que, dans cette image de l'autre, se cache un objet cause du désir, mais du désir de l'Autre. C'est cet objet qui est perdu, et il n'est rien autre que la cause du manque de l'Autre, autrement dit sa castration.

Ce n'est donc pas l'Autre qui est aimé, mais, dans l'identification, l'objet cause du désir de l'Autre, son manque, si toutefois l'Autre daigne manquer, ce qui n'est pas toujours le cas.

On sait par ailleurs que, en raison de la position du phallus dans l'Autre, il existe un spectre discret d'états de choix d'objet d'amour, entre choix narcissique et choix d'objet par étayage. Nous n'entrerons pas dans ce dédale.

Dans le cas ordinaire, la tâche de tout sujet de l'inconscient est de réaliser la mutation du plomb en or, ce qui, analytiquement parlant, s'appelle la métaphore paternelle, et plus communément, le complexe d'Œdipe, dans le cas du garçon.

Pour la fille, ce choix s'impose tout autant. Confrontée à sa propre demande à l'Autre, et au retour de courrier que l'Autre lui envoie, la fille sait qu'elle aura pour principale tâche de mettre à la marmite la demande de l'Autre et la manière donc celle-ci peut donner issue à celle de l'enfant, -- ou au contraire, à l'épuiser et à l'empêcher de trouver la moindre expression. Une formule par exemple en ce sens, serait de la part de la mère, une phrase telle que "tu ne feras jamais rien d'autre" adressée à la fille, ou encore, une déploration éternelle sur le fait que les mâles sont des êtres ignobles, sans cesse répétée à la fille, en sorte que celle-ci trouvera dans la défense de sa mère contre ces monstres une bonne occasion de jouer les chevaliers d'Eon.

Comme il n'est pas possible d'entrer dans le labyrinthe des rapports que les femmes entretiennent avec leurs capacités reproductrices, et qu'elles n'en savent le plus souvent rien elles-mêmes, il nous faut suivre un fil d'Ariane qui risque de casser à tout instant.

Les femmes sont d'abord des enfants qui ont une mère, ce qui les soumet aux mêmes contraintes que les individus de

sexe mâle, ce qu'on épingle de divers sobriquets: complexe d'Œdipe, symbiose et toute la lyre.

Ce qui nous importe est ceci: comment une fille devient-elle une femme, avec tous ses problèmes insolubles?

Au premier temps de la valse, les filles sont des enfants qui ont une demande adressée à la mère, celle d'être aimée. Le résultat inconscient n'est pas toujours convaincant, puisque la demande de la mère, qui reste aussi une enfant, est la même, et qu'elle ne fait rien de mieux que de l'envoyer comme réponse à sa fille…

Comme cette demande d'amour n'a aucune chance d'être satisfaite, il en résulte une frustration, liée aux privations qui définissent la mère, dans ses réponses à l'enfant, comme la somme de ses propres ratages dans sa constitution comme sujet au désir.

La demande de l'Autre est la somme de ses ratages, mis en forme d'objet.

Comment sortir de ce tintouin?

Si la voie n'est pas barrée par la mère, ce qui est fréquent, une lumière apparaît au bout du tunnel, qu'il reste à la fille à transformer en désir.

La solution de cette équation, qui consiste à transformer les demandes de l'Autre et celle de l'enfant aussi, est freudienne.

D'une part les demandes sont transmutées par identification à la mère, en frustration de la mère.

Or, toute frustration appelle une solution: le désir d'enfant, par lequel la fille se pose comme succédant à la mère.

Il est alors commode que, dans l'inconscient et nulle part ailleurs, la demande de l'enfant soit transmutée en désir adressé à un donateur d'enfant, un père, réel ou pas.

Ainsi le pompier de service descend du ciel sur sa belle échelle, et avec l'accord du sujet, qui se met en position d'accepter le don, accomplit en un instant la magie de satisfaire au désir d'enfant…

Ensuite, le magicien regagne sa demeure.

Il y a une condition à ce service garanti: que ce père aime, autrement dit satisfasse à la demande que la mère ne pouvait satisfaire, puisqu'elle-même une enfant.

La technique éprouvée que les sujets de l'inconscient connaissent bien est de supposer que le pont est déjà franchi, en faisant en sorte d'aimer ce père, assez pour que la supposition qu'il aime soit crédible.

Le miracle s'est alors accompli, et la fille peut succéder par identification à la mère en tant que donatrice d'enfant, au père et non pas à la mère, comme c'était le cas en phase préœdipienne.

GT 2018. 9. 16

CAUCASE

Vendredi 20 Auguste. Mon train file à toute vapeur à travers la Sibérie en pleine décongélation, de sorte qu'il n'y aura bientôt plus de transsibérien ; y avez-vous pensé ?

Assis sur les marches, mon regard est attiré par deux adolescents d'un magnifique style caucasien de chez nous. Aussi beaux l'une que l'autre, ils passent leur temps à tchatcher avec leurs interlocutrices d'en face et à échanger d'intenses gestes de complicité amoureuse très surjoués.

Puis peu à peu, je comprends qu'ils sont frère et sœur. Alors que nous approchons de Vladivostok, je comprends que les deux jeunes en face sont deux autres sœurs de la phratrie, dont l'une ne mord pas tellement au jeu, étant plus âgée, mais la petite semble ébahie.

Je me demande où est le reste du quatrième cerveau, car je ne le vois pas. J'ai oublié de vous dire que les femmes ont quatre cerveaux ; je vous expliquerai cela plus tard.

Je ne vois rien, à perte de vue. On se lève pour quitter le train, et je comprends que la femme d'à côté est la mère. Une femme qui fut très belle et l'est encore, accrochée à son portable depuis des siècles, et fort sérieuse. On voit qu'elle ne plaisante pas avec une copine. Un amant peut-être ?

Pas de mâle en vue. Il est sans doute en train de gagner l'argent de la tribu dans une grande société où il occupe une direction quelconque.

Je comprends alors le jeu des adolescents, que Cocteau a fort bien décrit, et me rends compte que cette mère est en train de laisser se constituer sous ses yeux indifférents un joli couple incestueux qui finira très mal, avec les diverses variantes possibles, un transsexuel, un homosexuel et sa sœur suicidaire, ou dieu sait quelle autre variante.

Relisez donc l'Homme aux Loups.

Gérôme Taillandier

Chroniques du Séminaire

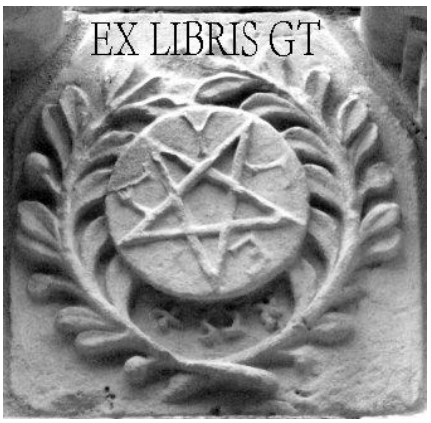
de

Jacques Lacan

1 à 6

Je republie ces chroniques aujourd'hui dépassées

comme un souvenir un peu nostalgique de mon travail.



Gérôme Taillandier

Quelques problèmes de l'établissement du séminaire de J. Lacan

Le Séminaire de J. Lacan pose et posera toujours deux problèmes-clés très difficiles à travailler :

— la recherche et la localisation des sources documentaires ;
— la lecture et l'établissement de ces sources.

Le séminaire étant en effet prononcé oralement, à l'exclusion de tout texte manuscrit, ne peut consister qu'en trois types de documents : l'enregistrement magnétique, la sténotypie, les dactylographies résultant de ces deux premiers moyens.

1. Les documents magnétiques sont rares et tardifs. Il semble que les premiers enregistrements aient été autorisés par J. Lacan à Ou.[1], à partir du séminaire VI (ou VIII). Or ces documents magnétiques anciens ont été effacés. Et ce n'est guère qu'à partir de 1969 que l'on peut trouver des documents magnétiques à peu près complets. Il est du reste bien connu des auditeurs de ces enregistrements qu'ils sont à moitié inaudibles, masqués par un bruit de fond épouvantable...

2. L'histoire de la sténotypie du séminaire reste à écrire. En particulier, on ignore tout du nom des diverses sténotypistes qui se sont succédées durant 27 ans. Cependant, au dire de certains, Mme Pe. aurait été engagée par l'E.F.P. (et non par J. Lacan lui-même) pour réaliser

1. Vu la situation actuelle, on ne peut dire publiquement le nom des personnes concernées dans cet article. Que le lecteur veuille bien nous en excuser, mais nous devons protéger nos sources.

cette sténo du séminaire ; mais ceci ne peut être vrai qu'à partir de 1964. Quoi d'autre avant ?

Ajoutons qu'*on ignore tout* du destin de ces sténotypies de l'E.F.P. (ou du secrétariat de J. Lacan ?). Existent-elles encore ? Si oui, où sont-elles stockées ? On prononce sur ce point assez souvent un nom, dont le porteur prétend « les avoir perdues dans un déménagement ».

3. En ce qui concerne les *dactylographies* résultant de ces documents originaires (1 et 2), là commence la vraie difficulté. On distinguera versions *dépendantes* et *indépendantes* de ces textes. En effet, à partir des documents 1 et 2, plusieurs auteurs de transcriptions ont pu réaliser des dactylographies différentes du même séminaire. Or, fait remarquable, *il n'arrive jamais que deux versions indépendantes concordent de façon satisfaisante.* Encore heureux lorsqu'on dispose de ces sources indépendantes ! puisqu'un travail fécond de *comparaison* et de *différence* permet de *conjecturer* un texte qu'il ne faut pas dire original mais *critique* par rapport aux sources.

Dans le cas fréquent où l'on ne dispose que d'une seule source textuelle, le travail de conjecture se réduit à sa plus simple expression : essayer de rétablir : 1 — à partir du sens ; 2 — à partir du *son,* le texte « original » définitivement altéré.

Mais une règle de méthode doit constamment être retenue même si elle est très difficile à soutenir : *on doit respecter autant qu'il est possible chaque mot, chaque virgule, du texte original ; et l'on doit, là où le texte est incertain, se laisser plutôt guider par le son que par le sens.* C'est la phonétique, le matériau sonore (graphique) du texte qui doit guider la restitution des conjectures.

Il est évident que, par ailleurs, tout travail de restitution doit se faire à partir *de sources aussi indépendantes que possible* ; les sources dépendantes (issues de versions indépendantes) ne seront pas prises en compte dans cet article.

Il est temps d'examiner l'état général des versions connues de l'auteur à cette date (Mars 84). Est-il nécessaire de préciser que ce travail de recensement est *en cours* et qu'il le restera longtemps ? Que nous restons ouvert à toute information nouvelle ?

1. Séminaires (– 1) et (– 2)

Ces deux séminaires sont numérotés en négatif car ils ne sont pas portés sur la liste « officielle » du Séminaire, publiée aux Editions du

Seuil (édition légale répondant au « droit moral »[2] de l'éditeur). Il semble qu'il n'y a pas eu d'enregistrement ni de sténotypie de ces textes. Il y aurait cependant des notes manuscrites de Mme Rou. et de M. Pe. Mme Do., qui a assisté à ces séminaires, n'en a pas de notes.

2. Séminaires 1 à 10

La situation est assez simple. Il existe pour tous ces séminaires une version principale que nous appellerons Version J.L. et qui vient très probablement du secrétariat de l'auteur. Cette version est très aisément reconnaissable à sa typographie et aux notes manuscrites de Lacan qui authentifient l'origine de certaines leçons.

Toutefois pour le séminaire 8, la situation est assez compliquée. D'une part, il existe une version indépendante, LAB, ce qui est de nature à nous réjouir. Mais par ailleurs, la Version J.L. ne nous est connue que d'une manière partielle, fragmentaire ; qui plus est, il semble y avoir en circulation une autre version non-indépendante, qui paraît être une re-frappe de la version J.L. ! On l'appellera donc (JL'), par hypothèse.

Cette remarque nous permet d'introduire cette autre : à partir probablement du séminaire 8, M. Ou. ayant été autorisé à enregistrer le séminaire, il existe désormais sans doute une Version indépendante LAB pour ces divers séminaires 8 — 9 — 10. Nous ne les connaissons cependant pas toutes. Malheureusement, les bandes de M. Ou. ont été effacées, et il ne subsiste plus que sa sténotypie du séminaire 8.

3. Séminaires 11 à 27.

Il y a plusieurs groupes de séminaires selon les problèmes de sources.

— Séminaire 11 : La publication précoce de ce séminaire a malheureusement raréfié les sources indépendantes et nous n'en connaissons qu'une, d'ailleurs partiellement.

— Séminaires 12 et 13 : On ne connaît malheureusement pour ces séminaires qu'une seule version LAB, bien qu'on sache indirectement que la version J.L. existe ; mais elle reste inaccessible[3]

Ici commence le problème du financement et de la propriété des matériels originaux : la personne privée de J. Lacan ? ou l'Association Loi de 1901 E.F.P. ? Impossible d'en savoir plus à l'heure actuelle. Par

2. C'est le terme juridique exact.

3. Cette situation pourrait changer sous peu.

ailleurs, il n'est pas mauvais de savoir que les stencils de la Version LAB, entreposés dans les locaux de l'E.F.P. (bibliothèque), et non sa propriété, en ont mystérieusement disparu au moment de la dissolution (et même à vrai dire un peu avant si nous en croyons nos sources...)[4]

Séminaires 14, 15, 16

La situation est assez bonne, mais paradoxalement, il en résulte que ces textes (mis à part le 15) ont été jusqu'à présent très mal établis. Ajoutons incidemment et pour ne pas encourager le lecteur, que *ce serait une erreur de croire que les Versions J.L. soient plus fiables que les autres* : elles sont aussi fautives et il est important de préciser que Lacan n'accordait pas la moindre attention à l'état des textes qu'il lisait comme venant de lui.

Séminaires 17 à 25

Il existe au moins deux versions fiables de ces séminaires (avec quelques réserves pour le 17) : CHO et GUY. Les enregistrements existants sont assez nombreux. On ne sait toutefois rien d'une version J.L. ou E.F.P.

La version du séminaire 21 mise en vente sous couverture bleue, n'est qu'un repiquage des versions CHO et GUY. Ces deux versions font donc autorité sur celle-là.

Séminaire 26

Il existe une version CHO complète et fiable.

Séminaire 27

On ignore si ce séminaire a été édité en version conforme indépendante.

Pour conclure, nous présenterons le tableau suivant, qui résume, en gros, nos connaissances actuelles sur les versions *indépendantes* (nous insistons) des divers séminaires.

4. Car nous sommes assez bien documentés ; mais tout ne peut être écrit à ce sujet.

SÉMINAIRE	J. LACAN	LAB	GUY	CHO	AUTRES
(– 2)	? (1)				Notes manuscrites.
(– 1)	?				
1 — Les Écrits techniques de Freud.	+				
2 — Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique.	?				
3 — Les Psychoses.	?				Autre version d'origine inconnue : THI ?
4 — La Relation d'objet.	+				
5 — Les Formations de l'inconscient.	+				
6 — Le Désir et son interprétation.	+				
7 — L'Éthique de la psychanalyse.	+	?			
8 — Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques.	+	+			(J.L.) Plusieurs refrappes en cours.
9 — L'Identification.	+	?			— d° —
10 — L'Angoisse.	+	?			— d° —
11 — Les Quatre Concepts.	?	+			
12 — Problèmes cruciaux de la psychanalyse.	?	+			

(1) Le ? désigne des textes d'existence conjecturée mais non certaine.

SÉMINAIRE	J. LACAN	LAB	GUY	CHO	AUTRES
13 — L'Objet de la psychanalyse.	+	+			Résumé S.A.
14 — La Logique du fantasme.	+	+			FAV.
15 — L'Acte analytique.	+	+			FAV (refrappe en cours).
16 — D'un Autre à l'autre.	+	+		+	FAV, FR, X.
17 — L'Envers de la psychanalyse.	?	+	+	+	
18 — D'un discours qui ne serait pas du semblant.	?	?	+	+	
19 — Ou pire...	?	?	+	+	
20 — Encore.	?	?		+	
21 — Les Non dupes errent.	?	?	+	+	(Refrappe en cours).
22 — R.S.I.	?	?	+	+	
23 — Le Sinthome.	?	?	+	+	
24 — L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre.	?	?	+	+	
25 — Le Moment de conclure.	?	?	+	+	
26 — La Topologie et le temps.	?	?	(+ Mixte +)		
27 — Dissolution.	?	?	?	?	

Note complémentaire à l'établissement du Séminaire de Jacques Lacan

Depuis mon précédent article,[1], d'autres renseignements sur l'état des versions *indépendantes* du séminaire de J.L. me sont parvenues, principalement grâce aux efforts de tel de nos amis pour se procurer les versions en question. Je veux, dans cette note, donner l'état des recherches actuelles (janvier 1985).

J'en profiterai pour préciser ce qui n'a pas été clairement compris par plusieurs lecteurs du précédent article : je ne parle ici que des seules versions *indépendantes* du séminaire ; précisons que plusieurs versions dépendantes sont actuellement en cours de publication, en vue de donner une transcription tout simplement lisible du texte[2]. Parmi elles, certaines sont à recommander vivement, tandis que d'autres brillent par leur nullité. Nous invitons donc les lecteurs du Séminaire à *se renseigner* avant d'acheter ou de lire n'importe quoi. De telles sources de documentation existent.

Cela dit, voici l'état des nouveaux documents dont on a le témoignage.

1. *Séminaires (-1) et (-2)* : M. Bei. disposerait de notes manuscrites du séminaire sur Dora.

2. *Séminaire 9* : il semblerait qu'il a existé deux versions J.L. dont l'une est plus fautive que l'autre. La frappe d'une des versions ressemble beaucoup à celle des Lettres de l'Ecole freudienne.

3. *Séminaire 10* : on peut considérer comme une version indépendante la version CHO de M. Chollet, dans la mesure où elle complète la version J.L. d'une leçon inédite, et où elle a été établie à partir de bandes magnétiques en la possession de M. Lefort.

4. *Séminaires 12 et 13* : c'est sur ce point qu'on a le plus avancé : *la version J.L. de ces séminaires est désormais disponible.*

5. *Séminaire 20* : on dispose maintenant de la version J.L..

*
**

Nous ferons connaître au lecteur les documents nouveaux qui pourraient apparaître par la suite. Signalons par ailleurs qu'on dispose désormais une version critique fort satisfaisante de la leçon inaugurale sur Les Noms-du-Père, version établie à partir de plusieurs manuscrits indépendants de haute époque...

Gérôme Taillandier

---

1. Cf. *Littoral* n°13, pp. 121 sq.
2. Je compte rédiger sous peu un article sur les versions *dépendantes* valables.

Gérôme Taillandier

Chronique du séminaire de J. Lacan (3) : l'unique séance des noms-du-père

On sait que le séminaire sur les Noms-du-Père, qui ne s'est jamais tenu — et d'autant plus célèbre pour cela — à une séance près le 20 novembre 1963, en a acquis une sorte de statut bizarre et bancal, élevé, d'un côté, au rang de mythe radical de l'enseignement de J. Lacan, tandis que d'un autre côté, une dactylographie décevante circule, ne gardant de la puissance du mythe originel que la vertu d'être tout à fait illisible.

Un travail de recherche documentaire récent mené vers 1981-1983, par une équipe qui se garde de *publier* quoi que ce soit, a permis de mettre à jour plusieurs *versions manuscrites indépendantes* de cette leçon. Il peut à partir de là être envisagé un travail *d'établissement* (et non de publication s'entend) de ladite leçon auquel le groupe s'est attelé, non sans résultats.

Nous souhaitons faire le bilan de cette chasse aux documents.

***

1. Il est remarquable que la quasi-totalité des versions dont nous allons faire état trouve sa source auprès du groupe de la Clinique de Laborde, dont on soulignera l'importance dans l'établissement du Séminaire. Il faut se souvenir que M. Oury avait déjà proposé à Lacan une version manuscrite du Séminaire 7, avant d'être autorisé, l'année

suivante à enregistrer et diffuser le séminaire sous forme dactylographiée. (*Version LAB*) [1].

Pour les Noms-du-Père, la première version à signaler est une dactylographie de mauvaise qualité établie autrefois à Laborde, *Version LAB*.

2. *Notes GUIL*. Une agréable visite à la Clinique de Laborde a permis à M. Oury de nous donner une copie d'une version manuscrite de séance de Mme N. Guillet. Elle est très utile.

3. *Notes OU*. M. Oury a lui-même produit une version manuscrite de séance que nous avons utilisée. Notons par parenthèse que grâce à lui encore, nous disposons de notes manuscrites importantes de travaux peu connus : les Journées Provinciales qui se tenaient dans les années 55-65 environ et dont il ne reste semble-t-il guère d'autres traces écrites. Il faudra bien un jour exploiter ces documents.

4. Mme Dolto a livré un document précieux, ses propres notes manuscrites, extrêmement fidèles : *Notes Dolto*.

Le regroupement de ces diverses versions a permis d'établir une *Version critique* (Version CRIT 1) aussi précise qu'il est possible dans l'état actuel des sources documentaires.

C'est là le début d'un véritable travail d'établissement — et non « d'arrangement » — du Séminaire de Lacan, dont on regrette seulement qu'il ne puisse être rendu public. Souhaitons qu'il serve d'exemple à d'autres techniciens du Séminaire, hélas trop peu nombreux.

Juin 1985.

1. Renseignements de Mme G. Michaud.

Chronique du séminaire de J. Lacan
IV : sur quelques versions dépendantes satisfaisantes du séminaire

Gérôme TAILLANDIER

En ce mois de janvier 1987, à peine cinq ans après la mort de J. Lacan, il est bon de savoir que le travail souterrain de son enseignement se poursuit et qu'il commence à produire des rejetons : il est désormais possible de lire quelques versions satisfaisantes du Séminaire.

Ces versions sont *dépendantes* : elles réservent donc le droit et la place des versions indépendantes auxquelles nous avons consacré d'autres articles. Sans doute pour l'Histoire, les versions *indépendantes* resteront-elles le matériau indispensable d'une véritable *édition critique* du Séminaire, qu'on peut espérer vers le XXIIe siècle !

Quant à nos sources de renseignements sur ces versions, on comprendra que nous restions discret (quand nous savons quelque chose). La malheureuse aventure du groupe Stécriture[1] donne en effet à penser.

1 — *Séminaire IV.* On dispose désormais d'une version critique, augmentée de Notes marginales, Conjectures, Variantes qui, tout en respectant le texte de la version J.L., l'amende sans effacer les traces du texte original. Qui plus est, cette version a été entièrement retapée — ce qui n'est pas sans entraîner les habituelles fautes typographiques de textes refrappés.

Cette version a manifestement été établie à partir de la seule version J. L., sans autre version ni Notes d'Élève.

1. Dont on rappelle au lecteur nouveau venu qu'il a inauguré un établissement du Séminaire VIII. Il n'en sera pas question ici pour diverses raisons, en particulier parce que cette édition reste en plant.

2 — *Séminaire V.* Suivant les mêmes principes que pour le texte précédent, mais en s'appuyant cette fois sur des *Notes Lemoine* de l'époque, on dispose d'une version *critique annotée*. Qui plus est, cette version met à jour le texte (Version J.L.) de la leçon du 8-1-58, qui n'existait pas jusqu'alors, sinon en Notes Lemoine. De surcroît, elle tranche le débat sur l'ambiguité de dates des leçons du 9-4 et du 31-4-58 : ces leçons *n'en font qu'une* (thème : La Belle Bouchère, Dora) et celle-ci est à dater du 9-4-58.

3 — *Séminaire XIV.* (Logique du Fantasme) on dispose désormais d'une version *établie d'après des enregistrements*. Que le lecteur ne se laisse pas impressionner par cette affirmation ! Il faut savoir que le matériel magnétique du Séminaire est souvent inaudible. Toutefois cette version semble fort bien faite (on n'a pas vérifié en détail).

Rappelons donc au lecteur les sources indépendantes de ce séminaire, relevées dans nos précédents articles.

Le lecteur assidu pourra repérer aisément cette version par les caractères suivants : 2 volumes de 158 et 159 pages, Note sur le nombre d'or à la fin de l'ouvrage, Note à la page 3 commençant par : « Dans cette phrase Lacan... »

4 — *Séminaire XV* (L'Acte Analytique). Cette version, déjà sortie en 1981, a manifestement été établie à partir de plusieurs documents :

— *Version FAVA*, établie par un auditeur contemporain (mais très incomplète).

— *Version J.L.*

— *Version Laborde* établie autrefois avec l'accord de Lacan par une équipe de J. Oury. C'est madame F. Dolto qui semble avoir rendu disponible cette version.

Mais cette version dépendante, bien que fort réussie, pose quelques problèmes, touchant aux leçons des 8 et 15 mai 68 et du 19 juin 68. Cette version ne donnait en effet qu'un *résumé* des 8 et 15-5 : on ne dispose toujours pas du texte du 8-5-68, mais il est désormais possible d'avoir (en version J.L.) les leçons du *15-5 et 19-6-68*.

Par ailleurs, cette version manque de soutenir valablement certains principes *critiques* (c'est pourquoi nous ne la disons pas telle). Ainsi p. 223, ligne 4, peut-on trouver la pour le moins curieuse expression de « universelle particulière » ! La référence aux textes d'origine montre que deux versions confirment cette expression (lapsus possible de Lacan), tandis qu'une troisième donne un *tout autre texte*, attestant semble-t-il d'une simplification outrageuse des deux autres.

On ne peut que déplorer que face à de tels problèmes, les auteurs de la version n'aient pas plus fait droit à la *méthode des variantes*, de rigueur dans toute édition sérieuse, la psychanalyse ne suffisant pas à justifier un manque de rigueur dans l'établissement d'un texte.

5 — *Séminaire XVI.* (D'un Autre à l'autre). Selon les mêmes principes que les précédents, cette version livre au public un texte très valable de ce séminaire difficile à établir. On la reconnaîtra aux traits suivants ; 1 volume de 415 pages augmenté de deux Annexes : sur Léonard de Pise (Fibonacci) et sur la série de Fibonacci. Deux préfaces, dont une technique, ouvrent cette édition. On y apprend que cette version a été établie à partir des documents suivants :

— version Fava, incomplète,
— version Chollet,
— version J.L.

A quoi l'on doit ajouter : des notes d'élèves, *Notes P.* et *Notes B.*, issus d'auditeurs et quelques autres documents de moindre valeur.

Ajoutons que selon certaines rumeurs, trois groupes différents auraient commencé l'établissement des Problèmes Cruciaux, de l'Objet de la Psychanalyse et d'Encore, et nous verrons que le printemps s'annonce beau et que le Bonhomme Hiver n'a qu'à bien se tenir !

Faut-il conclure enfin et pour la seule satisfaction personnelle, que l'auteur de la présence a réalisé une version *critique* à peu près satisfaisante du Séminaire VII, — version évidemment non publiée et du reste non publiable pour toutes sortes d'excellentes raisons.

Une remarque : dans notre précédent travail, nous anoncions la découverte de la Version J.L. du Séminaire XX (Encore) : *c'est faux*. Cela a du reste peu d'importance, puisqu'il existe de nombreux enregistrements de ce séminaire.

Ajoutons encore que grâce à Laurence Bataille, hélas aujourd'hui décédée, nous disposons maintenant des dernières séances en Version J.L. du Séminaire VIII.

Chronique du séminaire de J. Lacan (V)
Les séminaires (- 1) et (- 2)

Gérôme TAILLANDIER

Concernant les séminaires « négatifs » de J. Lacan, non portés sur la liste officielle du Séminaire, un certain nombre de questions se posent, que l'auteur voudrait proposer au public.

1 — On ignore dans quel lieu et avec quels auditeurs ces séminaires ont eu lieu.

2 — On ignore s'ils furent enregistrés de quelque façon.

3 — On ignore même leur nombre exact ! Si en effet l'on sait que *trois sujets* furent traités, le temps qui y fut consacré reste inconnu. Le seul renseignement dont on dispose pour l'heure est une bibliographie inédite de Nicole Cattan-Sels dans laquelle celle-ci fait état de *deux* années de séminaires ainsi réparties :

- Séminaire (- 2) 1951-52 : l'Homme aux Rats
- Séminaire (- 1) 1952-53 : Dora, l'Homme aux Loups.

Concernant les Notes ou documents relatifs à ces Séminaires, on ne dispose à ce jour que de misérables *Notes* sur l'Homme aux Loups, d'origine incertaine. On conjecture qu'il pourrait s'agir de la frappe de notes d'études de Lacan lui-même.

* * *

Néanmoins, un certain travail reste possible concernant ces séminaires, si l'on adopte l'hypothèse suivante : on peut constater que la quasi-totalité des textes publiés de Lacan sont en fait des résumés de séminaires rédigés à des fins exotériques (le plus souvent, didactiques). Et l'on remarque de plus que leur rédaction est *à peu près* contemporaine du Séminaire en cours (à quelques mois près).

En sorte que *le principe d'un classement chronologique en parallèle des Séminaires et des Ecrits* permet d'avoir une vue assez fidèle de l'état du Séminaire à telle date.

Selon ce principe, pouvons-nous *recenser* les *écrits* de cette période et en *inférer* quelques données touchant au contenu de ces deux séminaires ?

— C'est tout à fait possible et le tableau suivant en propose l'état (sans doute incomplet) au lecteur. C'est par souci de parer au plus pressé que l'auteur s'abstient de tout commentaire sur le *contenu théorique* et l'articulation de ces textes. Que d'autres s'y attellent !

1951-52 : Sém (-2) *L'Homme aux Rats —* *(Début de l'enseignement* *cf. E71)*	*Intervention sur le transfert* *R : ?/P : 1951* *Some reflections on the Ego* *R : ?/P : 2/5/51* *Intervention au 1er Congrès* *Mondial de Psychiatrie —* *P : 1951* *La psychanalyse, didactique —* */1951 ?* *(Cf E.71)*
1952-53 : Sém (-1) Dora ; l'Homme aux Loups *Notes* sur l'Homme aux Loups /1952 ?	Le mythe individuel du névrosé R/ ?/P. 1953 (Cf E. 72) Le symbolique, l'imaginaire et le réel P : 8/7/53 Fonction et Champ .../ réponse aux interventions /P : 26/9/53 Le stade du miroir en action /P : 19/5/53 (?) Logos (traduction) /1953 (?)

Les lettres R, P et E désignent les dates de rédaction, de publication et les Ecrits.

On constatera sur ce tableau d'évidentes discordances : on ne comprend pas, si *Dora* a été traité en 1952-53, pourquoi le texte sur le Transfert est publié en 1951. Il est évident, d'autre part, qu'on aura intérêt à considérer les Introduction et Réponse aux Interventions de J. Hyppolite comme des *résumés* du séminaire sur l'Homme aux Loups. C'est donc de là que dateraient les premiers essais de définition de la *Verwerfung* comme *rejet* [1].

1. La consultation du livre d'E. Roudinesco ne nous apprend malheureusement rien sur le début du Séminaire. Cf. p. 306, t. 2.

Chronique du séminaire de J. Lacan

VI. Le matériel audio-vidéo-graphique du Séminaire de J. Lacan

Gérôme TAILLANDIER

1. Par matériel audio-vidéo-graphique (en abrégé A V G) j'entends désigner l'ensemble des documents, écrits, sténographiques ou sténotypiques, vidéographiques ou audio-magnétiques, se référant au Séminaire de J. Lacan.

La recollection, l'inventaire, le stockage, l'archivage, la reprographie, la confrontation de ce matériel A V G est un problème majeur actuel du Séminaire de J. Lacan. Pour des raisons de simplification, on va distinguer diverses catégories. Il faut, pour comprendre l'importance de ce concept, se souvenir du caractère *entièrement inédit dans l'histoire* de l'enseignement de Lacan. Tant oral que scopique, à l'exclusion de l'écrit, les seules traces qu'il a laissées ont la particularité d'avoir toujours été stockées sur des *supports* entièrement nouveaux par leur lieu d'insertion : bandes magnétiques, bandes vidéo, bandes de sténotypie, notes « orales » d'auditeurs, bref ! *rien qui soit de Lacan lui-même par la voie de l'écrit.*

1.1. Le matériel sténotypique-sténographique

A partir de quelle date ce matériel existe-t-il ? On ne le sait pas clairement. On ignore si, à partir de 1953 les Séminaires furent sténotypés. On est amené à *le supposer* par l'existence de la version J.L. On ne sait pas ce que sont devenus ces enregistrements.

— A partir de 1964, c'est l'E.F.P. qui assume la charge (et donc la propriété ?) de la sténotypie du Séminaire. Que sont devenues ces bandes au moment de la dévolution des biens de l'E.F.P. ?

Il existe encore à Laborde une sténographie du Séminaire 8 par Mme Brivette. Selon les souvenirs de M. Oury, il n'y aurait pas d'autres archives de cette sorte [1].

1. Il existe toutefois des Notes de M. Oury sur les Journées Provinciales.

On oubliera la stupidité de haute époque concernant M. Valas... Personne n'est parfait... GT. Il faut ajouter que cette information m'avait été donnée par ses amis...

1.2. Enregistrements audio-magnétiques

Ils ont été, on le sait, fort nombreux. Mais des *séries larges* de tels enregistrements sont en fait peu nombreuses.

A partir de quelle date le Séminaire fut-il enregistré magnétiquement ? On ne le sait pas. On sait seulement que, au dire de Mme Michaud, J. Oury fut autorisé à enregistrer à partir du Séminaire 8. Mais M. Oury aurait effacé ces enregistrements...

Toutefois, on sait qu'il existe quelques enregistrements anciens :

— M. Lefort dispose de bandes du Séminaire 10.

— Une version récente du Séminaire 14 fait état d'enregistrements qui auraient servi à l'établissement.

— Une version proche de la famille Lacan (refrappe de la version J.L.) fait état de bandes ayant servi à l'établissement du Séminaire 7. Je dois avouer avoir des doutes à ce sujet.

Inventaire des séries récentes

— *P. Valas* dispose d'une importante série d'enregistrements déposés à l'Ecole de la Cause. Ce dépôt lui a d'ailleurs récemment valu une intéressante promotion au sein de cette Ecole.

— *M. Moskovitz* dispose d'une série notable.

— G. Taillandier dispose d'une série couvrant la période 1969-1977. Malheureusement, ces bandes, dont il existe un catalogue, furent enregistrées sur une casserole, ce qui les rend difficilement audibles.

— *Pour le groupe Kokh-Guyomard,* c'est successivement *Patrice Fava,* sinologue et *Pieter Ietswaert* qui enregistrèrent, ce dernier dans d'excellentes conditions. On ignore ce qui reste de ces séries.

— *Le Docteur Pierre Bastin,* de Lille, m'a affirmé disposer d'une importante série d'enregistrements qui durent être excellents en raison de la qualité de son matériel.

— *M. Chollet* enfin, dispose d'une importante série enregistrée dans d'excellentes conditions.

— Quant aux *enregistrements de l'E.F.P.*, bien qu'on n'en ait aucune nouvelle, on conjecture qu'ils sont à la disposition de Mme Faladé.

1.3. Enregistrements vidéo

Du Séminaire même, il ne doit y en avoir que fort peu. Mais on sait que, en particulier en Belgique, mais aussi en France à l'occasion d'émissions projetées et qui ne furent jamais réalisées, il existe de nombreux enregistrements vidéo *inédits* de Lacan actuellement stockés (et inutilisés) par l'I.N.A. (renseignements de source assez directe). Précisons que c'est l'I.N.A. qui est propriétaire des droits, tant de diffusion que d'enregistrement de ces matériels.

1.4. On ne discutera évidemment pas ici du problème d'archives des versions écrites du Séminaire. Ce travail est soutenu dans mes précédents articles [2].

*
**

POST-SCRIPTUM

Séminaire 3. On sait qu'il existe une version J.L. de ce séminaire puisqu'on dispose d'une de ses leçons. On n'a aucune nouvelle du reste. Avis aux détectives.

Séminaire 8. La grande nouvelle est qu'on sait désormais qu'il existe *deux versions J.L.* dont on ne dispose pas (mais que l'on a pu voir ; ce n'est donc pas un songe !)

Séminaire 16. Contrairement à ce que j'ai annoncé dans un autre article. Il n'y a pas de version CHO de ce Séminaire [3].
La version indiquée CHO dans mon recensement est en fait une version LAB. Simplement, la forte ressemblance typographique avec le tirage CHO m'avait abusé.

On sait que Patrick Valas en collaboration avec d'autres, a poursuivi et poursuit un remarquable travail de publication et de recensement du séminaire, y compris dans ses originaux audio.
Pour ma part, j'ai décroché; mais on doit saluer ce travail qui continue.
Je vous renvoie à divers sites en particulier celui de P. Valas, mais aussi aux sites de l'ELP.
Je ne nommerai personne d'autre car ceci n'est pas un palmarès,
mais on sait que des versions établies remarquables circulent grâce au travail de quelques fous furieux amoureux de la pensée, que je salue de loin en passant.
GT, Août 2015

2. Cf. *Littoral* Nos 13, 18, 22, 23/24, Toulouse, Erès, juin 1984, janvier 1986, avril 1987, octobre 1987.
3. Renseignements de M. Chollet elle-même.

COMPLEXE D'ŒDIPE « INVERSÉ »

ET CHOIX D'OBJET NARCISSIQUE

On assiste très clairement chez certains hommes à un choix d'objet déroutant, dans lequel le père semble être l'unique objet d'amour du garçon. On ne peut qu'être étonné de ce choix, qui contredit tout ce que nous savons de la fonction du père dans l'Œdipe.

Toutefois les choses s'éclairent lorsqu'on constate de quoi est fait ce choix. En réalité, il consiste tout uniment à reprocher au père de ne pas avoir pris son garçon en considération, de ne pas l'avoir reconnu, de ne l'avoir jamais regardé, ou, s'il l'a fait, de l'avoir fait de manière excessive, en le traitant de manière outrageusement paternelle, ce que son fils semble devoir lui reprocher ensuite toute la vie.

On comprend alors peu à peu que ce prétendu amour du père est en fait un substitut de l'amour qui aurait dû être porté à la mère et qui n'a pas pu l'être ni ne le pourra jamais, en raison du refoulement primaire. Du reste, il n'est pas rare que dans ces cas, la mère se révèle avoir fait de son enfant une machine à usage de bombe à retardement à son usage personnel, ce qui explique que l'enfant ne semble pas plus pouvoir échapper à cette manipulation, qu'il ne peut envisager de trouver dans l'amour de sa mère une valeur sûre en bourse.

On a donc la sensation que cette montée en épingle de l'amour du père, ou plutôt, de la demande de reconnaissance inlassable qui lui est faite, se trompe d'adresse, d'autant qu'elle n'a aucune chance d'être satisfaite.

Il n'est pas rare qu'on découvre que les pères qui se laissent engager dans ce genre de position sont homosexuels parfaitement conscients, et qu'ils se défendent de leurs tendances homosexuelles à l'endroit de leur garçon en adoptant cette position de reniement. De plus, il peut se faire que leurs investissements soient effectivement tout à fait placés ailleurs…

Il y a bien sûr chez eux une perturbation originelle qui les amène à confondre l'amour paternel et le désir amoureux, contre laquelle ils sont sans défense, sauf par ce reniement de l'enfant.

La conséquence de cette ambiguïté est que le garçon n'a d'autres choix, étant donné celui qu'il a lui-même fait, que de se faire le clown de son père pour le restant de ses jours. Une partie importante de son investissement psychique consiste à adopter une attitude clownesque destinée à attirer l'attention du père, et, si possible, sa réprimande, devant ce comportement pédalesque, que le père ne saurait trouver qu'intolérable s'il avait une once de bon sens et de sentiments paternels.

Cette manifestation clownesque est en lien caché avec le rapport narcissique avec la mère, en ceci que, contrairement

aux idées reçues, le garçon dans le choix d'objet narcissique, ne cherche pas à être aimé comme sa mère l'a aimé, mais bien au contraire, à être aimé de sorte que l'absence évidente d'amour maternel puisse être réparé par son choix d'objet. Le malheur est que, dans ce cas, cette tentative de créer un choix d'objet acceptable repose sur une série de malentendus, et que le père ne peut être une adresse correcte pour ces manifestations clownesques.

Il en résulte chez ces personnes un curieux comportement « en secteur », où une partie de la vie est dévouée à singer le choix d'objet par étayage par le mariage, les enfants et toute la lyre, tandis qu'un large secteur est dévoué à la clownerie, en sorte que celle-ci rend parfaitement malheureux le sujet, qui se rend parfaitement compte de cette division, à laquelle il n'y a pas de remède acceptable. Ce texte n'envisagera pas ces solutions.

COMPLEXE D'ŒDIPE, N-IÈME

Que veulent, au juste, les femmes?

Feud se posait la question, sous une forme un peu inappropriée, comme on lui fit remarquer.

La réponse à cette question est pourtant assez simple: les femmes veulent des enfants, dont un dans la poussette, et un paquet de courses au supermarché dans l'autre main.

Le reste vient de surcroît.

Le choix d'objet par étayage chez les femmes conduit à une solution assez simple que l'on peut formuler ainsi, à la freudienne: **le désir d'avoir un enfant du père, et à cette fin, l'amour supposé d'un homme, l'homme étant supposé les aimer.**

On remarquera que le désir et l'amour ne sont pas du tout sur le même plan: le désir s'applique à l'enfant, l'amour au donateur d'enfant, lequel est supposé aimer, alors que c'est rarement le cas, mais de ce fait, aimé en théorie, par la femme qui lui remet les clefs du royaume.

Il en va tout à fait différemment dans le choix d'objet narcissique, où les femmes maintiennent cependant le désir d'enfant, et entrent dans une mascarade à usage interne, où l'enfant est supposé engendré par Dieu sait qui, mais une séparation des pouvoirs fait que l'enfant ainsi obtenu est, dans l'inconscient, l'enfant d'un père, ce dont cette femme ne se doute absolument pas…

Dans l'hystérie, qui est un état limite des états narcissiques, ce désir d'enfant est souvent fortement inhibé, mais se manifeste fort bien à la condition de trouver un inséminateur qui prendra la place du donateur, ce qui permettra à l'hystérique de continuer tranquillement, sous ce masque, ses relation homosexuelles avec les autres femmes, les enfants servant à créer une cour autour de la mère qui en use à ses fins.

De nos jours, comme au temps de Freud, beaucoup doutent que le complexe d'Œdipe existe, y compris chez les psychanalystes.

C'est pourtant simple**: le Complexe d'Œdipe occupe, en psychanalyse, le même rôle que l'équation de Schrödinger en physique**; tôt ou tard, on finit par y passer, et de manière inattendue, même s'il faut pour cela faire un détour par Dirac.

Il faudrait comprendre cette chose simple, que la mère est le premier objet d'amour et le reste, même si elle fait défaut, et surtout par son manque.

2018.8.19,

Schweisthal

aka

Gerome Taillandier

TAILLANDIER GEROME

Complexe d'Oedipe féminin

Trois leçons

1994

– 1 –

" When fathers say 'my child',

' Tis easier to conceive the universe

And life's transitions down the steps of law. "

Leçons tenues à l'I.S.I.S., Neuilly sur Marne, devant des élèves - éducateurs et éducatrices. Je les remercie pour leur participation active et spécialement pour l'enregistrement d'où sort cet écrit.

Remerciements particuliers à :

Véronique GUEGAN

Chantal COUTELIER-DUBOIS

Frédérique MARGERIN

Je voudrais vous esquisser le problème du complexe d'Oedipe féminin.

On commence généralement par le complexe du garçon et moi-même j'ai longtemps commencé comme cela parce que je ne savais comment m'y prendre autrement. Alors, à force d'user les choses, j'ai réussi à les prendre différemment et je voudrais essayer de vous les faire entendre comme je les entends; c'est une méthode et vous trouveriez d'autres choses ailleurs...

En fait Dora nous a menés, exactement à pied d'oeuvre, au problème fondamental de l'Oedipe féminin à savoir que l'amour de la mère, ou la première relation affective ou la première relation d'objet comme on dit chez nous, c'est cela qui est fondateur des relations affectives ultérieures de la petite fille. Seulement, si on dit les choses comme ça, on se trouve devant un problème, c'est qu'on se demande comment la petite fille va pouvoir sortir de cet état qu'on pourrait sommairement qualifier "d'homosexuel" au sens où il s'agit du même sexe entre la mère et elle. Il est évident que dans ces conditions on ne voit pas comment une transition vers les hommes, si tant est qu'elle doive se faire - car après tout pourquoi se ferait-elle - pourrait se faire ? Voilà notre problème posé. On est devant un vrai problème et c'est le même que celui de la petite fille : comment diable transformer tout cela. Alors, on va faire ce qu'on peut pour voir si on trouve un schéma de raisonnement pour comprendre ce qui se passe chez une petite fille et par conséquent chez une femme, car bien sûr on reste une femme toute sa vie, mais à certains égards aussi une petite fille en ce sens que les problèmes de l'enfance se répètent sans cesse.

C'est quelque chose qu'on n'a pas le temps de développer mais c'est l'aspect terrifiant de la réalité humaine, c'est que la répétition, il n'y a que cela de vrai, nous y sommes constamment confrontés. La notion de répétition on ne va pas y toucher, d'ailleurs je ne sais pas très bien comment la centrer, comme vous le savez, il existe un texte de Freud sur le sujet qui s'appelle "Au-delà du principe de plaisir". C'est un texte qu'on pourrait étudier ici mais à condition d'avoir plus de temps. "Au-delà du principe de plaisir" est un texte bizarre. Si vous le lisez, ça va vous paraître plutôt bizarre et discutable, je vous préviens tout de suite... Autant vous dire que ce n'est pas un texte facile. En fait, je vous dirais même qu'avant d'entrer directement dans ce texte, il faudrait que vous ayez un peu plus de technique freudienne si je puis m'exprimer ainsi, mais pour les courageux(ses) il serait bien de vous initier en lisant le cas de "L'homme aux rats". Dans "L'homme aux rats" ce dont il

s'agit c'est d'un cas de névrose obsessionnelle, ça tombe bien on n'en a pas parlé. Si vous avez envie d'avoir une idée de ce que c'est la répétition dans le fonctionnement de la névrose, vous prenez le cas de "L'homme aux rats" et vous voyez à quoi ça ressemble. A ce moment là, vous pourrez entrer dans "l'Au-delà du principe de plaisir". C'est un chemin que je vous propose, celui que je considère comme le plus logique pour aborder la chose.

La répétition, on n'en dira rien; mais enfin il est certain que c'est le problème majeur du fonctionnement de l'être humain. On n'en est pas là, on en est à essayer de comprendre quelque chose à la constitution sexuelle au sens où, la sexualité n'étant pas acquise par nature, ni par culture, ni par éducation alors elle l'est certainement par quelque chose d'autre, qu'on ne sait pas bien comment nommer, mais qu'on a baptisé avec des concepts à nous: le libidinal, l'inconscient, et puis on s'est donné un certain nombre d'appareils techniques comme la pulsion pour essayer d'y comprendre quelque chose.

Cependant nous allons essayer de nous donner un schéma de compréhension du complexe d'Oedipe féminin. Ca peut être rigolo, ça va nous changer du garçon. Mais on va tenter le pari qui consiste à parler de la fillette et voir ce qu'on peut en dire. Les textes: je suis bien en peine de vous en indiquer, Dieu merci il y en a quelques-uns. Parmi les ouvrages récents, vous avez le livre de Françoise Dolto qui s'appelle "La sexualité féminine".

Evidemment depuis ces vingt dernières années il y a beaucoup de choses qui ont été écrites sur ce sujet passionnant puisque Dieu merci, il y a des choses qui changent dans l'histoire humaine : à savoir, par exemple, l'invention de la pilule qui est quand même un événement fondamental dans l'histoire humaine. Je ne sais pas si vous avez remarqué - enfin vous ne vous en rendez pas bien compte - mais pour les gens de ma génération qui se situent à la jointure c'est un changement tout à fait fondamental. Tout cela sont des acquis très récents et comme vous le savez très fragiles. La pilule date, a été inventée en 1964. Le droit pour les femmes à tout simplement gérer leur corps et à en décider... Vous vous rendez compte qu'en 1972 on faisait encore des procès pour avortement illégal en France ? Pour la plupart vous étiez encore toute petite ou tout petit... On sort de la préhistoire mes enfants, mais à peine; moi je suis né dans la pleine préhistoire. Etant donné quand même que les femmes représentent la moitié de l'humanité, il faudrait en tenir compte.

Quant à Freud, il écrit bien avant la préhistoire, on est encore Dieu sait où, à l'hominisation; comme disait un de mes amis psychiatre à l'époque où on parlait d'humaniser les hôpitaux psychiatriques : "Il ne

s'agit pas de les humaniser mais simplement de les hominiser". Freud écrit à une époque plutôt lointaine. Il se fait sur les femmes des idées curieuses mais qui ont ce mérite, d'abord d'être des idées sur les femmes, ce qui n'est pas si fréquent et vous avez vu que ces idées ne sont pas si inintéressantes puisque quand on parle d'hystérie, c'est pour l'essentiel de femmes dont on a parlé et déjà en parler ce n'est pas rien. Freud a élaboré sur les femmes des idées bizarres et tordues mais qui justement doivent tout leur intérêt au fait qu'elles sont bizarres et tordues. C'est ce que je vais essayer de vous faire passer. Elles sont intéressantes parce qu'elles nous déconnectent de l'idée de la sexualité : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Et c'est le grand intérêt de la démarche bizarre de Freud.

Comment entrer dans le problème de l'Oedipe féminin. Les idées que je vais vous exposer, je ne suis pas sûr à cent pour cent qu'elles peuvent vous convenir ni qu'elles soient même exactes. Moi, que vais-je faire ? Autrement dit, pour que ce que je vais vous dire ne soit pas parole bénite, je voudrais vous expliquer ma manière de faire avec ce qu'elle a de particulier et certainement de limité. Mon problème est toujours un problème unique. En fait il y a deux problèmes mais ils sont étroitement reliés. Le problème c'est : comment fonctionne la sexualité humaine - ça j'espère que vous commencez à comprendre que c'est le plus intéressant - mais lié à cela il y a un autre problème : comment se fait-il que l'hystérie soit possible ? C'est à dire comment se fait-il que des femmes s'engagent, comme celles que nous avons vues, sur une voie de constitution sexuelle aussi bizarre; et parler de constitution sexuelle est même excessif puisqu'en vérité on a vu que cette constitution sexuelle paraît plutôt ratée. En tout cas, ça se fait au prix d'un ratage particulier qu'on appelle hystérie. Comment se fait-il que la constitution sexuelle humaine soit tellement fragile, tellement incertaine dans ses chemins qu'un ratage particulier comme l'hystérie paraisse comme une issue si fréquente, ou en tout cas si nécessaire quand on est une femme et que rate la constitution de sa sexualité. L'hystérie nous sert ici de détecteur de vérité sinon de mensonge et notre problème est de nous servir de l'hystérie pour comprendre, grâce à ses singularités, comment la sexualité humaine se constitue. Donc en fait c'est une seule et même chose sur ce point.

Deuxième point : il y a les femmes, si vous avez remarqué ça existe. Il y a aussi les hommes, ça existe aussi. C'est pas fait pareil, à toutes sortes d'égards et là on entre dans des sujets sur lesquels il faut marcher vraiment comme sur des oeufs. Il serait très intéressant d'imaginer qu'on pourrait parler d'une "sexualité féminine" pour, en quelque sorte, généraliser ce qu'il serait possible de dire concernant les

femmes. Beaucoup s'y sont attachés, beaucoup de femmes en particulier ; c'est un sujet qui serait passionnant. La féminité, si j'ose dire, ce n'est pas mon rayon pour toutes sortes de bonnes raisons et d'abord parce que je suis un homme. Qu'est-ce que je veux dire par là ? C'est que, même s'il y a des concepts, ces concepts n'entrent pas si facilement que cela dans la réalité; je ne suis pas forcément très bien placé pour vous parler de la féminité. Mon propos n'est pas de vous parler de la féminité en général, mais de vous parler de la manière dont une femme, avec certes sa féminité qui est ce qu'elle est - et c'est à elle d'en dire quelque chose - se constitue comme être sexué; ce qui est tout à fait différent. Donc, vous voyez que je reste prudent et limité dans mon travail ; je ne vais pas me lancer dans une grande discussion d'ensemble sur la féminité, ce n'est pas dans mes moyens et peut-être même vaut-il mieux savoir se l'interdire. Mon problème est d'accéder avec vous à cette question particulière, la voie de constitution de la sexuation, comme disent certains, de ces êtres que sont les femmes. Bien sûr cela nous intéresse aussi en tant qu'homme, car nous avons aussi nos petits problèmes. Comment nous constituons-nous comme homme, vu qu'après tout, nous avons aussi eu des mères ? Mais je raisonne sur les voies particulières de la constitution sexuée d'une femme. Donc il y a des choses qu'on considérera comme évidentes à savoir qu'une fille a une mère. Vous me direz si elle n'en a pas ? Si vous le permettez on ne va pas se lancer là dedans.

En psychanalyse comme on ne sait pas très bien ce qu'est l'autre personne - en tant que c'est une autre personne - on a pour habitude de la baptiser objet. C'est une curieuse manière de dire mais c'est comme ça. Je comprends que l'expression ne vous plaise pas tellement et vous sentez bien que cette expression qu'on trouve partout chez Freud ne nous convient guère. Donc ce que nous disons c'est que la petite fille a un objet d'amour parce que chez nous les objets ne sont pas comme des carafes sur la table, ce sont des objets d'amour ou de haine. Maintenant, si vous me demandez si l'amour et la haine sont la même chose, à 10 heures du matin, c'est trop tôt... Toujours est-il que nous dirons pour commencer à faire prendre la mayonnaise, que la petite fille a un objet d'amour qui est sa mère et c'est même le premier. Ceci, évidemment, nous oblige aussi à nous demander ce que veut dire "premier objet d'amour". En quoi l'est-il ? Là aussi il faut admettre des choses qui font partie du vécu c'est à dire que le premier objet d'amour est premier d'abord parce que c'est la première (la mère) qu'elle rencontre sur son chemin - puisque c'est elle qui l'a faite en général, sauf quand il s'agit d'une mère porteuse... - Ensuite la mère est première en ceci qu'elle envahit tout le champ, la mère est là très au-delà de la notion d'objet. Et d'ailleurs chez Mélanie Klein on parle de la mère non

pas en terme d'objet mais comme d'un contenant, on parle du corps de la mère chez Mélanie Klein. Finalement les enfants sont dans le corps de la mère ou du moins sont très intéressés par ce qui s'y passe. Ce qui est important pour nous c'est d'avoir un minimum de concepts, en l'occurrence, pour entrer dans le lard. Notre premier concept est que la fillette, comme le garçon a un premier objet d'amour : sa mère. Ca a le mérite d'être clair, pas tant que cela quand on y regarde de près.

Question :
" La petite fille est-elle une femme ou un être à part ? "

Réponse :
Les femmes n'aiment pas du tout qu'on parle d'elles comme de filles. Je suis très embarrassé pour vous répondre et là vous sentez bien qu'il y a un flou artistique. Il y a plein de flou artistique dans ce que je suis en train de vous raconter, mine de rien. Alors, ce n'est pas une femme mais en tant qu'elle est un être humain, elle est promise, que cela lui plaise ou pas, à avoir une constitution sexuée. C'est à dire que même si elle n'a pas cette constitution sexuée ou plus exactement, si elle n'est pas encore un être entré dans les chemins de la sexuation, elle est promise à cela. C'est une manière détournée de répondre à votre question, je reconnais que c'est un peu malhonnête et finalement ce que je vous dis c'est qu'il n'y a pas d'être humain qui puisse échapper au fait d'être un homme ou une femme.

La sexualité n'est pas à entendre dans le sens où il y a deux sexes et des trucs anatomiques. Mais homme ou femme, on n'y peut rien, les chemins de la sexualité sont nécessaires. Ils sont à ce point nécessaires que les psychotiques lorsqu'ils arrivent à l'adolescence, au moment où il faut y passer, ne le supportent pas, régressent et deviennent psychotiques car c'est tout à fait intolérable pour eux. Même chose pour les enfants psychotiques dont Margaret Mahler va vous dire que, s'ils le sont au sens strict du terme, lorsqu'ils sont confrontés, vers cinq sept ans, au complexe d'Oedipe, ils ne le supportent pas non plus et, alors qu'ils avaient eu jusque là un développement relativement normal, se mettent à régresser et deviennent psychotiques car cette confrontation leur est intolérable. Ce que je vous dis comme une sorte de postulat et en même temps comme quelque chose de capital c'est que tous les êtres humains ont à se confronter à la constitution sexuée.

Pour la petite fille, il n'est pas nécessaire de faire la différence entre conscient et inconscient, le raisonnement que nous faisons porte sur les pulsions. On ne cherche pas à raisonner sur ce qui est conscient ou pas, finalement c'est secondaire, l'important est ce qui se passe

quant aux pulsions. C'est la position de départ de Freud. Je ne vous ai pas parlé de la notion de pulsion ni même de sexualité infantile et je m'en excuse. Voyez les "Trois essais sur la théorie de la sexualité". L'hypothèse c'est que non seulement les petites filles ont des pulsions mais - exprimé un peu crûment - elles ne sont même que cela. Exactement comme les petits garçons dans la perspective analytique. Vous avez le droit de ne pas aimer, mais la position de départ est celle-là : l'être humain en tant qu'il est un être libidinal - ce qui ne veut pas dire que *tout* l'être humain le soit - et qu'il a donc nécessité de se confronter à la jouissance, dans cette mesure il est un être de pulsions et n'est littéralement rien d'autre chez Freud. Ce qui pose des tas de problèmes y compris théoriques. Les petites filles ont des pulsions et ne sont que cela ce qui, évidemment, transforme la conception qu'on peut se faire de l'être humain, au moins sur ce point. Donc la petite fille, même si elle n'est pas une femme et personne ne peut dire qu'elle le soit, a, bon gré mal gré, parce que c'est un être de pulsions, à devenir plus tard une femme. En somme, elle est prise dans un bain où nécessairement il faudra qu'elle le devienne c'est à dire que déjà dans les chemins de la réalité, est inscrit qu'elle devra devenir une femme plus tard.
Pour vous donner un exemple, si un père et une mère décident d'appeler tous leurs enfants Dominique, Joël(le), prénoms dont la caractéristique est l'ambiguïté sexuelle, vous devez vous dire déjà que les parents ont une petite idée bizarre dans la tête. Car appeler un enfant Dominique pour une raison précise, pourquoi pas ? Mais appeler tous les enfants de la fratrie avec des prénoms ayant cette caractéristique ambiguë montre quelque chose qui ne tourne pas rond. Qu'est-ce que cela veut dire pour nous ? Cela signifie que l'enfant qui débarque là dedans est déjà pris dans un certain discours concernant sa sexualité ; un discours selon lequel les êtres garçon ou fille doivent rester dans l'ambiguïté sexuée. Il y a un discours qui établit pour l'enfant qu'il sera homme, femme ou bien pris dans cette ambiguïté ou dans d'autres choses encore. Le discours des parents, le discours constituant pour l'enfant de ses chemins vers la sexualité, ce discours est déjà établi, l'enfant entre dedans et il faudra qu'il fasse avec. C'est un point de vue plus fruste mais c'est une manière de simplifier la réalité pour pouvoir raisonner avec. En somme, ce que je vous propose de penser, ce n'est pas qu'il y a des petites filles puis des femmes et point final; je vous propose de penser que petite fille ou petit garçon, il y a, préexistant à la naissance de l'enfant, des parents qui parlent de lui ou d'elle, et l'enfant aura à se débattre avec ce qui est dit le concernant pour constituer son identité sexuée.

Nous avons vu à propos d'Elisabeth von R. dont on nous a dit qu'elle remplaçait le fils que son père regrettait de ne pas avoir eu, qu'il y a déjà un discours établi à savoir : "Je n'ai pas eu de fils alors ma fille deviendra son substitut" et finalement un chemin lui est tracé. Si vous prenez le livre de Marie Cardinal, "Les mots pour le dire", vous verrez que Marie Cardinal nous raconte autre chose à savoir qu'elle est censée remplacer une petite fille morte que sa mère a eue auparavant. En l'occurrence, c'est une fille donc il n'y a pas de problème, seulement comme par hasard la petite fille morte était une petite merveille ce qui veut dire que celle qui est là n'en est pas une. Donc dans notre schéma ultra-simplifié on essaie de raisonner en terme d'objet, ce qui est bien fruste par rapport à la réalité : *avoir un premier objet d'amour* . Est-ce que la réciproque est vraie, est-ce que pour la mère la fille est aussi le premier objet d'amour, pas forcément comme vous l'avez remarqué. D'abord parce qu'elle a eu sa propre mère, ensuite avec un peu de chance elle a fait cette enfant avec un homme, on rencontre d'ailleurs à cet égard des cas un peu bizarres. Vous voyez bien que poser cette formule dans un sens n'implique pas la réciproque. Que fait-on avec un objet d'amour ? Disons que, fondamentalement, on l'aime.

Question :

" Pour la mère, l'objet d'amour n'est-il pas le moyen de parvenir à quelque chose ? "

Réponse :

Le premier objet d'amour : 1) ça dure toujours
2) ça commence à l'enfance
3) ça continue après
4) ça change à un certain moment

C'est notre problème : comment ça change et pourquoi ça change ?

Autrement dit une relation n'annule pas une autre, ce n'est pas parce qu'on a eu un premier objet d'amour que ceux qui viennent après annulent l'existence de ceux qui sont avant. Il faut comprendre quelque chose de fondamental dans le fonctionnement humain c'est que le premier objet d'amour reste là toute sa vie et que les autres viennent pour ainsi dire s'empiler dessus et cela ne change rien au fait que ce qui précède existe et continue d'exister et de se répéter même s'il n'est plus là. C'est le gros problème de la répétition. C'est le premier dans le temps et en plus ça dure tout le temps. Il y a intérêt à ce que les choses se soient à peu près bien passées à ce moment là parce qu'ensuite, ça va se répéter sur le même mode et il faut comprendre pourquoi ça se répète. Alors on a la métaphore de la fondation, on peut prendre les

choses en ces termes pour l'instant. Effectivement si ces relations constituantes entre la fille et sa mère ne sont pas assez solides, ce qui est empilé dessus tient comme ça peut. Les relations à des objets d'amour ultérieurs risquent de ne pas être très solides.

Question :
" Et le père ? "

Réponse :
Le père, il faudra l'inventer. Vous avez remarqué que pour l'instant je n'ai pas parlé du père. Mon raisonnement est doublement mythologique. En général, il arrive qu'il faille au moins un spermatozoïde pour fabriquer un enfant. Il faut quand même un petit bout de père, pas beaucoup mais un peu. Vous vous rendez bien compte que mon raisonnement est mythologique et c'est délibéré parce que j'essaie de simplifier la réalité. Donc même en n'y comprenant rien, il doit y avoir du père dans l'affaire. Seulement dans ce raisonnement ultra-simplifié qui a ses mérites pour la compréhension du problème, on n'a pas mis le père dans le coup; il va venir... Laissez lui le temps d'arriver.

Question :
" Le père est-il l'un des objets d'amour ultérieurs ? "

Réponse :
Le problème est d'introduire le père dans le coup c'est à dire de comprendre en quoi la petite fille a besoin du père.

Il va falloir comprendre comment la petite fille va se servir de son père. Qu'est-ce que la petite fille fabrique avec le père. J'essaie de coincer le raisonnement au maximum pour voir où est l'os dans l'affaire. Il en faut bien un, même s'il n'est pas là où on croit, et c'est tout le charme de la chose. S'il n'y en a pas, il faut l'inventer. Il faut mettre en place du désir. Où et comment joue le désir. La sexualité humaine se constitue grâce au(x) chemin(s) du désir. C'est un élément fondamental du fonctionnement humain qui ne s'appelle pas les pulsions, mais le *désir*. Qu'est-ce que le désir, peut-on en donner un minimum de définition, c'est ce que je tente de faire. On a parlé d'amour, pas de désir. Ce n'est pas pareil, on rêverait que ça le soit... Enfin, la petite fille aime sa mère, elle demande. Que demande-t-elle? Elle demande de l'amour. Aimer c'est demander de l'amour.

On ne comprend pas dans ces termes comment la fillette ait le moins du monde envie de quitter une situation apparemment si confortable. Il faut comprendre où sont les points fondamentaux qui

l'obligent à la quitter. Est-ce l'interdiction de l'inceste ?Pourquoi pas? C'est certainement ce qui plane sur la situation. Pour l'espèce humaine l'inceste est interdit. Remarquez que j'ai dit "interdit", ce n'est pas inscrit dans la nature, la preuve c'est que ça existe. C'est interdit, c'est une loi, quelque chose qui précisément n'est pas inscrit dans la nature pas plus que le désir. Mais là, on n'a pas besoin de parler d'inceste, ce serait plus joli, comme Margaret Mahler, de parler de symbiose. Voilà dans cette schématisation ce que nous avons acquis. Effectivement, la situation est bloquée et on ne peut rien y changer. Il faut introduire un petit grain de sable pour que la situation dérape et qu'on en sorte.

Alors comme petit grain de sable, vous prenez le père, l'interdiction de l'inceste, le phallus si vous voulez, mais faites quelque chose. La bonne manière, en effet c'est de parler de l'autre, un autre qui parle du père, de l'interdiction de l'inceste. Ca vous est facile à dire, mais quand Freud a mis les pieds dans le plat, ce n'était pas facile et la preuve c'est qu'il n'en savait rien. Donc, j'essaie de suivre Freud, non parce que j'aime les antiquités, mais j'aime comprendre comment Freud tente de s'identifier à la petite fille pour voir comment, elle, de son point de vue, va se tirer d'affaire. Le bon point de vue, vous avez entièrement raison, c'est celui de l'autre et par conséquent de tout ce qui se passe dans l'autre c'est à dire tout ce paquet de choses qu'on a dégagées. La petite fille y est confrontée, certes, mais dans la mythologie de Freud, elle a affaire au fait qu'elle demande de l'amour à sa mère.

Alors Freud a eu l'idée et il faut introduire ici quelque chose de nouveau, que cette demande d'amour est par nature toujours insatisfaite. Pourquoi ? demander de l'amour c'est bien, mais plus on en demande plus on en a besoin et plus on en a besoin, plus on en demande. On arrive à ce carrefour de Freud où il y a une butée concernant la demande d'amour qui est que, quelqu'en soient les causes, cette demande échoue. Il n'y a pas de demande d'amour qui obtienne satisfaction. C'était le premier temps. Cette butée, ce point d'échec nécessaire de la demande d'amour, produit dans la constitution de la petite fille, un deuxième temps : la *frustration*. Vous remarquerez bien que je n'ai pas parlé de castration. Voilà le petit grain de sable que Freud essaie de repérer dans, la biographie de la petite fille. Cette demande d'amour adressée à la mère, pour des raisons multiples, aboutit nécessairement à une frustration. Ce n'est pas forcément vrai puisqu'il m'est arrivé, par exemple, qu'on vienne me trouver en disant "Ma mère me satisfait pleinement.". Tant mieux pour elle ! Du moment qu'on nie à ce point que la demande d'amour est nécessairement vouée à l'échec, il va bien falloir que quelqu'un paie le prix. Au fond, une demande d'amour bute sur le fait que c'est une frustration car comme disait quelqu'un il n'y a pas très longtemps : " L'amour qu'il dure une

semaine ou trente ans, ce n'est qu'un passage. ". Illusion ? Je n'irai pas jusque là. Ca n'enlève rien au charme de l'amour mais qu'il dure ou non, il nous laisse frustrés.

- II -

La sorte de schéma que je vous propose n'a pas la prétention de rendre compte à cent pour cent de la réalité ; mais quand on représente un atome avec un gros pépin au centre et des petits électrons autour, ça ne rend compte de la réalité que d'une manière très grossière. Moi c'est pareil, je vous fais mon schéma qui est à peu près du même niveau parce que, pour l'instant, je ne peux pas faire mieux et croyez-moi ce n'est pas si mal. Mais on a bien compris que ça a ses limites.

Je crois me souvenir que la dernière fois, on a posé le premier temps. Mais cela ne fonctionne pas de manière chronologique, du moins pas uniquement. On va enrichir le travail c'est à dire étoffer, broder autour de ce schéma de façon à le rendre plus réaliste. La petite fille a un premier objet d'amour, c'est exprimé en termes freudiens parce que c'est plus simple : sa petite maman. Si vous préférez que ce soit autre chose, vous n'avez qu'à vous débrouiller. Nous avons bien aperçu la dernière fois le côté un peu truqué de cette formule. Ce n'est ni plus ni moins truqué que de dire que les électrons tournent en couche autour de l'atome. Vous avez vu tous les trucages que contient cette formule dont le premier consiste à ne pas tenir compte de la réciproque, du fait que la fille est aimée par sa mère. Le trucage qui consiste à parler de la mère comme d'un objet, expression plutôt bizarroïde mais qui revient constamment chez Freud. Le trucage qui consiste à parler d'amour alors qu'on ne tient pas compte de la haine. Après tout, comme le disait un jour l'une d'entre vous, ce n'est peut-être ni d'amour ni de haine dont il s'agit mais de quelque chose de plus fondateur. Amour n'est peut-être pas le meilleur terme. Je ne vais pas insister sur ce que c'est qu'une mère sinon on n'en sortira plus.

Le "premier" : en quel sens faut-il le prendre ? On a vu que c'était ambigu : c'est le premier chronologiquement, mais si on prend les choses de ce seul point de vue, ce n'est pas le problème. C'est le premier au sens où c'est fondateur. Tous les autres objets d'amour - exprimons-nous toujours dans ce style freudien élégant que j'aime bien - ne seraient que ce que Freud appelle, et on va garder ce terme robuste, des *substituts*.

Au fond, aimer - on peut résumer de façon presque cynique mais aussi très efficace pour comprendre quelque chose à la réalité humaine à partir du point de vue freudien - ce n'est que trouver ou rechercher des substituts à ce premier objet d'amour qu'est la mère. Voilà une définition simple mais pas forcément fausse de l'amour, de la haine, de toutes nos relations affectives dans la perspective de Freud. Aimer c'est rechercher un premier objet d'amour, lui trouver des substituts mais ces substituts par définition ne sont jamais ce premier objet d'amour et par conséquent

ne peuvent jamais, procurer la satisfaction que le dit premier objet d'amour est censé avoir donnée. C'est le soubassement de la pensée freudienne.

Peut-être que ce que je vous dis vous paraît banal, mais il faut bien repérer que cette affirmation, c'est la première fois dans l'histoire humaine que quelqu'un a eu le culot de la soutenir; de dire que les êtres humains passent leur temps à courir après leur mère et à essayer de la retrouver. Toute leur vie affective, y compris dans ce qu'il peut y avoir de négatif, n'est rien d'autre qu'une manière de la retrouver par tous les moyens. Tout de même cette affirmation n'est pas négligeable, et ça nous sort de pas mal de trous dans lesquels l'humanité croupit depuis déjà quelques millions d'années. Je trouve que c'est un grand progrès, un grand pas fait par les êtres humains d'avoir su repérer cette évidence qui est tellement évidente que tout le monde veut passer à côté.

Et pourquoi veut-on passer à côté ? Deuxième point : parce que, mesdames et messieurs, *l'inceste est interdit.* Ca n'était pas prévu au programme... Je vous l'ai déjà dit mais ça ne fait pas de mal de le redire et même l'an prochain on pourra le dire. L'inceste est interdit : c'est écrit nulle part du moins pas dans les livres qu'on fréquente. Peut-être y a t-il des livres où c'est inscrit, de toute façon que ce soit inscrit ou pas, l'inceste est interdit. Bien sûr, vous avez le droit de vous poser la question, pourquoi l'inceste est-il interdit ? D'abord, l'inceste est interdit et non impossible. Je n'ai pas situé l'inceste dans une dimension d'impossibilité physique ou réelle, j'ai dit que c'était un interdit, c'est à dire que c'est une *loi.*

Les lois ne se trouvent pas dans la nature, et même les lois dites naturelles; parce que lorsque vous écrivez une loi dite naturelle comme la gravitation, c'est parce que Newton l'a inventée même si dans l'ensemble ça ne marche pas trop mal. L'interdiction de l'inceste est une loi, c'est quelque chose qui est dit. Aussi longtemps que ça n'est pas dit, personne ne le sait. Dire : l'inceste est interdit, c'est promulguer l'interdiction de l'inceste. Je veux dire par là qu'aussi longtemps qu'on ne dit pas que l'inceste est interdit, c'est comme s'il était autorisé. Concrètement, aussi longtemps qu'il n'y a pas eu de Freud qui remarque l'interdiction de l'inceste, on n'a rien remarqué du tout. Freud n'a pas inventé l'interdiction de l'inceste, ne me faites pas dire des choses pareilles. A son époque, il y a beaucoup de gens qui s'excitent pour savoir pourquoi il y a prohibition de l'inceste. La question s'est posée longtemps, bien après Freud. Je ne vous fais pas un cours d'anthropologie sur le sujet, mon problème c'est la psychanalyse. Ce qui ne veut pas dire que l'anthropologie ne nous apprendrait rien, voir par exemple l'introduction de Claude Levi-Strauss aux " Structures

élémentaires de la parenté" qui est un grand texte sur la prohibition de l'inceste.

L'inceste est interdit, alors vous voyez le problème. On commence par dire qu'il y a un premier objet d'amour qui est la mère d'une part, et on ajoute aussi sec que cet objet est interdit. Autrement dit, l'inceste fondamental, l'inceste avec la mère est interdit. Alors c'est quand même curieux parce que vous sentez bien qu'il y a quelque chose de contradictoire dans ces deux affirmations. Cette contradiction est le grand moteur du fonctionnement affectif humain. J'appelle cela affectif parce que c'est un terme banal; je préférerais dire libidinal pour m'exprimer plus freudiennement mais comme on n'a pas défini la libido, ni les pulsions, je préfère dire affectif tout simplement. Le grand moteur du fonctionnement affectif humain c'est cette tension qui existe entre l'interdiction de l'inceste et le fait que le premier objet d'amour reste malgré tout la mère même si elle est interdite. Cette tension fondamentale, voilà ce qui fait l'essence même du fonctionnement psychique humain. Toutes nos relations amoureuses consistent à dire " J'y vais, j'y vais pas". Si j'y vais, il y a de l'inceste mais l'inceste est interdit donc je fais un pas en arrière ou alors je cherche à côté. Toutes nos relations amoureuses (ou haineuses...) sont nécessairement marquées par ce fait que nous recherchons ce premier objet d'amour mais comme l'inceste est interdit et qu'il y a une menace de le retrouver cet objet d'amour, on se dépêche de prendre la poudre d'escampette.

Vous me direz cette histoire est sans espoir ? Ce n'est pas grave, le problème est d'en dire quelque chose. Le problème n'est pas de rester dans cette désespérance mais de comprendre que puisqu'on ne peut pas et heureusement accomplir l'inceste, on peut du moins en parler, donc le dire, donc l'interdire. Car interdire ne veut rien dire d'autre qu'en dire quelque chose, entre soi et avec d'autres. Les relations affectives humaines sont vouées même si ce n'est pas évident à la nécessité d'en parler. Ca n'est pas en les sanctifiant ou en les interdisant au sens politique du terme qu'on peut changer quoi que ce soit à la nature humaine. Les amants crucifiés, désolé ce n'est pas la solution et le mariage non plus. Je n'ai rien contre le mariage mais je n'ai rien non plus pour.

Laissons de côté le substitut pour le moment et revenons à notre problème : le complexe d'Oedipe féminin. Comme nous l'avons vu la dernière fois, dans la mythologie que nous construisons et vous oubliez ce que je viens de vous dire sur l'interdiction de l'inceste, ça ne peut pas durer. C'était notre conclusion temporaire à savoir que cette relation d'amour, cette demande d'amour, ne peut pas être satisfaite. Pourquoi ? Je n'en sais rien mais c'est comme ça. Elle ne peut être satisfaite pour une raison, je dirai technique : l'amour plus on en demande, plus on en

veut et plus on en veut moins on en a, en ce sens qu'on en demande toujours plus. C'est un fait que je suis obligé d'appeler dans votre expérience, la demande d'amour est sans fond. On peut toujours creuser, il y en a toujours plus. Nous avons une définition de ce que nous avons appelé la demande d'amour : demander de l'amour c'est demander de l'amour à quelqu'un et non à une table, une chaise ou même une partie de notre corps. Mais notre corps ne nous appartient que pour autant que quelqu'un d'autre nous le donne. Finalement, si quelqu'un ne nous donne pas notre corps, on ne l'a pas, littéralement. Ca a des conséquences éventuellement tout à fait fâcheuses, car si une partie de notre corps ne nous a pas été donnée, elle ne nous appartient pas elle peut nous quitter. Il est nécessaire que notre corps nous soit donné par quelqu'un et si l'autre veut se garder une partie de notre corps, il ne faudra pas s'étonner de se casser une jambe, d'avoir une maladie psychosomatique...

La conclusion un peu falsifiée mais nécessaire de la dernière fois est que l'aboutissement de cette demande d'amour c'est la *frustration*, - et je n'ai pas parlé de castration -, c'est la *frustration de la demande d'amour.* La demande d'amour engendre sa propre frustration. On ne peut pas par la voie de l'amour aboutir à quoi que ce soit d'autre qu'à de la frustration. Vous me direz, tout cela est bien triste...

Question :
" La mère est-elle castratrice ? "

C'est une mère frustrante. Je n'ai pas dit castratrice, j'ai dit frustrante. La castration je n'en ai pas parlé, ça va venir... Je ne fais pas n'importe quoi mine de rien; si je mets les termes à la place où ils sont c'est que la castration va apparaître mais pas là où vous croyez. J'ai appris à bonne école, à distinguer la castration et la frustration, ce n'est pas inutile pour la compréhension des choses. Voilà notre idée qui a un côté dogmatique quand je vous l'enseigne, c'est une affirmation : la demande d'amour aboutit nécessairement à de la frustration. Frustration de la demande d'amour, frustration par un autre. On est toujours frustré par un autre. Je ne suis pas frustré, par exemple, qu'il n'y ait pas de baba au rhum sur la table en ce moment. Je ne peux être frustré que s'il y a un baba au rhum sur la table et qu'un salaud quelconque le prend et le mange à ma place. Autrement dit je suis frustré par un autre. En l'occurrence, la mère ou ses substituts. Si ensuite je prends d'autres objets d'amour et que je suis resté dans une position de frustration à l'égard de la mère, j'aurai la même sensation de frustration avec eux. Le problème initial que je vous ai proposé, je ne dis pas que c'est le seul problème de la constitution sexuelle des femmes, c'est le seul que je

comprenne bien : comment se fait-il que les femmes, en viennent à changer d'objet, à prendre, comme l'expérience semble le prouver, des hommes comme objets d'amour. Ce n'est pas que je trouve que ce soit vraiment capital mais enfin c'est comme cela que ça se passe, statistiquement. Vous me direz, quand ça ne se fait pas ? soyez tranquilles, on va en reparler. Quand elles prennent pour objet d'amour des femmes, ce qu'on appelle vulgairement homosexualité, ça ne veut pas du tout dire qu'elles en restent à la frustration. On se pose un problème quasiment logique : comment se fait-il qu'une femme puisse avoir envie de prendre un homme comme objet d'amour ? Logiquement parlant, pour le moment on ne voit pas. La petite est frustrée par sa maman, croit-elle du moins. Ce qui serait dommage c'est qu'elle ne le soit pas, d'après ce que je suis en train de vous dire. Avec tout ça, qu'est-ce qu'on fait ?

Vous avez envie d'aller chercher du côté du père mais attendez parce que le père il faut le faire sortir de quelque part. On a bien vu qu'il était déjà un tant soit peu présent dans tout cela et que mon raisonnement est faussé. L'intérêt des raisonnements faussés, c'est de nous obliger à nous poser un problème très sérieux.

Supposez le cas suivant, un cas extrême. Une petite fille qui naît grâce à une paillette de spermatozoïdes ce qui, croyez-le, arrive. Sans père affectif à part le spermatozoïde, la petite fille en question peut avoir un léger problème. Notre problème, en fait, n'est pas un problème réel. J'espère que vous avez compris qu'en ce qui concerne le psychisme humain, les choses ne se situent pas dans le réel en ce sens que ça ne situe pas dans une histoire de paillette de spermatozoïdes. Ca doit donc se passer ailleurs. Effectivement, où ? Mettons le père légèrement entre parenthèses puisqu'on essaie de voir justement comment il intervient.

La petite comment va-t-elle s'y prendre maintenant pour se sortir d'affaire. Elle est en quelque sorte poussée hors de l'inceste, hors de la mère, par la frustration. Nous sommes d'accord. Mais ce n'est pas parce qu'on est poussé à grands coups de pied au cul hors d'un endroit que pour autant on a envie d'aller ailleurs. Remarquez la nuance. Donc j'essaie de me mettre temporairement dans la peau de la petite fille. J'ai bien une amie qui m'a fait jouer Ophélie pendant qu'elle jouait Hamlet, je ne vois pas pourquoi je n'essaierais pas temporairement de me mettre dans la peau de la petite fille.

Question :
" Pourquoi le garçon qui a aussi la mère comme premier objet d'amour, pourquoi y reste-t-il ? "

Réponse :

Parce que chez eux, ça se passe de façon *apparemment* plus simple. D'abord ça n'est qu'une apparence. Les choses sont compliquées dans les deux sexes mais chez le garçon, et c'est aussi une des raisons pour lesquelles j'ai pris l'astuce de parler d'abord de la fille, chez le garçon ça paraît tellement simple que ça passe comme une lettre à la poste et j'avais envie d'en finir avec ça. Si je vous dis que le garçon subit une menace de castration de la part du père et que par conséquent il se dit que s'il veut sauver sa queue, il a intérêt à se tirer dare-dare; vous comprenez bien qu'une fois qu'on a dit ça, on a déjà tout réussi. On a fini par expliquer pourquoi il se dépêche de quitter sa petite maman.
Remarquez qu'on ne comprend pas très bien pourquoi ça le fait continuer à aimer les femmes... Il y a plein de paradoxes extrêmement curieux dans la vie psychique humaine. On ne voit pas toujours la solution qu'il faut leur donner. De là peut s'engager pour lui toutes sortes de tentatives de séduction du père pour obtenir que la menace de castration ne soit pas exécutée symboliquement. Voir le petit Hans, précisément. Je ne veux pas dire par là qu'on devient homosexuel en raison des tentatives de séduction faites sur le père pour échapper à la menace de castration, c'est tout à fait insuffisant. On voit qu'en bonne logique, ça s'imposerait dans le raisonnement. Donc, manifestement il va falloir prendre autre chose. Le père, on va commencer à le réintroduire doucement c'est à dire que l'interdiction de l'inceste existe même pour une paillette. A partir du moment où un médecin se permet d'utiliser une petite paillette hors la loi, de toute façon la loi existe quand même. C'est important car comment expliquer à un enfant dans cette situation d'où il vient. On commence à comprendre qu'il y a un père et qu'il faut qu'il serve à quelque chose de temps en temps.

Question :
" Un père ou un substitut ? "

Réponse :
Un substitut, c'est vous qui le dites. Comment va-t-il faire pour se substituer ?

Question :
" La fille se tourne vers le père en espérant que lui, va satisfaire la demande d'amour ."

Réponse :
Peut-être, mais comment ?

Question :
" Si elle prend l'objet d'amour de la mère, la fille peut espérer que la mère va l'aimer parce qu'elle a cet objet d'amour. "

Réponse :
Astucieux !... Finalement je lui pique le père et elle va m'aimer parce que j'ai réussi à lui piquer. Vous croyez vraiment qu'elle va l'aimer à cause de cela. Néanmoins ce n'est pas bête comme idée. Ce n'est certainement pas comme cela que ça se passe, mais c'est futé. Une bonne manière de se faire aimer de quelqu'un consiste à lui prendre son amoureux.

Vous sentez bien que dans notre raisonnement il y a quelque chose que je ne dis pas mais qui est capital, c'est que évidemment il faut que la mère dise que le père existe pour elle. Pour des raisons de simplification du raisonnement je n'aime pas trop introduire tout cela. Vous sentez que c'est capital, à savoir que le discours de la mère est fondateur pour que la fillette puisse en faire quelque chose. S'il n'y a pas cela, c'est sûr que ça va être perturbé. Le problème logique est le suivant, c'est ce sur quoi j'essaie de réfléchir et de vous brancher : il y a un père, la mère l'aime bien, mais en quoi cela est-il de nature à faire que la petite fille aille chercher *du côté de son père une solution au problème qui lui est posé par la frustration.*

Question :
" C'est un rival..."

Réponse :
Mais justement. Vous pensez qu'il faut aller du côté du rival. C'est une idée intéressante. On va essayer de la reprendre. Le rival, en fait, ce n'est pas une mauvaise idée d'essayer de le mettre dans sa poche. Je ne dis pas que la solution de rivalité n'existe pas, ainsi que la séduction du rival ou de la rivale, mais je pense que ce n'est pas la solution. Je pense que la solution rivalitaire n'est pas bonne. On va essayer de désosser cela.

Au fond, "mon père a un truc qui plaît à ma mère. Deuxièmement, je suis frustrée parce que ma mère ne m'aime pas comme je voudrais. Troisièmement, c'est là qu'il y a un problème, pour être satisfaite il faut que je satisfasse ma mère. Si elle ne m'aime pas c'est parce que je ne la satisfait pas". Est-ce que vous voyez le petit vice de raisonnement ? Donc, "je lui prends son truc à lui et je satisfais ma mère avec, donc elle m'aime". Pas bête !... C'est un affinement de ce qui a été suggéré sur la

rivalité et du père comme rival qu'on essaie de détourner. Ce qui est très intéressant dans cette idée c'est qu'elle reste dans la perspective où fondamentalement le problème est de satisfaire la mère; le père on lui prend juste ce qu'il faut pour arriver à satisfaire la mère. Vous arrivez là à une chose que Mélanie Klein a été une des premières à isoler. Je ne dis cela de manière pontifiante mais c'est pour vous donner une piste de travail. Les petites filles sont capables de faire des enfants, entendons-nous symboliquement; mais à qui font-elles des enfants ? A qui une petite fille peut-elle initialement avoir envie de faire un enfant ? Réponse : à sa mère.

Question :
" C'est l'identification, elle veut être comme sa mère, porteuse de quelque chose. "

Réponse :
Si je suis bien votre idée, être capable de faire un enfant à sa mère, c'est être à égalité avec elle. C'est toujours de la rivalité. La capacité de faire un enfant à sa mère est une manière pour la fille de rivaliser suprême. Elle est capable de faire aussi bien qu'elle. Astucieux. Ce qui veut dire en d'autres termes qu'une femme peut très bien faire des enfants pour la mère, pour lui montrer qu'elle est capable de faire aussi bien qu'elle. Aussi longtemps qu'on en est là, les enfants qui sont faits dans ces conditions sont des enfants pour la mère et rien d'autre. Des enfants issus de la rivalité. On est une fois de plus ramené à la rivalité avec la mère ce qui est une manière un peu différente d'aborder le problème que vous voyez comme une manière de la satisfaire. C'est futé les femmes !

J'essaie de faire comprendre que l'un des apports fondamentaux de la psychanalyse est que l'enfant a une sexualité infantile c'est à dire qu'il est actif par rapport à sa propre vie sexuelle. Ce que j'essaie de comprendre, c'est où passe l'activité de l'enfant pour que sa vie sexuelle se constitue ? Pour l'instant ce n'est pas encore gagné; donc il faut qu'on comprenne comment cela va se passer. Vous voyez que pour l'instant on bute. On a trouvé toutes sortes d'astuces marrantes où on voit la petite fille faire des choses bizarres et variées. Chose amusante, toutes les solutions que nous avons trouvées font qu'on cherche simplement une solution du problème par rapport à la demande d'amour et sa frustration. Mon idée est la suivante, si on en reste là , on en restera là éternellement. ce sera toujours le seul problème, comment satisfaire la mère. C'est peut-être le problème fondamental mais il paraît qu'il y a des pères et ils doivent de temps en temps servir à quelque

chose. Si on met les choses du côté du père en disant, le père aime bien sa fille, c'est une femme, il aimerait bien lui faire du charme un peu plus tard... J'essaie de me passer des sentiments du père pour voir comment la petite fille va s'en sortir. Maintenant, on sort le grand jeu.

Nous partons de l'hypothèse qu'une petite fille est tout à fait capable d'inventer, d'ailleurs entre nous, vous nous avez déjà présenté un certain nombre d'assez jolies solutions. Une petite fille est capable d'initiative, d'être active. Quand vous récoltez une petite dame qui est hystérique comme Dora, Elizabeth von R. ou d'autres, quel est le problème fondamental ? Elles ont des symptômes hystériques. Comment les leur faire quitter ? En leur permettant l'accès à une constitution sexuelle disons normale. Comment faudra t-il s'y prendre ? Premièrement en analysant leurs symptômes, en reconstituant l'histoire de leurs symptômes. Est-ce que cela suffit ? Réponse : absolument pas. Une fois qu'on a reconstitué l'histoire des symptômes, les symptômes sont toujours là. Comme du chiendent, ça repousse. Pourquoi sont-ils toujours là ? Parce que les symptômes sont des tentatives de réponse à une situation de catastrophe. Il n'y a aucune raison que la personne abandonne ses symptômes aussi longtemps qu'elle pense que la catastrophe est là. Si par conséquent, elle veut abandonner ses symptômes, il faut qu'elle change de position, qu'elle prenne la décision de dire, " La catastrophe c'est du passé, maintenant je change. " Il faut qu'elle fasse le pari que ça vaut la peine de changer. Croyez-moi c'est un pari qui n'est pas gagné du tout. Le pas capital à faire pour arriver à transformer les symptômes et aussi longtemps qu'on n'est pas rendu à ce point répétitif, car il dure tout le temps, à savoir que la personne devienne active par rapport à la situation traumatique dont elle essaie de se sortir, aussi longtemps qu'elle ne devient pas active, rien ne peut se passer. On fait le pari que ça vaut la peine de changer pour trouver quelque chose de nouveau et sortir de la répétition. Ce n'est pas évident parce qu'en fait, rien ne dit que ça vaut la peine. Le problème d'une analyse ce n'est pas d'analyser des symptômes, reconstruire l'histoire... C'est du baratin, du débroussaillage. Le fait fondamental est la confrontation à la question suivante : est-ce que ça vaut la peine que je change ? Comme c'est une question extrêmement douloureuse parce qu'on a construit toutes sortes de mécanismes pour survivre dans une situation difficile, la question de savoir si ça vaut la peine d'abandonner tout cela pour éventuellement créer du nouveau est une question très douloureuse où il y a quelque chose d'absolument incontournable, c'est que la personne doit prendre des décisions et qu'elle est seule à pouvoir les prendre. Absolument seule. Personne ne peut les prendre à sa place, ni l'analyste, ni le mari, ni les enfants. Ces décisions là ne se prennent pas un beau jour comme ça d'un seul coup. Il y a un labyrinthe

de symptômes où on prend des décisions en croyant que ce sont les bonnes et ce ne sont pas les bonnes. D'où la nécessité d'analyser quand même. Confronté à une situation répétitive, il faut réanalyser la situation pour savoir si les décisions qu'on a prises sont les bonnes, à chaque fois. Mais l'analyse n'est que l'aspect préliminaire du travail, le vrai travail c'est la confrontation à la question : " Est-ce ça me suffit comme ça, est-ce que finalement la vie ne vaut pas tant la peine d'être vécue, alors j'ai mes symptômes, c'est très bien ainsi... " La question est de savoir à chaque fois si on a envie de changer et dans quelles limites. Et c'est la question que se pose la petite fille, c'est ce que je prétends. Il va falloir qu'elle change. Comment va-t-elle s'y prendre ?

Question :
" La petite fille doit-elle tenter de rendre sa mère jalouse ? "

Réponse :
La jalousie n'est pas la solution. Bien sûr il y aura plus d'intérêt de la part de la mère mais ça n'apporte rien, ça nous laisse dans la frustration de la demande d'amour. C'est une question qu'on peut se poser légitimement mais il existe un délire de jalousie dans la paranoïa qui prouve bien que la jalousie, chauffée à blanc dans les conditions de la psychose, est une maladie. Je ne veux pas dire que toute jalousie est une maladie mais ce n'est pas la voie où nous pouvons trouver une solution pour obtenir plus d'amour de la mère.

Je sors mon jeu. Je n'ai pas trouvé de solution pour l'instant que de le formuler de la manière suivante. Si je veux me débarrasser des embarras freudiens, des termes techniques où Freud noie le poisson et qui font, à la lecture de ses textes, se demander si ce n'est pas totalement faux, il faut introduire une idée fondamentale, le *pari*. Qu'est-ce qu'un pari ? Il y a un monsieur qui s'appelle Pascal qui a écrit des choses là-dessus. Je ne vais pas lire Pascal maintenant, encore que ça vaudrait le coup. *Pour changer, il faut parier*. On ne va pas dégager toute la structure du pari mais quelques éléments. Un pari est un jeu qui consiste à utiliser des éléments pour parier extrêmement variés. L'un de ces éléments est de faire une mise.

Question :
" Il faut être prêt à perdre quelque chose pour pouvoir gagner. "

Réponse :

Je commence par le plus simple, la mise. Comme le dit la formule : " Cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance. " Ce qui veut dire : " Si vous ne jouez pas, vous ne pourrez pas gagner. " Il faut de toute façon miser. Puisque c'est un pari ce n'est pas un rendement d'actions, ni une assurance, ni un déplacement d'objet sur la table. Un pari c'est accepter de perdre effectivement. Si vous n'acceptez pas de perdre, il n'y a pas de pari.

Autre condition, il faut accepter de perdre mais en plus il faut jouer avec un autre. Vous savez qu'il existe une toxicomanie du jeu, le joueur joue avec Dieu. L'autre en question n'est pas un copain. Celui avec qui on joue n'est pas un copain du tout. Il ne vous veut pas forcément du mal, ni du bien mais vous attendez de lui une réponse qui se présente sous la forme d'un gain possible. On croit qu'il va y avoir un gain. On ne joue pas à perte. Vous n'allez pas donner du fric au loto pour le simple plaisir de donner du fric à l'état. Vous vous dites, "Un jour ça va tomber sur moi." Il va y avoir un gain qui n'est pas garanti comme vous le savez. Ce n'est pas un investissement, il y a la possibilité de perdre doublement, on met sa mise et on sait qu'on peut perdre. Pour pouvoir gagner, il faut perdre.

Qu'est-ce que cela a à faire avec le complexe d'Oedipe féminin? Mon idée est que *le complexe d'Oedipe est un pari*. Rendus au point où nous en sommes, la petite fille va devoir parier. Que va-t-elle perdre ? On va voir comment Freud résume à sa façon ce qu'elle doit perdre. Vous allez voir la manière freudienne de penser le jeu mais on n'y est pas encore. Le point capital est de bien comprendre qu'il y a un pari. Accepter de perdre pour éventuellement gagner s'il y a un autre pour jouer, ce qui veut dire que l'autre n'est pas forcément au bout du fil. Le père aime sa petite fille : ce n'est pas gagné d'avance; ce n'est pas toujours le cas; il n'y a pas toujours de père... Attention le pari est là, il y a nécessairement un autre dedans mais ça ne veut pas dire qu'il est prêt à répondre. J'espère vous avoir fait passer cette idée de pari.

Le caractère actif de la petite fille dans ce point de passage que constitue pour elle la solution qu'elle a à trouver à la crise dans laquelle elle se trouve, c'est un pari. Comment va-t-elle parier ? Sur ce point nous allons prendre la solution freudienne, je ne sais pas si c'est la bonne mais vous verrez comment elle marche.

Je vais être amené à introduire deux termes successivement: premièrement, la petite fille a le devoir d'interpréter; ne cherchez pas d'interprétation dans la nature, il n'y en pas. Interpréter est un acte créateur. Interpréter c'est introduire dans la nature des choses qui n'y sont pas. *Interpréter c'est un pari*. C'est le point de départ du pari. Interpréter c'est par exemple, tracer une ligne virtuelle dans le ciel, il y a ma droite, ma gauche. Je regarde le vol des oiseaux vers la droite ou la

gauche pour avoir la réponse à une question que je me pose. Je n'ai pas de contrôle sur le vol des oiseaux, à partir du moment où ils ont volé il n'est plus question de peser le pour et le contre. J'ai interprété. L'interprétation tranche et introduit quelque chose dans la réalité qui n'y était pas.

La petite fille interprète la situation à partir d'une question : "Puisque je suis frustrée, qu'est-ce que je fais ?" Elle interprète mais pas le vol des oiseaux dans le ciel. La deuxième idée freudienne c'est qu'elle interprète sa frustration comme castration. C'est ma manière de voir les choses. C'est chez Freud mais pas dit comme ça. Pour l'instant, tout ce que je dis, c'est qu'elle interprète en terme de castration donc en terme touchant au sexuel, j'hésite à dire phallique. Elle considère, freudiennement, qu'il lui manque quelque chose. Il ne lui manque rien évidemment, il ne manque rien aux femmes. Interpréter la frustration dans ceci qu'il lui manque quelque chose est une idée idiote mais c'est une interprétation. Freud va beaucoup plus loin et dit : " Elle reproche à sa mère de ne pas l'avoir créée garçon. " Il va peut-être un peu trop loin. L'idée nouvelle que j'essaie de vous faire passer c'est que c'est à elle qu'il manque quelque chose mais par rapport au regard de sa mère. Même si c'est la mère qui peut être tenue pour responsable de ce qui s'est passé, c'est à la petite fille que ça manque. C'est quelque chose qui a cessé de dépendre de la relation qu'elle entretient avec l'autre. Même si au point de départ c'était cela, ça n'en dépend plus c'est à elle de se débrouiller avec. Comment va-t-elle s'en débrouiller ? Nous saurons la suite au prochain numéro.

Pour la compréhension des choses, on est obligé de les schématiser. On avait d'abord distingué un *premier temps* qui n'est pas à prendre comme un temps chronologique qui pourrait se résumer de façon simplifiée à : la fille a un premier objet d'amour, sa mère. Je laisse tomber le nuage de problèmes qu'il y a autour de cela.

Puis nous étions arrivés la dernière fois à l'idée, qui est dans Freud et que j'essaie de justifier, que cette relation aboutit nécessairement à un moment ou à un autre à un état de frustration. Une demande d'amour ne peut engendrer que de la frustration. Les exemples abondent. Si vous avez mis le nez dans les textes de Freud à ce sujet ou si vous avez déjà entendu des cours à propos du complexe d'Oedipe et en particulier de la phase phallique, vous pouvez constater qu'on ne soulève généralement pas les problèmes posés par la phase phallique. Si je ne vous parle pas de phase phallique c'est parce que j'en ai décidé ainsi. J'essaie de vous expliquer les choses en faisant l'économie de certaines habitudes de pensée qu'on a d'ordinaire sur ce point. Si je ne vous ai pas parlé de phase phallique chez la fille et d'un certain nombre de joliesses comme l'envie du pénis, ce n'est pas par oubli mais parce que je ne le <u>veux</u> pas. J'essaie de voir ce qui fonctionne dans tout cela.

Qu'est-ce que j'ai introduit ? J'ai introduit dans cette zone intermédiaire, brumeuse, qu'il y après ce *deuxième temps* le problème logique posé par la frustration. Ce n'est pas parce que vous recevez un coup de pied au cul que vous aurez envie d'aller quelque part. Ce coup de pied peut être salutaire, mais c'est aussi insuffisant. Donc, ce n'est pas parce que dans un deuxième temps la demande d'amour n'engendre que ce qu'elle peut engendrer, à savoir de la frustration, que nous comprenons pour autant que la fille <u>désire</u> quelque chose. Pour l'instant, dans le schéma que nous avons produit, nous avons ici un problème et une difficulté, nous ne comprenons pas *où se situe le désir*. Comment une fille, une fillette, une femme peuvent-elles s'y prendre pour désirer. Là aussi ce n'est pas par oubli que je ne vous ai parlé du complexe d'Oedipe du garçon, mais parce qu'il a cette propriété miraculeuse et merveilleuse qu'il paraît tellement simple qu'il laisse croire qu'on a la solution de tous les problèmes alors qu'on n'a rien du tout.

Je fais ici une parenthèse : le complexe d'Oedipe du garçon, qu'est-ce que c'est ? Le garçon a comme premier objet d'amour sa mère ; seulement il aurait un rival : son père. Devant la menace je vous sabote délibérément tout un tas de choses dont je ne veux pas vous parler - le garçon éprouverait une angoisse de castration. Le père

apparaîtrait comme un personnage castrateur qui placerait le garçon dans l'obligation de se tirer vite fait, de laisser tomber sa petite maman. L'idée très simplifiée de ce qui se passe est la suivante, c'est que du moment que le cher petit reçoit un coup de pied au cul, ça suffit à le détacher de sa mère et à le faire désirer. C'est un peu léger, évidemment. Autant vous dire que chez les bons auteurs comme Lacan les choses sont présentées de façon sensiblement plus intelligente. On a le même problème à propos de la fille, à savoir que la petite se retrouve avec un coup pied au cul originel, c'est la demande d'amour elle-même qui engendre la frustration et étant donné que dans cette histoire, nous n'avons pas fait apparaître quelque chose qui ressemble à de la menace de castration, comment va-t-on s'y prendre pour concevoir comment une femme, une fille peuvent désirer ?

Nous avons un problème qui est d'autant plus difficile à résoudre qu'on n'a pas fait intervenir l'idée d'une menace de castration venant d'un agent comme le père. Vous comprenez que si je vous ai par conséquent présenté les choses en termes ultra-simplifiés, c'est pour vous mettre au pied du mur et que vous compreniez bien où se pose le problème. La question du désir ne peut sortir ni d'une interdiction au sens frustrateur ni de la perte d'objet d'amour. Donc il faut trouver d'autres solutions. C'est pourquoi j'ai été obligé d'introduire deux idées.

Premièrement ce qui se passe dans la constitution de l'Oedipe féminin est un *pari* et nous avons dégagé quelques-uns des éléments fondamentaux de la notion de pari, notamment une formule, à savoir que *pour gagner il faut perdre*, c'est à dire que dans un pari, il faut une mise. Si on ne mise rien, vous n'avez aucune chance de gagner quoi que ce soit. Autrement dit, il faut accepter la possibilité de perdre et cela personne ne peut le faire à votre place. J'insiste beaucoup sur ce fait, si personne ne peut le faire à votre place cela veut dire qu'en tant que sujet humain vous êtes complètement libres, que la psychanalyse n'est pas du tout la suppression de la liberté de l'être humain contrairement au sujet de dissertation de classe de Terminale, le problème étant que la liberté se pose dans des termes un peu particuliers à savoir : " Est-ce que j'ai l'envie, les moyens de parier ? " Et pourtant ce pari, personne ne peut le faire à votre place. Ceci est vrai que vous soyez en analyse ou pas, à tout instant de votre vie quand vous engagez des choses sérieuses, parier ou ne pas parier c'est vos oignons, et ceux de personne d'autre. L'idée que je vous ai introduite, c'est que le passage oedipien - car le complexe d'Oedipe est un passage en ce sens qu'il y a quelque chose à trouver mais la petite fille doit engager seule la démarche, non pas qu'elle soit seule mais il va falloir qu'elle initie seule quelque chose - le passage oedipien consiste pour elle à parier et à parier sur la suite des événements.

Comme je l'ai ajouté, ce n'est pas le tout de parier, encore faut-il quelqu'un qui vous réponde dans un jeu. Forcément, à partir de là, le partenaire avec qui on joue ne répondent pas toujours là où vous avez envie qu'ils répondent. C'est hélas ou pas hélas du tout; ça a comme conséquence la diversité des positions humaines concernant les conséquences à tirer de ce passage oedipien, à savoir la constitution plus ou moins normale de la sexualité : l'*hystérie* puisque c'est le cas névrotique à la fois le plus spectaculaire et le plus fascinant que j'ai essayé de vous éclairer, l'*homosexualité* est-ce la même chose ou pas que l'hystérie, la *psychose* mais elle se situe dans des zones qui ne sont pas exactement celles-là. Il est certain que confronté à la nécessité de passer et par conséquent à la nécessité de parier, il résulte du jeu qu'on est obligé de jouer et de la réponse qu'on a reçue ou pas, des conséquences diverses. Donc la petite fille parie. C'est le premier point que je situe après la frustration mais dans une zone pas très claire.

J'ai ajouté un petit b qui est que la forme que prend le pari - et nous retombons sur des pieds freudiens et il est juste ici de réintroduire Freud mais en vous évitant ce que j'estime être des conneries - la petite fille *interprète* et c'est en quoi elle parie car interpréter, c'est parier c'est à dire accepter de perdre pour gagner. Elle interprète sa frustration comme une perte, plus précisément et c'est là que nous retombons sur nos pieds freudiens, comme une castration. Je n'insiste pas mais je le répète, les femmes ne manquent de rien et par conséquent la castration n'est pas à chercher sur leur corps et pas non plus dans la comparaison qu'elles feraient entre leur sexe ou telle partie de leur sexe et celui des garçons. La castration c'est autre chose. Néanmoins, elle interprète sa frustration comme castration c'est à dire qu'effectivement il lui manque quelque chose qui évidemment tient au sexe et que lui manque-t-il ?

Ce sur quoi j'insiste c'est que l'intérêt de cette notion de castration, au point où on en est, est que ce qui lui manque maintenant ne concerne plus l'autre à qui elle demande de l'amour. Ce qui me paraît une différence importante à ce stade entre la castration et la frustration, c'est que dans la frustration on demande à l'autre de l'amour et on a toujours l'impression que l'autre pourrait en donner plus et qu'il pourrait continuer à remplir le tonneau qui n'a pas de fond ; dans la castration ce qui manque ne tient plus de l'autre, cela tient à son corps, à son image du corps et non des demandes qu'elle peut faire à l'autre. On est passé soigneusement à côté de certains obstacles à savoir ces histoires d'envie du pénis et autres. Maintenant effectivement ça, c'est une interprétation qu'elle donne.

Maintenant notre problème serait d'essayer de donner un sens à ce mot, <u>castration</u>. On a bien deviné que la castration ce n'est pas la même chose que la frustration. La différence fondamentale est que la

castration touche au sexe et la frustration à n'importe quoi mais pas forcément au sexe. Ce qui est déjà intéressant dans cette idée de castration, c'est qu'on a compris que ça devait tenir au sexe, je veux dire par là qu'on change le terrain de l'amour indifférencié pour poser la question de la différenciation sexuelle. Au fond, interpréter en terme de castration la frustration, c'est réintroduire la sexualité dans le coup. Autant vous dire que si la petite fille tente dans la mythologie que nous sommes en train de construire, de faire cela toute seule comme une sorte d'être parfait qui tenterait cette démarche toute seule, elle n'a aucune chance d'y arriver. Il est bien évident que l'interprétation de sa frustration en terme de castration, elle ne peut la faire que parce qu'il y a des gens pour l'aider à cela. Il y a des gens pour jouer avec elle dans le pari qu'elle tient. Interpréter sa frustration en terme de castration ce n'est pas seulement à elle de le faire, les autres l'aident à le faire. S'il n'y a pas *quelqu'un pour lui dire que ce qu'elle prend pour de la frustration c'est de la castration,* elle n'a aucune chance d'y arriver. Elle a des chances de rester à la case number two. Elle ne pourra pas continuer à progresser. Le sous-entendu qui est l'un des sous-entendus constants dans tout ce qu'on fait, c'est que cette interprétation, il faut que les autres l'aident à la faire ; il n'en reste pas moins que c'est à elle de le faire. Quel est l'intérêt pour elle de faire ce pari-là ? L'intérêt, est qu'elle accepte de perdre quelque chose, car aussi longtemps qu'on est frustré, ça veut dire qu'on *n'a pas* quelque chose mais que *l'autre peut le donner* et s'il ne le fait pas c'est uniquement parce que c'est un cochon. A partir du moment où l'on interprète les choses en terme de castration ça veut dire qu'on accepte d'avoir perdu quelque chose. On a accepté de perdre, on a joué. Le point capital est la suivant c'est que prononcer un mot n'est pas neutre. Dire le mot castration n'a pas du tout la même conséquence que de parler de frustration. Parler de castration c'est dire qu'on a reconnu qu'on a perdu quelque chose ; parler de frustration c'est dire qu'on refuse de le reconnaître, on attend que l'autre vous le donne, on attendra aussi longtemps qu'il faudra et on ne bougera pas de cette position.

Question :
" La castration correspond à ce que l'autre ne veut pas nous donner ? "

Réponse :
On n'y est pas encore, je ne crois pas. Puisque justement si on dit ça c'est qu'on est encore dépendant de ce que l'autre pourrait donner. Ce sur quoi j'insiste c'est que la castration supprime le problème de ce que l'autre a à donner. On ne dépend plus de l'autre par le fait qu'on

parle de castration. Je crois que c'est la nouveauté. Parler de castration c'est dire : " Ce n'est plus les affaires de l'autre mais les miennes. Ce n'est pas l'autre qui a le réponse, il faut que je trouve la réponse à ma façon. " Le terme de castration nous sépare de la dépendance de l'autre. Nous avons dit ce qu'elle perd, ou plus exactement ce qu'elle mise puisque quand vous misez vous ne perdez pas forcément votre mise, vous la retrouvez sous une autre forme. Comme je le disais, l'être humain a cette particularité qu'il ne peut avoir son corps qu'à condition qu'on lui donne. Vous m'aviez demandé d'expliquer, nous y sommes. Pour avoir notre corps, il faut d'abord que nous acceptions de le perdre c'est à dire de le jouer grâce à quoi, quelqu'un d'autre peut nous le rendre. C'est ce qu'on appelle l'orgasme. La structure de l'orgasme c'est que ça ne peut nous arriver que grâce à l'autre.

Question :
" Mais l'autre intervient tout le temps... "

Réponse :
En effet, comme je le dis ça n'apparaît pas car c'est une démarche d'apparence freudienne. Je n'ai pas voulu présenter les choses autrement que dans les termes freudiens. En même temps, il y a des sous-entendus, c'est vrai, à savoir que l'autre est présent tout le temps. Quand on joue aux cartes, on joue un jeu avec des autres, donc l'autre est là. J'aimerais vous faire comprendre que les difficultés qui sont liées à l'acte sexuel, tiennent à la question suivante : " Est-ce que j'accepte de perdre ou pas ? " C'est vrai autant pour les hommes que les femmes. Si on n'accepte pas de perdre, on ne peut pas retrouver. Il faut que l'autre vous rende ce que vous avez perdu. Si vous n'acceptez pas de perdre, la jouissance, vous n'en aurez jamais sauf sous des formes pathologiques. Si vous aimez trop votre main, vous la verrez devenir malade parce que vous attendez qu'elle vous rende quelque chose alors qu'elle ne peut rien vous donner. La suite de la démarche c'est : qu'est-ce, au dire de Freud, ce qu'on attend en retour de cette perte ? Puisqu'il manque quelque chose à cette petite fille, *elle veut l'avoir*.

Question :
" Peut-on par là expliquer la frigidité ? "

Réponse :
C'est bien ce que je pense. Ce qu'on appelle la frigidité si tant est que cela existe, il y en a trente-six formes différents. Dans une large mesure ce qu'on appelle du terme général de frigidité est une manière de rester sur l'impossibilité de perdre. Si on n'accepte pas que ce soit

l'autre qui donne ce qu'on a perdu, pourquoi voudriez-vous avoir de la jouissance en retour. La frigidité ou les différentes formes d'impuissance chez l'homme sont liées à l'impossibilité de perdre parce qu'on se demande ce qui va se passer si on perd.

Donc ce que la petite fille a perdu, elle veut l'avoir. Il faut que quelqu'un lui donne, sinon il n'y aurait pas d'avoir possible. La solution freudienne à cette difficulté se dirait ainsi : " Elle désire avoir un enfant du père. " Voilà l'astuce de Freud. C'est évidemment une formule compliquée. On a parlé la dernière fois de la question de l'enfant et de la manière de l'obtenir. Nous avons en particulier remarqué qu'une fille peut fort bien faire un enfant à sa mère c'est à dire qu'elle montre à une rivale qu'elle est capable de faire aussi bien qu'elle. Ca ne la fait pas sortir de sa position de frustration, de rivalité. Quelque solution qu'on cherche du côté de la rivalité avec la mère, ça ne nous fait pas sortir de la frustration. Donner un enfant à sa mère, ne fait pas progresser d'un pas dans le sens du désir. Ce sont des enfant phalliques. Une femme peut être confrontée à autre chose qui est le désir d'avoir *un enfant du père*. Cet enfant n'est pas le même que le précédent. C'est un enfant qu'elle fait en réponse à son manque qui la constitue comme désirante. L'enfant n'est pas un enfant qu'elle fabrique de toutes pièces pour combler l'autre, c'est un enfant qu'on doit lui donner. Il faut que ce soit l'autre qui lui donne. De ça, elle en est dépendante non parce qu'elle a besoin d'un spermatozoïde ou d'un mâle, mais parce qu'elle change de position : elle accepte que l'autre lui donne quelque chose. Le plus difficile en amour ce n'est pas tellement de donner aux autres, c'est d'accepter qu'on vous donne. C'est cela qui est difficile dans la relation amoureuse, accepter qu'on vous donne.

Question :
" Mais c'est phallique et ça rejoint la position par rapport à la mère... "

Réponse :
Non, ça ne rejoint pas. Ce n'est pas le problème que ce soit phallique. En psychanalyse, on appelle phallique tout ce qu'on ne comprend pas. Je suis très sérieux en vous disant cela. Pourquoi phallique ? Et pourquoi pas... Le problème n'est pas de donner un enfant phallique à la mère mais d'accepter que l'autre donne ce qu'on a perdu. C'est un changement de position subjective. A-t-on la possibilité d'accepter que l'autre vous donne quelque chose, phallique ou pas. Vous pourriez croire que je vous raconte des boniments pour faire marcher ma machine, c'est peut-être vrai. Mais je peux vous assurer

que sur des cas de grossesses médicalement assistées, ça se vérifie tout à fait.

Comme par hasard, quand une femme a fait sans aucun problème des enfants pour sa mère (ce qu'on constate dans les rapports qu'elle a avec eux c'est à dire mauvais puisque frustrateurs), le jour où elle tombe sur un homme qui justement est pour elle le père, quelqu'un avec qui elle a envie de jouer la fonction paternelle, alors des enfants, elle n'arrive pas à en avoir ou elle perd celui qu'elle a, et celui qui vient après suit une grande dépression. Il finit par arriver mais avec beaucoup, beaucoup de peine. Pourquoi ? Elle a eu un chemin à franchir, elle en a chié pendant deux , trois ans et même plus avec cet homme car le chemin qu'elle a dû franchir, c'est justement d'accepter de perdre pour que l'autre puisse lui donner. L'enfant mort c'est , entre autres choses, le sacrifice qu'elle a dû faire pour qu'il y ait de la place pour un nouveau-né. Perdre un enfant à n'importe quel stade, embryon, avortement, I.V.G., acceptée ou pas, elle peut aussi ne pas accepter et dire que cet enfant perdu était la petite merveille de sa vie c'est gentil pour les autres... Ce n'est pas parce que l'enfant meurt qu'elle accepte de le perdre. C'est le contraire qui est vrai, c'est parce qu'elle accepte de le perdre que l'enfant vient sur le chemin d'acceptation. Attention, je n'ai pas dit la réciproque, c'est à dire qu'un enfant mort était un enfant qu'on accepte de perdre, pas du tout. Je dis seulement que pour cette femme particulière dans le cas particulier, l'enfant qu'elle a perdu fait partie du chemin où elle a dû accepter de perdre. Ca n'a pas été sans peine et bien sûr elle est très heureuse du moins de l'enfant, avec son mari. Je ne veux pas dire que tout finit bien ce n'est pas la question, mais cet enfant du père, elle a dû le payer cher et en particulier le payer de la perte d'un nouveau-né, mort au cours d'un accouchement qui s'est mal fait. Cas particulier, il n'y a jamais de généralisation.

Toute I.V.G. n'est pas une acceptation de perdre, au contraire il y a même des femmes qui quand elles font une I.V.G. se mettent à fantasmer sur l'enfant que ça aurait pu être, à compter les anniversaires. C'est un enfant phallique : elles n'acceptent pas de le perdre. Si elles en restent là, elles vont pouvoir faire une deux ou trois I.V.G. Ce seront des enfants phalliques dont elles vont compter les anniversaires. Ce sera gentil pour les autres. J'espère que vous voyez bien le sens du raisonnement. Ce n'est pas parce qu'un enfant meurt qu'on accepte de le perdre. C'est l'inverse. C'est parce qu'on accepte de le perdre qu'éventuellement il peut y avoir une perte, un deuil qui, sur le chemin, vient signifier qu'on a accepté.

L'enfant qu'on fait pour rivaliser avec sa mère, c'est celui qu'on fait pour donner à la mère ce qu'on suppose qu'elle n'a pas. Phallus est un

terme qu'on prononce en psychanalyse à chaque fois qu'on ne sait pas ce dont on veut parler. Phallus, ça ne veut rien dire et c'est fait pour. C'est sérieux comme définition. C'est le joker. J'ai décidé de ne pas vous en parler pour éviter de boucher les trous là où il y en a. Ce n'est pas facile.

Dans notre formule, " Elle désire un enfant du père. " qui est la petite ritournelle freudienne et pour ma part je n'ai pas trouvé mieux, il y a beaucoup de choses. Il y a notre fameux *avoir* qui vient à la place de ce qu'elle a perdu, plus exactement de ce qu'elle a accepté de perdre. Il s'agit d'une action de sa part. Autrement dit on retrouve ici l'idée qu'on ne peut avoir qu'à condition que l'autre vous le donne donc aussi à la condition d'avoir accepté de le miser parce que si vous n'acceptez pas de le miser, il ne se passera rien. On a introduit le terme tout à fait capital, le terme de *désir*. Désirer c'est désirer à la place d'une perte et vous remarquerez que je n'ai pas ajouté pour la combler. Autrement dit , ce n'est pas parce qu'on a un enfant qu'on est comblée, vous l'avez peut-être remarqué. Je suggérerais même plutôt le contraire, *c'est parce qu'on a un enfant qu'on désire*. Finalement, avoir un enfant peut éventuellement libérer, en ceci que ça restitue du désir qu'on pouvait ne pas avoir. De sorte qu'il n'est pas tout à fait sans intérêt de voir que quand une femme a des enfants de nos jours où elle est plus libre qu'il y a quelque temps, il n'est pas rare qu'ayant eu un ou des enfants, elle s'estime quitte et qu'elle puisse reprendre des études, avoir un amant (c'est accessoire), changer de mari... Il y a de la place qui est faite pour son désir. C'est compliqué. Avoir un enfant du père, c'est une manière de créer du désir. Ce n'est pas parce qu'on désire qu'on a un enfant, c'est presque l'inverse qui est vrai. Grâce à l'enfant qu'on a, le désir a une place qui lui est faite.

Question :
" Dans un processus d'accouchement, le cheminement peut être réussi ? "

Réponse :
Pourquoi pas ?

Question (même personne) :
" J'y pense. Quelque chose se passe le jour de l'accouchement. il y a une certaine jouissance et à la fois le désir qui prend sa place pour le père. "

Réponse :

Exactement. Je vous rappelle au cas où vous ne le sauriez pas, que ce n'est pas forcément enfanter dans la douleur. Il y a cela aussi, mais il y a des orgasmes au cours de l'accouchement et il y a même des femmes qui connaissent cela pour la première fois. Des orgasmes comme on dit vaginaux. C'est connu. On peut aussi avoir le cas contraire où le père étant absent, la femme va retenir l'enfant jusqu'aux dernières limites, ça peut aller très loin. le désir peut apparaître le jour de l'accouchement ou réapparaître comme quelque chose qu'on avait oublié, grâce à l'enfant. Non pas que l'enfant comble le désir mais il le recrée. L'enfant ne bouche pas la perte mais au contraire la ravive sur le mode particulier du désir. Avoir un enfant *du père*, pas du Saint Esprit bien qu'il ne faille pas sous estimer son influence... Il faudrait savoir ce que c'est qu'un père. Il est clair qu'un père ce n'est pas un spermatozoïde, un tant soit peu mais on ne va pas définir le père comme le spermatozoïde, ce qui pose toutes sortes de problèmes délicats. << Du père>> qui probablement est aussi un homme, j'ai dit " du père " pour vous souligner que le père est une fonction qui permet d'avoir du désir d'enfant. On me demande ce que c'est que le phallus, mais vous pourriez me demander ce que c'est, un père. Un père demanderait aussi quelques éclaircissements. Est-ce son propre père, le père de l'enfant, l'ami qu'elle a perdu dans un accident de moto dix ans ou cinq ans avant de faire l'enfant...

Question :
" Un père imaginaire ? "

Réponse :
Je ne suis pas si sûr. Je préfère éviter ce terme. Je pense qu'il est plutôt symbolique. Si le père est une fonction, rien ne dit qu'il n'y en a qu'une seule. Il y a des fonctions du père, par conséquent pas un seul père mais probablement beaucoup. Par exemple un grand-père, un oncle, un homme qu'on a perdu cinq ans auparavant. Rien ne dit qu'un enfant n'a qu'un seul père. Dire :
" Elle désire avoir un enfant du père " signifie que même dans le cas où une femme a un enfant grâce à une paillette, il faut qu'il y ait une fonction du père dans un coin. Il s'agit de savoir où. Donc il faut l'inventer ce père et avec un peu de chance vous tomberez juste. Autrement dit, introduire la fonction ou *les fonctions du père* dans le coup c'est aussi introduire du désir, c'est corrélatif. Je n'ai pas dit que c'était explicatif, je vous l'ai présenté comme un paquet.

Le point important est ceci : ce qui vient d'être gagné grâce à ce désir d'avoir un enfant du père, c'est qu'elle sait ce qu'elle veut et par

conséquent que va-t-elle faire ? Ce n'est pas le tout de désirer un enfant du père, il faut trouver un père. "Subsidiairement" et ceci représente une des astuces très marrantes du raisonnement de Freud mais comme Freud n'écrit pas toujours très bien on ne s'en rend pas compte, puisqu'il faut avoir un enfant du père, *un père c'est quelqu'un qu'on aime*. A cette fin, à fin d'obtenir un enfant du père, elle change d'objet d'amour. Elle laisse tomber sa petite maman comme objet d'amour, elle change d'objet et prend le père comme objet d'amour. Elle en a un sous la main, elle prend celui-là. A l'occasion, elle va prendre un collègue qui a dix ans de plus qu'elle. Comme par hasard, elle va se retrouver mariée avec un médecin parce que ce collègue faisait des études de médecine. Son propre père à elle s'il n'avait pas fait ceci ou cela, il aurait aimé faire des études de médecine. Simplement parce que son propre père a eu un jour envie de faire des études de médecine qu'il n'a pas faites, que le collègue qui avait dix ans de plus qu'elle faisait des études de médecine, grâce à cela elle va se retrouver à faire des enfants avec un médecin. Donc, elle prend le père comme objet d'amour.

Vous voyez que l'incroyable chemin, le fameux secret de l'hétérosexualité, ne se trouve pas dans la nature, dans l'attirance naturelle des sexes l'un pour l'autre, ni parce qu'il y a des chromosomes mâle et femelle. En plus, j'ai appris qu'il y a des espèces qui n'ont qu'un seul sexe femelle, pas hermaphrodite. S'il y a une constitution d'un amour pour le père, ou quelque chose qui apparaît pouvoir ressembler à du père, chez les femmes, c'est lié au pari qui est dans le cheminement oedipien : l'*interprétation* que nous avons vue et par conséquent la constitution du *désir d'avoir un enfant du père* et par conséquent l'obligation où elle est de *prendre le père comme objet d'amour* pour accéder à ce désir uniquement dans le but d'obtenir le premier point. Le changement d'objet d'amour, l'amour du père et des hommes, n'est qu'une manoeuvre de diversion destinée à obtenir la satisfaction du noeud fondamental à savoir le désir d'enfant. C'est intéressant en ce qui concerne les détour de la psychologie féminine. Je ne dis pas que tout cela soit cynique, mais en tant qu'homme, on ne peut accéder au désir d'une femme qu'en ce seul point où l'on peut être pour elle un père potentiel à un moment ou à un autre en ce sens qu'on ressuscite du désir d'enfant. Ne croyez pas que ce soit plus simple pour les femmes.

Question :
" Quelle est la différence entre le complexe d'Oedipe et le complexe d'Electre ? "

Réponse :

Le complexe d'Electre c'est cela mais je n'ai pas parlé en termes de complexe d'Oedipe et complexe d'Electre. Je parle de complexe d'Oedipe et vous aurez remarqué le caractère très paradoxal de cette expression, puisqu'Oedipe est un garçon et qu'on ne voit pas pourquoi on l'utiliserait pour une fille. Il se trouve que personne n'a trouvé de terme adéquat sauf "complexe d'Electre" qui ne vaut pas mieux. C'est pourquoi, comme je pense que c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, je vous parle de complexe d'Oedipe tout en sachant que ça n'a aucun rapport. Le problème d'Electre n'est pas du tout un problème oedipien. Je voudrais bien à la rigueur vous parler du complexe d'Antigone.

Donc, la petite a accédé à l'hétérosexualité mais il y a une petite et fâcheuse conséquence, sans compter que cela ne nous dit pas *qu'elle a abandonné sa mère.* Si effectivement, le problème est de désirer avoir un enfant du père et si par conséquent son père est son objet d'amour, seriez-vous assez gentil(le)s de m'expliquer comment elle va faire pour *changer de père* ? Pour laisser tomber le père et prendre des objets qui ne soient pas son père. Avec le cas du garçon, ça paraît facile puisque c'est le père qui lui met le coup de pied, ça lui donne envie de changer d'objet rapidement. *L'inceste, c'est l'inceste avec la mère.* Vous n'aimez pas entendre ces choses là mais pour la fille c'est comme pour le garçon : l'inceste c'est l'inceste avec la mère. Quand il y a inceste avec le père, c'est que la mère est complice. C'est la mère qui pousse pour que tout cela ait lieu. Ce n'est pas parce que la mère pousse à la roue pour qu'il y ait inceste avec le père que cela nous explique *comment la petite fille va en sortir*. Il y a un os là. Ca m'embête aussi et Freud a écrit un article là-dessus pour dire qu'il ne savait pas. Au point où j'en suis, je n'en sais pas plus que lui. La suite au prochain numéro.

Il y a deux grandes familles mythologiques dans les tragédies grecques les plus connues. Celle d'Oedipe et l'autre dont j'ai oublié le nom. Alors Agamemnon partit à la guerre pour récupérer la belle Hélène de Troie que le vilain Paris a prise pour épouse. Ca remonte loin. Pour des raisons dont j'ai oublié l'origine? Les Dieux ne sont pas contents et le vent ne souffles pas. Comment aller à Troie s'il n'y a pas de vent ? Agamemnon demande au grand prêtre ce qu'il doit faire." Tu dois tuer Iphigénie. "C'est sa fille, évidemment. La petite passe à la casserole encore que cela dépende des versions. Les Dieux sont contents, le vent souffle. La femme d'Agamemnon, Clytemnestre, n'est pas contente qu'on ait tué sa fille et elle a pris goût à la liberté pendant qu'Agamemnon faisait la guerre. Quand Agamemnon revient, elle le fait tuer. Mais Agamemnon a une autre fille, Electre. Electre n'est pas contente que sa maman ait fait tuer son papa. Elle décide de faire tuer sa maman. Seulement c'est une faible femme, elle est obligée d'attendre qu'on lui porte secours. Il se trouve qu'Electre a aussi un frère qui s'appelle Oreste. Oreste débarque et tue sa petite maman et c'est comme cela qu'il devient fou : "Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes" C'est l'un des familles mythologiques grecques.

Oedipe a un père, Laios et une mère Jocaste. Comme ses parents ont déjà eu pas mal d'ennuis auparavant, ils consultent l'Oracle. Vous connaissez. Oedipe épouse sa maman, et a une fille qui s'appelle Antigone. Il a aussi des fils : Etéocle, Polynice. Ismène est son autre fille. Comme tout cela doit finir en eau de boudin, Oedipe meurt à Colône. Il y a un héritage et les enfants décident qu'il serait amusant que chacun l'ait pour soi. Donc, ils s'entre-tuent et tout le monde est content. Antigone a des ennuis, à cause de ses frères, avec son oncle Créon, roi de Thèbes. Créon, c'est le patron. Antigone passe à la casserole. Il n'y a plus personne, donc c'est fini. Aller voir les détails chez Sophocle. Voilà pour les grandes familles.

LETTRE À UN AMI SUR LES NOCES DE CANA DE VERONESE

Dans un tableau classique, la perspective centrale linéaire sert à définir comment le tableau doit être vu: c'est la projection sur la toile du regard du peintre, donc du spectateur.

Le plus simple est de prendre le croisement des deux lignes d'angles du tableau, mais ce n'est pas tj le cas.

Michel Ange sur le plafond de la Sixtine, n'a pas de point de fuite principal: impossible! Sauf sur la partie de l'abside, où la main de dieu donne un vague centrage.

Ici, les deux lignes vertes convergent à 3 m du sol! On peut difficilement imaginer les moines à cette hauteur dans le réfectoire!

Comment les truander, pour qu'ils soient contents et aient l'impression de dîner avec le Seigneur?

On sait que le tableau a été fait par une véritable usine, Veronese & Frères.

La partie haute au-dessus du balcon a été faite par son frère et associés: regardez les lignes jaunes: elles convergent sur l'homme appuyé sur le balcon: son frère.

Astucieux pour la pub!

Mais ça ne nous dit pas OÙ est le regard du spectateur? Si on suit la fine ligne jaune de la table du balcon, on s'aperçoit qu'elle définit une ligne d'horizon: le point de fuite devrait se trouver dessus, ce qui n'est pas possible pour le spectateur ASSIS en train de manger…

Une astuce serait de se servir du regard du Christ pour définir le regard du spectateur, mais il est à 2m50 du sol…

Astuce: le mettre sur une estrade de 20 cm afin de donner au spectateur l'illusion que c'est la cause de la hauteur du Christ: le spectateur AUSSI devrait être sur l'estrade, en face du tableau…

Mais il n'y a AUCUNE convergence à ce point…

Un truc classique: définir des personnages qui regardent le spectateur, afin de l'attirer dans le tableau, ce à quoi servent les petits personnages qui regardent vers lui: les cercles. Une belle suite d'embrouilles, et ce n'est pas tout!

Le titre était originellement la Cène: les moines, scandalisés par la folie de l'œuvre, Veronese a failli avoir de gros ennuis, et s'est dépêché de changer le titre, ce qui fait que l'œuvre n'a pas été brûlée et Veronese aussi.

Faut faire un peu gaffe, dans la vie…

VERONESE & FRATELLI

SECOND THOUGHTS

Nous constatons donc que ce tableau est multifocal: il a divers points de fuite selon la volonté des peintres et la taille invraisemblable de l'œuvre.

A y bien réfléchir, le premier point de fuite, sur le balcon, pourrait bien être aussi l'image du Père, regardant du haut des cieux le devenir de son Fils.

On découvre alors avec surprise que le point de fuite des diagonales converge parfaitement sur un objet qu'un homme coupe au tranchoir.

--Devinez?

Puis les morceaux tranchés sont tendus par deux autres desservants à un homme, pour qu'il les emporte ailleurs.

Qui doutera encore que c'est bien la Cène, documentée par un excellent reportage d'Arte?

Si ces idées étaient exactes, où se trouve donc l'Esprit Saint, puisqu'aucun épervier n'est là pour simuler le vol en Saint Esprit?

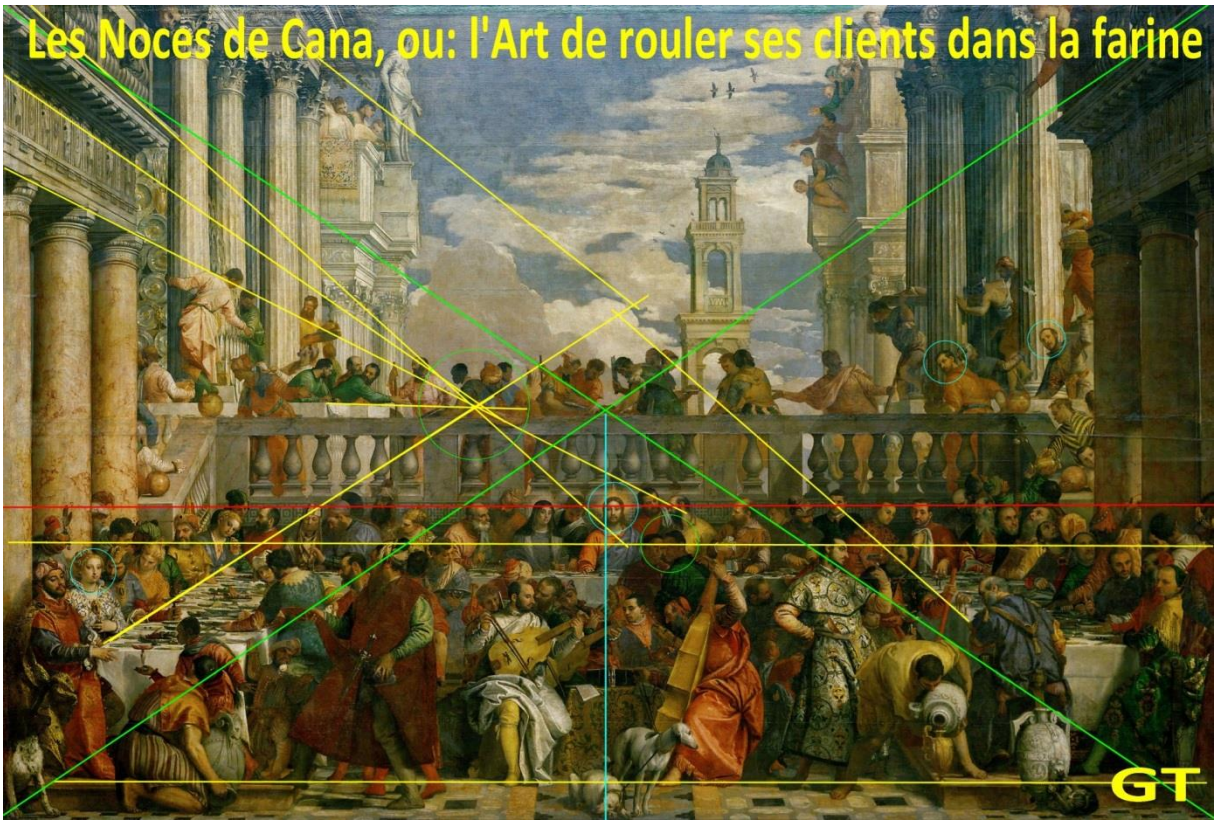
Mais il y a mieux, dans cette œuvre où l'on pourrait passer dix ans sans l'entendre!

Le Christ est à table, ce qui est normal pour un mariage, moins pour la Cène, si ce n'est qu'à sa droite est la Vierge, sa mère, et un peu plus loin une jolie blonde vénitienne, qu'on pardonnera aux Veronese si l'on se dit qu'après tout, Marie-Madeleine a bien mérité une promotion.

Il y a plus étonnant encore, si ce tableau n'est pas un mariage: trois femmes sont à la droite du Seigneur, en costume de mariée pour l'une, et ne portant pas la robe rouge qu'elle devrait avoir, portée par son époux, puisqu'il s'agit des Trois Vertus Théologales, Espérance, Foi et Charité.

Bref, ce tableau étonnant sent tout de même un peu le fagot, et les Frères Veronese ont bien fait de rajouter des amphores de vin, afin de lever toute ambiguïté sur le sens de l'œuvre…

GT



Y'A PAS MARQUÉ « LA POSTE »

« T'aurais eu trente ans de plus,

J'aurais pas dit non. »

Le Poulpe

La fille a vingt ans, trente ans, le mec pourrait être son père ou son tonton (ça reste en famille).

La petite le cherche bien un peu. Elle lui dit qu'il fait son retour de quinquagénaire avec son T-shirt camouflé. Le mec le met à l'envers pour que ça se voie moins. La petite se fait chier avec son mec, elle aimerait bien s'amuser un peu avec son tonton qui n'est pas son tonton et qui a plein de bonnes idées. Elle, elle n'a pas d'idées, mais elle a un pantalon en plastique collant jaune qui lui va à ravir. Tonton est ravi.

Elle aussi car elle aime beaucoup son tonton ; seulement, il y a juste trente ans d'écart entre eux. Bref, ça n'ira pas du tout.

Tonton le sait aussi.

D'ailleurs ça n'est pas son tonton.

Il est juste amoureux, et elle le sait d'autant qu'elle a fait ce qu'il fallait pour en le provoquant avec son histoire de quinquagénaire.

Tonton ou n'importe qui, Bill Murray par exemple, sait que c'est la fin des haricots et qu'il est condamné au ragout de mouton aux haricots blancs.

Il y a une petite différence à laquelle personne n'a pensé : l'interdit de l'inceste ; et une petite autre : depuis que la petite est née, la lumière a parcouru trente années lumières et personne ne pourra la rattraper. La petite le sait, et Papi aussi. Il y aura toujours trente années-lumière de différence entre eux, et seul l'amour restera éternel, malgré les haricots blancs et le cuir couleur bordeaux.

Il reste juste l'amour, pour tonton ; la petite aura d'autres choses à faire d'ici là.

Tant pis pour tonton ; il n'avait qu'à y penser quand il avait vingt ans, avec sa cousine. Il lui restera toujours ses souvenirs, et la petite sait qu'elle est aimée ; elle n'en demandait pas plus.

Un peu de psychanalyse de quatre sous n'a jamais fait de mal à personne.

Le conseiller aulique à la cour impériale et royale de Vienne a une dette : il doit absolument payer une paire de lorgnons à la petite postière du coin, dont il n'a que faire ; mais il se souvient très bien de la fille du Gasthaus « Zum Edelweiß » où il a bouffé avec ses copains de régiment, --et de son décolleté (rien ne vaut le *Dirndl* pour cela !)

En plus, la petite lui a fait du charme, à ce qu'il croit. Il lui faudrait donc un papier signé du Docteur Freud pour retourner prendre le bon air de la montagne à l'auberge de la petite. Mais voilà ! le docteur Freud ne signe pas des ordonnances comme cela pour des cures en montagne. Il se contente de l'écouter, et de constater que tout le cirque que le pauvre malade lui raconte a un seul but : avoir une ordonnance pour un séjour à la montagne chez la petite fifille de l'aubergiste.

Seulement, sur le front de Freud, Y'a pas écrit « La Poste » : le docteur se contente de l'écouter et de constater que tout ça est une histoire où la pauvre postière n'a rien à dire, mais où l'objet obscur cause du désir est la fille de Ryan, --je veux dire la fille de l'aubergiste. – Un objet pour la cause du désir, cela ne fait pas le poids, pour le Docteur Freud…

Le brave garçon n'aura pas sa cure à la montagne, et il est clair que sa névrose ne lui permettra jamais de braver l'interdit de sa petite maman chérie, qui veut le marier au plus vite, ni de son couillon de père, qui se moque bien de ce que son fils fait ou ne fait pas.

Je ne suis pas sûr que la causette avec le brave Docteur Freud a amené ce garçon à braver ces connards qui lui servent de parents et à aller à la montagne tout seul pour enfin, sauter la fille de l'aubergiste, qui, entre temps, s'est fiancée avec le fils du propriétaire terrien du coin.

Il pourra toujours aller faire le con à la guerre et mourir pour la patrie.

Pour le désir, il repassera par une nouvelle réincarnation.

Version 2, améliorée je l'espère…

Dans un texte où il est question du désir et de son interprétation, il est nécessaire de distinguer le texte manifeste et le contenu latent restitué par l'interprétation.

Lorsque Valmont et Merteuil, au terme de leur rendez-vous, concluent leur pari, ils donnent l'impression d'une activité perverse pure, interprétation ordinaire de ce texte. Selon ce texte manifeste, Merteuil demande à Valmont de la venger d'avoir été trahie par son amant, et Valmont accepte de la faire participer au développement de son grand projet, faire chuter une femme d'honneur, afin qu'elle soit confrontée à son propre désir causé par Valmont. Nous sommes donc en présence de deux paris et de deux demandes, celles de Merteuil et de Valmont. La question est de déterminer comment elles s'entrecroisent et pourquoi elles son formulées dans ces termes.

Il faut pour cela, interpréter quant au désir.

Par la position du désir dans le texte, celui-ci change de sens du tout au tout. Analysons ces deux demandes.

La demande de Valmont est de loin la plus simple à élucider, on s'en doute, lui qui est l'objet de manipulation favori de Merteuil, à qui il sert de tête chercheuse.

La demande de Valmont peut se reformuler ainsi : *faire en sorte qu'un sujet rencontre le désir par-delà ses propres*

résistances à y céder et même à le sentir se révéler. –Mais c'est exactement la position de Valmont lui-même, qui dans sa position subjective narcissique, ne peut reconnaître qu'il est capable d'amour et qu'en fait, il aime déjà Tourvel et s'en sait aimé! Nous constatons une fois de plus que le sujet profère, comme demande, la **demande de l'Autre**, celle que Valmont refuse d'entendre concernant sa propre personne. C'est le trajet de la pulsion, qui « divise le sujet et le désir ».

Pour Merteuil, les choses sont moins simples. En effet, Merteuil aime Valmont et essaie d'obtenir de lui l'aveu d'un amour qu'elle n'obtiendra pas, ce qu'elle sait, ce qui l'oblige à s'introduire dans l'amour de Valmont de manière biaise, *aslant*, comme disent les Englishes. Il lui faut donc faire monter les enchères, en essayant de faire tellement monter le prix du désir, qu'il se transforme en amour. On sait que c'est impossible, mais c'est là l'impasse de Merteuil, on va y revenir. La solution consiste donc à introduire une autre femme dans le couple, en apparence comme cause du désir, mais en fait, sa fonction est tout autre.

Afin de tromper l'ennemi, Valmont, Merteuil lui laisse croire qu'il s'agit de venger son honneur perdu puisqu'elle a été trahie par son amant, à qui Cécile est aujourd'hui promise. C'est jouer sur le velours de la rivalité virile, ce à quoi Valmont n'est pas très chaud. Il refuse donc son pari.

Mais pourquoi Valmont est-il venu ce matin-là parler à Merteuil, alors qu'il s'apprête à partir à la campagne ? En

apparence, pour obtenir sa caution dans l'entreprise qu'il médite. En réalité, il vient annoncer à Merteuil qu'il aime, et qu'il n'y a pas de place pour elle dans le jeu. Toutefois, ce n'est pas si simple. En effet, il demande à Merteuil de donner sa caution à ce projet. Mais pourquoi Valmont a-t-il besoin de cette caution ? En partie, pour tenter de comprendre ce qui lui arrive, et au fond, *pour lui demander s'il a le droit d'aimer*. Valmont est quelqu'un qui pense ne pas avoir le droit d'aimer une femme, et il a donc besoin de la caution de l'Autre, une femme, pour accepter cet amour, et le désir qui lui est lié.

L'ennui, et la solution, pour lui, est que cet aveu est pour Merteuil un coup de tonnerre dans un ciel serein. Sans rien marquer, elle tente de sauver sa place dans le jeu et surtout d'en créer une autre tout à fait nouvelle pour elle, qui est d'être le témoin de cet amour, par écrit, ce qui la lie indissolublement à l'affaire, mais l'en éloigne définitivement.

Mais pourquoi lui faut-il prendre cette place dans le désir de Valmont ?

La solution nous a été donnée par Lacan dans son analyse du quartette de Dora. Si Dora accepte de jouer le jeu de M. K, et de se laisser plus ou moins séduire par lui, c'est que, si Mme K est aimée par son père, alors Dora est aimée par celui-ci *au-delà* de Madame K. La structure de l'amour comporte toujours un *au-delà*, dans lequel le sujet du jeu est en position d'être aimé. Cela est fondamental dans l'amour. Dans la bonne vieille formulation freudienne du problème,

cela correspond à la définition de l'amour comme transfert de la première relation œdipienne, ou encore, à la structure du transfert dans l'analyse. C'est à partir du moment où M. K dit à Dora que sa femme n'est rien pour lui, que Dora rompt la chaîne de la métaphore névrotique, en refusant de participer au jeu, puisque, par métaphore, elle ne serait rien pour son père. La métaphore névrotique est une métaphore paternelle instable et qui se résout par la crise névrotique, si l'équilibre qu'elle réalise est déstabilisé.

C'est la solution adoptée par Merteuil, qui décide que, puisqu'elle ne peut pas être aimée par Valmont, elle sera aimée *au-delà de Tourvel*, mais au prix que cette métaphore est incomplète et sera brisée par la manifestation de cette métaphore, plus tard, ce qui est conditionné par l'écrit.

Mais la structure d'au-delà de Valmont est plus difficile à cerner, même si son objet est plus simple. *En quoi Valmont est-il aimé au-delà, et de qui* ? Une première réponse, qui lui change beaucoup les idées, est qu'il est aimé puisqu'il est capable d'aimer, ce dont il était incapable, et dont il ne s'aperçoit du reste pas. Mais de qui sera-t-il aimé ? --De Tourvel, c'est une évidence, mais alors, qui doit-il désirer pour que cet amour puisse lui offrir sa grâce ? A qui doit-il montrer cet amour ? Nous pensons à Merteuil, mais je ne crois pas que ce soit le bon objet. Valmont souffre d'une interdiction d'aimer, due à sa structure œdipienne et nous n'avons pas toutes les cartes en main. Madame de Rosemonde serait une assez bonne candidate…

Si ces solutions étaient pertinentes, alors, Cécile devient un objet inutile du jeu, or elle est maintenue. Mais pourquoi cela ?

PARTIE CORRIGEE

On a avancé dans un groupe de gent de lettres que Cécile était peut-être bien la fille de Valmont, qu'il aurait eue avec Madame de Volanges. Cependant, comme me le fait remarquer Philippe Cros, si c'est le cas, on peut s'étonner de la curieuse façon dont Valmont manifesterait son amour paternel…

L'introduction de Cécile dans le jeu, par Merteuil, n'a pas pour objet de se venger, mais de satisfaire au fantasme par lequel elle se constitue comme aimée, faute de mieux par Valmont. Elle se trouve *être aimée au-delà* de Cécile, ce qui était sa première intention, formulée avant que Valmont ne joue sa propre carte.

Nous n'avons toujours pas dégagé **la demande de l'Autre** à laquelle satisfait Merteuil. Elle a été délaissée par son amant, Bastide dans la mise en scène de Hampton, et demande à être vengée par la trahison de ce Bastide grâce aux soins de Valmont, qui doit introduire Cécile aux choses de la vie avant que Bastide ne puisse en être tenu pour l'initiateur. Nous reconnaissons la manière dont Merteuil elle-même a

constitué sa propre position subjective, toujours être en avance d'un coup dans le jeu amoureux, puisque les femmes sont destinées à être dominées dans la société où elles vivent. Merteuil n'entend pas être une de ces victimes. Il lui faut se soustraire à son statut de femme afin de pouvoir s'en servir pour dominer la situation. Si nous laissons de côté l'aspect social de cette question, Merteuil vient de se mettre hors jeu du désir comme femme, et elle délègue à Cécile le rôle de jouer la femme de ce jeu. On peut semble-t-il en conclure que Merteuil a fait l'objet d'une *tromperie initiale,* et celle-ci ne peut guère être autre chose que celle de la mère, en sorte que les hommes ne peuvent être tenus pour des pères du désir, puisqu'ils sont employés à détourner les effets de cette tromperie sans la réparer en rien. C'est cette tromperie de la mère que Merteuil met en scène en offrant Cécile à Valmont, afin qu'il en résulte une tromperie de tous les partenaires, et en particulier de celui qui pourrait être tenu pour bénéficiaire du jeu, Bastide. De plus, il est bien connu que dans le transfert amoureux, les femmes traitent de leurs rapports avec les hommes comme elles le font avec leur mère, et que le transfert de ces sentiments consiste à prendre les hommes pour leur mère, ce que les hommes font aussi de leur côté.

Madame de Merteuil ne peut pas concevoir d'autres rapports avec l'amour que dans la tromperie qu'elle a elle-même vécue, et doit introduire une autre femme à cette dimension, par l'intermédiaire de Valmont. En ce sens, on

peut parler d'une véritable éducation de Cécile, puisqu'il s'agit que, en tant que femme, elle arrive vers l'homme qu'elle aime, Danceny, avec le savoir que toute femme doit avoir d'être trompée, afin d'éviter le malheur de le découvrir par l'homme qu'elle aime. On reconnaît dans tout ce projet la constitution de la relation au désir que Merteuil a constituée, et à laquelle n'échappe que Valmont, à la condition que cet amour reste interdit puisque, de surcroît, il est impossible du fait de Valmont.

Ces deux être ne s'entendent donc que sur le point de leur position quant au désir, où ni l'un ni l'autre ne peut accéder au fait que l'amour et le désir sont possibles par une autre voie, le choix d'objet par étayage, qui leur a été barré depuis longtemps.

Gérôme Taillandier

DE L'UTILITÉ DES MÈRES GRANDS POUR LES PETITES FILLES QUI TRAVERSENT LES GRANDS BOIS PARCE QUE LEUR MAMAN, TOTALEMENT IRRESPONSABLE, LES ENVOIE PORTER UNE GALETTE ET UN PETIT POT DE BEURRE À MÉMÉ , ALORS QUE LE GRAND MÉCHANT LOUP A ENVIE DE CONVERSER AVEC QUELQU'UN D'AUTRE QUE LA VIOQUE

Episode 1

Tandis que l'auteur de ces tristes lignes prend le train pour Vladivostok, une jeune femme du meilleur monde entre dans le compartiment et choisit d'aller s'asseoir juste à côté de l'auteur, en face d'un beau jeune homme parachutiste de son état, mais plus occupé par son colonel que par les belles jeunes filles.

*Sça viendra…**

Afin de ne pas gêner la belle jeune fille, l'auteur, toujours galant, s'écarte d'un siège, afin d'éviter des frottements intempestifs de la part d'un vieux con obèse et de permettre à la belle jeune femme de poser sa galette et son pot de beurre sur le siège vide.

Au bout d'un temps, la belle jeune femme s'adresse au vieux con et lui demande : « Vous descendez à Fontainebleau ? » Le vieux con confirme, et toujours serviable, propose à la belle jeune femme de lui faire signe lorsqu'on arrivera.

La belle jeune femme lui répond tout à trac : « Je le verrai bien lorsque nous arriverons ! »

Et un râteau de plus, et en plus, même pas recherché !

> **Y aura-t-il un jour un typographe que aura l'idée de fondre un c cédille majuscule ?*

Episode 2

Je ne sais pas si vous rendez compte, Ô braves gens qui liriez ces textes, que je ne touche même pas un centime de bitcoin pour vous raconter tout cela, alors que, dans certains quartiers de Paris, on reçoit deux-cents à deux-cent-cinquante euros les vingt minutes chez des gens distingués nommés « psychanalystes », pour déblatérer des âneries de cette farine. Petite parenthèse : vous aurez remarqué que deux-cents *prend un* s *alors que* deux-cent-cinquante *n'en prend pas, car l'adjectif numéral* cent *est invariable lorsqu'il est suivi d'un autre adjectif numéral qui complète la somme. Cette petite leçon de français est gratuite aussi.*

Quant à la jeune femme de bonne famille de plus haut, il est clair qu'elle va à Fontaine Belle Eau voir sa mère grand (sans e*, pour ne pas la confondre avec une grande mère, la forme* grand *étant l'ancien cas sujet de la langue), afin de tchatcher avec elle au sujet de choses sérieuses, et que nous n'avons donc pas de souci à nous faire pour elle lorsqu'elle va traverser le bordel qu'est la forêt de Fontainebleau, où les putes, les pédés, les camés, les travelos, les pervers gérontophiles et les maquereaux, sont plus nombreux au mètre-carré que les sangliers et que les loups…*

Mais venons-en maintenant au déduit !

Le risque, avec les loups, c'est que ce sont des animaux très sympathiques, du moins maintenant, puisque pour les Norses, c'était un animal dangereux qui à l'occasion mangeait une petite du quartier. Mais de nos jours, les loups ont nos poubelles à manger, de sorte que nous pouvons leur faire de gros câlins en toute tranquillité.

Les Petits Chaperons Rouges, qui ne sont rien autre que des enfants en phase de latence et qui n'ont donc pas la moindre idée de ce qu'est la sexualité, ont, en principe un Papa et une Maman parfaitement normaux qui assurent leur bonne éducation selon le schéma du choix d'objet par étayage. Toutefois, comme ce modèle libidinal ne doit guère concerner que 5% de la population, il en résulte d'importantes déformations du schéma d'élevage des enfants en phase de latence, et il n'est donc pas rare de trouver des êtres de sexe varié qui, vers les quarante-cinq ans, ou même beaucoup plus tard, si l'on en croit la biographie de Jean Paul II et de mère Teresa, continuent à croire au Père Noël et à jouer au petit train dans leur appartement.

Il en résulte une importante conséquence.

Lorsque ces êtres totalement immatures du point de vue psychique rencontrent le désir, il leur arrive de croire que le Grand Loup qui vient de le leur révéler était leur père, et que donc, il leur est enfin possible d'accorder leur foi, leur amour et une large partie de leur être sous la forme du désir amoureux, alors que le Grand Loup n'en a pas forcément quoique ce soit à faire…

C'est alors qu'interviennent les Mères Grands, à grand coup de calibre 12, afin de réguler la situation, puisque la mère putative est aux abonnés absents depuis toujours.

Il y a toutefois d'autres procédures plus démocratiques pour rétablir la loi et l'ordre.

Souvenez-vous de Peau d'Âne, dont je ne vais pas vous rappeler toute l'histoire. Maman la reine est morte et Papa le roi s'ennuie un peu, et, comme il a une très jolie fille unique qui s'appelle Catherine Deneuve, il se dit qu'après tout, Catherine pourrait fort bien remplacer Maman. Catherine n'y verrait aucun mal, puisqu'après tout elle aime bien son papa, et si cela peut lui faire plaisir, pourquoi pas ?

Il se trouve que Catherine a une tante un peu fée, qui lui suggère de faire monter les enchères pour voir si Papa va suivre, avant que Catherine ne donne son accord.

Qu'à cela ne tienne ! Papa poursuit l'enchère, et la bonne fée perçoit l'approche du danger le jour où Papa décide de tuer un vieil âne qu'il aimait par-dessus tout. Il est clair qu'un seuil est franchi, et qu'il ne reste qu'une chose à faire : fuir la maison vêtue de la peau du pauvre âne, afin que Papa ne puisse satisfaire à ses projets. Vous connaissez la suite, Tata trouve que Papa est assez à son goût, et de plus, un Prince Charmant (il y en a !) trouve que Catherine est juste la femme qu'il lui faut, ce que la belle Catherine semble penser aussi, encore qu'elle ne nous en dit pas grand-chose…

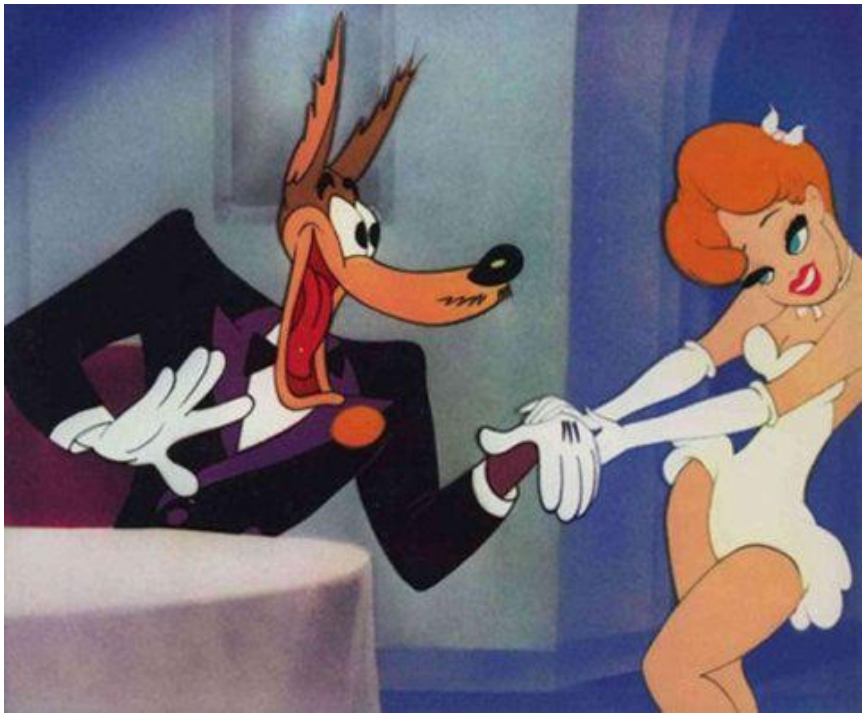
Je vous laisse continuer l'histoire par la Belle et la Bête, et quelques autres récits magnifiques destinés à trouver une alternative un peu plus intelligente que le calibre 12, dont il faut rappeler qu'il est une invention d'un homme, Charles Perrault.

Si je ne doute pas un instant de l'intérêt d'avoir chez soi un bon calibre 12 avec des balles à ailettes, il ne faut pas se dissimuler que la révélation du désir dans ces conditions est traumatique, et que l'on doit enseigner aux Petits Chaperons Rouges que l'entrée dans le champ du désir et de l'amour est la chose la plus dangereuse que l'on connaisse, et cela beaucoup plus que les connards barbus qui hantent la planète.

Il est clair que le rôle des Mères Grands doit être reconnu et que l'on n'insistera jamais assez sur leur rôle éducatif auprès de leurs petits enfants innocents.

Comme tout de même, il m'est arrivé d'exercer la fonction de psychanalyste, je voudrais rappeler que ce n'est pas toujours le cas, et que les Mères Grands peuvent être de sacrés numéros, qui complètent harmonieusement la singlerie familiale, lorsque certaine d'entre elles, par exemple, instaure un rituel de purification de jeune fille prépubère en lui imposant un rituel de lavement en présence de la gouvernante. Je parle de clinique, mais rassurez-vous, tout le monde est mort depuis longtemps et tout cela sera bientôt réduit à l'état de poussière. Il faut tout de même bien parler de choses sérieuses de temps en temps.

Que si d'aventure, vous trouvez que ces textes sont écrit avec une nuance d'humour noir, sachez que d'importants travaux médicaux anglais suggèrent que ce type d'humour serait annonciateur de dégénérescence du cerveau, en sorte que vous n'aurez sans doute pas à me supporter encore longtemps, ni moi à vous supporter.



DE QUELQUES BÉATRICE

G T

En 1974 je m'invitai de manière peut-être pas très prévue en vacances dans le Lubéron avec M H et El L (El Shaddaï). Je me retrouvai dans une vaste maison de vingt et quelques pièces en plein Luberon en train d'étudier L'Idenfication et de caresser des filles, expérience doublement agréable. Un jour que nous marchions avec El enlacés tandis que je sentais sa sueur, je lui rappelai le vers de Mallarmé *La Destruction fut ma Béatrice*. Peu après, El me rappela ce que je lui avais dit et me dit qu'elle avait eu une sœur, Béatrice, morte tuée dans un accident de voiture par un imbécile en Alfa Roméo.

Béatrice était la Belle de la famille, draguée par tout ce qui bougeait en Aix. El se trouva donc dans la position de n'avoir de repli que d'être la Bête, ce qu'elle crut sans doute fort, dans son hystérie. Cette identification était bien sûr des plus fausses car El était fort belle et le savait tant, qu'elle dut, enfant, faire une chute qui lui laissa une cicatrice sur la lèvre dont sa beauté se trouva augmentée. Ainsi le couple de la Belle et de la Bête se trouva formé, non sans qu'El ne se rattrapât en devenant celle qui percevait la réalité de tout cela en prenant sur elle toute l'Intelligence de la situation.

Quand sa sœur manqua, El se trouva seule en hypokhâgne où elle fit la rencontre de Ma, non tant point belle que très interrogative de la beauté, en particulier de celle d'El, dont elle devint le Double imparfait pour la plus grande insatisfaction de l'une et l'autre. Ainsi le couple de la Belle et de la Bête fut reformé, les hommes y étant invités à foutre l'une et l'autre mais surtout El, afin que l'amour que l'une et l'autre se portaient ne fût apparent à personne.

J'entrai dans la danse à ma façon sans y voir d'autre influence que de me retrouver avec deux seins dans les mains au clair de lune mais pas de la même. La découverte réciproque de cette situation fut des plus émouvantes. Ainsi, du fait de mes antécédents, je devins le témoin décidé d'un amour qui devint le mien et qui dure encore, tant entre elles que de ma part.

Ce fut ma première leçon d'hystérie et elle me permit d'entrer de plain pied dans une histoire dans laquelle il ne fut jamais question que du grief que la chose d'amour peut apporter aux humains, qui ne sont pas faits pour le supporter.

UN DÉJEÛNER SUR L'HERBE

GérômeTaillandier

L'art de James Tissot souffre de très graves défauts ; le premier d'entre eux, c'est qu'il est parfait.

Tissot a parfaitement compris le sens de l'impressionisme, mais aussi de la peinture préraphaélite.

Ce déjeûner sur l'herbe est évidemment une leçon de peinture destinée à Manet. Mais Tissot est plus malin qu'il n'y paraît.

Ce qu'on oublie toujours dans une œuvre, c'est qu'elle a un créateur, qui s'efforce de se faire oublier dans l'œuvre. J'ai déjà dit que, pourtant, l'œuvre est là comme représentant, dans la représentation, du sujet de la création.

Le spectateur est donc soumis à un trompe-couillon, comme dit une de mes amies, qui lui laisse ignorer où le peintre veut l'entraîner. Si vous voulez savoir où, la première chose à faire est de suivre la perspective de l'œuvre, car c'est là qu'a dû se situer le regard du peintre.

Le tableau de Tissot nous présente plusieurs couples ; et l'on s'aperçoit après inventaire, que le point de fuite principal, le regard du peintre, est celui d'une femme située à l'horizon et à peine visible. Au premier plan un couple charmant nous abuse sur le sens de l'œuvre, par son charme même.

Le couple situé à l'horizon, déjà utilisé par Monet, ne nous apprend rien, sinon à fixer le point de fuite de l'œuvre, --et peut-être le centre d'intérêt du peintre !

Une vieille dame n'en est pas moins courtisée par un homme de son aage, surveillant discrètement toute cette jeunesse, cependant qu'une petite fille est attentive à sa mère grand, qui lui enseigne mine de rien les secrets de la vie.

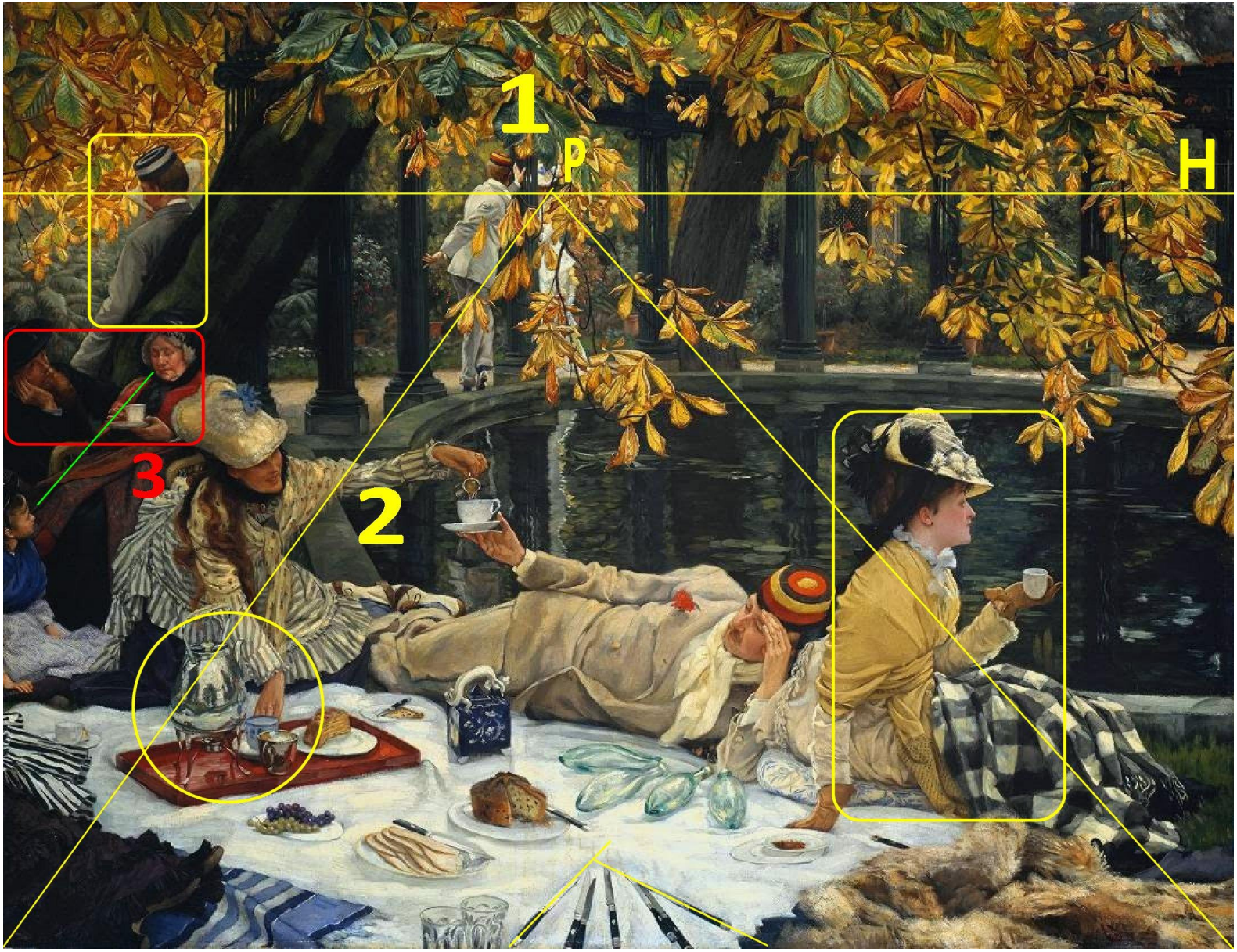
Nous en resterions là pour nos frais, n'était la théière, qui n'est pas sur la table, mais devant le jeune couple amoureux. Déjà, notre attention a été attirée par une étrange série de couteaux qui n'ont rien à faire là, puisqu'ils semblent être aux mains du peintre ! Mais contre qui sont-ils pointés. Et qu'est cette curieuse série de flacons amassés devant le jeune étudiant belge ?

Nous saisissons alors un discord dans la scène : la jeune femme assise à droite regarde dans le vide, tandis qu'un étudiant est adossé contre un arbre, rêveur ou éconduit ?

Manifestement, quelque chose cloche dans la merveilleuse rencontre de cette fin d'été, mois de septembre commençant.

Mais au fait, où est donc le peintre. Heureusement, la théière nous l'apprend : entre deux colonnes, une figure se reflète dans l'œil impavide du thé, debout, sans doute le peintre, réduit à l'état de trace sombre et méditante sur le lac qui lui fait face. On croit deviner que son identification dans la scène serait celle de l'homme au dos tourné. Il reste dans la théière un petit mystère, un objet bas, à côté du peintre, son chevalet ? Ou quoi encore ?

Demandez donc à la branche fanée qui pend devant nous et nous dissimule la jeune femme qui fait l'objet de l'attention du peintre.


1
P
H
2
3

DES TOMATES, IL Y EN A AUSSI

GT

Une dame a depuis longtemps trouvé son grand méchant loup, dont elle est fort satisfaite, puisqu'il a de grandes oreilles et de grandes dents, etc. et qu'elle l'aime beaucoup, en raison d'un commun amour des animaux, que l'on ne saurait accorder aux humains. En sorte que cette dame n'a qu'une envie dans la vie : se blottir dans les bras de GML (grand méchant loup) et y passer d'agréables moments en devisant gaiement, malgré les malheurs de la vie.

Toutefois, elle a des reproches à faire. D'abord à son grand méchant loup, qui aurait bien tendance parfois, à hurler un peu trop à la lune, et par conséquent à la rendre coupable, en l'accablant durant des jours de reproches liés au fait qu'*elle ne l'écoute pas*.

La dame de son côté, est marrie de ces reproches et aimerait bien y trouver une solution. Parmi celles qu'elle envisage, l'une consiste à ne pas rester collée à son Loulou, et de sortir le soir pour aller courir les rues de la ville pour s'y distraire, comme une de ses grands mères. Mais une autre série de reproches apparaît alors ; tandis que jusqu'à il y a peu, elle parvenait parfaitement à soutenir ce programme, depuis quelques temps, la situation de son grand Loulou dans la horde s'étant modifiée, elle aurait bien tendance à devenir un peu trop proche de Loulou en devenant la femelle du mâle

alpha, ce qui implique que le mâle alpha (Loulou) en profite pour développer à son encontre toutes sortes de comportements pathologiques bien connus chez les loups, en particulier en la sadisant par des séries de reproches sur tous les sujets possibles et imaginables.

D'où les reproches que la dame *se fait*, d'accepter cela, et de ne plus courir la prétentaine en sortant le soir.

On se trouve donc confronté à une situation pathologique bien connue : Loulou reproche à la dame, qui se reproche de supporter les reproches de Loulou, et de ne rien faire pour les éviter, etc.

Que faire ?

Au bout d'un temps, on finit tout de même par se rendre compte que la situation est un peu moins simple et biblique qu'il n'y paraissait par ce qui précède.

On s'aperçoit qu'au fond, la dame aimerait bien rester auprès de son Loulou, mais qu'elle voudrait bien ne pas se laisser sadiser par lui comme il a tendance à le faire.

Loulou, bien sûr, a ses problèmes. L'un d'eux est qu'il aime bien faire plaisir à la dame en faisant tout ce dont il suppose qu'elle a envie. Il fait les courses, achète tout le nécessaire pour faire la cuisine alors que la dame travaille, bref, il fait vraiement tout ce qu'il peut pour que les demandes de la dame soient satisfaites. Un soir, elle rentre et écoute, d'une oreille distraite, son Loulou lui conter, toutes les bonnes

choses qu'il a achetées, et propose alors à la dame l'exercice suivant :

«Et si vous nous faisiez une petite salade de tomates pour ce soir ? » (car Loulou mange aussi des légumes).

Comme la dame est en train d'écouter une émission de radio qui l'intéresse, elle répond à Loulou :

« Ah ? Il y a des tomates ? »

Loulou entre alors dans une fureur lupesque et reproche à la dame *de ne pas l'écouter*, ce qui n'était pas tout à fait faux…

La scène se prolonge de longues heures, car Loulou a tout de même un caractère de chien, et la dame entre alors dans la série des reproches faits à soi-même, de supporter tout cela, et de ne plus sortir pour éviter de coller à Loulou d'une manière telle qu'elle en oublie ses propres intérêts de désir pour les belles choses de la littérature, etc.

Alors, nous y regardons de près, et nous constatons que les choses ne sont pas si simples, comme les tomates viennent de nous l'apprendre.

La dame, comme tous les petits chaperons rouges, a eu une mère grand, parfaitement incarnée par une mère, elle-même sans doute assez malade, et qui maintenait ses enfants enfermés en sorte de leur éviter les grands loups du dehors, de sorte que les enfants finirent pas se former une sorte de cocon protecteur, non pas contre les grands loups, mais contre les demandes de leur mère. **Se protéger des**

demandes de la mère grand, voilà bien le principal objectif d'une bonne névrose !

Accepte-t-on alors, pour guérir, de mettre un pied dehors, que l'on risque de rencontrer un grand méchant loup, l'histoire est connue ! Cela ne plaît pas du tout à la Mère Grand, qui se révolte vigoureusement contre cela, et sort le calibre 12 chambré 70 pour faire la peau à Loulou.

Le Petit Chaperon Rouge est alors soumis à un stress environnemental dont il est difficile de démêler les termes. Elle en vient en effet à imaginer que les reproches qui lui sont faits viennent de *Loulou*, alors qu'à y bien regarder, ils viennent de *Mère Grand*, et que notre petit Chaperon a fait une petite confusion, elle a accordé Loulou, dont elle aime beaucoup les grandes oreilles, etc., les traits caractéristiques de sa Mère Grand, ou plutôt, elle a *aménagé elle-même* la situation en sorte que Loulou soit contraint de prendre cette place, en sorte que les hurlements à la Lune de Loulou sont pris par elle pour ceux de Loulou, alors qu'en réalité, ils sont ceux de Mère Grand, mais que de plus, elle a tout fait pour mettre Loulou dans une position impossible en lui demandant *s'il y a des tomates*, alors que Loulou, qui est végétarien, vient justement *d'aller acheter des tomates*…

On comprend que Loulou soit un peu énervé, mai surtout, on comprend mieux que le problème de la Dame n'est pas de sortir le soir pour échapper aux hurlements de Loulou, mais de provoquer, en raison des charmes de la Répétition, dont

nous savons depuis Freud, qu'elle est la grande force qui meut l'inconscient, une confusion des grandes oreilles de Loulou avec le calibre 12 de Mère Grand, et que, pour toute fille, ce risque de confusion est générateur de malentendus fâcheux avec leur Loulou domestique, et même avec leurs amants, si elles sont portées dessus.

Si vous attendez une fin morale à cette histoire, genre Perrault, vous serez déçues, car la seule morale est qu'il n'y a pas de Loulou sans Mère Grand, et que les Mères Grand sont ce qu'elles sont, parce qu'elle ont elles-mêmes rencontré un Grand Méchant Loup au coin du bois, qui les a beaucoup déçues, parce qu'il ne leur a peut-être pas montré tous ses charmes, dont elles attendent toute leur vie la monstration, en enseignant bien à leurs petites filles de prendre garde au loup, si d'aventure il les satisfaisait…

DÉSIR, AMOUR, PULSION

RECUEIL

Gérôme Taillandier

Vous vous levez, vous vous dirigez vers votre salle de bain en traînant vos savates trouées, vous apercevez dans le miroir un machin qui, à y bien penser, pourrait être vous-même, c'est sale, pas rasé. Vous brossez les dents de la chose, vous mettez un peu d'eau dessus, vous rasez, surtout les dames, et ce truc-là sort de la salle de bain.

Comment pouvez-vous imaginer un seul instant que ce truc suscite du désir, ou même en éprouve ?

Il est clair qu'un ingrédient de plus est requis pour que la chose devienne un être qui a connaissance du désir.

N'essayez pas de tirer votre gonzesse : le matin, il n'y a rien à faire. Vous avez déjà essayé, et à chaque fois, elles trouvent un truc pour vous expliquer que *ça ne se fait pas* le matin. En réalité, leurs hormones ne sont pas actives à cette heure-là, ou alors, c'est que vous avez tiré au sort une nana tout à fait bizarre; il y en a.

Stephen Frears a magnifiquement montré cela dans les Liaisons Dangereuses.

Le désir ne peut commencer qu'avec le *rendez-vous* et la *conversation*. Ce ne sont pas un homme et une femme qui se rencontrent, mais une Dame et un Gentilhomme. L'art du paraître est déterminant dans la construction du désir, ainsi

que celui de la conversation et du *pari*. Dans la conversation, il est question d'un tiers ou d'une tierce personne, et c'est cette introduction d'un tiers qui fait basculer la chose innommable du côté lumineux du miroir, là où le sujet entre dans le désir, celui dont il ou elle est affecté, ou celui qu'il suscite. Il ne s'agit en aucun cas de réduire le désir à la mascarade amoureuse, mais de comprendre comment le tiers de l'Autre permet que le désir fasse basculer l'horreur de l'être, -- dans le monde du manque d'amour, où le désir pourra trouver sa ressource.

*

I need you to carry out a heroic enterprise.

Une voiture passe devant nous dans un bruit infernal, malgré la douceur de l'été, nous savons qu'elle annonce le destin.

Madame de Merteuil accueille Valmont, alors que Cécile de Volanges et sa mère vont prendre congé.

Merteuil fait alors à Valmont une déclaration : Elle a besoin de lui pour mener à bien une entreprise difficile. Elle a en effet été quittée par un de ses amants il y a peu, et elle vient d'apprendre que Cécile est promise à cet homme : il s'agit de le cocufier avant la date du mariage, et Valmont est chargé de

l’épreuve. Celui-ci refuse, devant la trop grande facilité de la tâche.

Valmont cependant n’est pas venu pour rien. Il annonce qu’il va se rendre à la campagne chez sa tante, où il compte séduire une femme dont la vertu est au dessus de tout soupçon, afin de réussir l’impossible : faire céder une dame vertueuse à son propre désir.

Merteuil accepte de cautionner ce défi, mais à la condition que la preuve lui en soit donnée par écrit.

L’affaire est conclue, et Cécile fait partie du marché, en juste retour de politesse.

Si nous prenons ce texte à sa valeur faciale, nous sommes devant un exemple parfait de la perversité que l’on attribue aux libertins, auxquels la révolution française donnera la place qui leur revient : la guillotine. Ce sera la fin d’une époque. Mais nous avons d’autres vues sur ce texte.

Nous constatons que cette conversation, qui fait suite à un rendez-vous convenu dont l’impromptu n’est que d’apparence, consiste à conclure deux paris et deux défis, touchant tous deux au désir amoureux, mais surtout au « narcissisme » des personnages, comme s’il s’agissait pour eux uniquement de défis et de vengeance, d’affrontement et de défaites, --une corrida, en quelque sorte !

Le premier défi se formulerait ainsi : Séduire une jeune fille afin de venger l’honneur blessé d’une autre femme.

Le second consisterait à passer outre la vertu d'une femme sans qu'elle la perde pour autant, afin de déclencher chez elle des sentiments amoureux qu'elle n'a de toute évidence jamais connus.

Nous sommes frappés, comme nous l'avons été ensemble autrefois, à la lecture des liaisons dangereuses, par le fait que les pères sont absents, et que les maris, supposés incarner le choix d'objet par étayage, le sont aussi. C'est dans cet interlude que Valmont trouve à se glisser, mais pourquoi faire ? Il est non moins remarquable que Merteuil l'aide en somme à se faufiler dans cet intervalle, mais qu'elle non plus, elle ne peut concevoir d'autre relation amoureuse que de type rivalitaire, où Valmont lui sert de double, comme Harry Potter sert en réalité de faire-valoir à la merveilleuse Hermione Granger.

Le jeu a donc lieu sur une scène où le choix d'objet par étayage est absent, les fonctions qui relient les humains sont remplacées par des paris et des conversations sur les données des paris.

Quelqu'un a remarqué au cours de notre travail que Cécile a en somme, l'âge d'être la fille de Valmont, qui est lui-même à la limite de fraîcheur de sa profession : c'est son dernier pari. Mais il en va de même pour Madame de Tourvel, qui est tout autant délaissée, sans parents, sans appui, sans confidente, manifestement restée en marge de sa constitution comme femme. Nous sommes confrontés entre autre à une

remarquable absence de père. Nous pourrions donc penser que Valmont va exploiter cette absence, mais ce n'est pas l'objet du débat. En réalité, Valmont va tenter, dans ces configurations, de recréer de la fonction paternelle avec les moyens du bord, lui pour qui cette fonction a manifestement aussi fait défaut. Merteuil compte sur son aide pour tenter de constituer sa propre position en tant que femme, mais sans se rendre compte que Valmont ne peut bien sûr pas l'aider à cela, puisque lui-même est resté en marge de ce chemin ; nous voyons se dessiner à l'horizon les relations de Louis de Bavière et de Sissi, dans un contexte homosexué plus poussé.

Mais en fait, que constitue cette conversation ? Pourquoi Valmont est-il passé saluer Merteuil, alors que sa venue n'était pas annoncée ? Pourquoi Merteuil lui propose-t-elle ce défi ?

Merteuil, comme l'a fort bien repéré Frears est amoureuse de Valmont, qui n'en a cure, et tente par tous les moyens d'avoir son aveu en ce sens. Elle n'a trouvé qu'une solution pour parvenir à un aveu de Valmont, le faire sortir de ses gonds en le poussant à la limite de son narcissisme.

Le coup qu'elle tente est de faire de Cécile un objet cause de désir pour Valmont, d'autant que cet objet vient à la place de soi-même dans le jeu des défis, au regard du souvenir de son amant, qu'elle n'a jamais aimé. Si Cécile peut être désirée, alors, Merteuil peut être aimée au-delà de ce désir, et entre ainsi dans le jeu amoureux dont elle ignore tout. Elle

s’identifie à Cécile pour accéder au désir et à son au-delà, l’amour. Son coup échoue, Valmont décline l’offre, elle restera en marge du désir et de l’amour, quelle que soit l’action de Valmont, qui lui annonce donc qu’il n’entend pas la constituer comme aimée au-delà de Cécile, même s’il veut bien jouer la scène.

Mais Valmont n’est pas venu les mains vides, lui non plus.

Par delà l’annonce de son séjour à la campagne, qui rend la lettre nécessaire, il est venu pour annoncer son pari, et surtout, demander à Merteuil l’autorisation de le commettre, puisque, si elle accepte, alors elle deviendra le tiers en présence de la relation que Valmont tente, et permettra en fait que quelqu’un soit témoin de l’amour dont il ne sait pas qu’il est déjà saisi, pour Madame de Tourvel.

Bref, personne, dans ce jeu, n’ose avouer ses sentiments, puisque de surcroît, ils ne sont pas adressés aux bonnes personnes, mais qu’ils ont besoin d’un témoin pour se mettre en acte : Nous sommes devant la structure du transfert et de l’amour, nous verrons cela plus tard. Merteuil, qui a entendu le message, attend donc que les faits lui soient annoncés par écrit, l’écrit consistant en la seule modalité du désir possible pour ces deux êtres qui se sont coupés de la possibilité de construire le désir et l’amour autrement que par la présence d’un tiers qui autorise et témoigne.

*

Dans un texte où il est question du désir et de son interprétation, il est nécessaire de distinguer le texte manifeste et le contenu latent restitué par l'interprétation.

Lorsque Valmont et Merteuil, au terme de leur rendez-vous, concluent leur pari, ils donnent l'impression d'une activité perverse pure, interprétation ordinaire de ce texte. Selon ce texte manifeste, Merteuil demande à Valmont de la venger d'avoir été trahie par son amant, et Valmont accepte de la faire participer au développement de son grand projet, faire chuter une femme d'honneur, afin qu'elle soit confrontée à son propre désir causé par Valmont. Nous sommes donc en présence de deux paris et de deux demandes, celles de Merteuil et de Valmont. La question est de déterminer comment elles s'entrecroisent et pourquoi elles son formulées dans ces termes.

Il faut pour cela, interpréter quant au désir.

Par la position du désir dans le texte, celui-ci change de sens du tout au tout. Analysons ces deux demandes.

La demande de Valmont est de loin la plus simple à élucider, on s'en doute, lui qui est l'objet de manipulation favori de Merteuil, à qui il sert de tête chercheuse.

La demande de Valmont peut se reformuler ainsi : *faire en sorte qu'un sujet rencontre le désir par-delà ses propres résistances à y céder et même à le sentir se révéler*. –Mais

c’est exactement la position de Valmont lui-même, qui dans sa position subjective narcissique, ne peut reconnaître qu’il est capable d’amour et qu’en fait, il aime déjà Tourvel et s’en sait aimé! Nous constatons une fois de plus que le sujet profère, comme demande, la **demande de l’Autre**, celle que Valmont refuse d’entendre concernant sa propre personne. C’est le trajet de la pulsion, qui « divise le sujet et le désir ».

Pour Merteuil, les choses sont moins simples. En effet, Merteuil aime Valmont et essaie d’obtenir de lui l’aveu d’un amour qu’elle n’obtiendra pas, ce qu’elle sait, ce qui l’oblige à s’introduire dans l’amour de Valmont de manière biaise, *aslant*, comme disent les Englishes. Il lui faut donc faire monter les enchères, en essayant de faire tellement monter le prix du désir, qu’il se transforme en amour. On sait que c’est impossible, mais c’est là l’impasse de Merteuil, on va y revenir. La solution consiste donc à introduire une autre femme dans le couple, en apparence comme cause du désir, mais en fait, sa fonction est tout autre.

Afin de tromper l’ennemi, Valmont, Merteuil lui laisse croire qu’il s’agit de venger son honneur perdu puisqu’elle a été trahie par son amant, à qui Cécile est aujourd’hui promise. C’est jouer sur le velours de la rivalité virile, ce à quoi Valmont n’est pas très chaud. Il refuse donc son pari.

Mais pourquoi Valmont est-il venu ce matin-là parler à Merteuil, alors qu’il s’apprête à partir à la campagne ? En apparence, pour obtenir sa caution dans l’entreprise qu’il

médite. En réalité, il vient annoncer à Merteuil qu'il aime, et qu'il n'y a pas de place pour elle dans le jeu. Toutefois, ce n'est pas si simple. En effet, il demande à Merteuil de donner sa caution à ce projet. Mais pourquoi Valmont a-t-il besoin de cette caution ? En partie, pour tenter de comprendre ce qui lui arrive, et au fond, *pour lui demander s'il a le droit d'aimer*. Valmont est quelqu'un qui pense ne pas avoir le droit d'aimer une femme, et il a donc besoin de la caution de l'Autre, une femme, pour accepter cet amour, et le désir qui lui est lié.

L'ennui, et la solution, pour lui, est que cet aveu est pour Merteuil un coup de tonnerre dans un ciel serein. Sans rien marquer, elle tente de sauver sa place dans le jeu et surtout d'en créer une autre tout à fait nouvelle pour elle, qui est d'être le témoin de cet amour, par écrit, ce qui la lie indissolublement à l'affaire, mais l'en éloigne définitivement.

Mais pourquoi lui faut-il prendre cette place dans le désir de Valmont ?

La solution nous a été donnée par Lacan dans son analyse du quartette de Dora. Si Dora accepte de jouer le jeu de M. K, et de se laisser plus ou moins séduire par lui, c'est que, si Mme K est aimée par son père, alors Dora est aimée par celui-ci *au-delà* de Madame K. La structure de l'amour comporte toujours un *au-delà*, dans lequel le sujet du jeu est en position d'être aimé. Cela est fondamental dans l'amour. Dans la bonne vieille formulation freudienne du problème, cela correspond à la définition de l'amour comme transfert

de la première relation œdipienne, ou encore, à la structure du transfert dans l'analyse. C'est à partir du moment où M. K dit à Dora que sa femme n'est rien pour lui, que Dora rompt la chaîne de la métaphore névrotique, en refusant de participer au jeu, puisque, par métaphore, elle ne serait rien pour son père. La métaphore névrotique est une métaphore paternelle instable et qui se résout par la crise névrotique, si l'équilibre qu'elle réalise est déstabilisé.

C'est la solution adoptée par Merteuil, qui décide que, puisqu'elle ne peut pas être aimée par Valmont, elle sera aimée *au-delà de Tourvel*, mais au prix que cette métaphore est incomplète et sera brisée par la manifestation de cette métaphore, plus tard, ce qui est conditionné par l'écrit.

Mais la structure d'au-delà de Valmont est plus difficile à cerner, même si son objet est plus simple. *En quoi Valmont est-il aimé au-delà, et de qui* ? Une première réponse, qui lui change beaucoup les idées, est qu'il est aimé puisqu'il est capable d'aimer, ce dont il était incapable, et dont il ne s'aperçoit du reste pas. Mais de qui sera-t-il aimé ? --De Tourvel, c'est une évidence, mais alors, qui doit-il désirer pour que cet amour puisse lui offrir sa grâce ? A qui doit-il montrer cet amour ? Nous pensons à Merteuil, mais je ne crois pas que ce soit le bon objet. Valmont souffre d'une interdiction d'aimer, due à sa structure œdipienne et nous n'avons pas toutes les cartes en main. Madame de Rosemonde serait une assez bonne candidate…

Si ces solutions étaient pertinentes, alors, Cécile devient un objet inutile du jeu, or elle est maintenue. Mais pourquoi cela ?

On a avancé dans un groupe de gent de lettres que Cécile était peut-être bien la fille de Valmont, qu'il aurait eue avec Madame de Volanges. Cependant, comme me le fait remarquer Philippe Cros, si c'est le cas, on peut s'étonner de la curieuse façon dont Valmont manifesterait son amour paternel…

L'introduction de Cécile dans le jeu, par Merteuil, n'a pas pour objet de se venger, mais de satisfaire au fantasme par lequel elle se constitue comme aimée, faute de mieux par Valmont. Elle se trouve *être aimée au-delà* de Cécile, ce qui était sa première intention, formulée avant que Valmont ne joue sa propre carte.

Nous n'avons toujours pas dégagé **la demande de l'Autre** à laquelle satisfait Merteuil. Elle a été délaissée par son amant, Bastide dans la mise en scène de Hampton, et demande à être vengée par la trahison de ce Bastide grâce aux soins de Valmont, qui doit introduire Cécile aux choses de la vie avant que Bastide ne puisse en être tenu pour l'initiateur. Nous reconnaissons la manière dont Merteuil elle-même a constitué sa propre position subjective, toujours être en avance d'un coup dans le jeu amoureux, puisque les femmes sont destinées à être dominées dans la société où elles vivent. Merteuil n'entend pas être une de ces victimes. Il lui

faut se soustraire à son statut de femme afin de pouvoir s'en servir pour dominer la situation. Si nous laissons de côté l'aspect social de cette question, Merteuil vient de se mettre hors jeu du désir comme femme, et elle délègue à Cécile le rôle de jouer la femme de ce jeu. On peut semble-t-il en conclure que Merteuil a fait l'objet d'une *tromperie initiale,* et celle-ci ne peut guère être autre chose que celle de la mère, en sorte que les hommes ne peuvent être tenus pour des pères du désir, puisqu'ils sont employés à détourner les effets de cette tromperie sans la réparer en rien. C'est cette tromperie de la mère que Merteuil met en scène en offrant Cécile à Valmont, afin qu'il en résulte une tromperie de tous les partenaires, et en particulier de celui qui pourrait être tenu pour bénéficiaire du jeu, Bastide. De plus, il est bien connu que dans le transfert amoureux, les femmes traitent de leurs rapports avec les hommes comme elles le font avec leur mère, et que le transfert de ces sentiments consiste à prendre les hommes pour leur mère, ce que les hommes font aussi de leur côté.

Madame de Merteuil ne peut pas concevoir d'autres rapports avec l'amour que dans la tromperie qu'elle a elle-même vécue, et doit introduire une autre femme à cette dimension, par l'intermédiaire de Valmont. En ce sens, on peut parler d'une véritable éducation de Cécile, puisqu'il s'agit que, en tant que femme, elle arrive vers l'homme qu'elle aime, Danceny, avec le savoir que toute femme doit avoir d'être trompée, afin d'éviter le malheur de le découvrir

par l’homme qu’elle aime. On reconnaît dans tout ce projet la constitution de la relation au désir que Merteuil a constituée, et à laquelle n’échappe que Valmont, à la condition que cet amour reste interdit puisque, de surcroît, il est impossible du fait de Valmont.

Ces deux être ne s’entendent donc que sur le point de leur position quant au désir, où ni l’un ni l’autre ne peut accéder au fait que l’amour et le désir sont possibles par une autre voie, le choix d’objet par étayage, qui leur a été barré depuis longtemps.

UN PRÊTÉ POUR UN RENDU

Dans une note récente, j'ai évoqué à quel point dans l'amour, on est bien au moins trois, lorsque j'ai rappelé que nos braves Vikings n'avaient pas trouvé mieux pour transmettre une lettre d'amour à leur chef mort, que de faire l'amour à la þrall qui se sacrifiait pour l'accompagner au Valhalla.

Mais j'ai eu l'occasion de tester ce type de fonctionnement psychique dans le Luberon autrefois, où la route de Lacoste se prête parfaitement bien à des exercices amoureux, sous la lumière nocturne du château. Ces exercices spirituels étaient faits en sorte que deux femmes qui s'aimaient d'amour tendre pussent vivre pleinement leur amour, alors que je fournissais le matériel indispensable à la manifestation de cet amour. Je répétai l'expérience bon nombre de fois afin de vérifier statistiquement l'exactitude de ce mode de fonctionnement, avec une probabilité de 5σ.

Être aimé au-delà de l'Autre est donc une des manières les plus nécessaires pour aimer vraiment, et l'on a alors la surprise de constater que l'inconscient est bien structuré de cette sorte, puisque l'on a pu mettre en évidence que l'amour extrême pour une femme était en fait l'expression du désir insatisfait de la mère de l'homme concernée, de sorte que l'identification à l'Autre de l'amour paraît être au cœur de la répétition inconsciente.

UNE NOUVELLE BONANZA

Revoyons sommairement notre schéma L.

Dora, le sujet qui est d'intérêt pour nous, occupe les trois places du désir:

Elle est *aimée* par son père au-delà de Mme K ;

Elle est *amante* de Mme K par le moyen de M.K, auquel est s'identifie ;

Elle est *agalma*, cause du désir, pour M.K, dans la supposition qu'elle fait que M. K aime sa femme.

Il est nécessaire que cela ait bien lieu, puisque, si l'on met de côté la lecture que Lacan fait de cette nécessité, il faut bien voir qu'elle vise à un but, qui est de restituer le père de Dora à l'amour de sa fille et non à son désir incestueux ou au fantasme incestueux de la fille, afin qu'elle puisse échapper au piège qu'elle a elle-même construit. Si M. K n'aime pas sa femme, alors le désir pour Dora comme objet devient des plus dangereux pour elle, puisqu'il ne lui reste pas de recours lui permettant de restituer son père à une place où il l'aimerait comme un père se doit de le faire, comme quelqu'un qui pourrait lui dire par exemple : « que Dieu t'accompagne ».

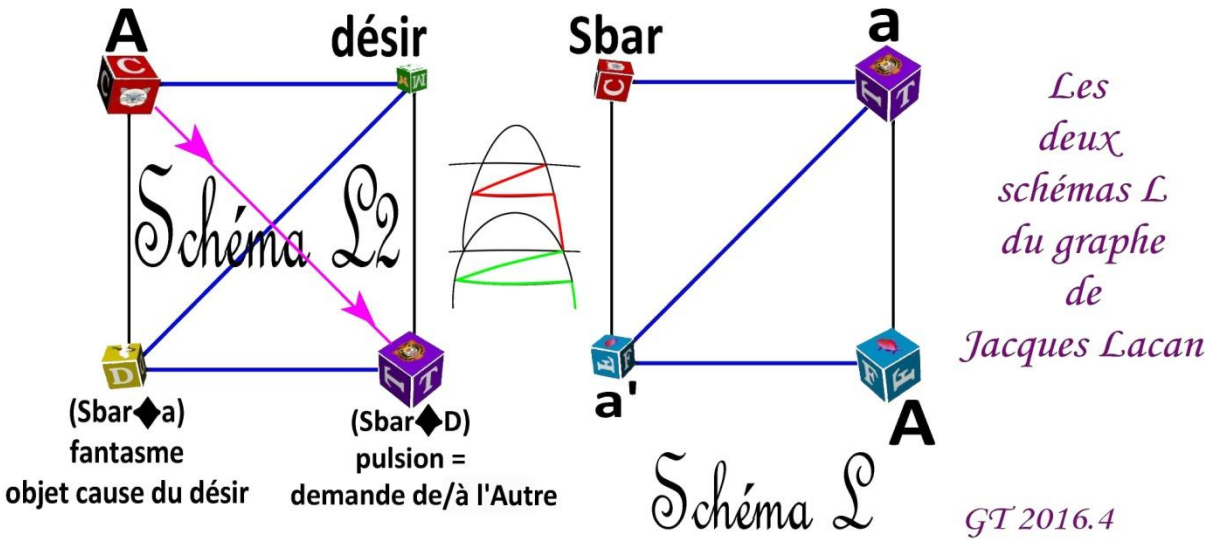
Bien sûr, ces diverses positions sont celles du calcul qu'elle fait comme sujet au fantasme, car rien ne dit que c'est bien là ce qui se passe, ce que M. K déstabilisera par sa remarque : « ma femme n'est rien pour moi ».

Bien sûr, ces diverses positions sont le fait de son action, puisqu'au départ, elle s'est insérée comme aimée « au-delà » de Mme K, et qu'elle a agi en initiatrice auprès de M. K, en l'introduisant dans le jeu afin de satisfaire aux exigences de ce jeu. Si un mort est bien nécessaire au poker, un *Homme de Paille* devrait être inventé dans certains jeux pour convenir avec le fonctionnement de l'hystérie. Peut-être le *joker* ferait-il l'affaire ?

Il reste que ce schéma dont la profondeur est infinie, ne peut nous mener plus loin que les formations narcissiques liées au désir, mais ne nous dit rien sur la constitution du désir dans l'Autre ; et pour cause, puisque la mère est exclue du jeu !

On a remarqué que l'obscurité qui nimbe la première rencontre de Valmont et Merteuil, est due avant tout au fait que l'on ne sait pas à quoi visent les paris qu'ils proposent mais qu'elle se dissipe lorsqu'on aperçoit que c'est bien le désir de chacun et chacune qui est en cause, et donc leur constitution dans l'Autre et la position subjective qu'ils y ont construite, qui les assigne à trouver dans l'objet de leur pari la réponse qu'eux-mêmes attendent de l'Autre.

On aperçoit que l'impossibilité de remonter plus haut avec le schéma L provient tout simplement du fait que le deuxième étage du graphe, celui du désir, n'a pas sa place dans cette analyse. Il apparaît alors des plus pertinents de faire émerger le même schéma L2 à partir de cet étage du désir et de la pulsion, sauf que ce nouveau schéma est celui de l'Autre. Il faudrait ici se souvenir que l'Autre parle, puisqu'il est constitué de la mère, de ses substituts éventuels, de la Vierge, de Sainte Anne, mère des Bretons, et de pas mal d'autres choses qui constituent tout simplement le « contenu » de l'inconscient de chacun.



LA CRISTALLISATION AMOUREUSE

Cette note ne nous fera pas aller bien loin, elle n'est qu'un instrument construit comme préliminaire à un sujet beaucoup plus difficile et dont l'accès est conditionné par ce genre d'outil.

Au premier temps de la construction hystérique nous avons quelque chose que le texte de Freud ne dit pas pour d'évidentes raisons, qui est la relation incestueuse de Dora avec son père. De plus, on sait que la mère est hors circuit dans cette constitution et qu'il faut quelques années d'analyse pour la réintroduire. Nous nous en tiendrons à cela.

Le premier moment de la constitution hystérique consiste, pour Dora, à défléchir la demande incestueuse du père. Une solution est alors de s'introduire dans la relation amoureuse de son père avec Mme K., en sorte que cette demande porte sur une autre femme et non sur elle-même. Toutefois, cette solution ne suffit pas, puisque Dora est alors aimée au-delà de Mme K, mais dans le même bain.

Il faut alors introduire un autre homme, qui donnera à cette configuration un air pseudo-hétérosexué, et qui servira d'alibi à une constitution œdipienne apparemment normale de la fille, dans laquelle Dora se laisse courtiser afin de donner le change sur sa propre constitution. Dora est alors *initiatrice*.

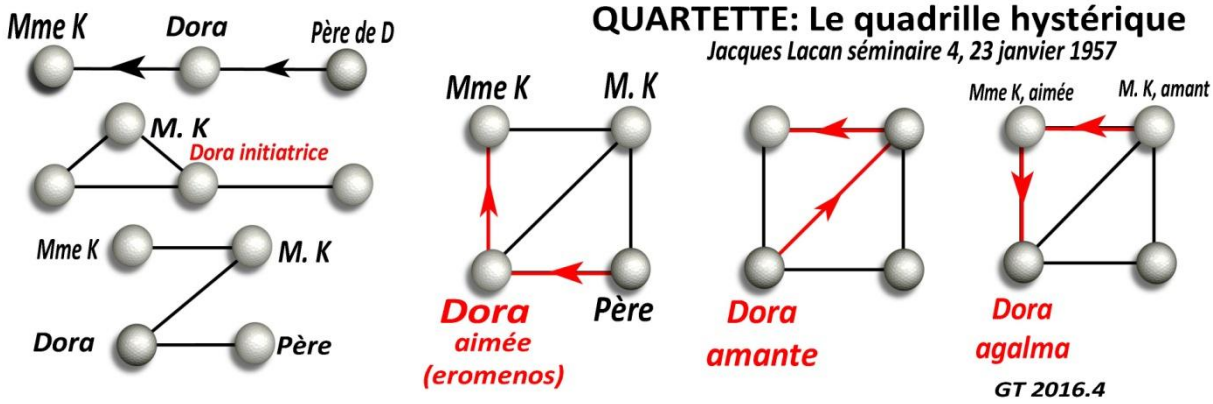
En réalité, nous savons que le premier objet d'amour de Dora est comme pour toute une chacune, la mère, et que c'est

parce que celle-ci est hors circuit que Mme K en est le substitut pour Dora.

La cristallisation de l'amour dans l'hystérie a atteint son but, et le jeu peut commencer.

Grâce à l'hystérie, nous avons appris que l'amour comporte au moins trois aspects de la position du sujet dans l'amour, et c'est cette décomposition spectrale de l'amour que l'hystérique opère, en sorte de nous permettre de construire les données de la relation amoureuse et de son rapport avec le désir.

Ces trois dimensions sont : l'aimé(e), l'amant(e) et l'agalma, l'objet cause du désir. Elles ne résolvent en rien le problème hystérique, mais permettent au sujet de poser sa question.



LE MOMENT DE CONCLURE

Si vous considérez le schéma L2 sur lequel je ne m'attarderai pas, pour votre plus grand soulagement, vous remarquerez tout de même que ce schéma concerne l'énonciation inconsciente, le désir de l'Autre, autrement dit, le cœur de notre être, l'inconscient. Tout y est en place, l'Autre qui parle, la pulsion, le fantasme et le désir. Que demander de plus ?

Eh bien ! ceci justement !

Si vous revenez au graphe, vous avez remarqué qu'une ligne en retour est nécessaire pour sa construction. Cette ligne concerne la place que le sujet peut recevoir dans l'inconscient, autrement dit, c'est la « ponctuation » de la phrase de l'Autre, que Lacan pratiquait dans sa séance écourtée, comme interprétation.

Si un monsieur distingué se met à rêver de Sainte Anne alors qu'il n'est pas breton, vous pouvez toujours lui faire remarquer que Sainte Anne est aussi la patronne des fous, ou des psychiatres, ce qui est à peu près la même chose. Vous vous demanderez alors pourquoi les portes de Notre Dame sont Sainte Anne et la Porte de la Vierge. Faudrait-il supposer que l'un des orifices reste –vierge et l'autre pas ? Ce choix est-il compatible avec le vœu de chasteté ? Préfèrera-t-on passer par l'une ou l'autre porte ?

On voit qu'une ponctuation interprétative peut mener fort loin…

Plus simplement, nous constatons que ce retour prend ordinairement la forme du **surmoi**, soit, le retour de la pulsion sur la personne propre.

Mais restons encore plus simples et voyons que, faute de ce retour, qui est le moment de conclure qui se construit dans la métaphore paternelle, il n'y aurait tout simplement ni fantasme, ni moi (image de l'autre).

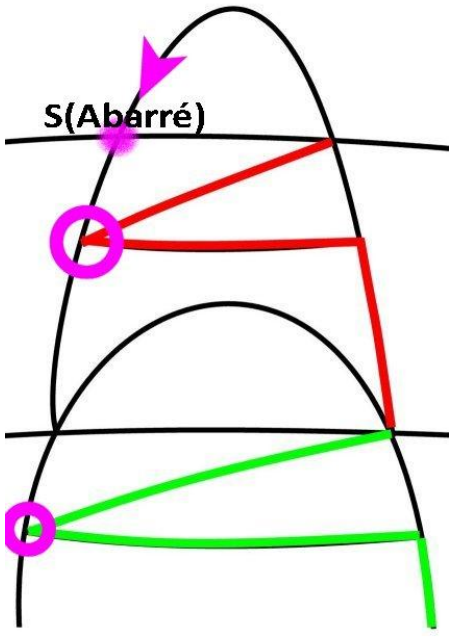
Ce retour est donc indispensable pour constituer du sujet qui ne s'entend pas dire au cours d'un entretien : « *Avallon dans l'Yonne* », alors qu'il est originaire de cette région et qu'une hallucination auditive vient de lui parvenir.

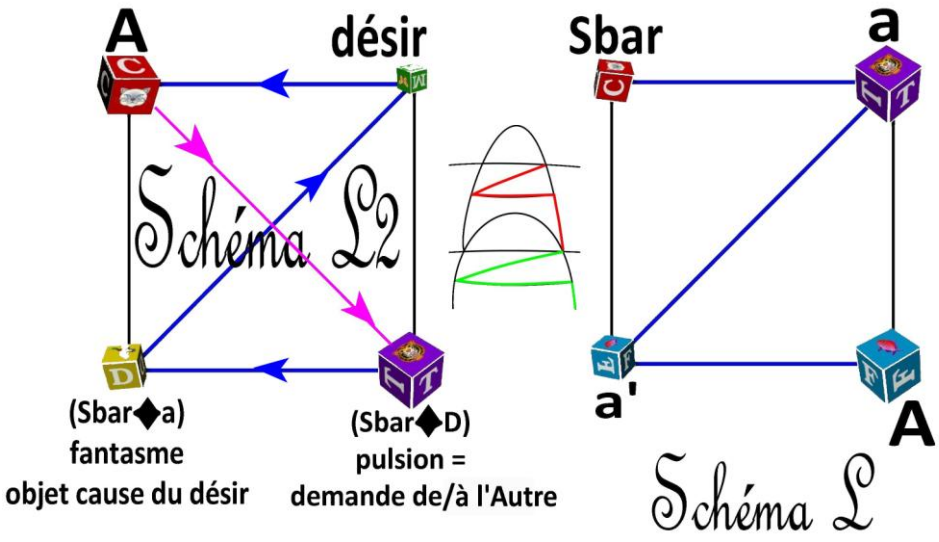
Nous devons nous demander quelle place ce retour occupe dans le fonctionnement psychique du sujet.

Vous constatez en haut de cette ligne en retour, la ponctuation de la phrase de l'Autre : S(Abarré). Cette ponctuation désigne le fait que la mère manque, et donc désire. Tel est le message qu'elle transmet à l'enfant, si elle est dans ses chaussures. Quelque chose laisse à désirer, et le message inconscient qu'elle transmet est la cause de ce désir : le manque au désir d'enfant qu'elle doit au fauteur de trouble et à la cause de toute cette agitation, la sorcière qui l'a condamnée à cette peine, la salope qu'est sa mère, et qu'elle doit elle-même devenir. Bref, la mère est castrée.

Vous admirerez alors la transmutation des éléments qui s'opère dans ce retour, sous les formes du choix d'objet par étayage ou du choix narcissique. Dans ce retour, le fantasme prend le relai du discours de la mère, mais mis à la sauce de la castration de l'enfant. Il en résulte un moi, image négative de l'autre, ce dont l'enfant ne veut en aucun cas comme figure imaginaire de la mère ou du père.

Au bout du chemin, vous reconnaissez la condensation de tout cela dans l'identification inconsciente au désir manquant de la mère : **l'idéal du moi**. L'idéal du moi est la forme que revêt, dans le désir, l'identification du sujet au désir de l'Autre, c'est ce désir qui s'exprime à chaque fois que le sujet désire, en trouvant ainsi le moyen de faire passer sur un objet plus ou moins adéquat la demande de l'Autre, et son manque inévitable.





Les deux schémas L du graphe de Jacques Lacan

GT 2016.4

Alcibiade ivre, entouré de sa bande, fait irruption chez Agathon, le Bien, sous le prétexte d'une fête, aperçoit Socrate, dont il a été l'aimé autrefois. Saisi, contrarié dans son projet de séduire Agathon, il renverse son jeu et grâce à son sens de l'excès, lance sur le tapis un éloge (encômion) de Socrate, dont ce dialogue est le véritable objet.

Suit un long discours où le moi parle, qui permettra à Lacan de mettre en évidence que trois dimensions distinctes du sujet sont en jeu dans la déclaration d'amour et plus largement, dans la constitution du désir : l'aimé, l'amant et l'agalma, ou « objet » cause du désir.

Malgré l'intérêt unique dans l'histoire humaine à ce jour, de cette analyse, je ne compte pas la reprendre ici, faute de *pom-pom girls* pour soutenir mon travail. Il n'y aurait certes pas trop de cinq ans d'étude pour espérer mettre en évidence la nouveauté et la force de ces analyses. Je verrai cela lors de ma prochaine réincarnation.

Mais avant d'en venir à cette analyse, Lacan était parvenu sur le cas de Dora à mettre en évidence de manière informelle ces dimensions. Si nous partons, puisqu'il s'agit d'analyse, de Dora en tant que *moi* dans l'analyse, nous constatons qu'elle occupe ces trois dimensions, mais selon un schéma qui trouve sa place sur celui nommé L. Comment cela se traduit-il dans les données de la séance ?

Le sujet névrosé, autant que quiconque d'ailleurs, agit, est actif dans le succès de sa maladie, et c'est cette *action* qu'il s'agit de reconnaître.

Faute de constitution réglée dans le fonctionnement œdipien, Dora a dû se constituer selon les paramètres de sa situation, une mère absente au jeu parce que trop présente sur un mode inadéquat, un père encore plus présent mais laissant Dora en proie à ce que Freud ne dit pas, pour le moins, des fantasmes incestueux entre Dora et son père, et plus si affinité.

Il existe entre Dora et son père une semblance de relation de couple, ou de complicité sur des sujets où le désir se prend aux rets de manière habituelle. Comme Dora ne sait comment sortir de cette situation de demande, elle trouve dans la relation amoureuse de son père avec une Mme K l'occasion de défléchir cette relation incestueuse, relation qu'elle a peut-être bien instaurée elle-même, en se faisant l'entremetteuse de son père. Toutefois, cette partie du jeu ne suffit pas. Encore faut-il que la demande d'amour de Dora trouve satisfaction, ce qui est obtenu par le fait qu'elle s'introduit en tiers entre Mme K et son père, en jouant la confidente de cette dernière. Ainsi, pour reprendre les termes de Lacan, elle est aimée « au-delà » de Mme K par son père, ce qui est le but de la manœuvre ! Si l'on constate que cet au-delà serait bien plutôt un en-deçà, nous garderons le terme de Lacan pour diverses raisons. Il y a, sur le fond du jeu de quatre personnes, une relation privilégiée entre ces trois

qui se tisse, et qui permet à Dora de se tenir pour aimée de son père. Ce jeu est celui que Dora a elle-même institué et dans lequel elle pense retrouver ses billes. On verra qu'il n'en est rien. On sait que l'hystérique « fait l'homme », ce qui se traduit par une identification à un homme de passage qualifié par Lacan d'homme de paille. Beaucoup peuvent se prêter à ce jeu pour diverses raisons, sans toujours bien en apercevoir les implications ultimes…

Cette position est dite par Dora dans la formule qu'elle prononce à propos de Mme K : « la blancheur ravissante de son corps ». On remarque que cette phrase nous donne, comme à Freud, la vision de ce corps qui nous est offert par elle : il s'agit qu'elle-même n'y soit pas présente; nous retrouvons les charmes de la première position, où il n'est pas question pour Dora de payer de sa personne, mais seulement d'être aimée pour ce qu'elle donne. Dora est ainsi identifiée à M. K, présumé amant de sa femme, à qui elle l'offre sur un plateau. On connaît la chanson, que les femmes savent fort bien jouer, et souvent.

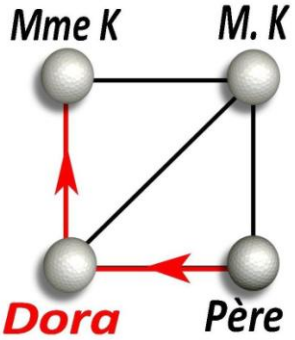
Si toutefois nous avons bien vu se dérouler les jeux de l'amour, il nous manque un petit quelque chose dont Lacan doit l'extraction à Platon, lorsque celui-ci introduit l'agalma dans le jeu amoureux d'Alcibiade, le désir.

Que Dora soit aimée, ne peut suffire, et un autre terme est à introduire dans le jeu, *l'objet cause du désir*. Il est assez sensible que tout le jeu de Dora anime ces personnages et

que, s'y soustrayât-elle, celui-ci s'effondrerait aussitôt. Dora est l'objet cause du désir qui permet à ces personnages d'avoir quelque chose à se dire pour tromper un instant leur ennui. Elle devient ainsi la cause du désir de M. K, auquel elle ne se refuse guère, jusqu'au moment fatal, où celui-ci lui déclare : « ma femme n'est rien pour moi ». L'analyse de ce passage par Lacan est fort remarquable, aussi je ne veux pas vous la gâcher…

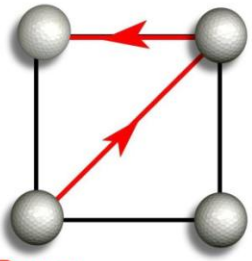
Il en résulte une gifle donnée par Dora à M. K, et la fin du quatuor, en sorte que la crise d'hystérie a lieu, qui signifie la fin de partie et le décompte des points.

Ce que nous venons de reconstruire et que nous avons commencé à construire avec Valmont et Merteuil, comme avec l'Homme aux Rats de Freud, est l'action du sujet dans la névrose, mais il est aisé d' lire les diverses dimensions qu'un sujet a à parcourir dans sa constitution comme sujet au désir de l'Autre, seulement de manière plus insue.



Dora
aimée

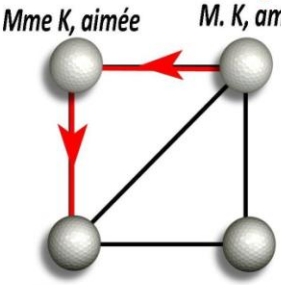
Dora s'insinue comme aimée au-delà de Mme K



Dora
amante

La blancheur ravissante de son corps

Ma femme n'est rien pour moi



Dora
agalma

La gifle

Lorsque vous vous levez de bon matin

Pour rencontrer le train

De trois grands rois qui partent en voyage,

la personne que vous rencontrez dans votre miroir n'est pas vous mais un autre que vous êtes obligé de finir par considérer comme vous-même, bon gré mal gré.

Cette première découverte est de Jacques Lacan, qui en fit bien d'autres. Vous vous mettez alors à siffloter et même à parler, croyant que c'est bien vous qui parlez. Deuxième erreur ! Le personnage qui siffle n'est pas vous mais le sujet de l'inconscient que vous abritez et qui n'a à peu près rien à voir avec « vous-même », mais qui se cache avec soin derrière le moi que lui offre son miroir.

Puis vous vous souvenez en vous rasant que vous avez fait un mauvais rêve, dans lequel un hérisson géant venait vous dire que vous iriez bientôt le rejoindre aux enfers. Vous pensez que votre cerveau ne fonctionne pas très bien et vous vous précipitez vers votre boîte de Citalopram familiale pour arranger tout ça. Mais en fait, vous venez d'entendre dans votre rêve la voix de l'Autre de l'inconscient, dont vous tenez votre désir. Cet Autre n'est pas un fantôme, mais la somme

des discours dans lesquels vous avez dû constituer votre histoire libidinale.

Vous vous dirigez alors vers votre psychanalyste habituel et vous vous allongez en lui disant : « Longtemps je me suis couché de bonne heure », et là encore, vous croyez que c'est vous qui parlez, mais ce n'est pas le cas, puisque vous ne faites que répéter les propos de cette pauvre tante Léonie que dieu l'emmène en son enfer, puisqu'elle vous a fourgué, par l'intermédiaire de votre père, les malheurs que celui-ci ne sut jamais comment traiter, en sorte que vous voilà devenu homosexuel.

Cela n'était qu'un mauvais rêve, un cas de psychanalyse-fiction, qui vous met au pied de la question : qui parle en analyse, et que raconte-t-il ou elle ?

Le point de départ de l'analyse est donc que la personne que l'on reçoit parle-moi. Nous considérerons que c'est le moi qui parle qui est digne d'intérêt, comme c'est le cas au Banquet lorsqu'Alcibiade commence son éloge de Socrate.

Aussi, dans le cas Dora, c'est Dora qui est à la place du moi, par la définition de la psychanalyse. Mais vient la suite de son discours, et d'autres personnages émergents, un Père, un M. K, sa femme, Mme K, et puis un Freud, dont le nom n'est pas cité par Dora, et puis pas mal d'autres personnes par la suite…

Comme Dora est une femme et que la psychanalyse ne prend pas des vessies pour des lanternes, ni des transsexuels pour des femmes, la place du moi est occupée par une femme, et celle-ci a pris un alter ego dans Mme K, en sorte que l'on se trouve devant une métaphore dans laquelle le couple de Dora et de son Père ont pour déplacement le couple de leurs amis. Bien sûr, vous avez remarqué l'absence de la mère de Dora dans cette affaire, et cette absence est l'un des problèmes qui amènent à la construction de ce déplacement.

Si nous avions affaire à un homme, nous devrions faire les substitutions qui s'imposent, ce que nous ferons si les souris ne nous mangent pas.

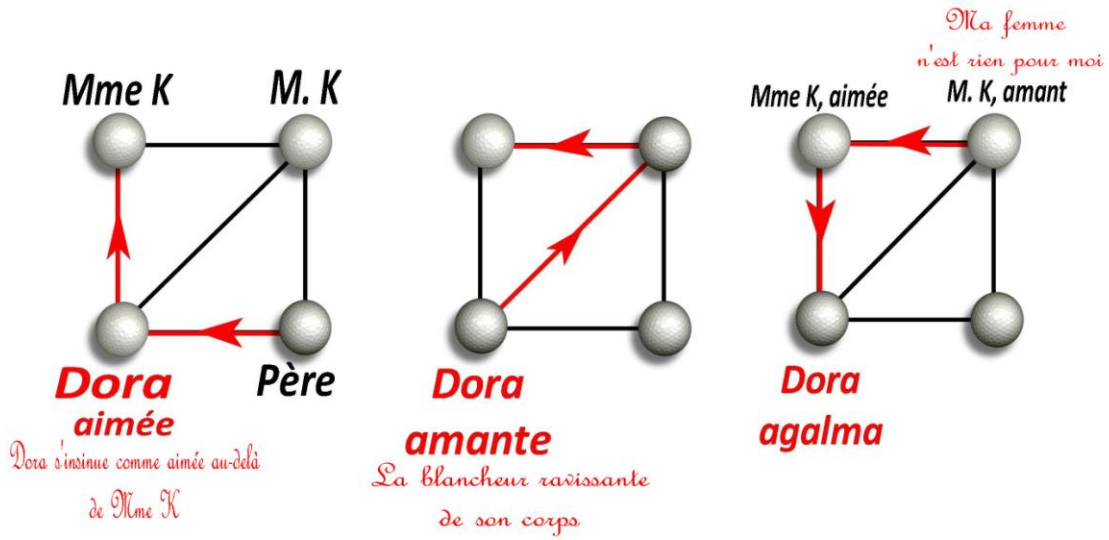
Dora comme tout être humain, a affaire à un sale truc qui s'appelle le complexe d'Oedipe. Mais ce n'est pas le moment de gémir là-dessus, aussi continuons.

Comme l'Autre qui est occupé par la mère est vacant du moins en apparence, c'est un père qui l'occupe, à la place de la mère. Le couple d'amis servira de métaphore du couple de Dora et de son père, et les discours que Dora tiendra seront à estimer selon cette métaphore, qui nous permet d'accéder à la structure allusive du transfert : dans le transfert, le sujet parle de l'autre pour parler de soi, et s'adresse à un Autre, l'analyste, qui, en bon entendeur, entendra que l'on s'adresse à lui, et que les propos qui sont tenus, puisqu'ils sont dans le cadre du transfert, sont tenus sur son moi, auquel il ne doit bien sûr pas s'attacher, puisqu'il est là pour interpréter, donc

pour restituer les adresses qui lui sont faites, à l'Autre du sujet qui parle.

« Longtemps je me suis couché de bonne heure » n'est pas une phrase du sujet, mais issue de l'Autre, elle attend d'y retourner moyennant une interprétation, en sorte que la personne qui parle puisse lui dire adieu autant qu'il est possible.

……..



LA PILE DES MOIS

Une spirituelle patiente, selon le terme de Freud, vient et lui raconte un rêve, en disant *Je* : c'est bien sûr le moi qui parle et pense maîtriser la réalité : « Je voudrais inviter une amie à dîner, mais je m'aperçois que je n'ai plus de saumon fumé… » Je ne vais pas reprendre une analyse déjà faite de nombreuses fois, sinon pour remarquer une fois de plus que le saumon fumé est peut être bien un saumon souriant (*Lachs, lachen*), ou mieux un saumon enfumé, comme la patiente elle-même par les cigares de Freud… On n'épiloguera pas non plus sur le fait que la carpe farcie se dit *gefillte Fisch*, ce qui n'est pas très loin de *gefüllte Fisch*, un poisson satisfait de sa *Wunscherfüllung*. Mais je m'amuse !

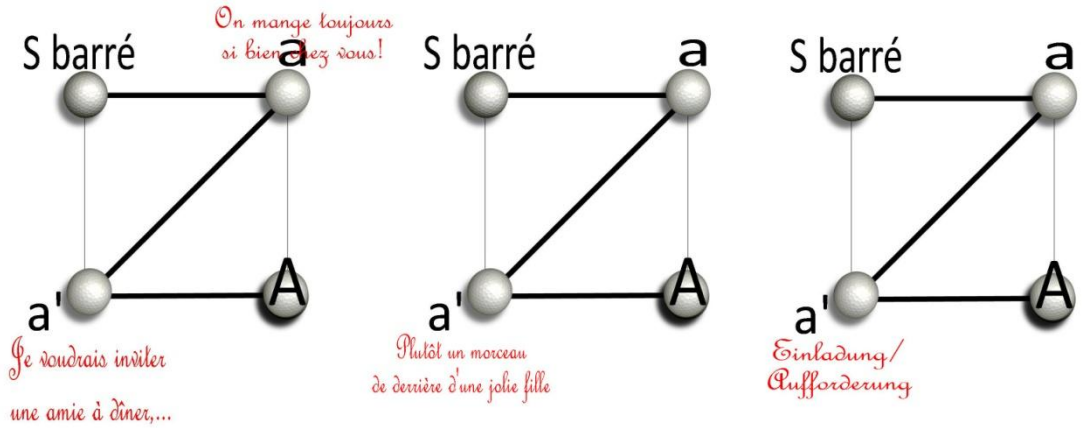
On entend alors une amie de la patiente lui dire : « On mange toujours si bien chez vous ! » comme en écho au propos de la dame. La situation de ce propos sur le schéma est assez arbitraire, mais c'est un jeu.

Mais un autre moi, en allusion au propos de la patiente se fait entendre, qui vient prendre son rang dans la pile des mois, celui de son mari qui suggère à un peintre de rencontre d'aller se payer un morceau de derrière d'une jolie fille. Je néglige le moi du peintre, qui n'est pourtant pas sans intérêt, mais on ne saurait suffire à tout… Nous n'irons tout de même pas jusqu'à suggérer que la remarque du mari au peintre

pourrait être une allusion adressée à Freud pour l'intérêt vif qu'il porte à une patiente si spirituelle…

Enfin, le moi de Freud pointe tout de même le bout du nez, sous la forme d'une transformation du propos de la patiente, très voulue et soulignée par Freud, du terme *Einladen*, invite, en *Aufforderung*, intimation d'un ordre, dans lequel Freud entend bien que la patiente accepte son interprétation concernant la satisfaction des vœux dans le rêve, le *gefüllte Wunsch*…

Si l'on avait des doutes sur la passe d'armes auquel ce rêve prête, que l'on sache que je n'ai pas cédé ma place dans la chaîne des prétendants à la Belle, comme ce texte le prouve, puisque je me saisis de ce rêve pour commencer à construire les dimensions de l'amour et du désir dans le sujet de l'inconscient.



Le rêve de Saumon Fumé

Vous n'êtes pas sans ignorer, --comme on dit à la télé-- que le graphe de Lacan a deux étages, parfaitement identiques dans leur forme. Sans chercher midi à quatorze heures, vous n'ignorez pas que cela correspond aux deux étages de l'énoncé et de l'énonciation; *Punktum damit!* Il vient alors à un esprit retors que ces deux étages se correspondent et que les termes de chaque étage correspondent à un terme de l'autre. Mais pourquoi ?

Une explication toute simple et bon enfant vous apprend que cela tient au fait que ce graphe ne représente pas la *demande* de l'enfant dans l'Autre, mais aussi la *réponse* de l'Autre à l'enfant, en sorte que le second étage représente la demande de l 'Autre à l'enfant!

Si l'être humain était quelque chose de simple et élégant, sa croissance se ferait tout unie, comme celle des méduses, et l'on éviterait ce fatras innommable du complexe d'Œdipe.

Si les mères étaient par nature gentilles et bonnes, et ne demandaient pas à leur enfant de satisfaire à leur propre demande, ça pourrait encore passer…

Mais voilà que les mères sont aussi des femmes et même des enfants totalement immatures, en sorte qu'elles oscillent dans leur ménage, entre suffisamment bonne et largement haineuse à l'endroit de leur propre mère, ce qui complique beaucoup l'affaire. De plus, l'inconscient existe, par lequel l'enfant réagit à la profonde stupidité de sa mère.

Lorsqu'on parle de l'œuvre de Léonard, la Vierge, Sainte Anne et l'enfant Jésus, on a tendance à oublier un quatrième personnage qui est pourtant d'importance, puisque c'est lui qui est sacrifié par centaines de milliers chaque année pour célébrer la mort et la résurrection du dieu. Si l'on remarque cet agneau, on évite de s'embarquer dans de fumeuses histoires de faucon caché dans le tapis, et on se souvient que Léonard était végétarien, ce qui est tout de même plus simple que de supposer qu'un faucon serait venu lui demander une fellation lorsqu'il était enfant.

Vous considérez quel peut être le malheur d'avoir deux mères au lieu d'une, qui est déjà bien suffisante, à moins que vous ne soupçonniez que cette seconde mère a peut être sauvé l'enfant de la première. Vous vous retrouvez avec un schéma L inédit, où l'on se demande bien où loger le Père et ses fonctions.

Vous vous retrouvez avec quatre termes auxquels personne ne vous empêche d'en rajouter tant et plus,

la *pulsion*,

l'*inconscient*,

le *transfert*

et la *répétition*.

Puis vous remarquez que le terme crucial du travail analytique manque au jeu, le *désir*. Cela n'a rien d'étonnant, puisque le désir –laisse à désirer.

Lacan a introduit une distinction concernant la pulsion, entre *aim* et *goal*, ce qui fait beaucoup progresser la notion de Freud, restée bloquée sur les notions de satisfaction et d'objet. Dans un match, le but est de gagner, ce qui est son *aim*, mais cela ne peut se faire que par des *goals*, des coups au but. Ainsi, la notion obscure de satisfaction est dissoute : un match se gagne ou se perd. Lorsque vous vous retrouvez avec une dame sur un divan et que celle-ci veut bien vous concéder quelques approches, on peut se demander où est le *aim* de la situation, sauf que, trente ans plus tard, la dame continue à entretenir des relations sociales utiles avec le garçon qui dut se contenter de saliver à ses côtés. Qui a gagné ?

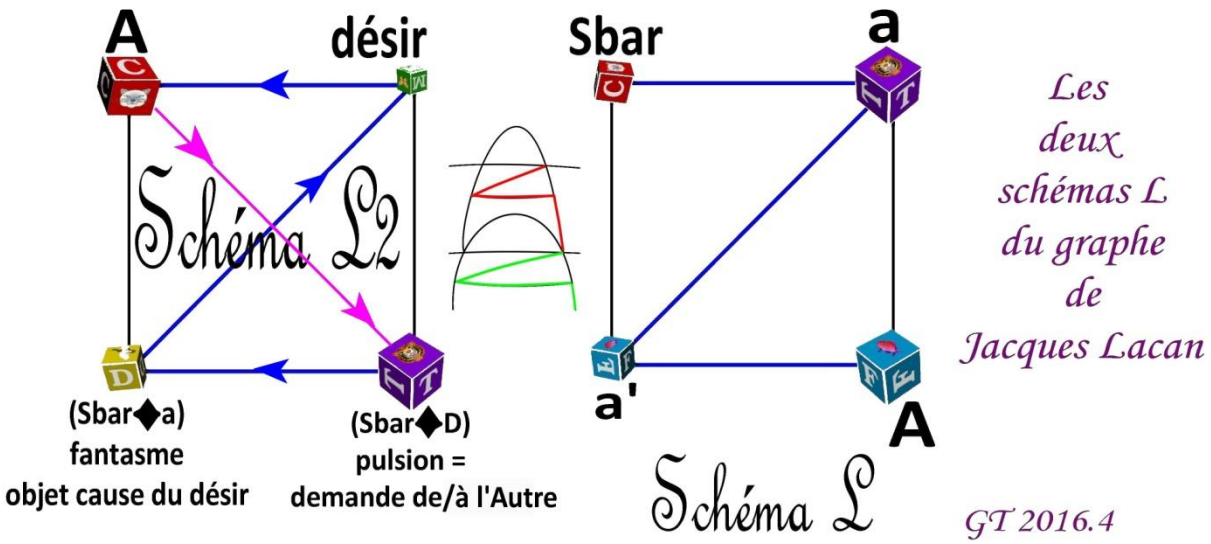
Cette distinction nous met sur vrai terrain de la pulsion : le maintien d'un écart aussi mémorable que définitif dans les manifestations du désir. L'objet de la pulsion n'est pas le sein, mais le maintien par la dame de liens d'amitié avec cet homme, en sorte qu'elle pourra toujours le faire sortir de sa manche en cas de besoin. On sait par une longue expérience que l'intérêt des femmes dans l'amour n'est pas l'acte sexuel, mais la mainmise sur l'homme auquel elles ont fait cette petite concession pas très coûteuse, mais qui peut vite mener au test ADN et à la pension alimentaire. Après tout, les moineaux le font bien !

Il est clair que la distinction du *aim* et du *goal* marqué par la dame résout la question de l'objet en psychanalyse, mais qu'elle introduit une *division* entre le sujet de l'action et son

désir : la réponse de la dame a déterminé que l'objet du désir ne sera pas le *goal*, mais le *aim*, même si elle a eu l'intelligence de faire croire au garçon que c'était le contraire.

La réponse de l'Autre introduit dans la demande de l'enfant un écart entre son désir présumé et ce qu'il obtiendra comme *aim* : l'introduction de la demande de l'Autre dans sa question, en sorte que, avec un peu d'astuce, il finira bien par croire un temps que cette demande était la sienne, douce illusion qui durera assez longtemps pour qu'il ait envie d'y revenir.

Un cas très particulier de ce processus se manifestera dans la névrose si le sujet, confronté à une demande inadmissible de l'Autre, éprouve la nécessité d'endosser cette demande de l'Autre, jusqu'au point de rupture où, avec un peu de chance, il sera assez poussé à bout pour demander… une analyse.



Bref ! la pulsion, (la demande de l'Autre, son *aim*, refoulée) divise le sujet (-au désir) et le désir (son *goal*, tenu par le sujet comme la cause de son désir).

Le prototype du fantasme dans toute sa splendeur est bien sûr « on bat un enfant ». Qui désire dans cette histoire ? Nul doute que c'est bien le sujet qui l'émet, mais pourquoi ? Et comment s'exprime la pulsion ? Indépendamment de la place que le *moi* prend dans le fantasme, le point important est que ce fantasme exprime une demande, mais une demande d'amour! Le corps n'est que le *goal* qui s'offre au désir, mais qui trompe l'auteur de l'action, puisque le fond de l'affaire, est que, par ce *aim*, l'acteur qui s'offre à l'action engage sa main dans la demande d'amour de l'Autre qui lui offre cet objet.

Laissons de côté pour l'heure la suite de la formule.

Reprenons la proposition de Merteuil à Valmont.

Merteuil propose à Valmont un *goal* facile à jouer et qui, à son dire, lui rendrait bien service, en ridiculisant le futur mari de Cécile par la publicité des cornes qu'il arborerait à son insu. Mais nous avons appris à reconnaître que l'aspect « pervers » de cette proposition était en fait une manière, pour Merteuil, de se dissimuler qu'elle avait elle-même été la victime de jeux de cette sorte, qui l'avaient amenée à définir son action en tant que femme par un refus de l'expression de

ses sentiments. En sorte qu'elle use de Cécile pour poser sa propre question, à son insu.

Le jeu devient clair : Merteuil offre à Valmont Cécile comme un but (*goal*) aisé à atteindre, mais le véritable objet (*aim*) de sa demande est de s'insérer, comme le fit Dora, dans le désir de Valmont, afin de retrouver si elle le peut, l'amour qu'elle lui suppose, et certainement, celui qu'elle lui porte et qu'elle ne peut lui avouer. Elle sera ainsi aimée « au-delà » de l'autre femme, Cécile. Nous avons vu que, cette manœuvre ayant peu inspiré Valmont, elle trouve une insertion de sa personne dans l'amour que Valmont porte déjà sans le savoir à Tourvel, en exigeant l'écrit.

Il doit alors devenir clair à votre esprit comme au mien, que la pulsion n'a rien à faire avec des morceaux de corps se promenant dans la nature, mais avec la structure du désir de l'Autre, qui s'exprime à travers chacun dans l'inconscient, grâce à la répétition et au transfert.

DÉSIR ET FANTASME

Nous savons depuis lurette, les lurettes étant toujours belles même lorsqu'elles son un peu âgées, que l'objet cause du désir est un objet rejeté. Mais par ailleurs, cet objet est cause du désir, sous la forme du scénario du fantasme.

On remarque comme une contradiction entre ces deux propositions : Comment un objet rejeté peut-il susciter le désir ?

Un rappel de notre école primaire paraît nécessaire. Nous savons en effet, depuis la maternelle, que :

Le désir est la métonymie du manque,

Le moi est la métonymie du désir.

Que cela signifie-t-il ?

Une dame raconte en pleurant, touchant à des choses de l'amour, que, *avoir un tel comportement serait celui d'une salope*.

Après un instant de réflexion, je demande : « Qui pourrait bien être cette salope ?»

« Ma mère par exemple », est la réponse qui vient.

On voit maintenant ce dont il s'agit : s'autoriser à désirer serait se comporter comme sa mère, donc comme une salope. Il faut dire que la mère de cette Dame se promenait seins nus dans la maison, au vu de ses filles et de son mari, bien sûr, seins qu'elle avait fort beaux, comme sa fille du reste. On voit donc ce qu'est une salope pour une dame respectable.

Alors que je me promène au Musée d'Orsay, où se trouve l'Origine du Monde, que je viens de revoir, trouvant décidément que la Dame est trop velue pour mon goût, une petite fille entre en compagnie de sa mère grand, dame fort respectable vêtue d'un tailleur Chanel. La petite, apercevant l'essentiel dit aves une sorte de sidération : « Oh ! Grand-mère ! Tu as vu ? »

« Oui ma chérie, - reprend la mère grand-, c'est très laid. »

Passant à la hauteur de la dame, je me fais un plaisir de ricaner, en sorte que la petite puisse commencer son éducation, afin qu'elle remarque qu'elle a bien dû passer quelque part que sa grand-mère connaît bien pour être là aujourd'hui.

J'espère que l'on a compris que, ce qu'une femme rejette avec dégoût, c'est son propre sexe, puisque c'est aussi celui de sa mère. Il reste pourtant que c'est là que le désir surgit, lorsqu'il s'agit du désir d'avoir un enfant du père.

Lorsque la Dame que je recevais fut en âge de comprendre ces choses avec mon aide, je lui dis que je ne pourrais peut-être pas l'aider à avoir un enfant, mais qu'elle ferait mieux d'aller consulter une de mes amies que j'avais un peu enseignée auparavant, car cette femme avait l'étrange capacité de faire que ses patientes tombent enceinte dans la première année d'analyse avec elle. Ce qui ne manqua pas d'arriver à ma Dame, pour le plus grand bien de tout le monde. Ma collègue sut me remercier chaleureusement de ce rapport.

De quoi est donc fait l'objet cause du désir ? De la partie rejetée de l'image spéculaire par le sujet, car il manque à cette image, et en particulier à celle que le sujet souhaite apercevoir dans le miroir de l'Autre, auquel il ou elle donne ce gage de sa bonne foi et de sa conformité aux demandes de l'Autre. Seulement, les demandes de l'Autre sont faites pour être violées, puisqu'elles ne sont qu'une exigence destinées à satisfaire sa propre castration, et non pas à susciter le désir. Le désir surgit en reste de ces demande de et à l'Autre, mais sous une forme qui disconvient au narcissisme secondaire ; et donc au plaisir.

En sorte que c'est en se faisant cet objet rejeté de la demande de l'Autre que le sujet a une chance de passer la frontière de son narcissisme secondaire et ainsi d'accéder à la jouissance. Encore est-il que cela ne peut se faire que sous certaines conditions, qui sont celles imposées par la castration, donc la fonction paternelle, afin que la rencontre

avec la jouissance soit compatible avec l'intégrité psychique du sujet dans cette rencontre. C'est sur cette marge étroite que le désir se joue, et avec un résultat qui ne défaut pas, l'orgasme, qui signe la rencontre du sujet avec l'objet rejeté auquel il s'est identifié.

GERÔME TAILLANDIER

DE DEUX SEANCES SUR LE BANQUET

INTERPRÉTATION DE SOCRATE

Ex libris G.T.

MODULE : LECTURE DU SEMINAIRE SUR LE TRANSFERT, DE J.LACAN

Séance du 7/07/1994

GEROME TAILLANDIER :

Nous en sommes à, "Personne n'a jamais vu ce dont il s'agit, comme il m'est arrivé de voir et je les ai vus, je les ai trouvés ces agalmata..."

CATHERINE VICTOR :

" Il y a avait l'idée que le seul signe que donne Socrate c'est finalement, ce vers là où Alcibiade croit qu'il y a un trésor, une agalma, en fait il n'y a rien. Tu disais que ce qu'il donnait c'était ce rien. "

J'essaie de prendre le texte à la lettre, c'est à dire que ce n'est pas un signe qu'il donne, à moins qu'on appelle cela un signe, il dit : "Je ne suis rien."

XF :

" Ca doit être possible, mais après."

Ce dont nous nous sommes aperçus c'est que c'est Alcibiade qui donne des signes à la place de Socrate. On s'était posé la question de savoir si on devait considérer Alcibiade comme rendu désirant par cette rencontre dans Socrate, cet événement qui consiste à avoir aperçu ce que, techniquement, nous allons résumer, réduire comme des *agalmata*. J'espère qu'on enrichira ce terme parce que les *agalmata*, je commence à en avoir par dessus la tête depuis dix ans. J'espère qu'avec "Les Liaisons Dangereuses" ou autre chose, on arrivera à enrichir cette notion et à ne pas rester cloué à des histoires d'*objet petit a* et de boite à secret. Pour une fois qu'on a un texte qui nous dit des choses plus intéressantes, à savoir que ce qui est important c'est ce qu'on a aperçu dans l'autre, à savoir son désir, c'est ça les *agalmata* c'est d'avoir aperçu le désir dans l'autre. De ce fait, pour des raisons qui nous restent obscures, sauf que grâce à la formule de Patrice Jocourt, nous avons bien éclairé ce point pour l'instant, en attendant mieux ; à savoir que finalement les signes que Socrate ne peut pas donner, non pas parce qu'il ne veut pas parce que ce serait un personnage extraordinaire, mais simplement parce qu'il ne peut pas, à cette place Alcibiade, certes, est rendu désirant mais sur ce mode particulier qu'il produit des signes à la place de l'autre, de Socrate en tant que désirant. C'est un peu comme s'il essayait de donner, je ne sais plus quelle était la formule de Patrice Jaucourt qui était très élégante, il essaie de donner les signes que Socrate ne peut pas donner.

Jaucourt

MARIA-CRISTINA AGUIRRE :

" Dans le séminaire, sur l'identification, leçon 13, J.Lacan aborde la question de Saint Augustin, et la jalousie envers le petit frère. Là il le travaille du point de vue de l'identification, mais il montre clairement que c'est à ce moment là qu'il y aurait du désir chez Saint Augustin. Au moment où il voit son petit frère qui est en train de téter la mère. Il fait la déduction(?) en disant : c'est clair qu'il ne s'agit pas du besoin, il n'a pas faim à ce moment là, c'est parce qu'il voit l'autre en train de jouir d'une situation privilégiée. Il prend le terme de jouir."

NICOLE ZAOUI :

" Qu'il a perdu, l'objet qu'il a perdu."

MARIA-CRISTINA :

" Oui mais c'est à ce moment là qu'il se rend compte que ça, il ne l'a pas. "

NICOLE ZAOUI :

" Il y a une symbolisation à ce moment là."

CATHERINE :

" La formule de J.Lacan est qu'il s'aperçoit à ce moment là que son désir n'est pas sans objet. Il l'a perdu mais en même temps il le voit attribué à l'autre. Ca ressemble à ce que fait Alcibiade, il voit un signe là. Et le désir de Socrate (F.Taillandier) "

NICOLE ZAOUI :

" La question sur le modèle, c'est qu'ils sont dans une situation où ils sont à trois. "

Là aussi. Mais, effectivement ce n'est pas la même situation et on va réfléchir dans cette perspective.

CATHERINE :

" Il y a trois dans la jalousie... "

NICOLE :

" C'est cet aspect là qui permet l'organisation du désir, c'est à dire le désir symbolique. "

MARIA-CRISTINA :

" Je ne rentre pas encore dans la question du symbolique, c'est simplement cette position dans laquelle Saint Augustin est projeté de se mettre à la place de ce que l'autre est en train d'avoir, que lui n'a pas, et ce n'est pas du tout le registre du besoin mais de l'ordre du désir. Et c'est de là que vient la jalousie. Mais il faut qu'il y ait cet autre à qui l'on suppose quelque chose. C'est ce qu'Alcibiade fait pour Socrate. "

Ce qui est intéressant c'est que ça semble manquer dans la situation. Or, Socrate va répondre en introduisant le tiers. L'introduction du tiers à savoir Agathon, qui pose un problème qui est qu'on ne comprend pas bien la raison de l'interprétation de Socrate ou de J.Lacan, va peut-être nous apparaître nécessaire, pourquoi, c'est la question qu'il faut qu'on essaie de dégager. Précisément, sous ce chef général qu'il faut introduire un tiers dans le coup pour que le désir d'Alcibiade prenne sa portée par rapport à l'autre, en tant qu'ils sont déjà au moins deux dans le coup.

NICOLE :

" C'est vrai qu'on a tout supposé la dernière fois, y compris le côté érotomaniaque d'Alcibiade. On a beaucoup parlé de ce qui était réciproque ou pas, dans ce jeu là. Peut-être, effectivement, on peut sortir de ces suppositions : le désir de Socrate est vrai, n'est pas vrai, il faut le prendre comme tel, tout ce qu'on supposait autour de cela. On ne connaissait pas l'adresse de ces signes. L'introduction du tiers va

peut-être nous permettre de sortir de chercher à savoir à qui ces signes sont adressés ou pas."

C'est juste, ça va réaliser une interprétation. Pourquoi, comment? Saint Augustin donne l'interprétation de sa position. Le problème c'est qu'on a cette interprétation de Socrate. J'aimerais qu'on y arrive mais en même temps, on peut pas y aller trop vite. C'est beaucoup plus loin. On a un problème c'est que dans la mesure où pour aimer, il faut être trois, pour l'instant apparemment nous ne sommes que deux. Nous avons Socrate et Alcibiade. Nous constatons avec l'exemple auquel je n'aurais pas pensé de Saint Augustin, qu'il nous dit qu'ils sont trois, dont une femme. Là, des femmes, il n'y en a pas tellement. Dans "Les Liaisons Dangereuses", il y en a.

MARIA-CRISTINA :

" Ils sont tous en situation de créer une liaison comme ça. "

Tous, y compris Cécile Volanges, tout le monde y est.
On a un problème c'est qu'ici, en apparence, ils sont deux et on constate au moins a minima, le ras du ras de départ, c'est que l'interprétation de Socrate a au moins une fonction c'est d'introduire du tiers dans cette relation apparemment duelle. Il fallait absolument que ce fût interprété, il fallait qu'il y ait de quelqu'un - Alcibiade, Socrate, ou n'importe qui - une interprétation de cette relation afin qu'ils soient trois à aimer. Ce qui chez Saint Agustin nous apparaît comme un point de départ de la situation, nous apparaît ici comme un aboutissement interprétatif, alors qu'en fait on est en train d'apercevoir qu'il faut une interprétation pour qu'il y ait du tiers dans cet amour. Soyons Alcibiade et Agathon, ou bien le premier connard venu dans la situation, je n'aurais jamais trouvé qu'Agathon était l'adresse du discours d'Alcibiade.

CHANTAL RADIGUET :

" Quelque part Alcibiade le dit au bout d'un moment. "

CATHERINE :

" Il vient voir Agathon, Alcibiade. "

CHANTAL RADIGUET :

" Il me semble qu'à un moment il parle et c'est lui qui introduit Agathon. "

MARIA-CRISTINA :

" C'est vrai qu'on n'aurait pas trouvé. Si on nous le dit pas, si Socrate ne le dit pas... "

Si J.Lacan ne nous le dit pas surtout.

NICOLE :

" Jamais trouvé quoi ? "

MARIA-CRISTINA :

" Que le discours d'Alcibiade était adressé à Agathon. "

S'il l'est.

CHANTAL :

" Je ne dis pas qu'il soit adressé à Agathon. "

C'est ce que dit J.Lacan.

CHANTAL :

" Je dis que le discours n'a lieu que parce qu'il y a la relation Agathon/Socrate qu'Alcibiade perçoit. C'est la jalousie d'Alcibiade par rapport à Agathon, comme tout à l'heure pour le petit frère, qui fait naître tout ce mouvement là. "

Je n'ai rien contre. C'est une bonne interprétation, c'est une interprétation augustinienne. Tu pars de l'idée qui est intéressante que ce serait la jalousie qui ferait sortir ce discours. Il faudrait savoir ce qu'est la jalousie. L'idée de J.Lacan est un peu différente, me semble-t-il. Alcibiade essaie d'obtenir d'être aimé par Agathon. Ce n'est pas forcément incompatible. Est-ce qu'on peut définir la jalousie, disons normale, comme étant une tentative de se faire aimer par un tiers.

MARIA-CRISTINA :

" Ce que je trouve intéressant dans cet exemple là, c'est qu'on sort du circuit en vase clos, de la mère et de l'enfant qui a ou qui n'a pas. La question est de savoir si Saint Augustin était jaloux du sein de la mère, de l'amour de la mère, ou de ce que l'autre a et qu'il n'a pas. "Qu'est-ce que toi, tu as pour être dans cette position là, et moi je ne suis pas là ? " Je crois qu'il y a de cela dans le désir. C'est à dire, " Quel agalma tu as, quel ornement, quelle parure tu

as, pour être dans cette position là, pour le faire aimer ? ". "

CATHERINE :

" C'est la question sur ce qui cause le désir de l'autre. "

NICOLE :

" Mais il n'y a pas tellement le fait d'avoir. Je crois qu'il y a d'essentiel dans cette question le fait que c'est qu'il voit que l'autre l'a, qu'il se rend compte qu'il ne l'a plus. Les deux questions sont complémentaires(?). "

MARIA-CRISTINA :

" Si tu vas plus loin, ce n'est pas simplement parce que l'autre a quelque chose dont il a besoin. J'ai envie de souligner que c'est du désir là. Mais pourquoi ? "

NICOLE :

" Parce que tant qu'il était attaché dans la position du petit frère, sans doute dans une relation vitale, à ce moment là c'est peut-être du besoin. "

C'est faire reposer le désir sur la vitalité et la séparation.

CATHERINE :

" Je crois que le désir repose sur ce qui semble la mère, que la mère est, que l'objet déjà perdu a fonctionné, mais du côté de la mère.(...?...) Quand ça rate dans la structure que (...?...), parce que le sujet n'a pas pu avoir accès à ce que la séparation soit entre (...?...), et entre lui possédant le sein et la mère. "

Voyons ce dont il s'agit là. La question de Maria-Cristina Aguirre est à retenir, même s'il faut qu'on l'affine : qu'est-ce que tu as pour être aimé, pour être aimable. Je crois qu'il vaudrait mieux formuler le problème en ces termes là, ce qui nous éviterait d'avoir à faire à des allusions à des histoires de séparation qui, moi, me donnent des boutons.

NICOLE :

" Je ne sais pas si dans cette affaire, il est question d'amour ; il est question de pulsion et d'avoir envie simplement, et on ne sait pas si la question d'aimer ou pas est présente dans la question des deux petits frères. Il dit *pâleur mortelle* mais ça ne va pas jusqu'au fait de l'amour. "

MARIA CRISTINA :

" Je pense que lorsqu'on parle de jalousie, on est au-delà des pulsions. "

CATHERINE :

" Normalement, c'est contemporain du stade du miroir cette histoire, même dans la structure. C'est un moment de structure, indépendamment du scénario de la jalousie, et c'est concomitant de l'image, du stade du miroir. Donc l'amour est en jeu. "

Qu'est-ce que tu as que je n'ai pas pour pouvoir être aimé. C'est ce qui me semble être le point autour duquel il faut essayer de tourner. Le problème est que pour l'instant, chose curieuse, la question ne semble pas tellement s'adresser à un tiers. C'est la difficulté du texte. Si on ne se précipite pas sur l'interprétation de Socrate, on a un homme qui manifeste un discours de la passion ; mais si on suivait le parallèle avec Saint Augustin, il vaudrait mieux dire que celui qui a quelque chose que je n'ai pas pour être aimé, c'est Socrate. Manifestement, ce discours est passionnel en ceci qu'il fait l'apologie de Socrate parce qu'on a aperçu dans Socrate la chose qu'on n'a pas. L'enfant au sein c'est Socrate. Ce qui en tout cas, commence à nous indiquer pourquoi il n'est pas question de mère dans l'affaire. Une des difficultés et un des intérêts de la difficulté qu'on a, c'est que précisément on n'a pas de mère pour nous faciliter la tâche. On n'a pas de solution de facilité proposée dans le texte. S'il y a une mère dans le coup, ce serait le personnage absent au sein duquel Socrate serait.

MARIA CRISTINA :

" S'il y a la mère dans cette affaire ce serait au moment où Socrate fait parler Diotime. "

C'est ce qui s'est passé entre Socrate et Diotime l'instant d'avant, qui doit nous dire où était la mère au sein de laquelle Socrate était. Evidemment, Alcibiade, second né, ne le sait pas. Il fait effraction comme le petit frère débarque au monde sans savoir ce qui s'est passé entre son frère et sa mère. C'est amusant de voir les choses comme ça. L'autre question est que nous, nous avons assisté au discours de la mère à Socrate, dont on sait que ça a d'ailleurs fait changer Socrate de position à un moment donné. Comment se destituer de ce supposé savoir ? C'est ce qui est très difficile, il y a un problème technique. Nous ne sommes pas censés savoir quand Alcibiade fait irruption, que ça a eu lieu. Si Alcibiade est jaloux, il ne doit, en bonne logique, pas savoir ce qui s'est passé. Ca vient de se passer et il vient de faire irruption, il vient de naître. Ce discours dont on perçoit que ça doit le rendre jaloux, comment sait-il que ce discours a lieu. C'est l'aîné, à savoir Socrate qui est ici privilégié, pas le petit frère, puisque le puîné c'est Alcibiade.

MARIA CRISTINA :

" Si on met Alcibiade à la place de Saint Augustin comme celui qui sait. Il fait irruption sur une scène qui est en train de se dérouler, dont il ne sait pas ce qui s'est passé avant, pour que sa mère prenne dans les bras ce petit. On peut le penser aussi comme cela. "

La scène est actuelle, le petit est bien Socrate et lui, il est l'aîné. Autre solution possible, c'est Socrate l'aîné et il a les faveurs de la mère pour des raisons qu'on ne comprend pas. Ce qui expliquerait le côté déchaîné du discours de Diotime qui pose quelques problèmes.

NICOLE :

" Pourquoi déchaîné ? "

Le platonisme c'est à dire le fait qu'on devient aimable sous prétexte qu'on est amant. Admettons l'hypothèse minimum : l'enfant assiste à une scène où l'autre enfant est aimé, reçoit les faveurs de la mère, et par conséquent, a, apparemment, l'attribut qui provoque le fait qu'il est aimable. Quel est cet attribut ? Le seul attribut qu'Alcibiade nous donne est qu'il a aperçu chez Socrate, son désir.

MARIA-CRISTINA :

" Il l'a aperçu une fois et c'est cela qui l'a rendu fou et c'est cela qu'il lui aurait trouvé. "

CATHERINE :

" Qu'il cherche à répéter, et il faudrait que ça soit sensible. "

Voilà ce qu'il a aperçu, c'est du moins ce qu'Alcibiade nous dit.

MARIA-CRISTINA :

" Il y a quand même quelque chose, je dirai que, là, quand Alcibiade a aperçu le désir de Socrate, Socrate était à ce moment là, en position de la mère. Qu'est-ce que le petit a comme agalma, il y a cet appel au désir de la mère de le nourrir. "

Il est devenu la mère. Ca collerait assez bien avec le fait que Socrate a changé de position et qu'il a adopté la position de Diotime. On sait que Socrate a changé d'avis concernant l'amour et ceci précisément sous l'effet du discours de Diotime qui elle-même a été amenée à changer d'avis. "Socrate, autrefois, je croyais comme toi que..." Autour de ce changement de position lié à "je croyais comme toi..." et maintenant "je crois comme Diotime" parce que *je suis Diotime*, c'est dans la mesure où à ce moment là Socrate est la mère, qu'il a pu apercevoir ça.

CHANTAL:

" Je suppose qu'à ce moment là le grand frère ne verrait non pas le désir du petit mais le désir de la mère comblé par l'autre."

Comblé, je ne sais pas.

MARIA-CRISTINA :

" Le désir de mère d'être mère et de nourrir. "

CATHERINE :

" Et puis de sembler trouver son objet dans l'autre. "

CHANTAL :

" Le désir de la mère pour l'autre. "

Le désir de la mère pour l'autre puisque Socrate n'oublions pas qu'en apparence, il aime les beaux garçons ; mais en réalité, si on y regarde de près, ce n'est pas cela du tout. Ca conviendrait assez bien à la formule. Le désir de la mère serait en apparence un désir des beaux garçons, mais en vérité, ce n'est pas cela du tout.

MARIA CRISTINA :

" Et on voit bien la métonymie : le désir c'est le désir de l'autre. On peut bien relever comme il est difficile qu'il y ait un désir entre eux deux, il faut un tiers pour le désir. "

C'est un désir en tant que Socrate s'est substitué Diotime, c'est à dire qu'ils sont déjà trois. Diotime est sous-jacente à ce qu'il a aperçu au moment où il l'aperçoit dans Socrate. Il y a déjà un tiers en présence.

MARIA-CRISTINA :

" Comme Socrate est très malin, il ne veut pas reconnaître cela. Il renvoie tout ça chez Agathon. "

Il est évident que cette réponse de J.Lacan à savoir que c'est une interprétation géniale parce qu'elle met en évidence le désir de mort de l'analyste... Mon oeil ! C'est beaucoup plus astucieux que cela. C'est probablement une déflexion de la reconnaissance de ça.

MARIA-CRISTINA :

" Ne venez pas chercher chez moi la mère, allez chercher Agathon, l'un quelconque des beaux garçons qui sont dans l'assemblée. "

CATHERINE :

" Pourquoi tu supposes que Socrate est tantôt mère, tantôt enfant ? "

Ce n'est pas des suppositions. Je dis parce que c'est dit, que Socrate s'est substitué Diotime. Pourquoi appeler cela des hypothèses et des suppositions ?

CATHERINE :

" C'est la première qui est une supposition quand tu disais que Socrate est en place d'enfant aîné ou puîné. "

On a vu que là-dessus que les suppositions ne tenaient ni l'une ni l'autre.

CATHERINE :

" Alors tu retiens la dernière ? "

Je n'en retiens aucune. Je constate qu'effectivement, il est témoin d'une scène où Socrate a été désirant. Ce que nous voyons maintenant, ce que nous affirmons et ça c'est une supposition d'accord, mais qui est liée à un fait qui est qu'à un moment donné Socrate s'est substitué Diotime. Nous faisons l'hypothèse que cette substitution par Socrate de Diotime, ferait le point de départ de ce qu'Alcibiade a aperçu. Ca c'est une hypothèse, je suis d'accord, qui a le mérite d'être nouvelle.

NICOLE :

" Ca introduit la question du désir de l'autre. C'est ce qu'on n'avait pas la dernière fois. "

On y avance doucement, mais on ne savait pas de quoi ça pouvait venir. On attendait qu'Agathon fasse apparition. Là on commence à apercevoir ce dont il fallait trouver la solution, la nécessité d'interpréter -c'est ce que nous avons trouvé tout à l'heure- et que cette interprétation est probablement une réponse faux-jeton. J'en suis persuadé depuis longtemps mais je ne savais pas pourquoi. Là, on commence à avoir une bonne idée.

NICOLE :

" Pourquoi réponse faux-jeton ? Il me manque un lien. "

MARIA-CRISTINA :

" Alcibiade, une fois, a aperçu chez Socrate la question du désir. Cette expérience là, il la recherche, il n'arrive pas à la trouver. Cette question du désir chez Socrate, on peut penser que c'est la question du désir de la mère si on fait le lien avec la substitution opérée par Socrate en étant à la place de Diotime ou en étant Diotime. Lorsqu'Alcibiade adresse l'éloge à Socrate et qu'il lui reproche de ne pas lui donner ça et que Socrate dit : "Tout ce que vous me dites, ça ne s'adresse pas à moi, ça s'adresse à Agathon." c'est pour ne pas reconnaître que tout ce qu'Alcibiade dit est bien adressé à Socrate en tant que Diotime, en tant que ce moment où il aurait cette aperception du désir, du féminin, de la mère chez Socrate. Il dit : "Non, allez chercher ailleurs. "

Pour ne pas reconnaître le désir du féminin, il le dévie sur "allez chercher ailleurs" : "Ce serait Agathon le support de tout cela."

NICOLE :

" La dernière fois tu disais qu'il ne fallait pas supposer cela. "

D'abord ce n'est pas une supposition, c'est un fait, il dit :"Je ne suis rien." Ca, je pense que c'est vrai.

NICOLE :

" Quand il disait, l'autre, "j'ai vu des signes...", tu disais "non". Je me souviens que tu disais qu'il fallait croire à la bonne foi de Socrate. Il n'y avait pas de faux-jeton. "

Ce n'est pas une question de bonne foi, c'est une question de fait, il dit : "je ne suis rien."

CATHERINE :

" Ce n'est même pas qu'il est faux-jeton, c'est qu'il écarte de sa personne qu'on aille chercher en lui le désir de la mère. Pourquoi qualifier cela de faux-jeton ? "

Pas de faux-jeton, très bien !. Ce qui est faux-jeton c'est l'interprétation de J.Lacan en tout cas, qui consiste à dire que ça c'est la révélation du désir de l'analyste qui renvoie au désir de l'autre... J'exagère un peu. Laissons cela. Ce qui est un fait c'est que cette position du désir de la mère qu'il est au moment où Alcibiade l'a aperçu, il le dévie vers "voyez plutôt les beaux garçons". Il ne peut pas donner de réponse, mais il dit : "allez donc voir les beaux garçons", ce qui est une réponse homosexuelle qui est la signature de la position de tout cela. Faute qu'on parle de castration on va répondre "allez donc voir du côté des beaux garçons", entre autres choses, c'est secondaire mais c'est quand même cela.

NICOLE :

" De castration de la mère là. Mais Socrate s'y substitue, il est aussi dans la position d'avoir quelque chose, s'il se substitue à Diotime. "

Oui, il a rien. "Je ne suis rien."

NICOLE :

" Si la castration maternelle ne s'est pas opérée, elle ne s'est pas opérée pour lui non plus. Si peut-être..."

CATHERINE :

" Dans sa position, Socrate, on dit bien qu'il aime les beaux garçons. "

En apparence du moins. C'est là qu'une ombre de castration effleure le problème, c'est que malgré qu'il aime les beaux garçons, ce n'est pas cela qui l'intéresse.

MARIA-CRISTINA :

" Il reste à dormir, sans bouger. Il n'est pas opérant. "

CATHERINE :

" Comme une mère ou une femme pourrait se chercher des objets d'amour tout en sachant que ce n'est pas vraiment cela. "

Ce qui est certain c'est que ce n'est pas vraiment cela, c'est à dire comme me le disait une de mes amies récemment : "Ils sont vraiment fous de m'aimer."
C'est une autre question, mais enfin ça n'empêche pas de bouger un peu aussi. En l'occurrence, Socrate ne bouge pas. Nous sommes loin de poser la question de l'Oedipe féminin dans un pareil contexte, vous le pensez bien. A savoir, pourquoi diable les petites filles se mettraient-elles à bouger ? C'est amusant parce qu'on voit bien apparaître par défaut, bien sûr, la nécessité d'une interrogation sur la castration, d'une part, mais aussi de l'Oedipe féminin parce qu'on sent bien que le texte bute sur ces points capitaux. Là, on n'a pas d'autre réponse que "je ne suis rien" et "allez donc voir du côté des beaux garçons".

MARIA-CRISTINA :

" Tu as raison parce qu'il dit bien "je ne suis rien" et pas "je n'ai rien". "

Ce qui est pousser le bouchon un peu loin.

CATHERINE :

" Il a cette position là, il refuse les signes dont Alcibiade veut le couvrir. "

NICOLE :

" Alcibiade se présentait en sachant des choses sur le désir et le "je ne suis rien" venait en réponse à cette question d'Alcibiade qui se présentait comme sachant. "

Comme ayant les moyens, "je ferai jouer mes appuis, tu auras de l'argent..."

CATHERINE :

" Il le couvre d'un manteau. C'est à partir de là, on avait pris ce manteau comme métaphore. "

Il n'y a pas que cela.

NICOLE :

" Il lui offre des choses, il lui offre d'avoir des choses. "

Il le couvre de bijoux. Et l'autre répond "je ne suis rien". C'est où l'histoire du manteau ?

MARIA CRISTINA :

" J'ai trouvé, 219a-220a "Après cet échange de propos, je pensai qu'il était blessé du trait que je lui avait décoché ; je me levai, sans lui permettre de rien ajouter, et déployant sur lui mon manteau, car on était en hiver, je me couchai sous la vieille capote de cette homme-là ci, jetant mes deux bras autour de cet être vraiment divin et merveilleux, je passai ainsi la nuit entière,"

Il y avait d'autres choses qui tournaient autour des cadeaux qu'il était prêt à lui faire.

MARIA CRISTINA :

" (un peu plus loin dans le texte 219a-220a) : "Le fait est que je ne pouvais lui en vouloir et renoncer à sa compagnie, et que d'autre part je ne voyais pas le moyen de la gagner ; car je le savais

plus complètement invulnérable à l'argent qu'Ajax ne l'était au fer, et la seule amorce par laquelle j'espérais le prendre n'avait pu le retenir. J'étais donc embarrassé et j'allais, asservi à cet homme, comme nul ne le fut jamais à personne."

Je suis persuadé qu'il est question de...(c'est un peu plus haut, fin 218/ début 219 : "Pour moi voici mon sentiment : ce serait montrer peu de raison de ne pas te complaire en ceci comme en toute chose où tu pourrais avoir besoin de ma fortune ou de mes amis ;"/F.Margerin)

NICOLE :

" Là, c'est dit déjà."

MARIA-CRISTINA :

" Après, il essaie de l'enivrer et ça ne marche pas non plus. Il y a le froid..."

CATHERINE :

" C'est un exploit. "

Ce n'est pas un exploit, c'est qu'il ne sent pas. Ce n'est pas un problème si c'est un exploit. Les psychotiques ne font pas d'exploit en marchant dans la neige, ils ne sentent pas. Socrate ne sent pas. L'important est qu'il est anesthésique, il ne sent pas, il n'est rien. C'est cela le problème.

CATHERINE :

" Tu crois que "il ne sent pas" et "il est rien" c'est pareil? "

Ca c'est une supposition. Il ne sent pas c'est à dire il est hystérique. Peu importe qu'il soit hystérique ou pas. Relire les études sur l'hystérie où le problème numéro un de l'hystérie pour Freud est l'anesthésie ou la perte de fonction. Il y a quelque chose qui n'est pas senti. (...)

MARIA CRISTINA :

" Socrate est unique. On ne peut pas le comparer à aucun homme du passé, ni à aucun homme du présent. "

Le terme grec n'est sûrement pas "unique". Ce doit être singulier ou quelque chose de cet ordre-là.

MARIA-CRISTINA :

" Original. "

Ce doit être atopos, probablement. Il n'a pas de place, il n'a pas de semblable.

Maria Cristina : (...inaudible...)

On a pas mal progressé et on commence à apercevoir plusieurs choses dont la nécessité d'interpréter, et nous avons bien dépassé ces histoires d'agalma.

CATHERINE :

" Tu as vu dans la petite digression étymologiques que fait J.Lacan (Le Transfert, Ed. du Seuil, p 170, §2) ; "La racine d' *agalma* n'est pas commode... jusqu'à ... qui veut dire être indigné."

Initialement on a vu que les agalmata sont des objets apotropéiques, des pièges à Dieux destinés à défléchir l'envie des Dieux mais aussi à attirer leur attention.

CATHERINE :

" J.Lacan fait un commentaire qui ne porte pas sur l'idée d'envie ou de jalousie, il déduit qu' une idée d'éclat est là cachée dans la racine. L'éclat qui fait signe. Dans la jalousie, il y a de la fascination puisque quelque chose semble trouver le désir de l'autre. La jalousie n'est pas exploitée par J.Lacan mais elle affleure dans le commentaire d' *agalma*. "

Plus exactement, ce qui affleure c'est l'envie et pas la jalousie.

CATHERINE :

" J.Lacan dit : je porte envie, je suis jaloux de. Ca ne veut pas dire que Lacan en fait quelque chose. "

Le problème c'est qu'effectivement, on confond envie et jalousie. Mais on constate qu'il y a des choses qui ne sont pas exploitées.

LECTURE DU TEXTE (Ed du Seuil, à partir de la page 167, §3)

Après tout ce passage remarquable, bien sûr le texte retombe.

"...cette tombée sous le coup des commandements de celui qui les (les agalmata) possède." Ca c'est quelque chose qu'on n'a pas exploité.

CHANTAL :

" On en a un peu parlé en parlant d'aliéné, captif. "

Mais ça n'explique pas. C'est un vrai problème de savoir pourquoi celui qui possède les agalmata, on devrait tomber sous le coup de ses commandements.

CATHERINE :

" Je pensais que c'était bêtement une question codée, comme l'amour grec... "

Mais je ne veux pas avoir à faire à des références culturelles. La seule référence que j'ai c'est l'éthique et le fait que la chose, c'est cela qui nous commande. Je n'ai pas non plus envie de replier sur l'Ethique (Séminaire VII).

Texte de J.Lacan : "Y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ?"...

CATHERINE :

" On peut dire que le désir de la mère est là mais sous forme de question : qu'est-ce que tu désires ?"

Non, "Y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ?" c'est "Le désir de l'autre c'est ma volonté." Ce n'est pas moi qui désire c'est l'autre qui désire, c'est cela l'idéal du moi. L'idéal du moi c'est que ce n'est pas moi qui désire c'est l'autre. Je passe ma vie à accomplir le désir de l'autre.

MARIA-CRISTINA :

" J'ai trouvé ce que j'avais noté la dernière fois : ce qu'Alcibiade a aperçu chez Socrate c'est qu'il est désirant. "

Maintenant il reste une chose à faire c'est d'accomplir le désir de l'autre, le désir de la mère.

CATHERINE :

" En même temps qu'il y a question et réponses, c'est (.?.) l'idéal du moi. "

On a une réponse qui ne nous simplifie pas la vie parce qu'il s'agit de savoir comment se produit ce passage qui fait que le désir de la mère c'est la volonté du sujet. Pour prendre les expressions et les termes de J.Lacan, *che vuoi ?* ; y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ?

CATHERINE :

" La réponse bateau c'est que c'est à cause de la position phallique où est l'enfant nécessairement au départ. S'il veut correspondre à cette place de phallus, il n'a pas le choix. Il est bien obligé de repérer le désir de l'autre pour se réaliser, se vouer à être le phallus de la mère. C'est comme cela qu'il le fait avec son image, comme dit J.Lacan "avec", le moyen de se ménager(?) de tout ça. C'est une position de départ. C'est celle que lui assigne le fait qu'il a un objet comme enfant par la mère. Toutes les demandes de la mère peuvent faire idéal du moi. Qu'est-ce qui fait trait plutôt qu'autre chose, c'est parce que la mère tient un discours et qu'elle a un enfant (...?...). Par exemple, une mère artiste qui joue du piano, et les mains(...?...), moyennant quoi les choix amoureux du sujet sont complètement déterminés par cette histoire là. Je ne sais plus exactement sur quel matériel cela repose. Le travail de l'analyse c'est justement de faire venir au jour les réponses que le sujet a données. Il n'y a pas d'autre chose à faire de l'existence. Sauf qu'il y a quelque chose à faire chuter. Je pense qu'en même temps, dans la mécanique lacanienne, l'histoire du *Che vuoi ?* c'est aussi ce qui fait fonctionner que l'enfant advienne au langage au stade du miroir. Quand ça bloque et que l'enfant ne peut pas se poser

cette question-là, c'est mal barré. En général, l'histoire de la jalousie par rapport à l'autre, ça fait partie du même commentaire. Il faudrait que je le retrouve. Je sais que l'interrogation sur le désir de l'autre est concomitante, n'est possible que s'il y a une perte suffisante qui est la base sur laquelle le stade du miroir est rendu possible, sans laquelle il ne peut pas fonctionner. Un enfant psychotique qui n'accède pas au stade du miroir, il y a une perte qui ne s'est pas faite et cette question du *Che vuoi ?* n'a pas pu se poser. Ce qui est dominant c'est la jouissance de l'autre, c'est cela qui remplace le "qu'est-ce qu'il veut?". Il est soumis à ce dictât, moyennant quoi, il ne peut pas se poser la question du désir de l'autre. Il y répond d'une façon telle qu'il ne risque pas d'avoir un corps qui lui est donné par du signifiant, donc de la perte d'objet. Il ne peut pas. Il est littéralement voué à la jouissance de l'autre. Il s'emploie à trouver des défenses mais psychotiques pour essayer d'en sortir. Quand le *Che vuoi ?* ne fonctionne pas, ce qui fonctionne c'est le mode psychotique "jouissance de l'autre", et la façon dont le sujet n'y est pas, n'ayant pas de corps, ne pouvant pas avoir de corps. Je sais que les commentaires sur la jalousie avec St Augustin, sont situés chez J.Lacan dans ce contexte-là du stade du miroir."

La question est de savoir comment il se fait qu'on suive le désir de l'autre.

CATHERINE :

" *Dans une perspective psychotique, il n'y aurait pas de question. Il y aurait simplement la volonté de l'autre et pas de désir de sujet.* "

Il est question d'<u>un</u> désir qui soit <u>ta</u> volonté. Un désir mais il n'est pas dit <u>ton</u> désir, il y a un seul désir.

MARIA-CRISTINA :

" *C'est par rapport à la question du commandement. La question est pourquoi, une fois que l'on a des agalmata, c'est à dire qu'on a du désir, au lieu d'être maître de ça en disant que je fais quelque chose de ma volonté, on tombe sous le coup du commandement de cet agalma. La question c'est : Che vuoi ?que je ne voyais pas comme lui parce que je le traduis en espagnol et en espagnol c'est autre chose, étymologiquement ça n'a rien à voir. C'est le lien qu'il fait ; on dit par rapport au désir "qu'est-ce que tu veux ?" mais en fait on est soumis à cela, ce n'est pas une question de volonté.*"

Ce n'est pas que tu le veux c'est que de toute façon c'est cela que tu veux.

MARIA-CRISTINA :

" *Il y a quelque chose de l'ordre, du commandement.* "

Le désir de l'autre c'est le commandement que le sujet suit.

CATHERINE :

" *Ce que j'avais comme parallèle c'est que le commandement dans la psychose c'était autre chose que ce commandement-là.* "

La question qui nous intéresse c'est comment cela se produit. Pourquoi résulte-t-il du fait qu'on a aperçu les agalmata dans l'autre, qu'on suive le commandement. Ce qui devient le devoir, c'est tout ce qu'il plaît à Socrate commander.

MARIA-CRISTINA :

" Voilà pourquoi il fait le lien. Alcibiade dit "j'ai aperçu l'agalma chez Socrate, et ça me fait mettre en position d'être à ses ordres parce qu'il aime commander". Pourquoi lorsqu'il y a du désir, on tombe sous le commandement. On a du désir pour l'agalma de Socrate ou de X. Pendant que Catherine parlait, j'associais dans ce film "La leçon de piano", cette femme muette et la scène où c'est la fille qui va chercher le mari, lorsqu'elle est en train de s'envoyer en l'air avec le piano et l'amant...

Là ça me donne envie d'aller chercher dans le désir et son interprétation. "

Transcription, Frédérique Margerin
Mise en forme, Alain Stecher

L’AMOUR AUX CARTES

agalma	aimé(e)	amant	Autre
Mme K	Dora	son Père	M. K?
Mme K	M. K	Dora	Père
Dora	Mme K	M. K	Père

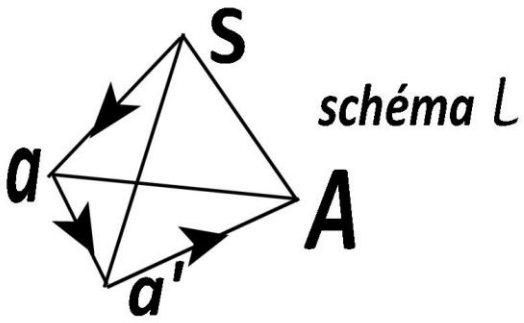


schéma L

On peut considérer l'Autre comme le point à l'infini de cet espace projectif

Positions du sujet dans le désir selon Jacques Lacan

GT

Maintenant que nous disposons grâce à Lacan du jeu des cartes disponibles dans l’amour, nonobstant qu’il pourrait bien en avoir d’autres, en suivant Laclos, nous pouvons essayer d’explorer les positions subjectives de l’amour tel qu’il s’offre à notre méditation dans notre belle dame du selfie. N’oublions pas que nous sommes mis à la place de *l’idéal du moi*, le regard de son amant tel qu’espéré par elle,

mais aussi dans l'*Autre*, et que cette position nous permet de nous mettre à l'abri des décharges électriques qui pourraient nous foudroyer sinon.

Si nous considérons le sujet du jeu comme « Dora », la fille aimée du père, la première ligne nous apprend que Dora est bien aimée de son père ; mais alors, que vient faire Madame K dans cette photo ?

La fille au miroir est offerte à l'amant. Personne, aucune femme ni aucun homme, ne peut sérieusement imaginer s'offrir soi-même ; on offre une image de soi à l'autre. La fille offerte dans le miroir, n'est pas « Dora », mais l'image qu'elle propose à son amant, une invite, dont elle attend que le désir de son amant pour elle, Dora, soit suscité par cette offrande. *Madame K est la fille offerte* dans le selfie, à l'amant de jouer sa partie maintenant !

Au second tour, Dora devient amante de Monsieur K. Mais nous n'avons pas de M. K dans notre jeu ! Ce n'est pas très important. Il suffit que l'amant réponde à son offre pour qu'un M. K soit à disposition, l'amant lui-même en tant que revêtu du costume d'un autre, ce qui ne gênera pas l'expression du désir, puisque sous cette guise, cet homme trouvera dans Mme K une femme digne de son désir. De plus, Dora, en se faisant ainsi l'*amante* de Mme K, lui montre ce qu'elle aime, une femme offerte à son amant, une femme qui aime être une femme et l'amour, sinon, pourquoi se fatiguer à chercher une amante ?

Et puis, en somme, nous n'oublions pas que le tout, c'est quand même de susciter le désir de l'amant, M. K ici, sous la forme duquel son amant trompera gaîment sa maîtresse, puisque celle-ci est offerte en *agalma, objet d'adoration cause du désir de l'amant*, ce qui permet à la dame de bénéficier de l'erreur de tir collatérale inhérente à toute expression du désir, dans laquelle l'amante sera aimée sous les espèces de Mme K, la femme offerte au miroir, alors que la cause du désir est dans une femme, plus proche que jamais d'elle-même sous les traits de la fille du père.

On peut interpréter encore et encore ces positions subjectives dans l'amour, sans en épuiser les merveilles.

On remarquera l'introduction par moi d'une colonne de l'Autre, qui est pour l'heure un simple sujet de réflexion qui prolonge le travail accompli sur le schéma optique de Lacan. Il n'est bien sûr pas interdit de pousser la réflexion plus loin, en particulier sur le sujet assez magnifique mais pas travaillé ici, de la BITCH qui s'offre dans quelques uns de nos selfies.

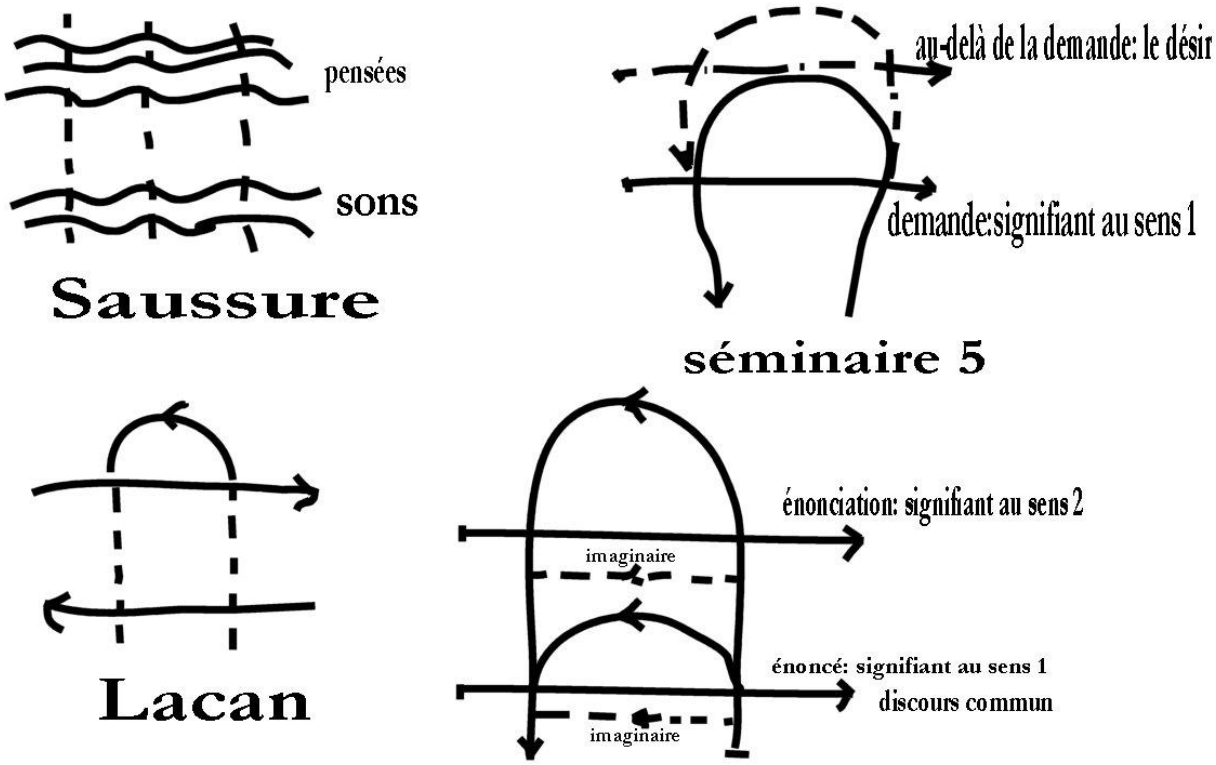
LE GRAPHE DE JACQUES LACAN

Gérôme Taillandier

PRESENTATION DU GRAPHE DE J. LACAN

GERÔME TAILLANDIER

16 octobre 1986



Ce texte est une nouvelle frappe du texte de 1986.

Les machins que vous avez au tableau, ce n'est pas la crucifixion du Christ, donc vous n'êtes pas obligés d'adorer. Il s'agit au contraire d'expliquer. Nous sommes en psychanalyse et dans ce domaine règne l'explication. Ce que vous avez au tableau, c'est un instrument de travail destiné à des psychanalystes, par conséquent nous sommes dans un champ où règne l'explicable.

Le graphe, il n'y en a pas trente-six, il n'y en a qu'un en un certain sens ; ce que Lacan appelle par ailleurs des schémas, c'est autre chose.

Sça me fait d'autant plus plaisir d'exposer sur ce sujet, -commençons par les choses amusantes, après on entrera dans le corps du travail-, qu'un des

premiers exposés publics de Juan David Nasio en 1970 à Vincennes, ce devait être au printemps, portait sur le graphe, au séminaire de Serge Leclaire, dans le grand amphithéâtre. Je trouve amusant de recommencer sur la même question un peu après.

Je voudrais commencer par un préambule que je ne crois pas inutile.

Le graphe est un objet de la psychanalyse : nous nous proposons de l'expliquer. C'est dire que la psychanalyse relève de la rationalité. Cette affirmation nous place devant un paradoxe ou un problème : c'est que, curieusement, le graphe dans l'œuvre de Lacan, il n'y a strictement rien qui l'explique et surtout pas « Subversion du Sujet » qui est tout ce qu'on veut sauf une explication du graphe.

Cet article présente le défaut ordinaire des écrits de Lacan, d'être écrit après coup par rapport au séminaire, avec les conséquences qui en résultent : c'est que dans ses écrits, Lacan efface ses traces et rend illisible le travail de constitution que le séminaire représente. De sorte que la pire des méthodes pour vous introduire à la question du graphe est de lire « Subversion du Sujet ».Si vous voulez adopter une meilleure méthode, il faut vous référer à des textes qui eux-mêmes n'expliquent rien, nous allons le voir, mais au moins ces textes fondateurs vous laissent des traces et grâce à elles, il est possible de faire un certain travail de reconstruction.

Etant donné ce défaut d'explication dans l'œuvre de Lacan concernant ce graphe, nous sommes devant l'obligation de faire une reconstruction, qui, faute de documents, va nous obliger à produire une explication tout à fait fictive. Notre construction ne va suivre n rien la démarche historique de Lacan.

Cela nous permet de faire une mise au point concernant la rationalité. Je la considère d'une manière spéciale, je ne suis ni hypothético-déductif ni empirico-inductif ; premièrement je ne pense pas que la rationalité consiste à construire des hypothèses et à en déduire des conséquences, ni à faire des expériences pour en induire des résultats. Ces deux conceptions de la rationalité ne me conviennent pas. Je pars d'une autre idée qui est que la rationalité survient comme une nuée dont l'explication rationnelle serait la

pluie. Si vous pensez qu'il s'agit d'une métaphore poétique, vous vous trompez, ou plutôt vous ne poussez pas suffisamment loin la réflexion qui est de remarquer que le *Dichten*, le fait de poétiser, est l'acte rationnel inaugural. Il est toujours présent dans l'explication, qui en tire les marrons du feu. Mais au départ de l'acte rationnel, il y a toujours un *Dichten* un acte poétique. Il me semble que c'est le sens qu'on pourrait donner à l'article de Heidegger *Pourquoi des Poètes ?* Dans cet article vous pourriez trouver une démarche de rationalité comparable à la mienne. Au départ, le fait rationnel premier, c'est le *Dichten*, de sorte que dans cette perspective, il n'y a rien qui s'explique moins bien que le rationnel. Puisque le rationnel surgit d'abord comme un fait, comme une nuée et que l'explication vient comme une simple conséquence de ce surgissement.

Ces remarques n'auraient aucun intérêt si le graphe n'avait dans l'œuvre de Lacan, ce statut de *Dichten*, de poésie, sans aucune fondation puisqu'il est lui-même fondateur de l'explication ; il demande à être expliqué, certes mais au départ le graphe n'a, je le répète, aucune explication et nous allons devoir partir à la recherche, non pas d'une explication du graphe , mais une tentative de reconstruction d'un mythe originel permettant de considérer le graphe comme la chose qui nous pendrait au dessus de la tête.

*

Le texte de référence pour suivre ma démarche sera la leçon inaugurale du séminaire sur les *Formations de l'Inconscient*.

Dans cette leçon, Lacan part de deux axes de référence :

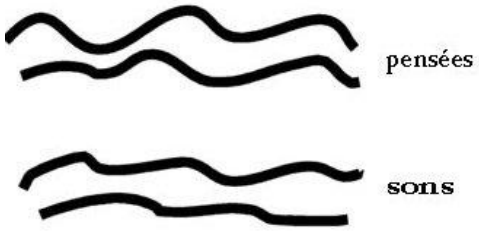
Une réinterprétation du schéma constitutif de la langue selon De Saussure ;

une théorie de l'après-coup ou du point de capiton. Nous y ajouterons en temps voulu quelques éléments de plus.

Premier point, réinterprétation du schéma de la constitution de la langue selon Saussure, par Lacan.

Saussure se donne un mythe fondateur, qui est de distinguer premièrement, « le royaume flottant de la pensée », qui n'est qu'une masse « amorphe et indistincte ». C'est ce que désignent dans son schéma les dits flux indifférenciés qui constituent les flux de la pensée. « Prise en elle –même », nous dit Saussure,-n'oublions pas que nous avons affaire à un linguiste qui cherche à constituer l'objet de la linguistique-, « la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité », il n'y a pas d'idées préétablies et rien ne les distingue, rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. Nous avons affaire au premier des royaumes flottants de Saussure, qu'il situe en haut dans son schéma.

En face de ce royaume flottant de la pensée, Saussure définit un deuxième royaume flottant : le royaume des sons, en remarquant que « la substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide que la pensée », c'est une « matière plastique », non moins indéterminée que celle des pensées. Sons et pensées constituent donc deux royaumes flottants, deux registres de flux indéterminés.



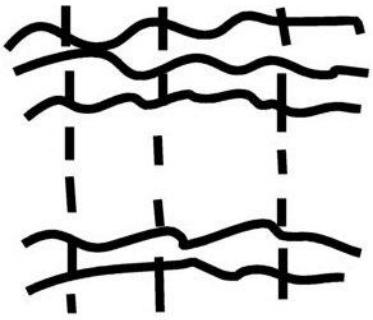
Ce schéma initial n'est pas sans présupposer l'existence d'une pensée indépendante du langage et d'autre part, question que m'a posée Agnès Constantin, l'existence d'une sorte de registre intermédiaire vide qui pose problème : quel est le sens de cette distinction entre le royaume des pensées et des sons ?

Le problème auquel Saussure se trouve confronté est donc le suivant :

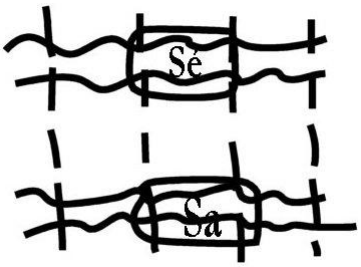
-Comment la langue intervient-elle et se constitue-t-elle par rapport à ces registres des pensées et des sons ?

-Réponse de Saussure : « Le rôle caractéristique de la langue est de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son ». Mais comment la langue intervient-elle ? Comment se crée le registre du signifiant et par conséquent le registre du signifié ?

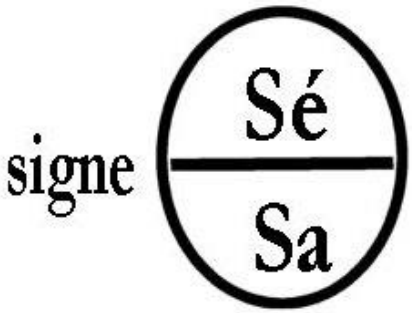
La réponse de Saussure est la suivante, à partir de certaines analogies sur lesquelles nous passerons : C'est que les signifiants se constituent par l'intervention de divisions, de subdivisions intervenant sur ces deux royaumes fluctuants :



divisions que Saussure représente par ces petits tirets verticaux qui viennent créer des discontinuités homologues correspondantes dans les deux registres de la pensée et du son. Il en résulte la constitution de ce que Saussure appelle –si nous prenons cette coupure ou cet intervalle, cet élément discret entre deux coupures-, il en résulte la constitution d'un **signifiant** dans le registre des sons, le signifiant étant un élément discret de son mis en correspondance, -ne nous compromettons pas-, avec un autre élément discret du royaume de la pensée : un élément de **signifié (Sinn)**.



Vous voyez que l'intervention de ces tirets qui définissent le rôle de la langue, nous amène à la constitution du célèbre schéma de Saussure que j'écris :



signifié sur signifiant et non pas signifiant sur signifié. A cet égard mon article comporte une erreur : J'ai mis dans le schéma de Saussure les sons en haut et la pensée en bas.

Nous nous trouvons devant le schéma du **signe**. Cette coupure dans le royaume des sons crée « une image acoustique », tandis que la coupure dans le royaume des pensées a créé le « concept ». Vous remarquerez que ce schéma, d'inspiration stoïcienne, ne fait pas allusion à la **référence (Bedeutung)** ou aux choses. Il n'est question dans la structure du signe, que du signifiant et du signifié, pas du référent, lequel se promène ailleurs, il ne nous concerne pas. Pour nous résumer, « le rôle caractéristique de la langue est de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités ».

C'est ici qu'interviennent les transformations de Lacan.

Chez Saussure, le flux ou la ligne, -je commence à glisser délibérément-, la ligne des sons, n'est pas la ligne des signifiants : c'est la création de coupures qui produit des signifiants, alors que chez Lacan, ce qui va constituer le signifiant sera la ligne elle-même des signifiants. Les signifiants seront cette ligne dans laquelle Saussure disait ne voir au départ que celle des sons. Chez Saussure, les signifiants sont des coupures ; chez Lacan dans le graphe, c'est la ligne elle-même qui constitue la zone des signifiants et non pas les coupures.

Deuxième transformation produite par Lacan : dans le schéma saussurien, le signifiant est en dessous du signifié et c'est Lacan qui renverse ce schéma (2), première transformation visible qui n'est pas un simple avatar d'écriture, transformation essentielle de la conception saussurienne qui est l'expression de la thèse de la prévalence du signifiant dans la détermination du signifié.

Cette prévalence s'exprime par la position supérieure du signifiant par rapport au signifié, thèse absente chez Saussure. Celui-ci ne se propose pas de dire que le langage (ou même le symbolique) serait prévalent par rapport aux effets de signifié ; il s'agit d'une conception que Saussure ignore, sauf marginalement (3), mais qui constitue le pas inaugural de la démarche de Lacan.

Ces deux déformations : substitution de la ligne à la zone de flux chez Saussure, interprétation de cette ligne comme celle du signifiant à la différence que, chez Saussure, le signifiant est créé par la coupure ; deuxièmement, le renversement du sens du schéma, nous plongent au cœur de la conception lacanienne du signifiant.

En effet chez Saussure, il nous est parlé du rôle caractéristique de la langue entre le royaume des pensées et celui des sons ; c'est-à-dire que nous supposons la langue existant dans notre schéma, que la langue n'est pas constituante de cette différence des registres, mais qu'elle est présupposée au schéma puisqu'elle intervient entre ces royaumes qui lui préexistent ; mais elle-même préexiste déjà. (4).

Le problème de **l'intervention du signifiant et de ses effets de signifié, ses effets de sujet de l'inconscient**, n'est évidemment pas saussurien.

Ces deux déformations en induisent d'autres que je vous énumère pour que nous posions les problèmes.

Premièrement, le signifiant et le signifié forment deux chaînes ou lignes.

A cet égard, vous observez entre Saussure et Lacan un glissement d'un groupe de **métaphores** l'autre. Chez Saussure, nous parlons flux, division (chez Lacan ce mot a un autre sens) ; chez Lacan, nous parlons chaîne, ligne, circuit, et sans doute nous parlerons aussi coupure. Le groupe des métaphores qui constitue le registre du signifiant chez Lacan n'est pas celui de Saussure.

Deuxièmement, les chaînes ou lignes du signifiant et du signifié sont, si j'ose dire, **parallèles.** Il s'agit de ma part d'une affirmation qui a le mérite d'extraire un problème : pourquoi faut-il que les lignes du signifiant et du signifié suivent le même chemin à un décalage près ?

Ce parallélisme des deux chaînes du signifiant et du signifié est une question que je force sans doute dans le texte de Lacan, et qui renverrait à plusieurs problèmes de la théorie du langage : Pourquoi les signifiants et les effets devraient-ils être parallèles, ou même linéaires ?

La question de la **linéarité** de l'émission de la langue est une question difficile de la linguistique. C'est une de celles que Jakobson et Chomsky ont travaillées en remarquant que la linéarité de la phrase devait être mise en doute, Jakobson la mettant déjà en cause par la mise en place des deux axes syntagmatique et paradigmatique (5), tandis que Chomsky approfondit en considérant qu'une phrase résulte d'un engendrement par arbre qui exclut toute linéarité.

Vous voyez que l'intérêt de poser de mauvaises questions en disant que les chaînes sont parallèles, permet d'en poser d'autres qui sont meilleures.

Troisième thèse résultant de cette transformation des schémas : Il y a nécessité de mettre en rapport ces chaînes qui se promènent dans la nature. On ne voit en effet pas ce que nous avons construit comme démarche.Il y a le signifiant d'un côté, le signifié de l'autre, mais comment les ajointer ? Il y a nécessité de mise en rapport de ces chaînes.

Cette question est exactement celle qui se posait à Saussure (6). Entre le royaume des pensées et le royaume des sons. Il faut trouver un truc. Eh bien ! c'est le rôle de la langue. Seulement, nous sommes privés de cette démarche justement parce que nous avons affaire à la ligne du signifiant et à celle du signifié ! Etant privés de cette solution, il faut trouver autre chose. Comment mettre en rapport le signifiant et le signifié ?

Cette question n'est pas nouvelle dans l'histoire de la linguistique. Si vous lisez le Cratyle de Platon, vous voyez que Platon se pose un problème comparable à propos d'une autre démarche qui est de savoir quel est le rapport entre les mots et les choses. D'un côté les mots, d'un autre les choses, comment les mots et les choses peuvent-ils avoir un rapport, c'est une question clef de toute théorie du langage.

Ici nous nous trouvons devant un problème un peu différent : Le signifiant et le signifié –et non pas le référent-, ont rapport mais nous ne savons pas lequel.

*

Eh bien ! nous allons produire une **quatrième thèse** qui est une réponse à la précédente : Cette mise en rapport du signifiant et du signifié, qui, chez Saussure, était assurée par la coupure, devient chez Lacan le **point de capiton**. Celui-ci vient se substituer chez Lacan au rôle de la langue, à la thèse de la coupure chez Saussure.

J'ai écrit dans mon article une cinquième thèse qui est de savoir pourquoi cette liaison entre chaînes, assurée par le point de capiton, devait être une rétroaction ou un après-coup, *Nachtrag*, pour reprendre l'expression isolée dans Freud par Lacan.

La réponse que j'ai trouvée, c'est un pas que je viens de franchir en faisant cet exposé, c'est qu'il n'y a pour l'instant pas lieu de répondre de cette façon, pour une excellente raison, c'est qu'il faut cesser d'identifier comme je le faisais autrefois, et de considérer qu'ils viennent du même problème, le point de capiton et l'après coup. L'après coup n'est pas une résultante du point de capiton. Je vais vous parler jusqu'à un certain point de ce point de capiton, mais je m'abstiendrai de parler de l'après coup. Pour l'instant, le résultat didactique que je vous propose de retenir, c'est que le point de capiton et l'après coup n'ont pas la même genèse.

Avec ces quatrième et cinquième points, nous sommes au pied du mur pour traiter notre **deuxième axe d'exposé**, le point de capiton.

Nous savons que le premier axe de la constitution du graphe était une réinterprétation du schéma de Saussure.

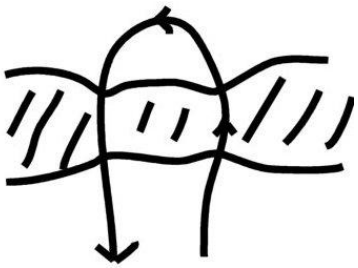
Le point de capiton, que ce soit bien Lacan qui invente le problème, je vais vous en donner lecture dans cette leçon inaugurale des *Formations de l'Inconscient*. Ayant posé le signifiant et le signifié, la métaphore et la métonymie, Lacan dit :

« Si nous devons trouver un moyen d'approcher de plus près les rapports de la chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par cette grossière image du point de capiton. Mais il est évident que, pour que ce soit valable, il faudrait se

demander où est le matelassier. Il est évidemment quelque part : La place où nous pourrions le mettre sur ce schéma serait tout de même un peu trop enfantine ». De sorte que, Mesdames et Messieurs, nous ignorerons jusqu'à la fin de notre vie où pourrait bien se cacher le matelassier dans le graphe de Lacan…

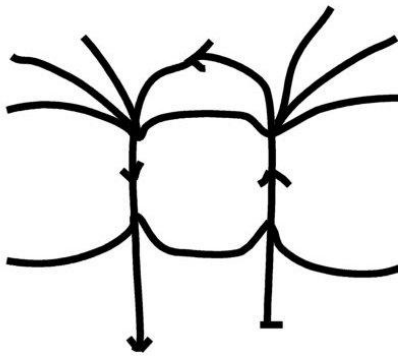
Je vous prolonge la citation sur laquelle nous reviendrons : « Il peut vous venir à la pensée que, puisque l'essentiel des rapports de la chaîne signifiante par rapport au courant du signifié est quelque chose comme un glissement réciproque et que, malgré ce glissement, il faut que nous saisissions où se passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants… », nous reviendrons à la citation.

Ah ! J'oubliais ! Le point de capiton, vous ne savez pas nécessairement ce que c'est ; c'est la solution du problème que nous nous posons concernant nos deux chaînes.



Si nous avons ici deux épaisseurs de tissu avec, entre, le rembourrage, une sorte de matelas, dont ma grand-mère cardait la laine avec ses voisines quand j'étais enfant, comment faire pour que ces deux couches de tissu ne glissent pas ? Eh bien ! nous prenons une aiguille courbe, du fil, puisque c'est nous le matelassier, nous la passons à travers ces deux couches de tissu, nous la faisons redescendre à travers cette autre couche, et nous formons un joli nœud et nous sommes tranquilles : le tissu glissera mais dans certaines limites. Grâce à quoi le signifiant et le signifié seront arrimés ensemble et nous aurons la certitude de n'être pas totalement psychotiques et ma grand-mère pourra dormir tranquille.

Lacan poursuit la métaphore, je vais donc être obligé d'introduire les trois dimensions :



Nous avons ici notre point d'accrochage, notre capiton et à la surface du tissu se créent des lignes de force qui s'organisent autour du point de capiton. Ces lignes de force sont les lignes d'organisation de l'être humain.

*

Venons-en maintenant non pas à une explication du point de capiton, mais à sa présentation.

Dans cette leçon qui commence à la page 293 du Séminaire III dans la version du coauteur, Lacan commente la scène inaugurale d'Athalie. Il la commente pourquoi ?

Eh bien ! il est dans son petit bureau un soir, la veille de son séminaire, devant, comme il dit, « une masse de documents » et il se demande de quoi partir. Pour ne pas se compliquer la vie, il commence par dire : « oui… » ; il tourne un peu autour du pot et la manière dont il tourne mériterait un commentaire. Il rameute sa mémoire, essaye de trouver quelque chose qui l'aide à savoir quelle est la structure du signifiant, partant du schéma de Saussure.

Il lui vient soudain à l'esprit la phrase de sa culture classique : « Oui je viens dans son temple adorer l'Eternel », phrase extraite d'Athalie. Conclusion : « Cela veut dire que **le signifiant n'est pas isolable** ». C'est-à-dire que, à peine me posé-je la question : « De quoi partir ? », me vient en réponse : « Oui je viens dans son temple adorer l'Eternel ».

On peut trouver d'autres manières de procéder ; on peut commencer par quelque chose du genre : « Je viens de chez le charcutier » ; c'est une autre manière d'entrer dans le temple de l'Eternel.

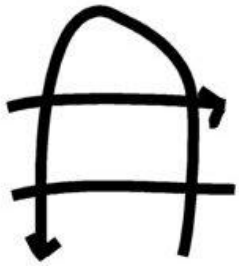
Vous voyez que nous sommes là devant une conception du signifiant qui n'a plus rien de saussurien. Puisque pour Saussure le signifiant dans une telle phrase, impliquerait qu'on la casse en petits bouts pour la transformer en unités pertinentes. Pour Lacan, le signifiant n'est pas isolable. « Oui je viens dans son temple adorer l'Eternel » est pour lui un signifiant. De là, il commence à tourner de tous les côtés et il se dit : « Après tout, faisons des variations : « Oui je viens dans son temple arrêter le Grand Prêtre ». On aurait pu commencer comme ça puisque celui qui vient dans le temple adorer l'Eternel, c'est un militaire dont on ne sait pas au départ quelles sont les intentions. Vient-il arrêter le Grand Prêtre, faire un petit coup d'état, histoire de s'occuper, ou au contraire vient-il adorer l'Eternel, ça n'est pas clair.

Conclusion de Lacan : devant quelque chose qui démarre par « oui je », « oui je viens », « oui je viens dans son temple arrêter le Grand Prêtre », si nous voulons nous sortir de ce que nous émet le signifiant, nous devons remarquer que « **la phrase n'existe qu'achevée** ».

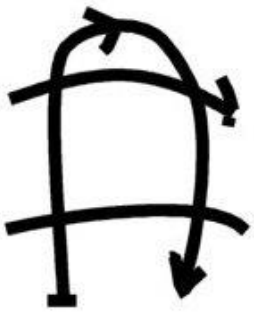
Alors je suis content d'avoir découvert que cette thèse n'est pas une invention de Lacan. En lisant Robbins, Une Brève Histoire de la Linguistique, j'ai découvert que cette thèse que la phrase n'existe qu'achevée, a été inventée par Bhartrihari, linguiste indien du VIIème siècle. Où Lacan a-t-il piqué cette idée, l'a-t-il réinventée, je ne connais pas assez la théorie linguistique de la phrase pour m'avancer. Vous voyez que « la phrase n'existe qu'achevée n'est pas une conséquence de la phrase « le signifiant n'est pas isolable », mais continue à structurer la démarche de Lacan touchant au signifiant.

Autre conséquence que Lacan tire de cette remarque : « Le sens de la phrase ne lui vient qu'après coup » ; voilà notre fameux après coup. Mais alors me direz-vous, dans ces conditions, ce que vous disiez, à savoir que, l'après coup et le point de capiton, c'est pas pareil, ça ne tient pas debout ! puisque nous voyons qu'ici, inhérente à la conception du point de capiton, semble s'imposer l'idée que le sens d'une phrase ne lui vient qu'après coup.

J’ai découvert à ce propos un truc qui fait partie des embrouilles de la construction graphique, c’est que, un point de capiton, -regardez ce qui se passe, c’est simple, eh bien ! il m’a fallu vingt ans pour en arriver là-, un point de capiton, vous pouvez le faire à la lacanienne, comme ça, vous avez votre après coup, c’est magnifique,



La courbe du haut revient en arrière par rapport à la ligne horizontale de l’émission de la phrase, le sens de la phrase venant se boucler quand la phrase se termine. Mais imaginez que je fasse la chose suivante qui consiste en ceci :



Là aussi il y a un point de capiton et il n’est pas après coup du tout, puisque le bouclage se trouve en avant de la ligne de la phrase.

Donc, par un simple jeu graphique, il est possible de dissocier point de capiton et après coup, la liaison entre les deux n’ayant aucune nécessité.

Ainsi, « **le sens de la phrase lui vient après coup** ».

Autre formulation du même problème, « l’unité signifiante », -car nous sommes devant une unité signifiante-, l’unité signifiante suppose une certaine boucle bouclée », celle que nous venons de voir écrite.

Grâce à ces cinq thèses :

-le signifiant n’est pas isolable,

-la phrase n'existe qu'après coup,

-la phrase n'existe qu'achevée,

-le sens ne lui vient qu'après coup,

-l'unité signifiante suppose une certaine boucle bouclée,

nous avons une définition en acte du point de capiton.

*

Nous avons le temps de risquer un exercice de style et de montrer comment Lacan fait fonctionner ce point de capiton (7).

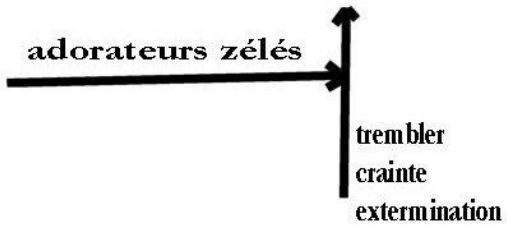
Donc, rencontre entre Joad, le Grand Prêtre, et Abner, le godillot. Notre général de service ne vient manifestement pas seulement pour adorer l'Eternel, il voudrait causer un peu avec Joad. Et comme il faut bien expliquer pourquoi on vient là, on cause de choses et d'autres, de l'Eternel et de la situation historique, qui, comme chacun sait, se dégrade et notre général nous dit : « Eh bien, oui ! Je viens dans son temple adorer l'Eternel ». Et il fait remarquer que les choses ne vont pas très bien de nos jours et que les « adorateurs zélés » de l'Eternel, y en a plus tellement. Sça nous donne ce que Lacan appellera plus tard « le discours commun ».

Lacan souligne qu'aussi longtemps qu'on cause de *zèle*, on ne fait que causer du registre du petit autre, du semblable, de l'imitation, de l'émulation, des choses qui ne compromettent personne.

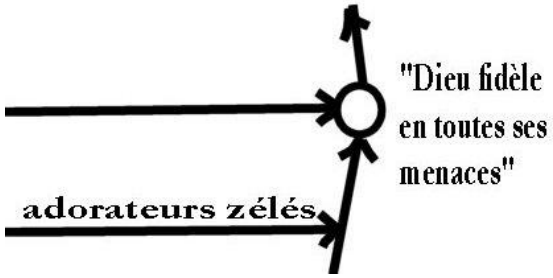
Seulement peu à peu on en vient aux choses sérieuses parce que le général n'est pas venu pour badiner. Le Grand Prêtre, lui, est chez lui, il est embusqué et il attend de voir ce qu'on a à lui dire. Après avoir parlé de choses et d'autres,

le Grand Prêtre, qui, lui parle de choses sérieuses, commence à parler de ce qu'il connaît bien : la *crainte*, l'extermination, le *tremblement*, ce dont l'Eternel est capable quand il se manifeste, c'est-à-dire qu'on commence à émettre les choses sérieuses, le Grand Prêtre commence à abattre ses cartes, et attend la manière dont l'autre va répondre à ses propres cartes.

Il y a donc quelque chose qui fait irruption dans le champ du discours commun, le baratin, que je mettrai ici sous ces deux termes : trembler, et la crainte.



Là on joue une carte sérieuse ; et après un certain nombre d'éléments du dialogue, le Grand Prêtre, dans cette partie de poker menteur qui vient de s'engager entre lui et l'autre, décide d'abattre sa carte maîtresse, qui se situe dans un tout autre registre que celui du discours commun, -c'est de dire : « *Dieu fidèle en toutes ses menaces* ». Dieu, non seulement, il y a lieu de le craindre, de trembler et puis quand il veut exterminer, il n'hésite pas, mais en plus il se souvient et, quand il sera temps, il sortira, il est fidèle en toutes ses menaces. Et Lacan de faire remarquer que la *fidélité* n'est pas le zèle, qu'elle nous introduit à un autre registre, un registre symbolique.

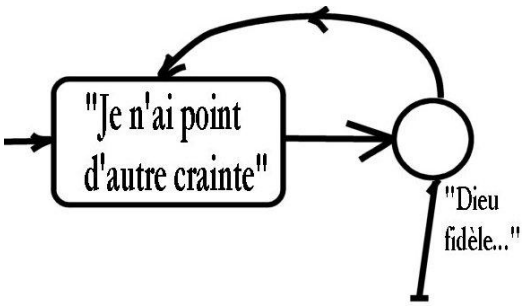


Nous sommes sur une autre ligne d'émission que celle du zèle, nous sommes entrés dans un circuit purement signifiant, celui de la crainte de dieu. Notre crainte qui avait émergé tout à l'heure, vient de percer carrément de créer un nouveau circuit après avoir percé la ligne du discours commun. Nous sommes

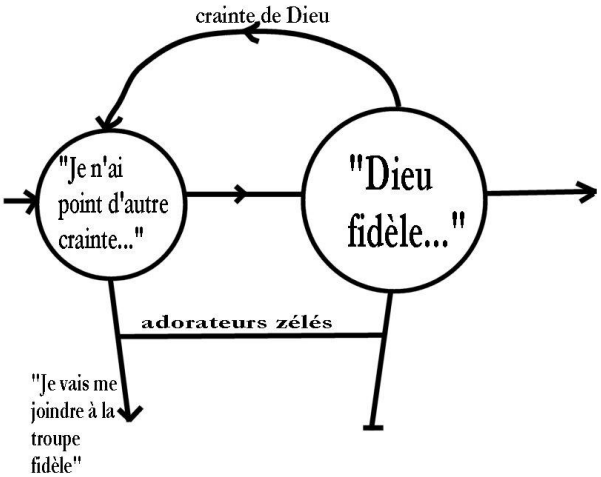
dans le registre de la crainte de Dieu, registre symbolique, qui n'est pas celui de l'amour de Dieu, mais de ce qui constitue le registre premier du rapport avec la fonction paternelle : la crainte, qui n'est pas la peur. Il ne s'agit pas d'avoir peur de Dieu, mais de le craindre, la crainte étant éminemment compatible avec l'amour. Car comment ne pas craindre quelque chose que l'on n'aimerait pas ? Nous nous trouvons devant le thème freudien de l'ambivalence, de l'édification de la phobie de Hans en particulier.

Mais le terme de l'amour de Dieu paraît bien faible au regard de son opposite, c'est-à-dire de Dieu, qu'il s'agit de craindre.

Eh bien ! dit Lacan, le fait que Joad abat sa carte maîtresse provoque un basculement chez Abner. Celui-ci, qui jusqu'alors était un petit putschiste qui voulait prendre du galon, est retourné par l'abattage de cette carte et il répond sans plus balancer à Joad, il se trouve balancer du côté de cette crainte de Dieu par le vers « Je n'ai point d'autre crainte… »



L'important est de voir réapparaître en écho, en réponse, le mot « crainte ». Et puisque je n'ai point d'autre crainte que celle de l'Eternel, cela s'entend, qu'est-ce que je fais dans ce cas là ? Eh bien ! « Je vais me joindre à la troupe fidèle »,



ce mot *fidèle,* qui a été introduit par Joad pour dire « le zèle, pas question, il est question de fidélité ». Le circuit de la crainte de Dieu vient de faire basculer Abner du côté de la fidélité, de cette fonction symbolique qui n'est pas celle du zèle dévoué à l'endroit de Dieu sait quoi ; ceci constituant, non pas l'explication du point de capiton, mais une présentation de son fonctionnement. Tout ça pour dire qu'on peut fort bien avoir des points de capiton dans sa vie et pas nécessairement quand on a cinq ans ; ça peut arriver sur le coup des cinquante ans.

Ce schéma vous présente une **métaphore paternelle**, l'inscription d'un sujet dans l'ordre symbolique. Abner se trouve maintenant inscrit dans le registre de la fidélité et de la crainte de Dieu, circuit inconscient qui structure désormais sa démarche et qui constitue pour lui l'événement de cette métaphore paternelle. Face à un tel point de capiton, on peut réagir tout à fait différemment, par exemple comme le Président Schreber qui, sur le coup de cinquante ans, quand on lui dit : « Dieu fidèle en toutes ses menaces », prend le chemin de la psychose.

*

Vous voyez que grâce à nos manigances, à ces lignes du signifiant et du signifié, et en plus le point de capiton, nous avons réussi à construire quelque chose de pas déplaisant à la vue et qui ressemble beaucoup à un graphe. En fait nous avons encore beaucoup d'étapes à franchir avant d'y parvenir.

Nous avons un proto-schéma à deux couches et non à deux lignes. Pourquoi « proto » ? Pour la raison que ce schéma ne se trouve nulle part dans l'œuvre de Lacan et qu'il constitue seulement une déduction à partir des démarches construites. Et pourquoi « à deux couches » et pas « à deux lignes » ? C'est que les avatars de ces deux couches sont loin d'être terminés en particulier parce qu'elles ne sont pas orientées. Il manque au moins des flèches pour avoir un graphe. Et d'autre part, notre graphe n'a même pas vraiment deux étages ou deux lignes car nous savons que ce graphe comporte deux élaborations qui sont un graphe à un étage et un autre à deux étages, qui sont strictement

semblables dans leur structure mais pas dans leurs dénominations. Il s'agit d'expliquer pourquoi ces deux graphes. En apparence c'est simple, et justement ça ne l'est pas, nous avons encore du chemin à faire.

*

Voyons ce que peuvent être les lignes du graphe à un étage. Il nous faut encore autre chose, **un troisième axe de la discussion** puisque j'en ai indiqué deux.

Je dirai qu'il s'agit d'un troisième point dont je ne sais pas exactement quelle est l'importance ; elle est capitale pour construire le graphe, mais je ne sais pas si elle l'est dans la démarche de Lacan. Ce point est nécessaire pour parvenir à un graphe à un étage, c'est le problème de l'*Entstellung*, terme freudien que Lacan traduit par transposition, -on traduit dans l'Interprétation des Rêves par *déformation*-, et qui représente ce qu'on peut appeler le travail du rêve. Vous savez que le rêve est un travail qui consiste à prendre des restes diurnes, des couches infantiles du souvenir et à les trafiquer pour faire un truc qui s'appelle le rêve manifeste à partir de ce contenu latent. Le résultat de la transformation qui va du contenu latent au rêve manifeste s'appelle *Entstellung*. Cette *Entstellung*, il faut avouer que quand on lit Freud, on n'y prête pas tellement attention et c'est Lacan qui lui donne une place nouvelle dans les rapports du signifiant au signifié en la baptisant transposition et en la définissant (8) : « L'*Entstellung* … désignée plus haut avec Saussure comme le glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action (inconsciente remarquons-le) dans le discours ».

Ce **glissement du signifié sous le signifiant** est la définition de l'*Entstellung* et c'est elle que nous avons trouvée dans la citation de la première leçon des Formations quand je vous ai lu la phrase que je vous relis à nouveau dans un autre sens : « Il peut vous venir à la pensée que puisque l'essentiel des rapports de la chaîne signifiante par rapport au courant du signifié est quelque chose comme un glissement réciproque, et que malgré ce glissement il faut que nous saisissions où se passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants,- il peut vous venir à la pensée que ce glissement, si glissement il y a , est forcément un

glissement relatif ; le déplacement de chacun produit un déplacement de l'autre et aussi bien ce doit être par rapport à une sorte de présent idéal dans quelque chose comme l'**entrecroisement ( )** en sens inverse des deux lignes, que nous devons trouver quelque schéma exemplaire ».

Ce que vous voyez, c'est que premièrement, le signifié et le signifiant glissent relativement, ce que ne dit pas Saussure ; c'est une thèse lacanienne, et deuxièmement, ça glisse en sens contraire. La citation que je vous ai proposée n'étant pas claire, Pierre Gilles Gueguen m'a fait remarquer qu'après tout, que ça glisse n'implique pas que ça glisse en sens contraire ! Sur quoi on peut dire qu'il s'agit d'un glissement relatif donc, le mouvement relatif étant en sens contraire, ça s'éloigne. Mais de fait, il faut accepter de modéliser, de prendre le risque de dire que c'est en sens contraire que ça glisse.

Pourquoi d'autre part ne pas dire : le signifiant glisse sur le signifié ? Or la phrase de Lacan est toujours la même : c'est le signifié qui glisse sous le signifiant. Ceci peut être rattaché à la thèse de la prévalence du signifiant sur les effets du signifié. Mais que ce soit en sens contraire est important ; si on ne le dit pas, il y a un élément du graphe qu'on ne peut expliquer.

Si nous introduisons cette *Entstellung*, nous pouvons alors affiner notre protographe et lui ajouter deux flèches qui pour l'instant sont innocentes mais qui vont cesser de l'être si nous avons le temps. Ces flèches sont le résultat de l'*Entstellung* dans le graphe, sinon vous ne pouvez pas introduire ce glissement en sens contraire du signifiant et du signifié.

Apparemment le graphe à un étage ressemble beaucoup à ce que nous venons de produire : Il y a deux lignes, elles sont en sens contraire, mais nous ne sommes pas encore contents, voyons pourquoi.

Que se passe-t-il en effet dans cette leçon ?

Premièrement nous maintenons bien dans ce graphe à un étage la première ligne du signifiant, c'est conforme au protoschéma. Mais, -petite finesse qui s'ajoute dans le texte par rapport à la leçon sur Athalie-, c'est que désormais cette ligne du signifiant est greffée d'un circuit qui est le circuit du signifiant dans l'inconscient :

Dans l'inconscient, le signifiant circule, il fait des boucles comme la mémoire d'un ordinateur ; n'oublions pas que nous sommes dans les années cinquante, à une époque où on se demande comment construire une mémoire d'ordinateur et où on pense que c'est un truc où les éléments stockés tournent. Nous sommes devant une mémoire inconscient dans laquelle circulent des signifiants, quelque chose qui ne cesse de tourner et qui sera exemplifié au niveau des Formations par l'analyse du trait d'esprit « famillionnaire » de Heine (9).

Dans ce mot *famillionnaire*, Lacan fait remarquer que le mot « famille » tourne comme le signifiant inconscient qui cause le trait d'esprit, « famille » représentant pour Heine toute une série de problèmes plus ennuyeux les uns que les autres et qui l'obligent à considérer que l'un de se oncles a été avec lui « tout à fait famillionnaire ».

Donc la ligne du signifiant se trouve avec cette curieuse protubérance greffée qui est celle du **circuit du signifiant inconscient**. De sorte que la notion de signifiant commence à se dédoubler, ce n'est plus tout à fait une ligne, c'est aussi un circuit, il y a des flottements.

Mais il se passe maintenant un autre saut, il se passe quelque chose de nouveau par rapport au protoschéma, c'est que la ligne en sens contraire que nous avions définie la ligne du signifié, devient la **ligne du discours commun**, qui sera plus tard nommé le discours courant ou encore le moulin à paroles. C'est le registre des « adorateurs zélés », registre du semblable, de l'imaginaire, du petit autre. Cette interprétation qui vient de se faire d'un coup et qui nous mène d'un protographe qui n'était pas dans Lacan à un graphe qui l'est, nous ramène une fois de plus à la prévalence du signifiant dans la détermination des effets du signifié.

Le signifiant est la « parole pleine » qui insiste dans l'inconscient, tandis que le signifié est dominé par les effets du signifiant, il n'est à la limite qu'une production seconde, un discours courant du moulin à paroles.

Nous avons désormais le principal de notre schéma à un étage grâce à cette intervention.

L'*Entstellung* intervient ici : Si nous voulons expliquer pourquoi Lacan met cette flèche du discours commun en sens inverse de celle du signifiant, nous n'y arrivons à la condition d'avoir introduit l'*Entstellung* :

Dans mon article, je n'avais pas repéré que le discours commun devait aller en sens contraire de l'*Entstellung*, je ne voyais cela que comme un des effets de la rétroaction de la boucle par rapport à la ligne du signifiant.

Cette interprétation est celle que Lacan lui-même donne de cette ligne dans *Subversion du Sujet* en disant que la ligne de retour est une boucle de rétroaction. Je pense que c'est faux, que Lacan se trompe dans sa propre démarche.

La raison pour laquelle le discours commun va en rétroaction par rapport à la ligne des signifiants ne tient pas au phénomène de rétroaction mais à l'existence de l'*Entstellung* : tandis que la **rétroaction**, si elle existe, puisque nous avons vu qu'elle s'introduit dans le point de capiton, n'intervient que dans la boucle supérieure du graphe. Elle est indûment à mon avis introduite dans le registre du discours commun.

*

Nous avons désormais un graphe à un étage ; qu'à cela ne tienne, nous mettrons un étage par-dessus l'autre ! Et pourquoi pas un troisième pour aller sur la Lune ?

Apparemment, la production d'un graphe à deux étages va se faire maintenant sans peine : on va rajouter un étage, on aura une belle construction, on n'aura absolument pas compris pourquoi nous avons ces deux étages. Mais ici, il s'agit

justement de l'expliquer ! Nous avons des choses très compliquées à nous dire !

Il nous reste **deux étapes** à franchir, pleines de cascades d'effets secondaires. Ces deux moments vont engendrer des réinterprétations qui feront que notre graphe à un étage va partiellement se retrouver dans celui à deux étages, mais pas là où nous croyons…

Première thèse essentielle pour faire muter le graphe à un étage en celui à deux.

Dans la leçon du 11 juin 1956, Séminaire 5, il y a production d'une nouvelle conception par rapport à ce qui précède : c'est ce que j'ai baptisé à ma façon la **thèse de l'au-delà**. Je l'ai extraite d'une remarque de Jacques Derrida dans *La Mythologie Blanche*. Dans cette leçon, ce qui ne nous est pas explicité, ce sont un certain nombre de points :

-Premièrement : Qu'il y a un au-delà de la demande. Nous savons qu'il y a une demande inconsciente, puisque nous sommes en psychanalyse. Ce que nous apprend cette leçon est qu'il y a un au-delà de cette demande.

-Deuxièement : La demande s'adresse à l'Autre.

-Troisièmement : L'Autre lui-même demande.

Alors nous avons une demande de l'Autre, et une demande à l'Autre, comment est-ce qu'on s'en sort ? –Réponse de Lacan, -attention ! cette réponse est tout autant la position d'un problème, -cet au-delà de la demande porte un nom, c'est le **désir**. Le désir est le nom propre que prend, chez Lacan, en ce point su séminaire, l'au-delà de la demande.

Or c'est à partir de cet ensemble de mutations que se produit la réduplication du graphe, son redoublement, est la forme logique de l'au-delà de la demande.

Au-delà de la demande égale réduplication du graphe !

En quoi cette réduplication est-elle la forme logique de l'au-delà de la demande ? En ceci que cette réduplication suppose l'analogie de la demande et de son au-delà.

Si vous avez vu le film d'Eric Brochant(ou faut-il dire Rochant ?), *Les Patriotes*, vous ne manquerez pas de reconnaître cela lorsque la jolie Dame qui vient selon son ordre de mission de faire l'amour à un ingénieur atomiste, qui est filmée pour cela et qui le sait, demande au miroir derrière lequel se cache la caméra et son commanditaire : « Sça vous a plu ? »

Entre la demande et son au-delà il y a pour ainsi dire une forme commune, ce qui nous permet de penser que le graphe se dédouble : l'au-delà de la demande et la demande elle-même ont la même structure.

Seulement, est-ce à dire que le désir et la demande auraient la même structure ?

Nous nous trouvons devant un problème.

Réponse : Non !

Et c'est ici que le graphe qui fonctionne si bien apparemment cesse de bien fonctionner, et cache un problème qui n'est aucunement explicité mais qui transparaît dans le texte de Lacan.

En effet, si nous étions logiques, nous devrions dire : Si l'au-delà de la demande a la même forme que la demande, la partie supérieur du graphe, c'est le désir ?

Seulement ça ne colle pas et Lacan souligne d'un petit mot le mot **écart**, que en vérité, le désir n'est pas l'au-delà de la demande : Il est l'écart entre les deux étages du graphe.

Le désir a une structure d'écart.

Si nous devions dans un graphe hypothétique, représenter la place du désir, ce serait comme une fonction d'écarteur entre les deux étages du graphe. De sorte que nous aurions un schéma fictif que nous ne pourrions pas représenter, et que Lacan n'a jamais cherché à représenter : Un étage supérieur, un étage inférieur et entre les deux, reliés par on ne sait trop quoi, le désir, comme une zone de tension entre les deux étages, l'au-delà de la demande, demande, désir.

Le problème est que Lacan ne parvient pas à maintenir cette définition et que, ne sachant pas trop où le mettre, le désir, il le met sur la ligne intermédiaire du

deuxième étage du graphe, il y inscrit la ligne fantasme – désir. Par un glissement lié à une impossibilité graphique, la structure d'écart entre la demande et son au-delà est inscrite dans ce deuxième étage d'une manière qui n'est pas conforme à la logique de ce graphe.

*

Deuxième mutation importante pour arriver au graphe.

C'est grâce à Claude Conté que j'ai pu faire cette découverte ; c'est un auteur trop peu connu pour ses recherches, c'est dommage car c'est un auteur extrêmement attentif. Claude Conté (10) proposait un graphe à deux étages dans lequel il inscrivait la ligne de l'énoncé et de l'énonciation (11) de la manière suivante : Il considérait que l'énonciation se trouve dans la partie inférieure de la boucle du graphe et que l'énoncé se trouve dans la partie supérieure.

Etant donné l'intuition que je peux avoir du graphe, le moins qu'on puisse dire est que cette situation respective est un problème. Si en effet la ligne inférieure du graphe représente la ligne du code, du grand Autre non barré, signifiant du grand Autre non barré, si d'autre part la ligne supérieure représente la ligne du signifiant de l'Autre barré, signifiant de l'absence de garantie du désir, on ne comprend pas comment l'énonciation, qui est la place du désir, peut se trouver dans la ligne inférieure du graphe. Il y avait là une contradiction logique par rapport à la démarche de Lacan.

A savoir que, dans le Séminaire 5 nous avons une construction logique qui est de cet ordre : En bas le signifiant, en haut l'au-delà de la demande, or ce qui se passe dans le séminaire 6, *Le Désir*, c'est que, grâce à l'introduction par Jakobson, reprise par Lacan, de la distinction de l'énoncé et de l'énonciation, Lacan opère une mutation qui est que le signifiant va désormais être l'énonciation, le signifiant inconscient, la pulsion.

Souvenez-vous que je vous ai parlé du lieu de l'Autre comme de la pulsion, c'est la pulsion qui est inscrite au deuxième étage du graphe, c'est le signifiant inconscient.

Repérez bien la mutation : tout à l'heure le signifiant était à l'étage inférieur du graphe, d'un seul coup il saute à la ligne supérieure ! Il se produit en même temps une mutation du concept du signifiant.

Le signifiant, qui était le registre de ce qui était énonçable mais qui laissait un non-énonçable, au-delà de la demande, devient le non-énonçable par excellence : la pulsion, tandis que la ligne inférieure devient le registre de ce qui est effectivement énoncé, la ligne supérieure est le registre de l'énonciation en tant qu'elle est ce reste inconscient inhérent à toute parole.

Dans le Séminaire sur le Désir, ce qui se passe comme mutation, c'est que le signifiant au sens 2, c'est-à-dire de Lacan, apparaît pour la première fois. Le signifiant comme demande inconsciente, comme pulsion, est correctement posé sur le graphe, tandis que la ligne inférieure du graphe, est déchue à n'être que le signifiant au sens 1, de Saussure, devenant le registre du discours commun, le registre de l'énoncé.

Exposé aux Séminaires Psychanalytiques le 16 octobre 1986

Cet exposé reprend mon article du Discours Psychanalytique, n°1, octobre 1981.

Je remercie Charles Melman d'avoir bien voulu l'accueillir.

Cet exposé n'aurait pas eu lieu sans « l'heureuse rencontre » qui, en 1980, avait cristallisé en « cartel » avec Catherine Victor, Pierre-Gilles Gueguen, Marie-Laure Comiot et moi-même.

Répétition de l'exposé avec Agnès Constantin

Enregistrement de Charles Sarfati

Transcription d'Annie Marguerite Arcangioli

Rédaction de Simone Desfarge

Première diffusion par les Séminaires Psychanalytiques

TEXTES A CONSULTER:

- Frege Sinn und Bedeutung
- Frege English translation
- Bréhier théorie des incorporels...

Notes

(1) Ferdinand de Saussure : Cours de Linguistique Générale, pp 155 sq.

(2) Remarque de J.L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe in : Le Titre de la Lettre.

(3) Dans ses Anagrammes. Remarque de Lacan.

(4) Préexister s'entend ici en deux sens. En somme, cette préexistence est celle du cercle fondateur du mythe.

(5) Cf. Deux Aspects du langage et Deux Types d'Aphasie, in Essais de Linguistique Générale.

(6) J'ai déjà souligné dans mon article que cette nécessité est formellement équivalente au problème de l'Ananké Stènai chez Aristote, Métaphysique Δ.

(7) Cf. la leçon sur Athalie in Séminaire III.

(8) Ecrits, p 511.

(9) Séance du 13/11/57.

(10) in Lettres de l'EFP n° 21. Plus exactement, Conté propose un schéma Enunciation / Demande. Il y a donc un malentendu de ma part. — Des mêmes ses conséquences sont fécondes!

(11) Pour la définition de ces termes, cf. Jakobson, op. cit. chap. 10.

POST-SCRIPTUM : à propos de l'article de Cl.CONTE ($ ◊ D)

- aussi in INDEX : GRAPHE]

Je dois signaler au lecteur une erreur que j'ai commise dans cet exposé (comme dans mon article). J'attribue à Cl.CONTE un graphe Enoncé/Enonciation dans lequel l'Enonciation se trouverait au premier étage du graphe. C'est une erreur, et pour deux raisons : Cl.CONTE ne parle pas d'Enoncé/Enonciation, mais de Demande/Enonciation; - ce schéma n'est pas proposé par Conté mais par Lacan lui-même au Séminaire XVI (Séance du 27/11/1968).

Dans ces conditions, faut-il conclure que ma lecture du graphe soit fausse ? Je ne le pense pas, mais plutôt que mon lapsus, dû à une interprétation de mémoire, met sur la piste d'un problème.

Mais alors, comment résoudre la divergence textuelle ? Ce qui est certain c'est que, dans ma lecture du graphe de CONTE, ce qui m'a guidé est l'idée qu'en aucun cas l'énonciation ne peut se trouver au premier étage du graphe. Cela m'a incontestablement fait oublier l'autre terme de la demande !

Si je maintiens [redacted] mon affirmation, il reste [redacted] à expliquer la construction, par Lacan, de ce graphe D/E^a ? On peut sans doute lui trouver des justifications; je n'en ai pour ma part aucune, sinon d'ordre psychologique.

Il me semble que, cette année-là, Lacan dit la plus grande difficulté à commencer son séminaire. Après, en effet, une remarquable leçon d'introduction sur le plus-de-jouir, la problématique soudain s'effondre : la seconde leçon n'est faite que de ragots et injures typiques des périodes d'incertitude

que Lacan éprouve dans son enseignement.

Et, j'ai pour ma part l'impression [redacted] que les quelques leçons sur le graphe (dont celle du 27/11/1968) qui suivent ne sont là que pour boucher les trous en attendant que Lacan se sente prêt à affronter la grande question du Séminaire XVI : le commentaire du Pari de Pascal..

Que cette leçon du 27/11 soit tout à fait impréparée et que Lacan y arrive les mains dans les poches est assez attesté par le fait que, de Graphe, il en reprend le commentaire à partir du résumé de Pontalis (au lieu de se référer à l'original). Il commet du reste dans sa relation des graphes une succession d'erreurs liées au manque de préparation : ainsi d'[redacted] la ligne $\Delta\alpha\beta\delta'$ comme la chaîne du signifiant, tandis que l'[redacted] ligne "horizontale" (pour autant que permette de le penser une transcription défaillante) est gaillardement interprétée comme la ligne du discours commun! [redacted]

Je considère donc [redacted] jusqu'à démonstration contraire, que le Graphe Demande/Enonciation est à classer dans la tératologie du Séminaire et que le lecteur [redacted] fera bien de réfléchir à deux fois avant de l'admettre pour enseignante.

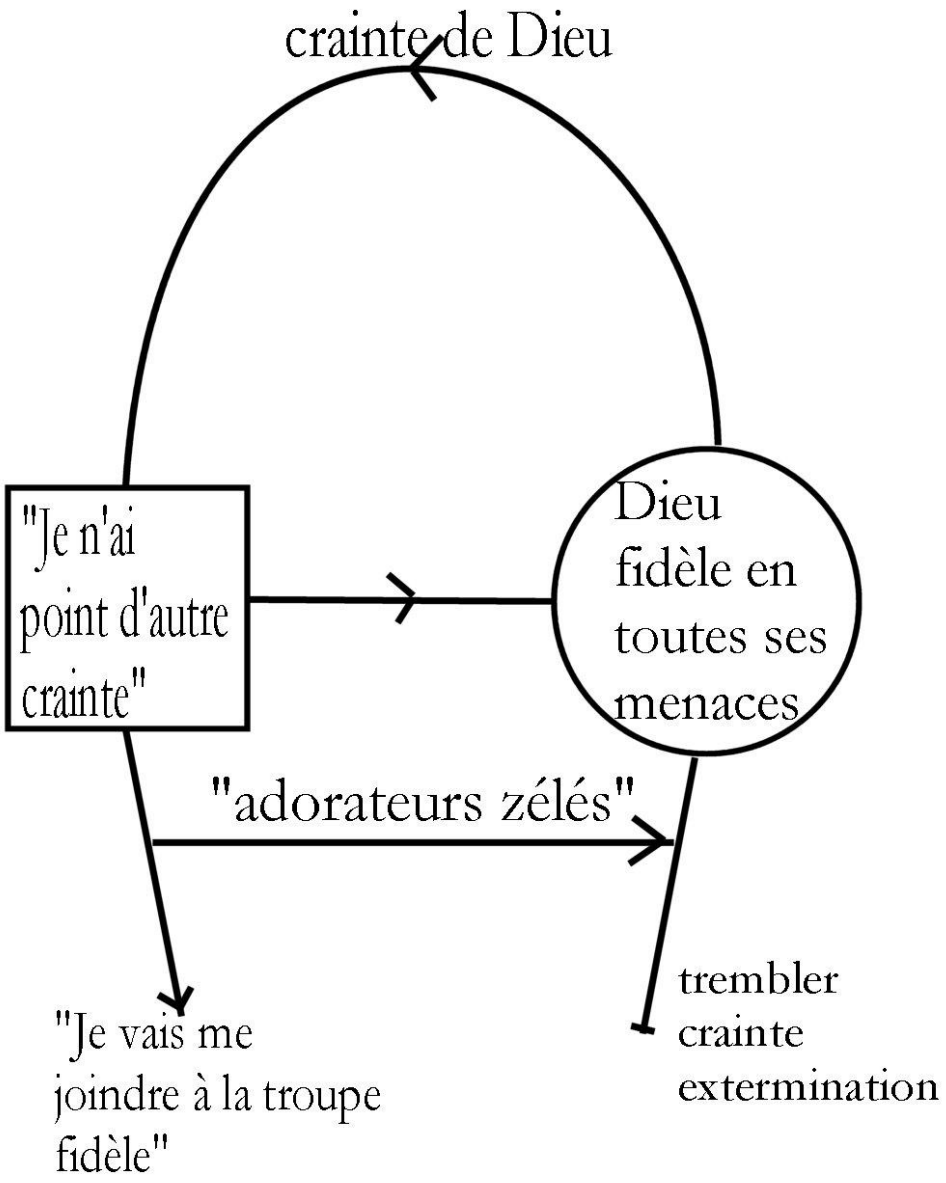
C-Etienne Taillandier

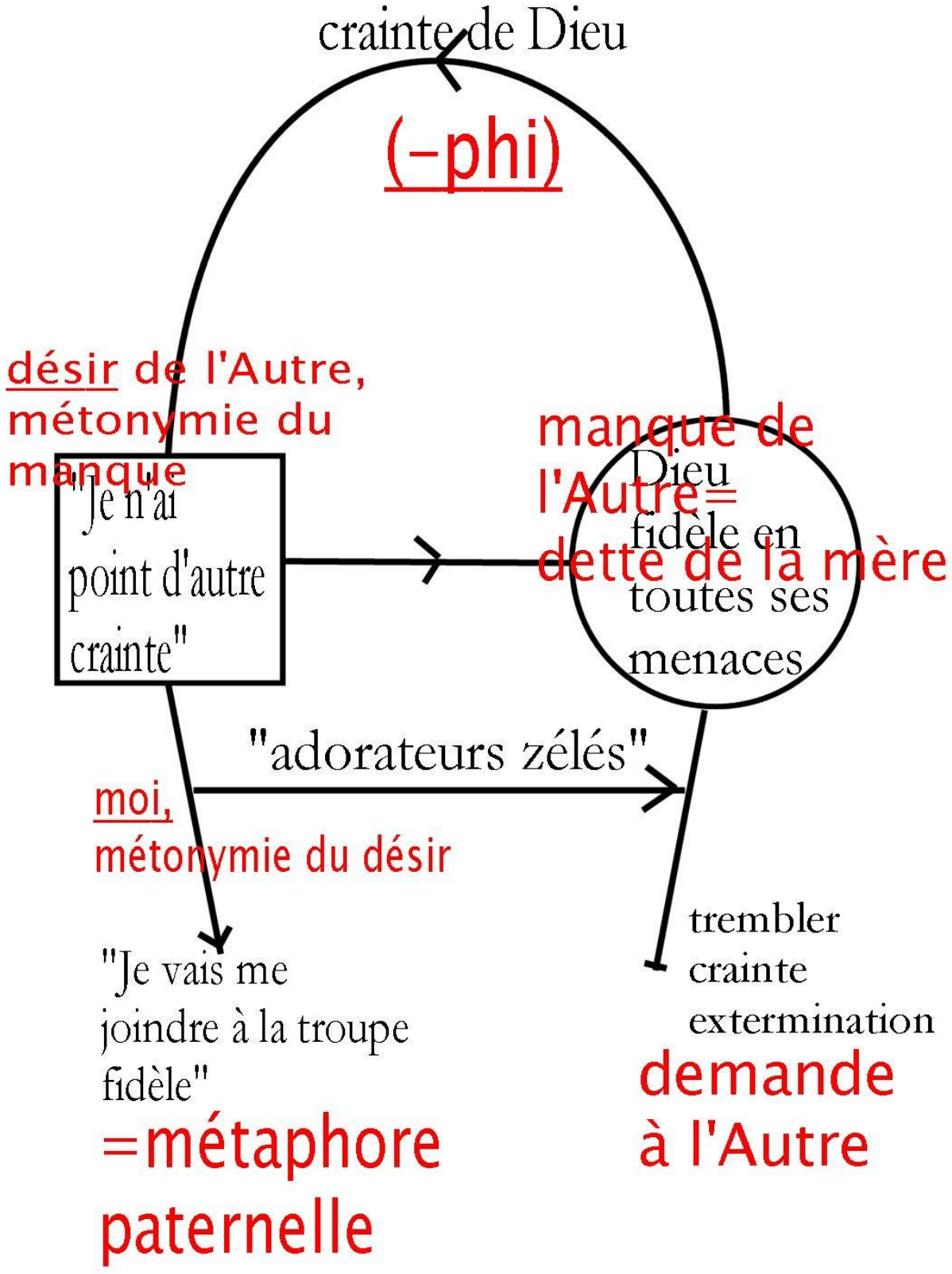
2/87

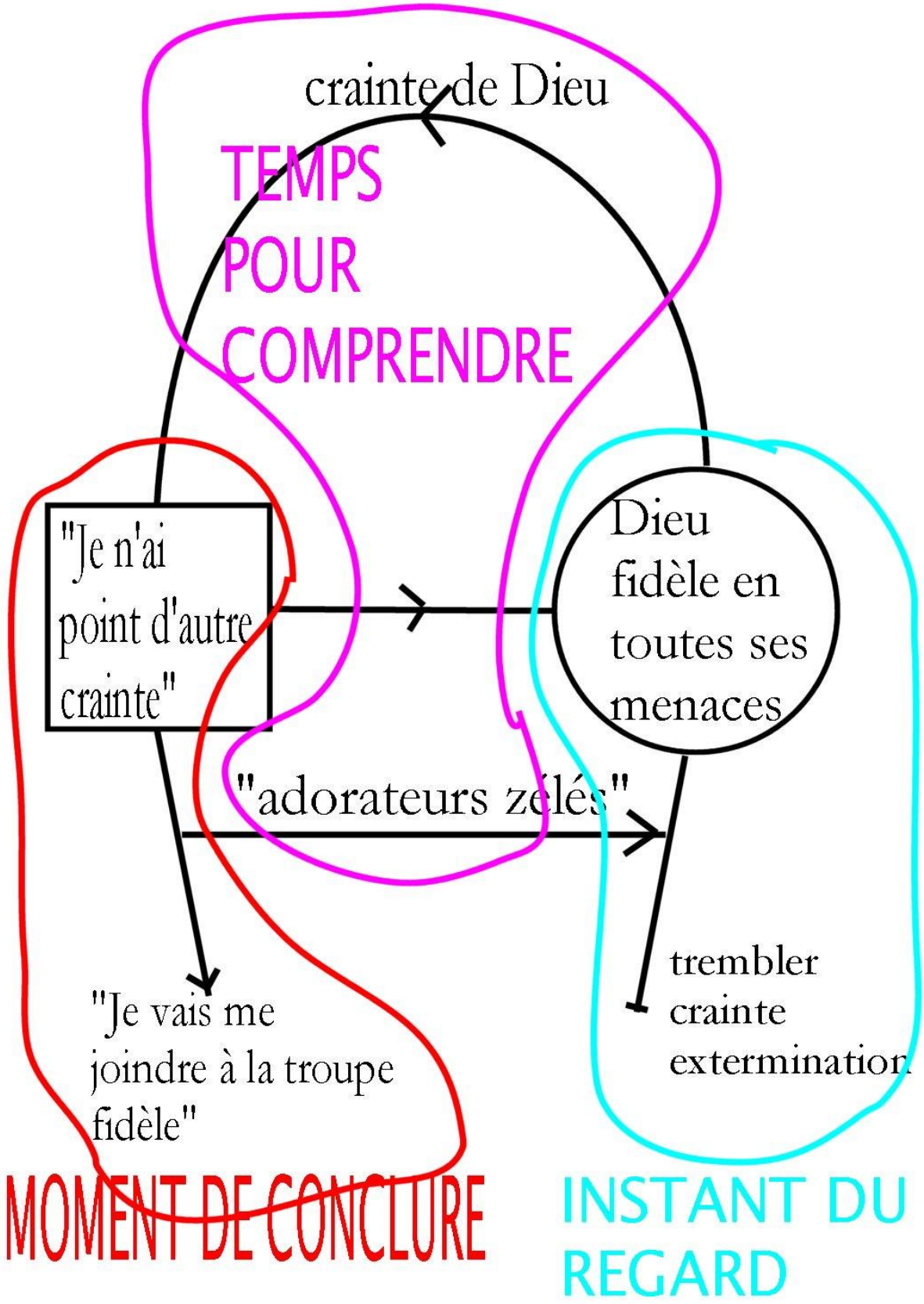
La phrase fatale du film d’Eric Brochant (ou Rochant ?)

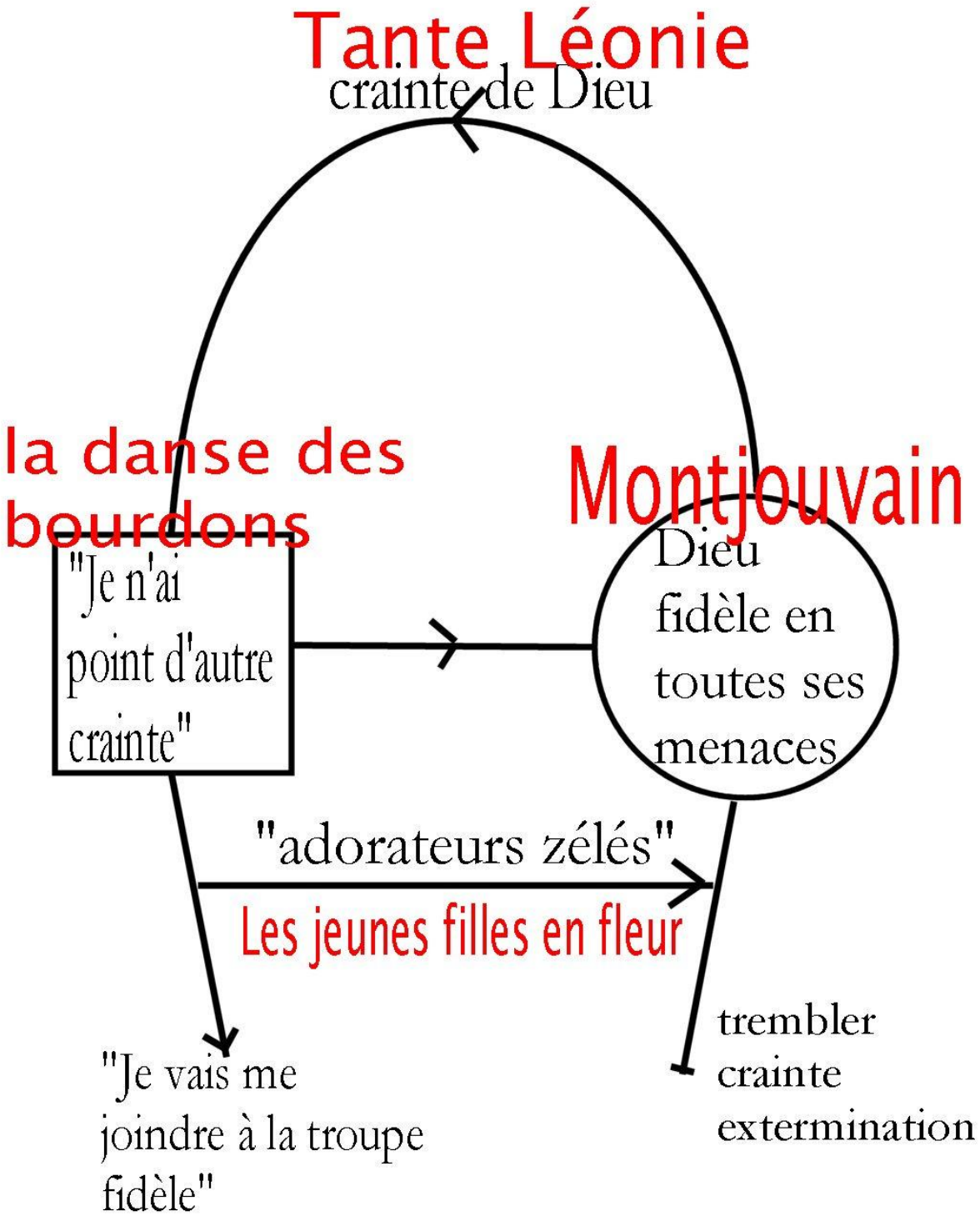
LE GRAPHE DE J. LACAN EN APPLICATION

Cette note n'a pour objet que de présenter quelques éléments de réflexion au lecteur attentif au fonctionnement de l'interprétation par Lacan de la notion de signifiant et son usage en clinique.




crainte de Dieu
(-phi)
désir de l'Autre,
métonymie du
manque
manque de
l'Autre=
dette de la mère
"Je n'ai
point d'autre
crainte"
Dieu
fidèle en
toutes ses
menaces
"adorateurs zélés"
moi,
métonymie du désir
"Je vais me
joindre à la troupe
fidèle"
=métaphore
paternelle
trembler
crainte
extermination
demande
à l'Autre


crainte de Dieu
TEMPS
POUR
COMPRENDRE
"Je n'ai point d'autre crainte"
Dieu fidèle en toutes ses menaces
"adorateurs zélés"
"Je vais me joindre à la troupe fidèle"
trembler
crainte
extermination
MOMENT DE CONCLURE
INSTANT DU REGARD


Tante Léonie
crainte de Dieu
la danse des bourdons
Montjouvain
"Je n'ai point d'autre crainte"
Dieu fidèle en toutes ses menaces
"adorateurs zélés"
Les jeunes filles en fleur
"Je vais me joindre à la troupe fidèle"
trembler
crainte
extermination
l'ombre de Tante Léonie tombe sur le moi